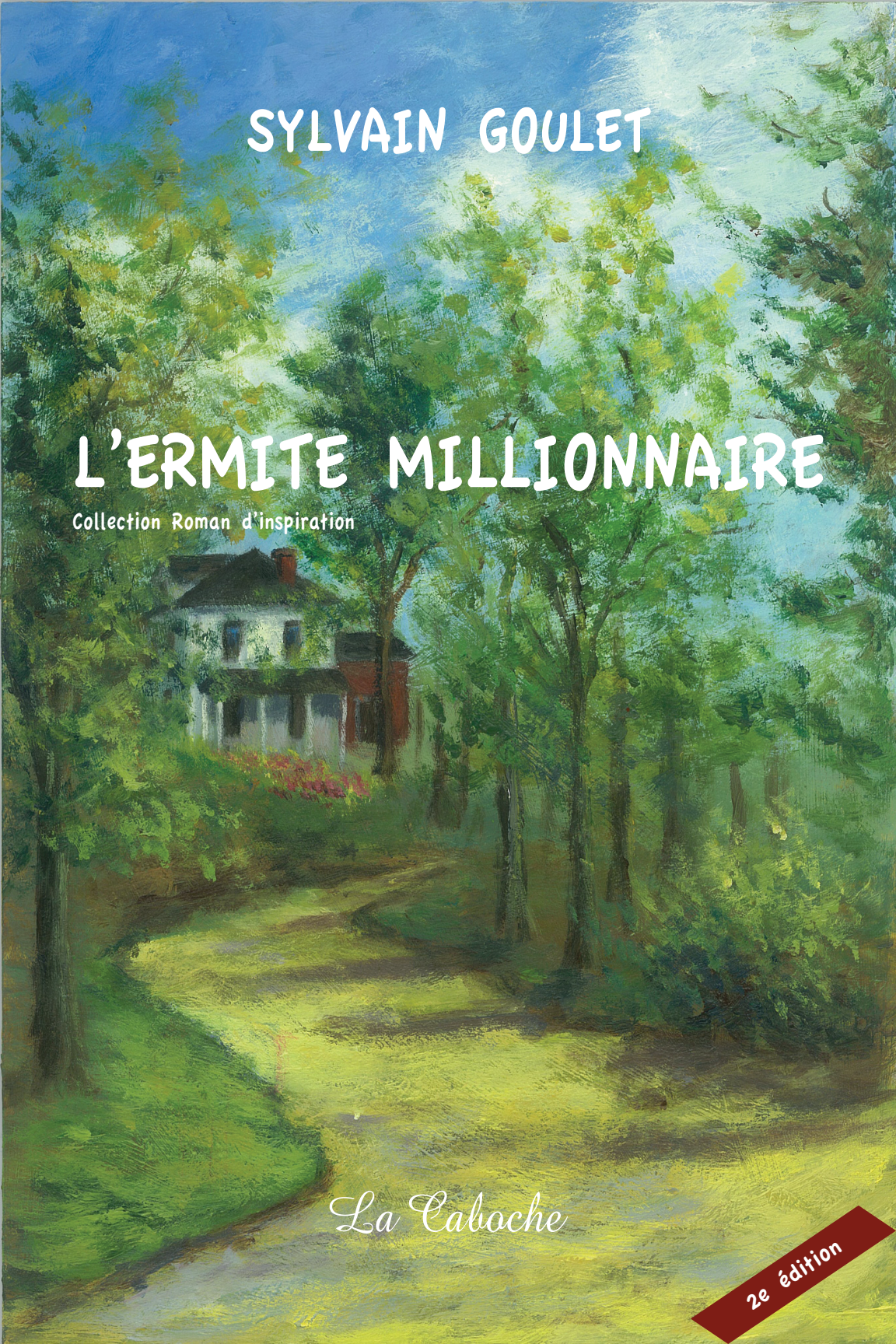

SYLVAIN GOULET
L'ERMITE MILLIONNAIRE
Collection Roman d'inspiration
La Caboche
2e édition

L'ermite millionnaire

Du même auteur

Collection inspiration

Disparition suspicieuse, (2004) Roman

Le délivreur, (2004) Roman

Suspicious disappearance, (2005) traduction de *Disparition suspicieuse*

La croisée, (2005) Roman

Il est une fois…, (2006) Roman

Susciter une réflexion qui t'appartienne, (2007) Croissance personnelle

Susciter une réflexion qui t'appartienne, (2007) Disque compact

Et si l'amour…, (2007) Roman

Vallée Blanche, (2008) Roman

Le délivreur, (2009) Roman Réédition

L'ermite millionnaire (2011) Roman

Susciter une réflexion qui t'appartienne, (**2011**) Croissance personnelle

L'ermite millionnaire (**2012**) Roman 2e édition

Sylvain Goulet

L'ermite millionnaire

Roman d'inspiration



Couverture une idée originale de

Sylvain Goulet

Illustration

Élaine Lebeuf

Mise en pages

Pyxis

Photo

Jean-Pierre Aumont

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Goulet, Sylvain, 1961-

L'ermite millionnaire
2e éd. rev. et corr.

(Roman d'inspiration)

ISBN 978-2-923447-75-9
I. Titre. II. Collection: Roman d'inspiration.

PS8613.O92E75 2012 C843'.6 C2011-942899-7
PS9613.O92E75 2012
Dépôt légal

- Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012
- Bibliothèque nationale du Canada, 2012

Éditions la Caboche
Téléphones : 450 714-4037
1-888-714-4037
Courriel : info@editionslacaboche.qc.ca
www.editionslacaboche.qc.ca

Vous pouvez communiquer avec l'auteur par courriel :
sg.ecrivain@gmail.com

Toute ressemblance avec les événements ou les personnages
ne pourrait être que fortuite.

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

À mon père

Merci à la vie, d'avoir permis que je passe auprès de toi
tes derniers jours sur terre.
Merci d'avoir compris des choses jamais comprises.
D'avoir compris pourquoi tu t'étais si refermé.
Il ne s'agissait pas de l'amour entre nous,
mais de celui entre ton épouse, ma mère, et toi.
Pourquoi nous a-t-elle été enlevée ?
Je ne saurai sans doute jamais…
mais ce n'est plus important.
Tu as serré ma main jusqu'à ton dernier souffle,
de toute ta force, et tu as gardé tes yeux dans les miens…
et j'ai tout compris de la souffrance que tu subissais
depuis quarante ans, depuis ce jour où elle nous a quittés.
Maintenant, ensemble, profitez-en bien tous les deux.
Et parfois, quand tu me sentiras sur le point de
trébucher, fais-moi un clin d'œil.

Ton fils

Prologue

— Sam, il est temps de penser à s'acheter une maison. Il en est plus que temps ! Dans un mois, ça fera un an qu'on est ensemble. Un an ! Tu imagines ? Mes parents commencent à se poser des questions, tu sais. Aujourd'hui, les fréquentations ne s'étirent plus en années comme dans leur temps.

— Maryse ! J'aimerais bien que tu m'appelles par mon prénom. S-A-M-U-E-L. Tu saurais dire ce prénom au complet ?

— D'accord ! S-A-M-U-E-L ! C'est mieux ? Et toi ? M-A-I-S-O-N. Tu crois que tu saurais les visiter avec moi ou tu préfères me laisser choisir ?

— Tu en as visité ? Déjà ! Tu m'en avais parlé ?

— Je… non ! Je ne crois pas ! Tu es contre ? Tu ne veux pas de maison ?

— Ce n'est pas ça Maryse, mais…

— Mais ?

— La semaine dernière, tu regardais pour une auto. Cette fois, c'est pour une maison. Tu es allée magasiner avec ton amie Claude hier, pour revenir avec une garde-robe de… je n'ose pas penser combien cela a pu te coûter, et… je ne suis pas certain de tout savoir Maryse. Jusqu'à présent, sauf quelques blagues à l'occasion, je ne disais rien en pensant que ce n'était pas vraiment mon problème, mais maintenant, tu parles de rester ensemble… dans une nouvelle maison, d'acheter une auto neuve et… tu m'as déjà fait part de tes revenus et

je ne comprends pas comment tu fais pour dépenser de cette façon. Cette garde-robe hier, et cette auto que tu m'as montrée la semaine dernière, c'est presque deux fois mon salaire annuel.

— Mais Sam… Samuel… je vais bientôt avoir une promotion, et tu ne feras pas ce travail toute ta vie, et…

— Et je laisserais ce travail pour faire quoi ? C'est ce que j'aime Maryse. Je te l'ai toujours dit.

— D'accord, tu garderas ton travail, et j'aurai ma promotion, et les choses vont s'arranger, tu verras. L'important c'est qu'on s'aime Sam… Samuel.

Quelques mois plus tard…

Encore à se souvenir des dernières brides de conversation, d'une de leurs dernières, il entendit la clé se frayer un chemin avec difficulté dans le verrou de la porte, qui les séparait - Édouard et Samuel - de ce que la réceptionniste de l'hôtel avait osé appeler une chambre, là où ils étaient ainsi dire campés depuis deux jours. Il se leva d'un bond, et s'avança avec prudence, en retrait, tel qu'ils s'étaient entendus.

— Qui est là ?

— C'est moi, Samuel ! Édouard !

Alors que ce dernier avait réussi à déverrouiller et qu'il attendait que Samuel enlève la chaise appuyée contre la porte, une fois libre, il entra.

— J'ai de bonnes nouvelles pour vous, Samuel. Voilà nos billets de retour. Si tout se passe bien, ce soir, nous devrions être dans l'avion de retour et enfin en mesure d'oublier ce cauchemar.

— Vous avez parlé au représentant de l'ambassade ? Comment être certain qu'on ne tentera pas de nous tendre un piège ?

— Samuel, ça ne peut pas toujours mal aller ! Depuis le début de cette aventure, tout le monde nous met des bâtons dans les roues. Cet homme tient votre fils en otage pour l'argent seulement. Il veut

l'argent en échange de votre fils. J'ai toutes les preuves. J'ai aussi celles que l'enfant est le vôtre, Samuel. Une fois à l'ambassade, nous prenons l'enfant, et nous quittons ce pays le plus vite possible. Nous avons rendez-vous à 18 h 30 et prenons l'avion à 22 h.

— Vous croyez qu'il se présentera ?

— Non ! Celui qui se prétend être le père n'est pas au courant. Et comme il ne sera pas chez lui ce soir, ce sont ses parents qui gardent l'enfant. Je les ai rencontrés. Ils ont l'air de braves gens et je crois qu'ils viendront. C'est notre seul espoir, Samuel.

— Vous avez vu l'enfant ?

— Oui ! Il semble en bonne santé. Ces gens apporteront tout ce qu'il nous faudra pour le trajet. Je dois retourner à l'ambassade dans une heure, vous voudriez le voir ?

— Vous parlez du bébé ?

— Oui ! Un médecin doit l'examiner avant de prendre l'avion. Ces gens l'emmèneront, et repartiront avec lui, afin de ne pas éveiller de soupçon. Si nous avions décidé de garder le bébé dès ce midi à l'ambassade, du temps que nous prenions l'avion, celui qui se dit être son père aurait pu contacter un avocat qui avait le temps de se procurer une injonction, ce qui aurait tout gâché. Si nous voulons partir ce soir comme prévu, le plan choisi est dur psychologiquement, mais le meilleur.

— Je veux le voir. J'irai avec vous ! De toute façon, Édouard, je m'étais dit que je ne vous laisserais plus partir seul.

— Ce n'est arrivé qu'une fois. Nous n'avions pas le choix. Il ne nous fallait pas manquer cet appel du Canada.

— Le passeport pour le bébé… Vous y avez pensé ?

— Le voilà !

— Et comment vous y êtes-vous pris pour l'achat des billets ?

— Je me suis organisé, Samuel. Pour l'instant, concentrons-nous sur le plan. Il y a déjà plus d'une semaine que nous sommes dans ce trou et je suis certain que vous avez aussi envie que moi de partir.

— Je ne sais pas comment j'arriverai à tout vous remettre ce que je vous dois, mais je trouverai une façon, Édouard. Si nous prenons cet avion avec le bébé ce soir, et que nous arrivons à la maison avec lui demain, je vous devrai tellement.

— Pour le moment, ce qui m'importe est de partager avec vous cette victoire. Pour le reste… Et n'oubliez pas que ce ne sera pas fini une fois chez nous. Il vous faudra consulter un pédiatre afin d'être certain que l'enfant est en parfaite santé, et il y aura encore de la paperasse à régler.

Quand Samuel et Édouard s'étaient présentés à l'ambassade, les parents de celui qui se servait de l'enfant dans l'intention d'en obtenir une rançon furent d'une gentillesse insoupçonnée, à l'égard de Samuel. Le traducteur indiqua que ces gens s'étaient occupés eux-mêmes de l'enfant et qu'il avait reçu les meilleurs soins. L'homme, qui tenait l'enfant dans ses bras, le déposa doucement dans ceux de Samuel. L'enfant ouvrit les yeux puis, comme rassuré, les referma, pour se rendormir paisiblement. Samuel leur remit doucement et les remercia chaleureusement pour tout ce qu'ils avaient fait.

Bien qu'ils fussent confiants et qu'ils gardaient espoir, les deux hommes n'arrivèrent pas à fermer l'œil de l'après-midi. Vers 16 h, ils sortirent pour manger une bouchée, prenant bien soin d'apporter tous leurs papiers et leurs objets d'importance. Ils revinrent à ce qu'on osait appeler un hôtel un peu passé 17 h 30, pour récupérer leurs valises et déguerpir, toujours avec l'inquiétude que l'homme qui se disait le père de l'enfant ait appris quelque chose et qu'il intervienne.

Assis à l'ambassade, à 18 h 40, les gens n'étaient toujours pas arrivés avec le bébé. Édouard s'inquiétait au point de devenir très nerveux, il avait confiance en eux, mais il commençait à douter de leur bonne foi. Il en était venu à croire que leur fils, qui se disait le père de l'enfant, avait su quelque chose et qu'il les avait empêchés d'agir. À 18 h 50, un agent vint les informer qu'il venait d'avoir un appel. Un accident de la route les avait contraints à faire un important détour. Ils venaient de téléphoner pour les en avertir. Ils seraient là dans moins d'une demi-heure.

À 19 h 15, un couple, lequel portait un bébé et un sac, entrait à l'ambassade en se confondant en excuses. Samuel et Édouard demandèrent au traducteur de les remercier d'avoir pris la peine de téléphoner et qu'ils n'avaient aucune excuse à fournir. La femme expliqua que le bébé avait bu en route et que son prochain boire serait

dans environ trois heures. Elle fournit d'autres détails et donna le sac contenant les couches, le biberon, le lait et une crème dont elle expliqua l'usage. Samuel, à son tour, se confondait en remerciements et promit enfin de leur donner des nouvelles. Quand ils voulurent quitter les lieux, l'homme expliqua dans sa langue qu'il était évident que l'enfant avait reconnu en Samuel son père et que c'était là sa vraie destinée. Lorsque le traducteur en fit part à Samuel, il les étreignit tous les deux, ému aux larmes. Il leur demanda une adresse sûre pour leur donner des nouvelles.

Quand l'avion se posa, plusieurs heures plus tard, Samuel ne savait pas encore comment, mais il trouverait un sens à tout cela. Alors qu'ils arrivaient à l'aéroport, des parents émus et fiers, ceux de Samuel, s'approchèrent des deux hommes et de l'enfant. Après les embrassades et les bons mots, Mathilde Beaulne, en prenant l'enfant dans ses bras s'exclama : « Mon dieu, Samuel ! comme il te ressemble ! »

1

Six ans plus tard

La réunion hebdomadaire allait débuter dans 5 minutes. Chaque semaine, elle était déplacée de deux jours afin de brouiller les pistes. Celle de ce matin étant un mercredi, la prochaine se tiendrait le vendredi de la semaine suivante. Jamais les week-ends, sauf en cas d'urgence. Cela s'était déjà produit à deux reprises en 4 ans. Les cinq membres qui formaient l'équipe s'affairaient à préparer leur café. Afin d'éviter les distractions inutiles, il n'y avait jamais de nourriture pendant ces rencontres – sauf après, pour le goûter et le partage du gâteau pour un anniversaire parfois – et les retards n'étaient pas admis. C'était compris par tous. Celui qui venait de s'installer au bout de la table, et qui ferait face à l'hôte, était John Scot, écrit avec un seul t. Un bonhomme grand, droit, et mince, d'allure athlétique, qui ne faisait pas ses 68 ans. Irlandais d'origine, il avait été nommé juge à 49 ans. Déçu par le système, c'était le seul avec Édouard Grevisse qui s'adonnait à ses rencontres depuis le tout début, depuis qu'il eût fait connaissance avec Samuel. Celui qui prit place juste à sa droite, dernière chaise sur le côté, si on se limitait seulement à le regarder, affichait une mine un peu plus laisser-aller. Édouard Grevisse, en personne, avocat de métier, âgé de 72 ans, à qui on en donnait

facilement 82. Son dos arqué donnait l'impression que seul son ventre rond et dur le retenait afin qu'il penche davantage vers l'avant. Des épaules étroites et tombantes, et un visage qui semblait sans émotion. En face de lui, tout en contraste, un homme d'à peine 35 ans s'assoyait à son tour, le dos droit alors que ses épaules semblaient retenues vers l'arrière. Le regard fixé au mur sur le document de style parchemin où était inscrite leur mission, le jeune homme tenait un crayon HB bien effilé dans la main gauche, en même temps qu'il prenait soin de placer un sous-verre avec sa main droite, sous son verre d'eau glacée. Maxime Hamelin était le plus jeune du groupe, en âge et en expérience. Il s'était joint à eux il y avait un peu plus d'un an maintenant, à la demande de Samuel, qui avait détecté en lui un journaliste chevronné, mais surtout honnête. L'homme parlait peu, mais ce qu'il disait marquait, tout comme les mots qui appuyaient ses articles. D'allure éveillée autant qu'énergique, il sourit aux autres, se montrant chaque fois heureux de les revoir. L'homme qui s'assit à côté de lui semblait presque anxieux d'amorcer la rencontre. Quarante-six ans, une voix de fumeur et une odeur impossible à camoufler avec sa lotion. Grisonnant, ce qu'il lui restait de cheveux formait une couronne d'une oreille à l'autre, il affichait un regard certain et un non verbal qui donnaient confiance. Jean Lanteigne, détective privé, le laissait si peu paraître qu'on aurait pu facilement remplacer son titre par celui d'espion, plaça son dossier sur la table un peu à sa gauche, pendant qu'il déposait sa tasse de café sur la table à sa droite.

Enfin, le dernier homme du groupe ferma la porte et prît place à l'autre extrémité de la table. Ce qui surprenait, c'est qu'il l'avait fait dans le plus complet silence, malgré sa blessure au pied gauche, enveloppé dans un bandage qui ralentissait ses mouvements. Il regarda sa montre. Elle affichait huit heures pile. Samuel Beaulne baissa à peine la tête et ferma les yeux légèrement, en croisant les mains et en inspirant par le nez, expirant par la bouche une dizaine de fois. Curieusement, le seul autre homme à faire comme lui fut Grevisse, l'avocat. Samuel releva la tête pour annoncer, les yeux grands ouverts et tout souriant :

— Je suis heureux de vous revoir.

Les autres répondirent en chœur qu'ils l'étaient tous aussi.

— Tour de table ! Commençons par toi Maxime, tu veux bien ?

L'autre répondit d'un sourire affirmatif.

— J'ai passé une très bonne semaine, en particulier ces deux journées en nature qu'on voulait prendre depuis longtemps, Anna et moi. Cet endroit que tu m'avais référé est exceptionnel. Nous avons déjà réservé pour cet automne. Voilà ! pour le reste, le discours intelligent de mes confrères parlera pour moi.

Samuel hocha la tête, alors que le détective enchaîna avec sa partie.

— Comme mon épouse est chez sa sœur pour la semaine, c'est relativement tranquille à la maison. J'en ai donc profité pour me mettre à jour dans mes dossiers.

— Moi, dit pour sa part le juge Scot, je suis en vacances. Nous sommes revenus hier soir de quelques jours chez des amis à la campagne. Avec tout cet air frais que nous avons respiré, j'ai rajeuni d'au moins 10 ans, je pense. Pour renchérir l'idée de Maxime, la nature, ça remet un homme à sa place.

Il rit d'une façon qui ne semait aucun doute sur la cure de santé qu'il s'était accordée.

On revint à l'avocat. Aussi curieusement qu'il eût imité Samuel dans son rituel du début de rencontre, dès qu'il commença à parler, son dos se redressa de façon exagérée, le faisant paraître tout à coup avec quelques kilos en moins alors que son ventre semblait presque avoir disparu. L'expression sur son visage, elle, était apparue avec ses premiers mots.

— Semaine de fou !, gémit-il presque. Ma plus grande motivation était la hâte de venir à notre rencontre de ce matin… après ma femme bien sûr, alors qu'il esquissait un sourire narquois. Ah ! ma Constance… si vous saviez !

— Si nous savions avec quelle constance tu l'aimes… et bla-bla-bla. Toujours la même rengaine, avec la même constance.

— Ah ! John… en respirant un grand coup. Ne fais pas cette tête encore ce matin. Je te l'ai dit, il n'y en a qu'une comme elle.

Puis il s'arrêta, semblant mal à l'aise pour ce qu'il avait encore à dire.

— Samuel, j'aimerais ajouter un point à l'ordre du jour de ce matin. Tu pourrais garder cinq minutes en varia pour la fin ?

Samuel fit signe que oui, devinant parfaitement le sujet dont l'avocat voulait les entretenir. Il ne le laissa pas voir maintenant afin d'éviter de déconcentrer les autres.

Ne restait que Samuel. Il inspira et se retint plusieurs secondes avant d'expirer. Il les regarda tous, un après l'autre, avant de se lever et d'aller près du mur où était affiché le texte relatant leur mission. À son tour, malgré qu'il le connaisse par cœur, il le regarda quelques secondes, comme s'il le relisait dans sa tête. Puis il prononça les premiers mots lentement et à voix basse, alors que le ton s'affirmait pour chaque mot qui s'enchaînait.

Chacun de nous ici, unis dans un même secret ; notre secret, nous sommes engagés dans une promesse ; celle d'être loyaux et justes envers les nôtres, la promesse d'une contribution ayant pour but d'améliorer le sort des nôtres ; loyaux et justes, eux aussi, et qui pénalise ceux de la malhonnêteté et de l'injustice. Chacun de nous, ici, n'a pas pour mission de changer le monde à lui seul, mais de participer, en posant les actes qui feront en sorte de le rendre meilleur, en servant d'exemple. Nous sommes conscients de la grandeur de notre geste, conscients du rôle privilégié que nous jouons dans notre société, et promettons de rester confiants malgré nos défaites, et humbles, quelque soit l'étendue de nos victoires. Qu'au fil de nos émotions, dans nos décisions, Dieu nous éclaire dans la voie de Sa justice.

Il s'arrêta, pensif. Puis il marcha lentement, déstabilisé en partie par son pied blessé, jusqu'au moment où il eut complété un tour de table, en déposant sa main comme un ami sur l'épaule de chacun des hommes. Il s'était attardé de façon discrète à celle de Grevisse, l'avocat, prétextant une pause.

— À notre prochaine rencontre messieurs, nous fêterons notre 4e anniversaire, par la même occasion, la 200e rencontre de notre groupe. Qui aurait pu y croire, sauf nous ? Comment rester humble face à un si grand succès ? Difficile de porter en nous, seuls, le silence de notre discrétion dans nos victoires, et le cri de nos défaites. Il en est de même de toute cette corruption, de cette injustice, de cette

animalerie barbare des uns et des autres. Ce que je retiendrai de vous, Messieurs, qui êtes devenus des amis, c'est votre courage, celui de vos convictions. Votre assiduité et votre persévérance, même quand on s'est plu à nous rappeler la douleur de nos défaites et quand d'autres se sont attribué nos victoires en lesquelles n'avaient-ils pas crû. Pour moi, vous êtes des personnes très rares, de parfaits gentlemen, des héros. Tenez-vous-le pour dit.

Tandis que Samuel se rasseyait lentement, le juge Scot se levait, lui, d'un geste décidé. À son tour, il fixa chaque homme des yeux, pour s'arrêter à ceux de Samuel.

— Cher Samuel ! Entre nous, ce matin, cessons pour un moment cette humilité, veux-tu ? Si nous sommes devenus qui nous sommes, c'est uniquement parce que tu as vu en nous ce que nous ne voyions plus. Tu nous as raconté un rêve qui est devenu aussi le nôtre. Je suis le deuxième plus âgé du groupe et la seule pensée que j'aurais pu finir mes jours dans ce monde qui m'avait engourdi telle une grenouille dans l'eau tiède me fait frémir. Chaque jour depuis que nous sommes ensemble, j'ai prié pour nous et remercié Dieu de t'avoir mis sur notre chemin. Chaque sacrifice que j'ai fait pour le groupe et pour ces personnes que nous avons aidées me rendait ma fierté et ma liberté. C'est dans cet état qu'un jour, pour ce que nous avons fait et ce que nous sommes devenus, je pourrai mourir dans la paix. Tu es le fils que je n'ai jamais eu. Que Dieu te bénisse !

Les autres se levèrent à l'unisson, comme si le groupe avait été mené par une baguette, tandis que Jean Lanteigne avança ;

— John a raison, Samuel. Faire ce que nous faisons avec toi nous a redonnés à nous-mêmes et a permis que nous poursuivions notre travail à sa juste valeur. Jamais nous ne saurons te remercier suffisamment. L'honneur est pour nous gentleman.

Tous s'encouragèrent en se serrant la main et s'étreignant, dans le respect et une rare gratitude, avant de se rasseoir dans leur chaise respective. Le non verbal de Samuel ne demandait aucun mot prononcé en guise de remerciement.

— Et bien, mon cher Édouard, nous vous laissons la parole à nouveau.

— Premièrement, j'aimerais surtout rappeler que j'ai finalisé le dossier Villeneuve-Dugré, tel que nous l'avions convenu à la dernière réunion. Monsieur Dugré est venu me rencontrer au bureau avant-hier et nous exprime encore toute sa gratitude. Voici le chèque très généreux qu'il nous a remis.

— Excellent ! soupira Samuel, tout en clignant de l'œil vers le juge Scot. C'est ce que je considère un bon coup. Cet homme l'a bien mérité. Continuez Édouard.

— Dossier Bouvier-Bélanger, maintenant. La démarche habituelle est en cours. Une première rencontre est planifiée en début de semaine prochaine. Si j'anticipe qu'il n'y a pas possibilité de négocier avec la partie adverse, je frapperai aussitôt qu'elle prendra fin, question d'attirer l'attention sur le sérieux de l'affaire. Avec les éléments très suggestifs que notre ami détective nous a rapportés, je crois qu'ils vont réfléchir à deux fois avant d'agir. Enfin, le dossier Bossé-Les entreprises de la tour. Quel dommage ! Une si belle petite entreprise dirigée par un tel tyran ! Cet homme n'a vraiment aucun scrupule, contrairement à la plupart des employés, sauf bien sûr ces deux acolytes dont je vous ai raconté l'histoire la semaine dernière et cette saleté d'avocat qui les représente ! Un vendu de la pire espèce. Le problème avec ces trois larrons est qu'ils font leur langue de vipère quand il n'y a personne autour. Devant le juge ainsi qu'à la cour, ils font pattes blanches. Mais nous avons ajouté de la pression depuis deux semaines. Maxime s'est débrouillé pour prendre quelques clichés en retrait et enregistrer des bouts de conversation. Ç'a déjà porté ses fruits cette semaine. Otis, leur avocat, a même été piégé. Quand il est venu à mon bureau, en acteur qu'il est, jouant au furieux d'avoir été mal interprété – il faut dire que ma secrétaire m'avait avisé de son arrivée et que j'étais préparé –, et qu'il est entré sans même frapper, je ne lui ai pas laissé le temps de s'asseoir et je ne l'ai même pas regardé avant d'avoir mis en marche le petit magnétophone magique qui fait sortir les méchants. Il a eu tellement peur d'être à nouveau enregistré qu'il est parti aussitôt. Certes, ils vont être très prudents à partir de maintenant, mais le but était de briser leur belle image. Je crois qu'on a joué juste. Puis John a glissé et précisé quelques faits incitatifs au

juge qui préside le procès. Avec ce qu'il possède d'informations compromettantes sur ce juge, s'il ne comprend pas qu'il doit pencher cette fois du côté de l'honnêteté, nous mettrons de la pression sur lui aussi. Nos chances de gagner ce procès sont 80-20. C'est tout pour moi à ce moment-ci.

— Merci Édouard ! Jean, entretenez-nous des deux dossiers suivants, voulez-vous ?

L'homme était préparé, n'hésitant pas sur le choix du premier cas choisi, dont il ouvrit le dossier pour en sortir une page de notes et quelques photos.

— Pour cette première affaire, pour laquelle l'épouse a demandé notre aide, j'ai investi en deux semaines l'équivalent d'une semaine de travail. Je préciserai que je parle bien d'une semaine de travail normale. J'ai d'abord vérifié du côté de l'homme. Beau parleur, qui agit et qui s'agite un peu trop auprès de la gent féminine qui, soit dit tout bonnement, a dès attirances très variées. Vous pourrez constater par vous-mêmes en regardant quelques photos. Hôtels et restaurants de luxe, massages, cadeaux… Le dîner avec l'une, le souper avec l'autre, et le coucher… parfois avec sa dame, parfois avec une autre. J'en suis arrivé à me demander quand il s'occupait de son travail. Paillé et Price sont les avocats qui le protègent, vous voyez le genre ? Il a trempé dans quelques affaires louches il y a quatre ou cinq ans. Il s'en est tiré de justesse, mais un de mes contacts m'a indiqué qu'il y a des rumeurs qui affirment qu'il a mis près d'un million dans ses poches sans qu'on soit arrivés à le prouver. Il semble avoir eu sa leçon et se tenir un peu plus net depuis. Pour ce qui concerne l'épouse ou plutôt la future divorcée, elle n'est guère plus crédible. À mon avis, elle fait appel à nous pour le paraître. En échange de notre aide, pour laquelle elle est prête à payer le prix, elle promet de nous balancer les informations qui nous permettront de récupérer ce fameux million encore caché quelque part en lieu sûr. Ainsi, dans sa vision des choses, elle se fait une image en redorant davantage la nôtre. Ma conclusion : aucune intervention de notre part. Il n'y a pas d'enfant impliqué. Laissons-les s'entretuer entre loups.

Après qu'il eut déposé sa feuille de notes à l'intérieur et qu'il eut refermé le dossier, et qu'il préparait le suivant, les hommes le

regardèrent avec attention, en examinant chaque mouvement qu'il faisait.

— Décidément ! C'est une vraie plaie toutes ces séparations ! Deux enfants. La dame s'est mise en tête de démolir monsieur. Il y a huit mois que les procédures ont été entreprises, par la dame bien sûr. Aide juridique, travail au noir, actrice de premier plan qui ne divulgue aucune information monétaire utile, sauf pour elle, malgré les *subpoenas*. Elle remplit de façon continuelle la boîte vocale du monsieur et continue de le diminuer devant les enfants malgré les avertissements répétés. L'homme est tout ce qu'il y a de correct. Honnête, travaillant, un père exceptionnel. Malgré un travail relativement bien rémunéré, il en arrache à payer les comptes d'avocat. Il était sur le point de tout laisser tomber cette machination quand j'ai surpris une conversation entre eux, justement, lui et son avocat. Je l'ai moi-même approché en lui demandant de me téléphoner sans plus attendre, en expliquant que je savais des choses qui pouvaient l'aider. Il l'a fait deux jours plus tard, ce qui m'avait déjà donné le temps d'entreprendre mon enquête. Il est hésitant, mais je pense que si nous acceptons sa cause, il sera partant. Pour ma part, nous devons l'aider. J'ai terminé.

Samuel le remercia d'un signe de tête, en demandant si quelqu'un avait quelque chose à ajouter avant la décision. Ce ne fut que des signes de tête qui exprimaient des non. Il se racla la gorge avant de se prononcer.

— Je suis d'accord avec les conclusions de Jean, c'est-à-dire le refus de la première cause et l'acceptation de la seconde. Y a-t-il des opinions diverses ?

Tous étaient d'accord.

— Très bien ! Jean, comme à notre habitude, agissez en conséquence en nous demandant notre assistance selon l'expertise de chacun.

Ils firent un second tour de table afin de régler quelques points qui seraient discutés aux prochaines rencontres. Une fois fait, Samuel tourna la tête du côté de l'avocat en essayant de détendre un peu l'atmosphère, alors que tous, maintenant, ayant anticipé le prochain sujet.

— Eh bien cher Édouard, quelle est donc cette bonne nouvelle que vous voulez nous annoncer ?

— Toujours le bon mot pour nous détendre, toi !, rabroua-t-il en se redressant le haut du corps.

— Qu'est-ce que tu pourrais bien nous apprendre que je ne sais pas encore ? ajouta le détective.

— D'accord ! D'accord ! Vous l'aurez voulu ! Mon épouse et…

— Voyez-vous ça ? Constance est donc la responsable de ce chavirement ! Moi qui croyais que ç'avait un lien avec ton âge ! lança à son tour le juge Scot.

— Et moi qui croyais que nous étions amis, toi et moi ?

— Ce n'était qu'une blague Édouard ! Si tu voyais la couleur de ta peau ! Il faut bien te relaxer un peu. Tu allais nous parler de la belle…

L'avocat sembla prendre conscience de ce qu'il laissait paraître et se lança dans une plaidoirie personnelle.

— Constance et moi parlons projets depuis quelques semaines. J'ai la chance d'avoir une épouse formidable à mes côtés, qui ne m'a jamais abandonné quelques aient été mes engagements, toujours guidés par « tes » valeurs, me répétait-elle sans cesse pour m'aider encore. De son côté, elle a développé ses passions dans la lecture, les plantes et les fleurs avec lesquelles elle passe une grande partie de son temps dans la serre, et du bénévolat auprès des personnes âgées.

Il tourna rapidement la tête du côté du juge, pour ajouter prestement l'indication suivante.

— Aucun commentaire là-dessus John ! avant de ramener la tête d'un à l'autre.

— Voilà ! À la suite de ces conversations entre elle et moi, nous voulons passer ce temps qu'il nous reste, en santé, plus près encore l'un de l'autre. Ma demande ira donc en ce sens. Cette œuvre que nous partageons depuis quatre ans fait partie de moi. J'aimerais, si cela est possible, la poursuivre avec vous. C'est aussi ce que souhaite Constance. Pour les six prochains mois, je veux continuer à m'impliquer au même rythme, et ça lui donnerait le temps à elle aussi de s'ajuster à ses activités. Ensuite, toujours si vous êtes d'accord,

j'aimerais continuer à demi-temps, afin d'aider mon remplaçant à monter des dossiers et à l'assister. Ce qui me tiraille autant dans cette annonce est le fait que j'ai beau regarder de tout bord tout côté, je ne vois personne avec une vision semblable à la nôtre dans mon entourage. Il nous faudra chercher ailleurs, je crois.

— Je respire beaucoup mieux maintenant. Je croyais sincèrement que tu allais nous annoncer ta retraite complète. Ça m'enlève une épine du pied comme le dit le dicton, quoique je ressente encore de la douleur - alors qu'il faisait référence à sa propre blessure -. Je suis heureux pour vous deux, Édouard, et tu pourras faire le message à Constance que j'appuie entièrement votre décision. Tu ajouteras que je la remercie pour nous tous également, du fait qu'elle nous laisse une moitié de toi.

Les autres le félicitèrent chacun leur tour, en se levant pour lui serrer la main.

Samuel termina la rencontre en mentionnant que le choix d'un remplaçant serait un sujet du prochain agenda.

— Là-dessus, Messieurs, vous avez fait comme à votre habitude du travail excellent.

2

Fannie, ayant aperçu les premières indications, relâcha l'accélérateur et freina lentement. À une vingtaine de mètres de la route, sur sa droite, il y aurait une maison blanche, dont un des murs serait en briques rouges et devant laquelle se dresseraient deux arbres faisant deux fois sa hauteur. Une centaine de mètres plus loin, ce serait celle des Beaulne, l'endroit où elle devait se rendre. Kévin, le meilleur ami de son frère qui n'avait pu se présenter ce matin, l'avait référée à l'agence pour le remplacer. Il l'avait bien avertie. Autant l'endroit ressemblait à un boisé sans fin vu de la route, autant le lieu devenait magique, ensorceleur même, une fois traversée l'entrée. Elle avança maintenant, lentement, dans ce presque chemin sinueux qui faisait l'effet d'un boisé interminable. Elle se rappela que Kévin avait aussi parlé d'une autre centaine de mètres avant d'apercevoir les bâtiments. « Ne sois pas surprise quand tu les verras, avait-il dit, l'endroit est simple, mais agencé de façon magistrale. » D'un gars comme lui, vendu à la ville et aux condos, ça voulait dire quoi ? avait-elle pensé. Elle reconnaissait d'énormes pins en un endroit, en un autre, elle devinait, incertaine, soit des pruches soit des épinettes. Comme elle continuait lentement d'avancer – dans cette voie sur laquelle elle ne se serait jamais aventurée seule sans en avoir été informée, et sans le cellulaire qu'on lui avait prêté –, les rayons du soleil pénétraient maintenant davantage le sous-bois qui s'éclaircissait au fil des mètres, alors que le très léger brouillard recouvrait le sol. Il semblait vouloir

se dissiper, laissant entrevoir un sol foncé sans doute l'accumulation d'épines tombées des arbres. Le regard alerte, elle fut cette fois émerveillée au point de s'arrêter net, un petit chevreuil broutait les feuilles d'une branche en bordure. Cette beauté pure de la nature fit taire en elle une peur – elle en prît conscience – née des propos de quelques personnes de la place qui surnommaient depuis quelque temps Samuel Beaulne de vieil ermite étrange qu'on ne voyait jamais. Le petit animal tourna la tête en sa direction pour la regarder avec des yeux qui semblaient vouloir la rassurer et approuver l'action qu'elle s'apprêtait à poser, celle de se rendre jusqu'à cette maison, à la rencontre de Samuel Beaulne. Puis, comme pour lui démontrer qu'il ne craignait pas sa présence, il se remit à brouter. Elle avança tout doucement afin de ne pas l'effrayer, ce qui réussit, et alors qu'elle fit encore une dizaine de mètres tout au plus, tout changea d'un seul coup. Tandis que la pénombre fut remplacée par la clarté apaisante, apparut de l'herbe, des buissons, et des fleurs de toutes sortes. Le sol foncé et vaporeux est devenu clair, d'un vert presque féerique. Tandis qu'elle se faisait la réflexion que seule la route avait gardé son aspect sinueux, à sa droite, juste en avant, un lac de forme allongée épousait une bande de pelouse décorée de fleurs, de buissons, de bancs, et de décorations d'une largeur d'un peu moins de trois mètres qui elle, épousait la route. De ce point, une clôture faite de vieilles perches s'étirait au devant sans qu'elle puisse encore en apercevoir la fin. Tandis qu'elle continuait toujours d'avancer, ébahie, et que ses yeux n'arrivaient plus à tout capter, elle crut voir quelque chose bouger au loin. Quelque chose qui venait vers elle maintenant, et qu'elle reconnaissait maintenant : un chien. Il s'avança à quelques mètres devant l'auto et sembla l'attendre, avant de repartir dans la même direction que Fannie, l'escortant jusqu'à la maison où il aboya trois fois.

N'ayant aucune appréhension pour les chiens, elle descendit de l'auto alors que le chien, qu'elle remarqua être une jeune chienne Labrador, s'approcha d'elle pour lui souhaiter la bienvenue. Sans doute pour lui démontrer comme elle l'appréciait, elle se coucha sur l'herbe et roula quelques tours en émettant quelques sons qui laissaient croire qu'elle n'était pas à plaindre à vivre en cet endroit

avec les gens qui l'habitaient. Elle jeta un regard sur tout ce qui lui était permis de voir de ce point de vue, respirant de tous ses poumons. Cet endroit était un paradis qu'elle n'aurait jamais pu deviner pourtant une route qui lui était familière. Dans cet état d'apaisement presque total, elle pensa à sa solitude de femme célibataire et à ce que la vie pouvait bien lui cacher d'autre encore. Elle s'avança jusqu'à la porte.

— Bonjour ! Que puis-je pour vous ?

— Bonjour ! Je suis bien chez monsieur Beaulne ?

— Monsieur est un mot qui fait très sérieux, mais vous êtes bien chez les Beaulne.

— Fannie Malouin ! fit-elle en tendant la main. Je viens pour votre pansement. Kévin, l'infirmier qui était censé venir a eu un empêchement ce matin.

— Oh ! rien de sérieux ?

— Une mustang '73 qui ne démarre pas, vous croyez que ça peut être sérieux ?

— Soyez indulgente madame Malouin, cette année 73 tourne dans mes âges.

— Madame… ça fait aussi très sérieux ! Je prends ma valise et j'arrive.

Samuel eut la pensée que la jeune femme faisait effectivement « très sérieuse » pour son âge, question maturité. Sa façon de marcher très élégante était pour autant décontractée. Il y avait un mélange de finesse et de désinvolture en elle. Une coiffure qui faisait « femme dans la quarantaine » qu'elle portait avec toute la classe requise, un jean bleu, ainsi qu'un chemisier noir recouvert d'un manteau de printemps noir un peu luisant, qui descendait jusqu'aux genoux. Quand elle revint, découpée par le soleil jusqu'au moment où elle atteint la première marche, il put apercevoir que son visage était à peine maquillé. Il ne voulut pas paraître trop l'observer, et c'est baissant les yeux qu'il vît cette fois ses bottillons à hauteur de cheville, du genre western. Il eut une pensée pour Sultan, leur cheval, qui le fit sourire : est-ce que cette jeune femme aurait seulement l'audace de s'asseoir sur un cheval ?

Il était encore à penser à cette idée quand elle lui demanda :

— Et ce pansement ? Nous nous installons ici ou… ?

— Oh ! Désolé ! J'avais les idées à l'écurie. Entrez ! Nous pourrons nous installer à l'endroit habituel.

Fannie ne s'attendait pas du tout à ce genre de décoration. C'était à la fois d'une simplicité simple, comme le dirait sa mère, pourtant, elle pensât que c'était de la façon que tout était agencé et disposé de manière si harmonieuse qui rendait l'endroit si complet. Elle en était imprégnée totalement, son mode kinesthésique amplifiant son ressenti.

— C'est votre femme qui a tout décoré ?

Sa réponse fut toute simple.

— Non !

Fannie n'en ajouta pas, surprise autant par la question qu'elle avait posée que par sa réponse à lui.

— Voilà ! C'est ici ! Habituellement, je fais tremper ma cheville dans de l'eau tiède dans laquelle Kévin dilue la solution désinfectante. Nous prenons cette cuve. Elle a déjà été nettoyée comme il me l'a montré. Ça vous va ou vous voulez faire autrement ?

— Ça me va !

Il enleva la pantoufle de son pied et entreprit de défaire le pansement de sa cheville.

— Vous avez besoin d'aide ?

— Je me débrouille mal, vous trouvez ?

— Pas du tout ! Je suis même surprise.

— Surprise ? Dois-je le prendre comme un compliment ou… ?

— Une vérité, simplement.

Sa curiosité grandissait en elle, elle le savait et espérait qu'elle ne rougirait pas devant lui. Elle tenta une autre question, souhaitant cette fois-ci qu'elle aurait comme réponse plus qu'un non.

— Écoutez monsieur Beaulne, la dame de l'agence ne m'a pas expliqué de quelle façon vous vous étiez fait cette blessure. Vous parliez d'écurie tantôt, est-ce en rapport ?

— Oui et non !, puis il s'arrêta.

Oui et non… pensa-t-elle. Trois mots consécutifs. C'est dire comme je gagne du terrain…

Il toussota, avant de reprendre là où il en était.

— Chaque printemps, nous marchons les clôtures afin d'évaluer l'étendue des bris. L'homme qui le fait avec moi habituellement avait pris une journée de congé. Il faisait si beau que je suis parti seul sur un véhicule tout-terrain. C'est une fermette d'un peu plus de soixante-dix âcres ici. Arrivé à un point à l'autre bout de la propriété, j'ai vu qu'une longueur de broche était descendue jusqu'au sol en un endroit entre deux piquets. Je me suis arrêté pour aller voir. Quand je suis revenu vers le véhicule, un piège à ours était caché sous un peu de neige mêlée à des épines tombées des arbres… Je vous laisse imaginer le reste !

— Un piège à ours ! Je n'en ai jamais vu de près, mais ça ne doit pas être très délicat. Ouch ! Vous avez fait quoi ? Ça ne doit pas être facile à ouvrir un piège comme ça, non ?

— Je ne sais même plus si j'ai pensé à l'ouvrir. Ma première réaction a été de m'en venir à la maison avant de m'évanouir. J'ai eu de la chance. L'homme qui devait m'accompagner était revenu pour sortir les chevaux. Il m'a aussitôt conduit à l'hôpital sans enlever ce piège de ma cheville. En fait, nous en avions pris la décision ensemble en pensant qu'il était peut-être préférable qu'un médecin y soit au moment de le faire.

Tandis qu'il terminait sa phrase, il enlevait la dernière épaisseur de pansement.

— Voilà ! Le médecin m'a dit la semaine dernière que j'en aurais pour quelques jours encore avec les antibiotiques et les pansements aussi compliqués. Ça guérit très bien. Il m'a assuré qu'il ne resterait presque pas de cicatrice. Vous croyez qu'il dit vrai ?

— Je dirais que oui ! Surtout à cette période. Vous vous faites un peu bronzer les pieds et le tour est joué.

— Astucieux. Mais je resterai sur le bord de la piscine pour le faire plutôt que d'aller risquer quelque autre piège.

— Dites-moi… Je ne veux pas paraître trop insolente, mais ce piège, ce n'est pas vous qui l'aviez installé, non ?

Il la regarda dans les yeux quelques secondes, repérant dans sa question le côté désinvolte de cette femme. Il déposa son pied dans l'eau jusqu'au-dessus de sa cheville. Il sourit, comme pour annoncer une réponse.

— Non ! J'ai la mémoire de mes actes.

Elle sourit à son tour, résolue, en même temps qu'elle regardait sa montre afin de calculer le temps de trempage.

— Ce serait bien que cet ours sache quelle chance il a eue de ne pas se faire prendre…

— Vous être très compatissante… pour lui…

— Oh ! Ce n'est vraiment pas ce que je voulais laisser entendre. Je… Inutile de chercher à me défendre. Je parle trop aujourd'hui et voilà ce qui arrive…

Se sentant rougir cette fois, elle ajouta.

— C'est à mon tour de me faire prendre au… changeons de sujet, voulez-vous ?

— D'accord ! Voyons voir ! Il vous arrive souvent de vous présenter de cette façon chez les gens sans les connaître ? J'ai peut-être la rage, vous savez ?

— Il ne m'arrive jamais de me présenter chez les gens de cette façon sans poser quelques questions afin d'assurer ma sécurité. Pour ce qui vous concerne, vous avez bonne réputation.

— Si vous saviez ce que je pense de la réputation… Elle ne vaut jamais plus que les gens qui vous l'imposent, et encore. Il est si rare qu'on en vienne à tout savoir sur une personne.

— Je voulais dire que le peu que je sais de vous, et de qui je le sais, me laisse croire que je suis en sécurité. C'est bon pour vous, dans un précédent métier, j'ai appris à me méfier des gens.

— Un précédent métier ? Avant d'être infirmière ?

— Oui et non !

Elle le regarda à son tour en lui servant un sourire inquisiteur du genre : « Est-ce que c'est plaisant comme réponse ? »

— Oui et non, quoi ?

— J'ai d'abord étudié puis travaillé comme avocate. Je me suis très vite désillusionnée par rapport à la justice et ceux qui se vantent de la défendre. Après un peu moins de deux ans, j'ai opté pour la médiation à mi-temps et suis retournée aux études pour devenir infirmière.

— Désillusionnée ? Que voulez-vous dire ? Par rapport à quoi ?

— La justice est une magouille innommable au même titre que la politique. On parle haut et fort, mais lorsqu'il est temps pour les actes, c'est tout le contraire. L'argent, l'argent, et l'argent. « Le bien des gens est notre priorité ! » clament-ils. Ils oublient de mentionner qu'ils ne pensent qu'en fonction du bien qu'il y a dans le porte-monnaie. On ne m'avait pas appris cela dans la théorie.

— Ça vous manque ?

— Si ça me manque ? L'idéologie que je m'en faisais oui. Celle qu'on nous a fait croire à l'université est bien différente de la réalité. Vous êtes déjà allé voir en cour comment ça se passe ? Un spectacle désolant, croyez-moi !

— Mais ça vous manque ! Vous avez cela en vous, c'est évident. L'intérêt et cette compassion pour les gens, la vérité, vous l'avez en vous.

— Mais justement ! La compassion et la vérité n'ont pas leur place dans une salle de cour. Que l'argent, les menaces, les mensonges, et les coups bas. C'est trop souvent la plus grande gueule qui l'emporte. Désolée ! Je crois que c'est maintenant moi qui m'emporte.

— Mais ça vous manque !

— Il me semble que vous insistez, je crois ! Oui, ça me manque ! Mais j'ai mis une croix là-dessus !

— C'est désolant pour tous ces gens qui auraient pu compter sur vous, vous savez cela ? J'observe une telle conviction dans votre regard quand vous en parlez.

Elle regarda sa montre.

— Vous pouvez sortir votre pied et le déposer sur la serviette pour l'essuyer.

— Je suis désolé d'avoir insisté autant.

— Voilà ! Je vais étendre doucement l'onguent avant de remettre un pansement. Dites-moi si ça devient trop douloureux.

— OK !

— Quelle sorte de cheval avez-vous ?

— *Quarter horse*. J'ai aussi un poulain *Appaloosa* de quelques mois, que j'élève. Vous connaissez les chevaux ?

— Oh !, à peine ! Quand j'étais jeune, un oncle à moi en gardait

en pension. Il m'arrivait d'aller passer quelques jours chez eux l'été et de faire un peu de selle. De beaux souvenirs. Pas trop serré à cet endroit ? Comme elle désignait du doigt un point précis.

— Parfait ! Kévin rougirait de vous voir faire ce pansement. Ne lui rapportez surtout pas mes paroles s'il vous plaît, mais le vôtre comparé aux siens… Très confortable, si je puis dire. Vous aimeriez les voir... les chevaux ?

— Oui ! Beaucoup ! Mais je ne suis pas habituée à cette tournée d'aujourd'hui, et j'ai bien peur de devoir partir maintenant.

— Je comprends ! Voici mon nom avec mon numéro de téléphone. Quand vous aurez du temps, vous me téléphonerez la veille. Je vous fais visiter l'écurie et si vous voulez, vous faites un tour sur Sultan, mon cheval. Je prendrai l'autre cheval, celui de l'homme que j'appelle mon bras droit.

— Euh… C'est que… fit-elle, en faisant aller sa tête de chaque côté.

— Un problème ?

— Je sais pas, mais je débarque comme ça et…

— Ah !, je comprends ! Soyons clairs, voulez-vous ? Un, il n'y a pas de madame Beaulne ou de qui que ce soit d'autre. Deux, je ne suis pas en train de vous faire la cour, rassurez-vous. Vous êtes venue ici sur la confiance, vous m'avez dit. Je vous faisais cette offre sur les mêmes bases. Rien ne vous y oblige, mais je serais heureux que vous reveniez. Si le fait d'être seule vous inquiète, faites-vous accompagner si vous voulez.

— Bon. Vous me permettez d'y penser un peu ?

— Vous faites pour être à l'aise. Et cette blessure ? Combien de fois croyez-vous, aurez-vous encore à faire ce pansement avant que je puisse m'en occuper moi-même ?

— Je pense que le médecin a raison. Kévin devrait revenir deux, trois fois tout au plus. Il vous montrera pour le reste.

Il fit signe de la tête, se montrant presque satisfait, en réfléchissant aussi au fait qu'il aurait bien voulu lui demander pour faire un échange. Puis il pensa inutile de le lui demander en ce moment. Elle ne le savait pas encore, mais il s'arrangerait pour qu'elle fasse les derniers pansements à la place de ce Kévin.

— Voilà ! Je crois que j'ai tout.

— Je vous reconduis.

Fidèle, la jeune chienne, dès que la porte se fut ouverte, s'amena à leurs pieds, les suppliant de lui prêter un peu d'attention.

— Tu es déjà prête à me montrer le chemin ?

Puis, en s'adressant à Samuel, elle demanda :

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Fidèle. Nous avons hésité avant de lui donner ce nom, mais il lui va très bien.

Elle voulut demander qui était « nous », mais elle se retint, annonçant un « Bonjour monsieur Beaulne ! » et un autre à l'intention de Fidèle.

— Bonjour ! et merci encore.

Il agrippa la jeune chienne par le collier pour jouer avec elle, le temps que Fannie Malouin s'éloigne, avec l'idée certaine de demander à Édouard s'il connaissait cette jeune femme. Une question l'habitait aussi : une femme dans l'équipe changerait-elle la dynamique ?

3

Afin de respecter l'agenda, la réunion débuta à huit heures précises. Le rituel habituel la précédant avait été respecté à la lettre, évidemment. Samuel faisait affaire avec des professionnels, sur toute la ligne, de la grande classe où rigueur et discipline étaient de mise, mais qui savaient aussi trouver répit en ricanant un peu parfois. Serge, homme de confiance de Samuel, « homme d'écurie », comme eux se plaisaient à l'appeler, était allé les chercher avec la camionnette sept passagers tout aussi discrète que les quatre hommes qui y avaient pris place. Le parcours du jour avait été suivi prudemment alors que le véhicule s'était enfin garé derrière la maison à l'heure prévue. Les quatre en étaient débarqués, puis entrés par la porte arrière, laquelle servait jadis à entrer le bois de chauffage et les légumes pour l'hiver. Serge leur lança un « Bonne rencontre Messieurs ! » en refermant derrière lui, pour retourner vers l'entrée en façade jeter un œil, avant de retourner à l'écurie. Depuis qu'ils se rencontraient, il n'y avait jamais eu de mauvaises surprises et ils comptaient bien continuer ainsi.

— Bon matin Messieurs ! J'espère que vous vous êtes bien ennuyés ?

Sur ces mots, la mère de Samuel entra, apportant le café et le thé. À sa vue, le juge Scot avança :

— Eh bien ! cette chère Mathilde nous est revenue. Comment a été le voyage ? Aussi réussi que le bronzage ?

— Oh ! John, c'était magnifique ! Gérard et moi avons rajeuni de quelques années. L'air est vivifiant dans ce pays.

— Content pour vous ! Vous l'aviez bien mérité. Gérard est ici ?

— Non ! Il est resté pour défaire les valises. Vous le connaissez ! Il veut déjà se remettre un peu à ses affaires dès demain. Moi, ça ira à lundi. J'ai encore l'impression d'être en vacances.

Et en s'adressant à tous, elle demanda un peu à la blague :

— Personne n'a changé ses habitudes ces deux dernières semaines ? Thé et café, comme toujours ?

Alors qu'elle s'amusait à faire le service, chacun y alla de sa partie, en expliquant les derniers développements. Samuel écoutait chaque mot, d'un air détaché. Mathilde Beaulne, qui avait repris son rôle et qui écrivait maintenant des notes, le regarda à quelques reprises dans l'intention de lui faire remarquer. On arriva enfin au dernier point, ce qui attira de façon très nette l'attention du maître d'œuvre. Édouard Grevisse, l'avocat, enchaîna.

— J'ai commencé ma recherche afin de trouver quelqu'un pour prendre ma place.

— Pour prendre votre place, s'enquit madame Beaulne. Vous nous quittez ?

— Non, pas vraiment. J'ai expliqué la semaine dernière qu'il nous faudrait trouver quelqu'un afin de le former dans l'intention de me remplacer un jour. Dans six mois, j'aimerais pouvoir réduire ma disponibilité ici de moitié afin de profiter au maximum du temps qu'il nous reste, moi et Constance. Je pourrais assister le nouveau pour encore quelques années.

— Ouf ! Pour un moment, je me suis inquiétée. Nous en reparlerons Édouard, mais laissez-moi vous dire que c'est si beau dans vos yeux quand vous parlez de votre Constance. Ça ferait rougir bien des jeunes qui ont cette tendance à croire que l'amour ne peut pas durer toujours. Mais comme je disais, nous en reparlerons, je ne veux pas risquer de vous faire perdre le fil de vos idées.

Le juge Scot ne put s'empêcher d'ajouter :

— Perdre le fil… ? À son âge, il a besoin de beaucoup moins que cela pour le perdre…

L'avocat, en souriant, le regarda d'un air qui laissait entendre : « Tu ne pouvais pas t'en empêcher, hein John ? »

— Tu sais que ce n'est pas bien de rire des plus vieux que soi… et que tu es tenu au respect envers moi ?

— Ouais ! je sais ! Malgré que quatre petites années nous séparent… en âge.

— Que veux-tu dire par « en âge » ?

— Comme l'a si bien dit Mathilde, nous en reparlerons plus tard Édouard. Je crois que Samuel aimerait qu'on en revienne aux faits, n'est-ce pas Samuel ?

— Compte sur moi pour y revenir l'Irlandais !

Pour quelqu'un de l'extérieur, on aurait pu croire que la pagaille allait prendre, mais pour quelqu'un de l'intérieur, assurément, l'ambiance était au beau fixe. Le détective, qui avait vu les deux hommes jouer à ce jeu maintes et maintes fois, exprima :

— Une vraie *picosserie* de vieux coqs… Bel exemple à nous montrer, à nous les jeunes.

Et en regardant du côté de John Scot :

— À l'avenir, il te faudra apporter ton foutu marteau pour nous ramener à l'ordre ?

Les cinq hommes et la mère de Samuel avaient tous souri ou ri, selon les uns et les autres, mais un sentiment les habitait tous en ce moment. Un sentiment de fraternité, d'appartenance. Le sentiment de partager un moment intense qui les unissait plus encore dans cette cause qu'ils menaient pour la justice.

Édouard Grevisse reprit là où il en était à propos de la recherche qu'il avait débutée, précisant cette fois que ce ne serait pas tâche facile que de trouver une personne comme celle qu'ils recherchaient.

— Édouard, s'enquit Samuel, Fannie Malouin, c'est un nom qui vous dit quelque chose ?

— Fannie Malouin ? Une cliente potentielle ?

— Non ! Une jeune infirmière qui est venue chez moi avant-hier pour refaire mon pansement. Elle est aussi avocate de métier. Je me suis permis d'entreprendre une recherche sur elle.

— Avocate de métier, s'exclama presque Maxime Hamelin. Fannie Malouin, Fannie Malouin, répéta-t-il, comme s'il cherchait à se concentrer pour trouver ce que ce nom lui rappelait. Sherbrooke !

M'y voilà ! Je remplaçais un collègue il y a quelques années et on m'avait demandé d'aller couvrir une cause dans laquelle elle défendait un jeune handicapé pour la vie, à la suite d'un accident impliquant un homme ivre. Il fallait voir la conviction dans les yeux de cette jeune avocate. Nous étions tous persuadés de sa victoire, mais au dernier moment, le juge a penché dans l'autre direction sous prétexte que le policier qui était arrivé sur les lieux le premier, dans son énervement, avait omis d'informer le bonhomme d'un de ses droits. Moins d'un an plus tard, le même homme a de nouveau été impliqué dans un accident, encore ivre, mais cette fois, la jeune femme qui circulait à vélo est morte. Fannie Malouin. Je me souviens encore de son visage au moment de la sentence. Quand j'avais tenté de l'interroger, abattue par la situation, elle m'avait simplement répondu qu'il était préférable qu'elle ne dise rien à ce moment.

— Merci Maxime. Je crois que tu as vu juste. La conviction. J'ajouterai la sincérité.

Le journaliste approuva de la tête.

— Édouard, la recherche que j'ai faite ciblait plutôt le côté personnel de cette personne. J'aimerais que vous y jetiez un coup d'œil pour ce qui concerne l'aspect professionnel. Je crois qu'on a découvert une candidate intéressante. Si vos recherches concordent avec ce que Maxime et moi avons perçu, il nous restera à la convaincre.

— Elle doit revenir pour un autre pansement ? demanda Édouard.

— Elle n'était pas supposée. Si elle est venue cette semaine, c'était pour remplacer l'infirmier qui a eu un empêchement. Ce qu'elle ne sait pas encore, c'est qu'elle reviendra. Il faut bien que nos contacts nous servent quand c'est pour une bonne cause. Vous savez parfois, on cherche quelque chose sur laquelle on n'a pas encore mis le doigt. Une chose qu'on appelle passion. Cette femme est une passionnée qui cherche… et nous sommes des passionnés qui cherchons en ce moment.

4

— Bonjour Fannie ! Cette chère Fidèle en a pour vous. Elle porte bien son nom pour ce qui concerne l'amitié.

La jeune femme sortait sa valise, les gens et l'endroit la rendant à la fois heureuse et mélancolique. Ici, elle avait l'impression très nette de respirer la vie librement. Ce décor féérique de la nature ; les arbres, le lac, les fleurs, toutes ces couleurs et ces odeurs qui s'harmonisaient parfaitement. Tout apaisait, tout plaisait. Puis, jetant un regard à Samuel Beaulne, qui l'intimidait maintenant, elle tendit la main à celle qu'il lui présentait. En effet, pensa-t-elle, tout plaisait.

Ils entrèrent pour s'installer au même endroit que la première fois, afin de procéder au remplacement du pansement.

— Je ne sais pas comment vous y arrivez, mais malgré mes mouvements fréquents, je n'ai jamais eu à le replacer.

Fannie ne donna pas suite à sa remarque, tandis qu'elle s'affairait à défaire le pansement, alors que son client savait le défaire lui-même. Samuel la savait pensive et n'en fit pas de cas pour le moment. La raison pour laquelle l'agence l'avait envoyée de nouveau ici laissait-elle douter de quelque chose ? Il vérifierait peut-être…

Ses premiers mots furent pour avertir Samuel qu'elle s'apprêtait à verser l'eau distillée sur la plaie.

— La guérison est très rapide. Voyez comme la plaie s'est bien refermée même si les points ont déjà commencé à fondre. Et il n'y a presque plus de rougeur. On vous avait informé que c'est moi qui viendrais cet après-midi ?

— Oui ! On m'a demandé si je voyais un inconvénient à ce que ce soit vous, et en après-midi plutôt qu'en matinée. J'ai mentionné la qualité de votre travail en me disant très satisfait.

Fannie, devinant qu'elle rougissait, garda la tête baissée afin que Samuel Beaulne ne s'en aperçoive.

— Merci ! dit-elle. C'est gentil. C'est moi qui viendrai aussi la prochaine fois. Ce sera la dern…

Cherchant à se reprendre, elle toussota, se sentant rougir davantage, heureuse de pouvoir garder encore la tête baissée, alors qu'elle venait d'essuyer sa cheville et qu'elle entreprenait l'application du nouveau pansement.

— Excusez-moi ! Je viendrai faire un dernier pansement, un peu différent de celui d'aujourd'hui. Je vous montrerai afin d'être autonome. La nuit, vous n'aurez qu'à porter un bas si le frottement des couvertures vous rend inconfortable. La guérison complète est maintenant une question de jours et laisser la plaie au contact de l'air sera bon.

Le sentiment qui l'avait habitée dès son arrivée ne la laissait pas une seconde. Depuis qu'elle avait quitté la maison de ses parents, elle ne s'était jamais sentie aussi bien qu'en ce moment, très semblable à ceux qu'elle passait quand son père ou sa mère venait la retrouver au bord de son lit pour parler de tous ces rêves qu'ils avaient toujours. Ce qui la bouleversait était la sensation dans son corps. La sensation, le sentiment de certitude de l'autre, qu'elle avait tout de suite sue. Fannie essayait tant bien que mal de se raisonner. Ce n'était que la deuxième fois qu'elle rencontrait cet homme, comment pouvait-elle ressentir autant d'énergie et de chaleur à l'intérieur ? Mais les conversations qu'elle avait eues avec sa mère à ce sujet revenaient à la charge. N'était-ce pas ce qui lui était arrivé à elle ?

— Quelque chose ne va pas, Fannie ? Vous me semblez perturbée.

— Désolée ! Je pensais à ce que j'ai ressenti tantôt, en arrivant ici. Comment ne pas être aussi bien en un si bel endroit ? Il y a longtemps que vous y demeurez ?

— Cinq ans. Mais n'allez pas croire que ça ressemblait à ça quand j'ai acheté. La dame âgée avant moi n'avait plus ni la force, ni l'argent

nécessaire pour entretenir cet emplacement. Il fallait voir son jardin quand je suis venu visiter cet endroit, et toutes ces plantes que vous voyez dans cette maison, elles sont un héritage de cette dame. Quand mes parents ont su qu'elle pensait vendre, je suis tout de suite venu lui faire une offre qu'elle ne pouvait refuser, si on parle au plan humain. Elle vient en visite au moins une fois par mois du printemps jusqu'à l'automne. Je lui rappelle chaque fois qu'elle est toujours chez elle dans ce coin de paradis et qu'elle peut y venir quand elle le veut. Cette dame est si respectueuse de la nature et de la vie. Pour en revenir au fait que vous vous sentiez bien ici, cela vous appartient, vous savez. Ce n'est pas fait pour tous de vivre dans un endroit comme ici.

Fannie rangeait ses accessoires de soin dans sa valise, et elle regrettait déjà de devoir partir. Samuel avait remis le bas sur son pied et s'était relevé. Ils sortirent, alors que la petite chienne les attendait impatiemment.

— Tu connais les règles Fidèle. Pas de léchage, pas de pattes sur les gens quand tu n'as pas la permission. Et vêtus comme nous le sommes maintenant, tu n'as pas cette permission.

Comme si elle avait parfaitement tout compris, la jeune chienne, les oreilles relevées, émit un son de désolation, comme si elle avait voulu faire croire à la visiteuse que son maître ne la comprenait pas, ce qui fit sourire Fannie.

— Ne me fais pas cet air triste pour te mettre la visite sur ton bord, tu veux bien Fidèle. Comme si tu étais malheureuse ici. Quelle chienne gâtée tu es ! Ne réalises-tu pas ta chance ?

Fidèle, en jeune chienne intelligente, entreprit de faire la belle en se roulant au sol d'abord, puis en rapportant une balle toute mâchouillée à Fannie, comme si elle voulait l'amadouer.

— Vraiment ! Quelle actrice tu es !

Fannie déposa la valise dans son auto, hésitant entre partir au plus vite de cet endroit où elle se sentait si bien ou trouver une excuse pour rester un peu. Qu'en penserait Samuel Beaulne, qu'elle trouvait plus chaleureux que la première fois, dans un sens plus expressif ?

En regardant son carnet de rendez-vous, elle demanda :

— Jeudi vous conviendrait pour ce dernier pansement ?

— J'ai l'après-midi libre. Dites-moi l'heure qui vous convient.

— 15 h 30, comme aujourd'hui, c'est bon pour vous ?

— Ce sera 15 h 30 alors.

— D'accord ! répondit-elle, comme elle embarquait dans l'auto, espérant une dernière tentative de sa part, comme celle de l'inviter de nouveau à visiter cette écurie par exemple. Mais elle n'avait pas relancé la dernière fois, elle soupçonna qu'il n'insisterait pas.

Tandis qu'elle avait démarré l'auto, elle arrêta le moteur, la fenêtre de son côté encore ouverte.

— Vous avez oublié quelque chose dans la maison ?

— Non ! Non ! En fait…, je repensais à cette offre l'autre jour. Vous êtes mon dernier rendez-vous de la journée et… j'aimerais bien si vous aviez le temps de me montrer vos chevaux. Mais si près du souper, peut-être que ça vous importunerait.

— Pas du tout. Ce serait avec plaisir.

— Vous en êtes certain ? Je ne voudrais vraiment pas vous déranger.

— Bien au contraire ! Allez, venez ! Habituellement, mon homme d'écurie les fait sortir un peu à cette heure, mais comme il avait lui-même un rendez-vous et qu'il arrivera plus tard, nous les ferons sortir un peu. Ça vous permettra de voir comme ils sont en vie.

Fannie tenta tant bien que mal de se contenir en s'efforçant de figer l'expression sur son visage et en se montrant moins excitée. La jeune chienne, elle, fit tout le contraire lorsque l'infirmière, devenue tout à coup une invitée, débarqua de l'auto pour suivre Samuel. Sur le chemin d'une centaine de mètres qui menait à l'écurie, chaque fois que l'un ou l'autre parlait, Fidèle jappait, et son jappement ressemblait à un hurlement étouffé, comme si elle avait voulu se mêler à la conversation.

— Elle agit souvent de cette façon ?

— Oh ! Vous êtes nouvelle ici. Elle essaie d'attirer votre attention.

Nouvelle, pensa Fannie. Nouvelle comment ? Enfin, est-ce qu'il y en avait souvent des « nouvelles » ou Samuel Beaulne avait-il voulu dire que depuis qu'il possédait cet animal, elle n'avait jamais vu d'autres femmes ? Pourquoi se questionnait-elle autant à propos de

cet homme ? Était-ce son côté si discret qui faisait de lui à ses yeux un homme exclusif ? Comme ils arrivaient à la porte :

— Voilà ! Nous y sommes ! Juste là-bas à votre droite, là où il y a ces buissons, c'était l'ancienne écurie, du temps où on cultivait encore cette terre avec des chevaux, il y a quarante ou cinquante ans peut-être. Quand j'ai acheté la propriété, un des murs était déjà tombé et il aurait été impensable de reconstruire sans tout refaire, même le plancher de béton. Comme elle était située trop près de la maison, j'ai préféré construire celle-ci.

Il prit deux survêtements ainsi que deux paires de bottes dans l'armoire de l'entrée, un bâtiment attenant à l'écurie qui incluait les toilettes, une cabine pour se changer, et un endroit pour manger.

— Cela aidera à contenir un peu les odeurs, et ça vous évitera de vous salir.

Une fois les survêtements enfilés et leurs souliers remplacés par les bottes :

— Entrons maintenant, dit-il avant de poursuivre. Sans trop savoir pourquoi, j'ai pensé l'endroit pour abriter dix chevaux. La première année, il n'y en avait qu'un seul. Ensuite, j'ai connu Serge, cet homme dont je vous ai parlé tantôt, qui venait faire des travaux pour moi. Il traversait un mauvais moment dans sa vie et je lui ai offert de travailler ici, avec moi. Je le taquine parfois en l'appelant mon homme d'écurie. Après trois mois, j'étais tellement satisfait que j'ai voulu l'encourager en achetant un cheval pour lui. Cet étalon noir couché dans cette stalle. Puis, l'automne dernier, ce poulain *Appaloosa*, dont je vous ai parlé déjà, m'a été offert. Je l'ai acheté.

— Wow ! Ce qu'il est beau !

— Beau ? Attendez voir qu'on lui ouvre la porte ! Si vous n'avez jamais vu un cheval fier… Vous aimeriez ?

— J'aimerais, mais ne le faites pas sortir juste pour moi.

— Juste pour vous ? Il en profitera autant que vous. Et ça va le dégourdir un peu. Ouvrez cette porte juste devant, elle débouche sur l'enclos.

Fannie avança jusqu'à celle-ci, ayant déjà oublié qu'elle avait échangé ses souliers pour des bottes, attentionnée, afin de marcher

où c'était propre seulement. Elle déclencha le dispositif pour ouvrir la porte toute grande.

— Excellent ! Voyez le crochet juste au dessus de la poignée. Glissez-le dans l'œillet au mur afin qu'elle ne risque pas de blesser les chevaux en se refermant.

— Voilà ! C'est fait !

— Parfait ! Maintenant, venez de ce côté. Je vais ouvrir leur porte respective et je n'aurai pas un mot à dire qu'ils seront déjà dehors à s'exciter.

Effectivement, dès que Samuel mit la main sur la première serrure, les chevaux exprimèrent leur joie en hennissant avec énergie. L'étalon noir se leva, lui, en un éclair. Les portes ouvertes, les trois chevaux partirent dehors comme des ballons gonflés auxquels on aurait détaché les embouts, laissant entendre eux aussi des bruits semblables. Samuel invita Fannie à le suivre à l'extérieur, où ils pourraient les voir s'amuser dans l'enclos.

Il détacha les cordes de la balle de mil pour en donner une galette à Fannie.

— Prenez cette galette de cette façon. Une fois qu'ils auront passé leur moment de folie, ils vont s'approcher pour manger.

Le poulain s'avança le premier pour mordiller dans le mil. Fannie, surprise de la vigueur qu'il y mettait, faillit l'échapper, réajustant son emprise de justesse. Le jeune animal releva la tête, laissant voir le mouvement certain de ses mâchoires, ses yeux en plein dans ceux de la jeune femme.

— Je pense qu'il vous a déjà prise en affection, lui aussi, comme Fidèle. Les chevaux savent à qui ils peuvent se fier, vous savez. Même ce poulain, malgré son jeune âge.

Fannie ne dit rien, se contentant d'observer le jeune cheval déguster sa collation.

— Dans votre monde d'avant, celui où vous étiez avocate, vous saviez repérer ceux à qui vous pouviez vous fier ?

— Pour le temps que j'ai pratiqué, cela se résume à très peu de personnes. Ce monde d'avant, comme vous dites, pourquoi vous intrigue-t-il autant ? Vous croyez que je n'étais pas convaincante dans ce rôle ?

— Moi, oui ! Mais je comprends que vous vous soyez retirée, croyez-moi. Et comme je vous l'ai déjà dit, c'est très dommage. Je crois que vous étiez honnête, une qualité quasi inexistante dans ce milieu.

— Je l'étais, oui. Voyez ce que ça a donné.

— Parfois Fannie, quand on fait ce qu'on aime et que malgré tout, on sent que ça dérape, il faut voir s'il n'y a pas un autre chemin par où passer.

— Un autre chemin ? Je ne comprends pas. Je ne connais qu'un seul chemin, du moins, c'est ce qu'on m'a appris. Qu'essayez-vous de me faire comprendre ?

— Qu'il y a peut-être un compromis possible !

— Un compromis ? Entre le chemin que je connais et quoi ?

— Toutes ces fois où vous êtes sortie de la cour déçue, désemparée, sans doute désespérée par le système, vous vous sentiez seule au monde, non ? Et une fois chez vous, ne vous est-il pas arrivé de perdre confiance en ce monde ? Et si vous n'aviez pas été seule à penser de cette façon ? Si vous vous étiez sentie appuyée par une équipe qui aurait pensé la justice comme vous ? Y aurait-il des chances pour que vous pratiquiez encore ? Je ne dis pas gagner toutes les causes, mais sentir que quelque chose se met en branle afin de purger ce système pourri.

— Et où trouve-t-on ce genre d'appui ? Comment se fait-il qu'on ne m'ait jamais parlé de cela dans mon cours ou au travail ? Et comment pouvez-vous penser qu'un tel système en parallèle puisse exister ? Qui êtes-vous et quel est votre travail ? Si ce que vous dites existe, cette équipe a bien dû réaliser que je me sentais seule. Pourquoi ne m'a-t-elle pas approchée ?

— Une petite équipe qui s'acharnerait à défendre certaines personnes qui le méritent ne pourrait pas s'acharner à cette cause et être ailleurs à la fois. Mais la vie joue en notre faveur parfois et…

— Et ?

— Peut-être est-elle en train de jouer pour vous, qui sait ?

— J'ai l'étrange sentiment que vous en savez davantage, non ? Si vous me parliez maintenant de votre travail et de qui vous êtes.

— Mon travail ? Voyons voir ! Si je vous disais que je n'ai pas vraiment un travail, mais que je défends plutôt une cause, vous en diriez quoi ?

— Je dirais que cette cause est très susceptible d'être liée à ce dont vous essayez de me convaincre.

— Vous convaincre ? Je n'essaie pas de vous convaincre, Fannie. Vos qualités d'infirmière ne trompent pas. Je vérifiais seulement que c'est réellement plus qu'un travail ; une passion par exemple.

Fannie détourna le regard de Samuel pour le ramener vers les chevaux, un sourire sur les lèvres et un visage crispé qui commençait lentement à se détendre, sans doute dû à quelque espoir.

— Vous pourriez me parler de cette cause ?

— Je pourrais vous faire confiance en comptant sur vous pour garder le secret ?

— Si c'est honnête, oui. Sinon, je vous interromprai si ce que j'entends est impur à mes oreilles. C'est correct pour vous ?

Tandis qu'elle terminait sa phrase, l'étalon noir hennit afin d'avoir quelque chose à manger, la galette de mil étant terminée.

— Ils en ont eu suffisamment ou je peux leur en donner d'autre ?

— Donnez-leur en chacun une et allons nous asseoir sur la balançoire, vous voulez bien ?

Elle se contenta de faire signe de la tête pour confirmer qu'elle était d'accord.

Une fois leur survêtement enlevé et leurs souliers remplacés, Samuel tourna le premier en direction de la maison. Fannie le suivit. Les deux ne dirent point mot jusqu'à ce que le premier demande, une fois arrivés à la porte :

— Vous préférez un jus, une bière, de l'eau ? Vous avez bien le temps de boire quelque chose ?

Elle regarda sa montre, prenant conscience qu'elle le faisait sans raison ; personne ne l'attendait. Cette pensée allait la rendre mélancolique, tandis que Samuel, la pensant soucieuse, répéta :

— Que choisissez-vous ?

— Va pour une bière.

— Donnez-moi quelques minutes.

Et en montrant du doigt la balançoire près du lac :

— Allez vous asseoir si vous voulez, j'irai vous rejoindre. Soyez sans crainte, cette chère Fidèle doit déjà y être. À cette heure, elle attend l'arrivée de mon…

Il ne poursuivit pas sa phrase et entra. Fannie ne s'en soucia pas le moins du monde, pensant qu'il avait voulu faire allusion à son homme d'écurie, comme il l'avait appelé plus tôt. Elle se dirigea vers la balançoire alors qu'elle put constater que la jeune chienne, effectivement, s'y prélassait déjà. Elle porta attention à ne pas trop bouger le siège en s'assoyant, mais l'effort fut vain. Fidèle avait déjà la tête relevée, prête à tout faire pour se faire flatter. Fannie prit place sur le siège en face d'elle.

— Tu peux continuer à dormir, tu sais ? Je ne voulais pas te réveiller. Tu semblais si bien.

L'animal fixa Fannie dans les yeux, en gémissant quelques sons plaintifs du genre :

« Pourquoi t'assois-tu de l'autre côté ? Tu ne me trouves pas sociable ? Tu as peur que je passe ma langue sur toi ? Tu es comme mon maître, toi aussi ? »

Fannie rétorqua :

— Je ne comprends pas tout, mais je crois que tu aurais préféré que je m'assoie avec toi, non ? Mais ce sont mes vêtements propres et ton maître nous apporte quelque chose à boire. Je jouerai avec toi après, tu veux bien ?

La chienne s'étendit de tout son long, et rabaissa la tête sur ses pattes de devant, installée comme elle l'était à l'arrivée de Fannie sur la balançoire. Celle-ci s'émerveillait de l'intelligence de cet animal alors que la bête releva la tête de manière subite, et la détourna du côté de la maison. Fannie tourna aussi la tête afin de suivre le regard de l'autre. Elle n'avait pas rêvé, son maître s'amenait avec un plateau.

— Ça vous dérange si je le pose près de vous ? De cette façon, je pourrai m'asseoir à cette extrémité. Ce sera plus facile de se partager les assiettes.

— Ne me dites pas que vous avez préparé tout cela en si peu de temps !

— Oh, vous savez, ma mère a tendance à vouloir me gâter un peu. Elle est venue faire son tour ce matin et elle voulait s'assurer de me laisser un petit quelque chose avant de partir. Un petit quelque chose ! Elle en fait toujours trop, bien sûr ! Votre mère est pareille ?

— Semblable, oui. J'ai souvent l'impression qu'elle ne m'a pas vue grandir. Il m'arrive de penser que ça doit l'aider à rester jeune quand elle s'occupe de sa petite fille.

— Voici votre bière. J'ai apporté un verre. Ce qui m'importe, c'est que vous fassiez comme si vous étiez chez vous, voulez-vous ?

Fannie fit signe de la tête alors que Samuel s'adressa cette fois à Fidèle, haletante, et les oreilles tendues.

— Toi ! Je t'ai apporté ta collation favorite. Mais tu devras les manger sur la pelouse. Allez ! Attrape ça ! comme il lançait les biscuits pour chiens à quelques mètres de la balançoire.

— Vous verrez, elle n'en aura que pour moins de trente secondes. Elle est si anxieuse de manquer quelque chose. Ce n'est pas souvent que je reçois des gens nouveaux pour elle, si je puis dire.

— C'est un vrai paradis ici monsieur Beaulne. C'est vraiment magnifique. À part les visites de votre mère et celles de votre homme d'écurie, vous vivez seul ici ?

— Non ! exprima Samuel. Non !

Fannie regretta sa question. S'il n'y avait pas de conjointe, tel qu'elle avait pu comprendre la première fois, qui vivait ici avec lui ? Et pourquoi était-il tout à coup tellement fermé quand elle posait ce genre de question ?

— Désolée ! Ma question semble vous indisposer. Parlons de ce dont nous discutions à l'écurie, voulez-vous ?

— Je vis ici seul, avec mon fils David. Il a sept ans. Un cadeau pour moi. Un fils magnifique. Un fils qui n'a plus de mère. Un jour, je vous expliquerai peut-être.

— Je suis sincèrement désolée, croyez-moi ! Cette histoire semble vous affecter beaucoup. Je peux partir si vous voulez. Je comprendrais.

— Vous êtes gentille, mais non. Je préfère que vous restiez encore un moment. Vous êtes une jeune femme avec beaucoup d'empathie. Une qualité nécessaire quand on est en relation avec les gens.

Fidèle revint s'installer à sa place.

— Mais il faut davantage que de l'empathie pour pouvoir réussir le métier d'avocate. Vous savez tout comme moi que les seules choses qui revêtent de l'importance dans ce métier, et je parle pour 95 % des cas, sont le nombre de victoires, peu importe la façon dont elles ont été gagnées, et l'argent. Étirer le plaisir au maximum…

— 95 % est un chiffre bien généreux, je pense. Vous voyez, vous n'êtes pas une cause perdue, vous êtes déjà plus optimiste que moi à ce sujet.

Fannie expulsa une quantité d'air en riant.

— Optimiste ? Quand mes derniers clients ont perdu leur cause, un peu avant, alors que le juge a déblatéré pendant presque une demi-heure avant de déclarer l'accusé innocent, pour faire suite à l'oubli ridicule qu'un policier avait fait, je me suis dirigée vers les toilettes, souffrant de nausées importantes au point de vous savez quoi. Et alors que j'étais debout, penchée au-dessus d'une toilette, deux femmes sont entrées dont j'ai reconnu les voix. Elles étaient passées rapidement juste avant moi devant le juge afin de clarifier certains papiers, afin d'en arriver à une possible entente devant ce même juge un peu plus tard en après-midi. La première, dont la cliente était la nouvelle conjointe d'un plein, graissait généreusement la patte de l'autre avocate, elle, fournie par l'Aide juridique. Et quand je dis graisser, je parle d'un montant dans les quatre chiffres, dont le premier n'est pas un 1. Alors cette équipe dont vous m'entretenez, elle est au fait de ce genre d'arrangement ? Et est-ce qu'elle a le pouvoir de contredire un juge ? Le pouvoir de redonner ses jambes à un enfant ou de lui redonner la vie ?

Fannie s'arrêta, prenant conscience que l'histoire vraie qu'elle racontait maintenant à Samuel Beaulne, elle commençait à peine à moins en rêver la nuit. Elle savait qu'elle était rouge de colère, car elle était incapable de faire quoi que ce soit. Et cet homme qui exprimait l'idée d'un possible espoir. Qui était-il donc ?

— Fannie, je suis sincèrement désolé. Je peux imaginer ce que vous ressentez. J'ai vécu quelque chose de semblable en tant que client. J'ai réalisé, alors que j'avais déjà versé des milliers de dollars

bien inutilement, que l'avocat qui prenait ma défense était le pire des menteurs et des voleurs. Fort heureusement, on pourrait croire à une extraordinaire coïncidence, quand je suis sorti pour respirer un peu d'air en marchant dans un parc pas très loin, je me suis retrouvé assis sur un banc, sur lequel un homme est venu me rejoindre. Édouard Grevisse est peut-être un nom qui vous dit quelque chose, il est avocat.

Fannie haussa les épaules, signe d'un peut-être.

— Grâce à lui, j'ai récupéré mon fils, resté coincé dans un pays étranger alors que sa mère l'avait avec elle. Elle est morte là-bas et ce nouvel homme dans sa vie – et quand je parle d'un homme, je suis très généreux – ne voulait pas me le rendre. Édouard est devenu l'avocat qui me représentait à partir de cet instant. De fil en aiguille, et en raison de ses contacts, il a réussi à plaider devant un juge ami avec lui, aujourd'hui mon ami. Un homme des plus honnêtes, non pas parce qu'il m'a redonné mon fils, mais pour ce que j'ai appris de lui.

Les yeux de la jeune femme s'étaient agrandis en écoutant Samuel. Elle ne pouvait s'empêcher de croire à cette histoire.

— Fannie, j'aimerais vous demander de me faire confiance. Pour tous ces gens qui ont besoin de vous, pour nous aider à changer les choses.

Il sortit un bout de papier de la poche de sa chemise, sur lequel étaient déjà annotées l'heure et la date de la prochaine réunion.

— Je vous demande de me faire la promesse de n'en parler à personne. Que vous décidiez de venir ou non ! Vous ne serez pas la seule femme, ma mère y sera. Si, pour vous rassurer, vous voulez lui parler ou même la rencontrer avant, soyez bien à l'aise de le faire. Le jour venu, vous aurez droit de poser toutes vos questions. Ces quelques personnes qui y seront sont toutes devenues des amis avec le temps. Si vous trahissiez notre secret, c'est nous tous qui serions trahis, ainsi que tous ces gens que nous défendons. Vous viendrez ?

Elle regardait le papier, ébahie, mais ne pouvant s'empêcher de croire qu'il y avait du vrai dans ce que Samuel Beaulne racontait.

— J'ai besoin d'un peu de temps. Vous devez comprendre que je ne vous connais pas. Et ce fils dont…

À ces mots, une auto s'avança de ce côté-ci des arbres, puis, comme si on venait de les apercevoir dans la balançoire, presque jusqu'à eux. Un jeune enfant resplendissant de joie accourut vers un père aussi joyeux, pour ne pas parler de la jeune chienne affectueuse qui s'était collée à lui. Samuel Beaulne fit aller son bras en guise de remerciement à la mère de l'ami de David, venue le conduire. Les deux, père et fils, s'empressèrent vers une étreinte qui dura quelques secondes au moins, rappelant sa jeune enfance à Fannie.

— Et puis, cette journée ? Vous avez eu du plaisir à visiter ce cirque ?

— C'était *cool*, on peut dire. Nous avons eu plus de plaisir dans l'autobus que là-bas. C'était mal organisé et les hot-dogs pas mangeables. J'ai juste appris quelques trucs.

— Il va falloir que tu me montres, mais en attendant, je te présente Fannie. C'est l'infirmière dont je t'ai parlé au déjeuner.

— Bonjour David. Enchantée de faire ta connaissance.

— Bonjour. Moi aussi, fit-il en souriant.

— Pendant qu'elle faisait mon pansement, madame Malouin m'a raconté qu'un oncle à elle avait eu des chevaux lorsqu'elle était plus jeune. Je lui ai offert de lui montrer les nôtres. Nous les avons mis dehors.

— Jasper a fait son spectacle habituel ?

— Spectacle, tu dis ! C'est à croire qu'il voulait montrer tout ce à quoi il était capable devant la visite, tout comme cette jeune chienne ici présente, hein Fidèle ?

David se pencha pour la faire rouler et la flatter sous le ventre.

— Tu aimes bien ça te montrer et jouer toi, hein ma Fidèle ? Elle est où ta balle ? Tu vas la chercher ?

La jeune chienne partit en courant jusqu'à la porte de la maison, pour revenir aussi vite avec la balle dans la gueule. L'enfant la lui prit pour la relancer presque aussi loin. Elle repartit d'un bond, répétant le même jeu.

— C'est assez pour l'instant. Repose-toi un peu.

Et en s'adressant cette fois à son père ;

— Papa, je peux en prendre un peu de ce qui reste dans cette assiette ? Comme collation ?

— Oui ! Mais passe d'abord te laver les mains. Et pense à t'apporter quelque chose à boire.

— OK ! Je reviens, ajouta-t-il, courant déjà vers la maison, comme pour imiter Fidèle.

— Votre fils vous aime beaucoup. Il est toujours si vivant, dans le bon sens du mot, on s'entend ?

— David est un cadeau inattendu. Quand j'ai quitté sa mère, au moment où j'ai réalisé que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre… Enfin, je le savais depuis le début, je pense… je ressentais mal cette relation. Quelques semaines, peut-être un mois plus tard, j'ai appris qu'elle avait quitté le pays pour rejoindre un autre homme. Si tout se passait bien pour eux, l'un des deux rejoindrait l'autre dans son pays. Sa sœur m'a téléphoné un peu plus de trois mois après, me racontant que cette femme, la mère de David, n'était jamais revenue et qu'elle n'avait pas eu de ses nouvelles depuis bientôt deux mois, cette fois où elle avait appris qu'elle était enceinte. Quelques mois encore se sont écoulés avant qu'elle n'apprenne que la mère de David était décédée en accouchant de lui, et que l'enfant était le mien, confirmé par une lettre qui lui était parvenue dans la journée. C'est à ce moment que cette histoire que je vous racontais a débuté. Mon fils revient, changeons de sujet.

Fannie ne resta pas plus que les dix prochaines minutes, juste assez pour que David n'ait pas l'idée qu'elle partait à cause de sa présence. Elle lui dit qu'il était un charmant garçon, lui serra la main, ainsi qu'à son père, alors que les deux entreprirent de la reconduire jusqu'à son auto.

— Vous reviendrez voir les chevaux, Fannie ? lança David, comme s'il espérait un oui.

— L'idée est bonne. J'aimerais bien revenir. J'y pense, ce prochain jeudi, tu arrives à quelle heure de l'école ?

— 16 h 20. Pourquoi ?

— Laisse-moi y réfléchir, tu veux ? Je dois reparler à ton père ces prochains jours et… je dois revoir mon agenda. Mais j'y penserai très fort, c'est promis !

Elle avançait lentement, fixant à la fois l'entrée, et son miroir, comme si elle ne voulait pas quitter cet endroit. Une pensée lui vint ;

la jeune chienne, le poulain et même David, le fils de Samuel Beaulne, l'avaient tous, avec évidence, prise en affection. Mais était-ce le cas pour Samuel ? Était-elle son genre de femme ? Et pourquoi s'était-il intéressé autant à son métier d'avocate et pas à elle ? Pas de la façon dont elle l'aurait souhaitée en tout cas. Elle fut sortie momentanément de son discours intérieur, prenant conscience qu'elle était parvenue à la route, qui couperait le lien avec les Beaulne. Mais cette journée-là, et les autres qui suivraient jusqu'à la réunion, ils restèrent dans ses pensées.

Dès qu'elle eut quitté le domaine, Samuel s'était empressé de faire un appel à Édouard Grevisse, afin de vérifier où il en était dans sa recherche et de l'informer que Fannie serait présente à leur prochaine rencontre, à moins qu'il ne trouve un élément extraordinaire qui viendrait contrecarrer son plan. Il avait raccroché et était sorti souper à l'extérieur avec son fils ce soir-là.

5

Samuel avait appris, sans surprise, que Fannie s'était enquise d'informations auprès d'Édouard. Ce dernier avait eu l'excellente idée de l'inviter à la rencontre accompagnée de la mère de Samuel, pour qu'elle soit plus à l'aise. L'avocate, qui n'avait rien perdu de la vocation, avait posé de brillantes questions au vieil avocat qui lui, par prudence, avait répondu à quelques-unes seulement, expliquant que d'autres réponses viendraient si elle se montrait intéressée, suivant l'information qu'on lui fournirait.

La veille de la rencontre, madame Beaulne informa son fils que la jeune femme avait téléphoné pour confirmer sa présence, non sans la questionner à nouveau. Il avait espéré qu'elle ne changerait pas d'idée.

Au matin, dix minutes avant l'heure prévue, les deux femmes étaient arrivées, Mathilde ayant jugé que la plus jeune serait plus à l'aise en précédant les autres. Elle l'avait invité à choisir la place de son choix, indiquant cependant où s'assoirait son fils, pensant qu'elle voudrait sans doute rester plus près de lui. Le décor et l'ambiance incitant un thème particulier, Fannie réfléchissait à un film qu'elle avait déjà vu ; un drame d'espionnage où des gens se rassemblaient ainsi dans un sous-sol de maison, ce qui n'était pas pour abaisser la pression qu'elle ressentait. En fait, elle se sentait nerveuse, comme un jour de grande cause, ce qui restait dans le sujet, pensa-t-elle encore. Elle se releva pour lire la mission inscrite sur une plaque de

bois au mur. Vers huit heures moins cinq, Mathilde la rassura de nouveau, en lui indiquant que Samuel arriverait dans moins de deux minutes, ce qu'il fit. Il eut à peine le temps de lui dire bonjour et lui exprimer le fait qu'il comprenait sa nervosité, mais qu'elle n'avait pas à l'être, que les autres se pointèrent tous en même temps par une même porte. Puis l'heure arriva enfin.

Observatrice qu'elle fût, elle n'avait pas manqué le fait que Samuel regardait l'heure presque avec hâte. À huit heures piles, il prit la parole de façon officielle.

— Messieurs, je vous remercie encore et toujours de bien vouloir être à l'heure. Bien des batailles, vous le savez, ont été gagnées pour une question de ponctualité. Les plus jeunes d'entre nous se souviendront de leur première apparition ici. Pour les plus vieux, essayez toujours. À savoir où commencent et s'achèvent l'un et l'autre, la jeunesse et la vieillesse, je vous laisse en présager. Ce matin, nous vivons une première. Soit dit sans aucun parti pris, une jeune femme fait son apparition parmi nous, preuve de volonté de sa part de vouloir changer les choses pour le mieux, et beaucoup de courage aussi. Laissez-moi vous présenter madame Fannie Malouin, infirmière, ex-avocate. Elle ne sait à toute fin rien de nous, sauf si ce n'est le fait que nous tentons de semer l'espoir dans un système où la justice est pour ainsi dire au désespoir. J'aimerais que nous procédions de la manière suivante. D'abord, je vous demanderai de vous présenter, de parler du but de votre participation dans l'équipe, et de nous laisser savoir si ce but vous semble en voie de réalisation. Ensuite, si vous avez des questions Fannie, nous tenterons d'y répondre pour le mieux. Enfin, pour ce matin, nous prendrons le temps qu'il nous restera pour faire le point en ce qui concerne les causes en cours, et celles à venir. Est-ce que ce plan vous va ?

Les têtes, de la façon dont elles avaient bougé, avaient indiqué la satisfaction de tous. Samuel montra de la main, comme s'il le présentait, Jean Lanteigne.

— Bonjour Fannie ! Jean Lanteigne ! Comme je ne suis pas très âgé – tout en regardant du côté de Samuel avec des yeux qui en disaient long –, je me souviens avoir été à votre place, et tout comme

vous certainement, très nerveux par rapport à ce que j'allais apprendre ici. Enfin, vous l'êtes peut-être un peu moins que je ne l'étais. À l'époque, imaginez, quand je me suis présenté ici, il n'y avait que Samuel et ces deux vieux boucs, comme il désignait de la tête Édouard Grevisse et John Scot.

À leur expression, Fannie les savait déjà très complices. Elle sourit. Jean Lanteigne, dont elle ne connaissait toujours pas son rôle dans l'équipe, reprit son discours.

— Ne soyez pas inquiète, ils auront leur tour eux aussi, y compris la chance de se reprendre. Alors, voilà ! Je suis détective privé.

Fannie repensa à ce film d'espionnage. Elle se rapprochait peut-être plutôt d'une vieille série qu'elle avait déjà vue avec son père ; Mannix, croyait-elle se souvenir. Ce détective avait pour prénom Joe, se souvenait-elle encore. Mais elle se concentra pour l'instant sur Jean, essayant d'oublier l'autre.

— Je dois avouer que j'ai toujours adoré mon métier, qui n'a jamais été un travail pour moi. Il reste qu'un beau jour, je me suis réveillé en constatant que la plupart des bandits que je ramassais se retrouvaient entre les seules mains de ces crapules d'avocat, soit dit sans vous vexer, et de ces juges. J'avais beau passer des heures à rédiger des rapports qui n'en finissaient plus, on s'accrochait toujours sur une virgule, plus encore si celui qui s'était pris au filet avait un nom synonyme à gros billets. Oh !, il arrivait bien qu'on en mette un en dedans à l'occasion, le temps de lui permettre de se reposer et de mettre à jour ses activités, pour qu'on le laisse sortir après quelque temps. Un après-midi, j'ai rencontré John, un voisin de rue, à l'épicerie. On s'est assis pour un café. Je me suis retrouvé ici quelques semaines plus tard. On ne fait pas de miracles, mais des choses changent. Des choses qui font en sorte qu'on se sente mieux avec nous-mêmes ; qui font en sorte de ressentir qu'on apporte une contribution, qu'on a notre mot à dire. Je ne veux pas trop prendre la place de Samuel qui parlera de la force du lien qui unit chacun de nous, mais je vous dirai que chacun décuple la force de l'autre, si ce n'est par exemple, d'écrire un article dans le journal pour dénoncer un fait juridique inacceptable, au point de faire infirmer une décision parfois.

Jean Lanteigne avait ajouté quelques phrases encore à son discours, avant qu'il ne cède son tour au juge Scot.

— Vous savez Fannie, Samuel nous a encore très peu parlé de vous. Tout ce que je sais, à titre d'avocate on s'entend, je le sais de l'enquête qu'Édouard et Jean ont faite à votre sujet. Vous pensez bien qu'on ne peut se permettre d'inviter n'importe qui ici. Si vous l'êtes, c'est que vous n'êtes pas n'importe qui et je me permettrai de jouer franc-jeu avec vous. Pendant près de trente ans, j'ai fait mon travail avec conviction, en pensant qu'un jour, les choses changeraient. Comme Jean, et nous tous ici, un jour je me suis levé nauséeux et exténué, dégoûté par ce système. Défilaient devant moi les crapules du métier, tous aussi menteurs et comédiens, ne pensant qu'à gagner leur cause au nom de la loi et de la justice, peu importe le client assis devant eux. Défilaient aussi de jeunes nouveaux, méfiants devant moi parce qu'ils s'étaient fait ramasser par certains juges prétendants qui les avaient pris pour de parfaits idiots, ou déjà cassés, à genoux, implorant, flattant à coups de Monsieur le juge chaque phrase qu'ils prononçaient, pour ne pas dire chaque mot. En tant que juge, j'ai eu à me présenter à des rencontres avec mes pairs, comme mon supérieur me disait. Des pairs déguisés en anges, accompagnés de leur épouse, des pairs pervers, lorsque les épouses n'y étaient pas. Une avocate, qu'elle soit jeune comme vous ou plus âgée, n'est alors jugée que par son corps et ses prouesses. Je vous éviterai le langage utilisé par ces désaxés. J'ai appris à me tenir loin de ces gens et n'y allais que par obligation, si je puis dire. J'ai connu Samuel par Édouard, qui lui, l'a connu aux prises avec un avocat véreux. Le jour où j'ai donné ordre de rapatrier son fils, Édouard lui a permis de nous rencontrer. Nous avons discuté alors qu'il était au bord de la faillite. Il avait tout joué pour ainsi dire, tout perdu au nom de ce système avide d'argent. J'ai vu dans les yeux de cet homme la valeur de la vie. Il m'a rappelé six mois plus tard, pour m'inviter à prendre un repas avec lui et Édouard. Il voulait nous entretenir d'un rêve qu'il avait, en nous racontant qu'il avait besoin de nous. Ensemble, notre équipe, traitons les gens pour ce qu'ils sont, les défendons avec toute notre ardeur seulement s'ils le méritent, c'est l'unique condition. Tel que Jean le mentionnait, nous

n'arrivons pas à gagner toutes les batailles, mais nous nous battons jusqu'au bout, chaque fois. Selon ce que je sais de vous, vous êtes ce genre de personne dont nous avons besoin pour continuer.

Fannie fut subjuguée. Un juge qui s'exprimait de cette façon. Est-ce qu'on était en train de lui faire un coup monté ? Est-ce que ce pouvait être là une vérité ? Ces gens avaient tous l'air trop bien pour faire partie du système, comme ils l'appelaient. Devait-elle se lever et partir en courant avant que cette blague n'aille trop loin ? Et pourtant ! pensa-t-elle, moi, ne suis-je pas partie parce que justement je me pensais trop correcte pour être complice d'une telle gaffe ? Ne suis-je pas partie, de la même manière dont eux me l'expriment aussi, parce que cette supposée justice rendait les jugements de façon aléatoire sans s'arrêter au cas par cas, presque sur un coup de dés, après avoir entendu les meilleurs mensonges ? Elle était en pleine réflexion lorsque Maxime Hamelin, le journaliste, amorça son exposé. Fannie se ravisa. Elle était déjà ici, en bonne avocate qu'elle l'avait été, une femme juste et capable de se servir de son jugement. Elle les écouterait jusqu'à la fin, et retournerait chez elle pour réfléchir. Au lendemain, lorsqu'elle se réveillerait, elle saurait.

Le journaliste y alla aussi de ses raisons de faire partie de l'équipe. « En un peu plus d'un an, finit-il par ajouter, à l'aide d'un ami photographe et de quelques contacts féminins, nous avons réussi à faire démettre de leurs fonctions un des juges les plus corrompus qui soient, et trois avocats, sans compter que deux autres dossiers sont en cours. Par ailleurs, nous travaillons pour faire libérer un homme qui a pris vingt-cinq ans pour meurtre. Nous sommes convaincus qu'il y a eu erreur. Il ne manque qu'un élément avant de produire un article en béton. Une fois la population de notre côté, il devient beaucoup plus facile de faire avancer les choses. Ma gratification tient au professionnalisme de cette équipe. Je sais que je peux me fier et rien n'est jamais divulgué à la légère. Tout est documenté de façon à prouver nos dires. Nous avons la patience de cette honnêteté et ne voulons pas créer de faux espoirs sans fondement. Je vous souhaite aussi de prendre la bonne décision. »

Fannie se contenta de faire signe de la tête, le souhaitant elle aussi, et comme pour le remercier pour ces mots.

Édouard Grevisse, lui, parla peu, se contentant surtout d'expliquer le fait qu'il avait déjà parlé avec Fannie. Il répéta au groupe qu'il la trouvait responsable et mature, et qu'il n'hésiterait en aucun moment à la recommander pour faire partie de leur équipe.

— Cette jeune femme est sensée, humaine, et connaît ses motivations, je céderai donc ma place à Samuel.

En jetant un regard du côté de leur mission, semblant se préparer aux prochaines phrases qu'il prononcerait, il les regarda tour à tour, s'arrêtant sur Fannie.

— Un peu avant le début de cette rencontre, vous avez pris connaissance de notre mission. Nous ne vous avons rien caché en vous avouant que nous avions procédé à une recherche sur vous. Édouard et moi, chacun de notre côté, avons eu la chance de parler avec vous. En personne intelligente et raisonnable que vous êtes, nous ne nous attendons pas à ce que vous nous donniez une réponse aujourd'hui. Cela fait beaucoup de choses à évaluer. Si vous avez des questions, c'est le moment pour vous.

Elle refit le tour de la table avec les yeux, se faisant un résumé de chaque discours, alors qu'ils s'arrêtèrent au point de départ ; Samuel Beaulne. Elle haussa les épaules en expirant.

— Pourquoi moi ? relevant les épaules, afin d'appuyer sa question. Pourquoi ? Il y a des centaines, des milliers de jeunes avocats, davantage si on ne s'arrête pas à l'âge. Ils ne sont pas tous faux. En ce qui me concerne, je n'ai même pas eu la chance – elle se reprit –, je ne me suis même pas laissé une chance de prouver de quoi j'étais capable et…

Elle s'arrêta, son visage exprimant à la fois l'incompréhension, à la fois le désir de se joindre l'équipe.

— Vous avez raison, Fannie. Nous savons que vous êtes sincère et nous savons que vous avez les capacités. Nous nous sommes arrêtés à vous. Nous ne laissons tomber personne de l'équipe. Prenez quelques jours pour y penser. Si vous décidez de nous aider, Édouard vous assistera à plein temps pour les six prochains mois, à mi-temps par la suite.

Les capacités, se répéta-t-elle en elle-même. Si elle s'en était tenue à son cœur, là, à cet instant, elle n'aurait pas hésité à dire oui. Mais sa tête… ouf ! Pour dire, quand cette idée passait par son cœur,

l'excitation l'envahissait tout entière. Quand la même idée passait par sa tête, c'est la nervosité, l'anxiété même, qui s'emparait d'elle.

Samuel intervint de nouveau en expliquant qu'il restait moins d'une demi-heure à la rencontre, et que pour cette raison, ils termineraient en faisant le bilan des derniers dossiers en cours. Édouard commença. Puis ce fut au tour des autres de faire part de leurs suivis.

La rencontre allait se terminer quand Samuel, voyant qu'il lui restait cinq minutes, voulut apporter un dernier suivi.

— Cette semaine, mardi en soirée vers 21h, pour être précis, je suis allé à l'épicerie avec David. Quand nous sommes ressortis, un policier parlait avec des jeunes gens fin vingtaine, amis avec lui. Ce policier, pourtant en devoir à ce moment, en ce qui me concerne manquait nettement de maturité et faisait preuve de vulgarité démesurée. J'ai démarré l'auto et, comme j'allais sortir du stationnement, ce même policier m'a coupé le chemin avec son auto. J'ai à peine eu le temps de freiner pour l'éviter. Il n'a même pas réagi et a continué à toute allure jusqu'à ce que nous le perdions de vue. En continuant ma route, alors que je passais devant l'autre petit centre commercial, il était stationné là, et parlait cette fois avec un autre policier. Leur conversation ne devait pas être très sérieuse, puisqu'ils riaient joliment tous les deux. Je ne me suis pas arrêté parce que j'étais avec David, et je l'avoue, n'ayant pas du tout confiance en ces deux policiers, il valait sûrement mieux, je crois, que je ne le fasse pas. Étrangement, le lendemain matin, j'ai conduit David à l'école et suis allé déjeuner. Un couple assis juste à côté racontait avoir été témoin d'une histoire semblable deux jours auparavant. Ils racontaient aussi que c'était arrivé à d'autres de leurs voisins récemment. Maxime et Jean, j'aimerais que vous soyez alertes en ce sens. Si nos policiers commencent à jouer à ce cirque, où allons-nous ?

Les deux hommes répondirent qu'ils feraient leur enquête.

— Sur ce, je remercie Fannie d'avoir bien voulu écouter notre plaidoirie, espérant encore qu'elle prenne la meilleure décision, et vous souhaite à tous une excellente semaine.

Mathilde arriva sur l'entrefaite pour leur dire bonjour et demander à Fannie si elle était prête, ce à quoi elle répondit oui. Samuel

tendit la main à Fannie et reconduit les deux femmes jusqu'à l'auto de sa mère, où il l'embrassa, la remerciant pour ce qu'elle avait fait.

— Il aurait été mal venu de la faire se déplacer ici, seule, la première fois. C'est très bien ainsi. Bonne journée Samuel.

— Bonne journée maman ! Et salue papa pour moi.

Il traversa de l'autre côté.

— Oubliez ce que vous venez d'entendre pour la journée, et tenez-vous-en à vous concentrer pour bien dormir ce soir ! La décision viendra d'elle-même. Et n'hésitez pas si vous avez des questions. Voici mon numéro de téléphone.

— Je l'avais déjà. Vous oubliez que je suis aussi votre infirmière à domicile.

Sur ces mots, l'auto avança lentement, jusqu'à ce qu'il la perde de vue.

Fannie resta muette un long moment et il revint à Mathilde d'entamer la conversation.

— Beaucoup de questions et très peu de réponses, n'est-ce pas ?

— Oh, c'est qu'il y a des réponses contradictoires ; celle de mon cœur et celle de ma tête.

— Je pourrais aussi vous donner deux réponses ; celle en tant que femme qui assiste aux rencontres chaque semaine depuis des années, et celle d'une mère. Mais les deux, exprimées en mots différents, vous paraîtraient très semblables. Je crois en la mission de Samuel, l'homme, et je crois autant en la mission de Samuel, mon fils. Vous pourriez garder un secret, Fannie ?

— Oui ! Comme j'ai déjà dit à votre fils, si c'est un secret honnête.

— D'accord ! Vous connaissez un peu l'histoire du fils de Samuel, à ce qu'il m'a raconté. Quand il a dû s'adresser au Tribunal pour le rapatrier, vous n'imaginez pas la déconfiture qu'il a dû affronter. Tout fonctionne à l'argent dans cette baraque, et comme si ce n'était pas suffisant, ils utilisent un vocabulaire qu'eux seuls comprennent, mais vous savez déjà tout cela. Cet escroc d'avocat qui le représentait, parce qu'on avait raconté à Samuel que sa cause était perdue d'avance sans avocat pour le défendre, arrivait toujours avec un nouveau papier à signer, auquel se greffaient des frais de plus en

plus élevés. Chaque fois, ce devait être le dernier, mais il s'en ajoutait toujours un autre. Samuel tentait en parallèle d'obtenir de l'information d'autres sources, sachant la manigance, mais ne voulant pas risquer de perdre la trace de son fils à jamais. Le jour où le juge a annoncé que le rapatriement était légalement devenu impossible, cet avocat lui a demandé d'attendre dans le corridor, le temps qu'il essaie de faire comprendre au premier qu'il ne pouvait pas faire cela. Il est ressorti une quinzaine de minutes plus tard, alors que son père et moi étions auprès de lui. « Samuel, a-t-il dit, il nous reste une dernière chance, mais il nous faudrait nous rendre là-bas pour rencontrer leurs lois. Le juge pense qu'on a une chance sur deux de récupérer votre fils. » Samuel argumenta « Aller là-bas ? Mais cet homme est riche ! Il va tous les acheter ! Comment pouvez-vous croire qu'on a encore des chances ? » Puis il a pris sans le savoir la meilleure décision de sa vie, en sortant marcher un peu jusqu'au parc, là même où il a rencontré Édouard. Avec lui, il a récupéré son fils, et un ami. D'autres, ceux que vous avez rencontrés tantôt, se sont ajoutés. Ce que je ne vous ai pas encore dit, et que nous ne savions pas encore nous-mêmes, mon mari et moi, est que ce jour où il est sorti pour aller au parc, il avait tout perdu afin de payer les frais de cour et d'avocat. Tout ! Édouard l'a défendu jusqu'au retour de son fils, sur la confiance que Samuel le rembourse quand il en serait capable. C'est ce genre de cause et de client qu'ils défendent toujours aujourd'hui.

— Et comment arrivent-ils à faire leurs frais ? Si j'acceptais de faire ce qu'ils me demandent, il me faut continuer à vivre. J'ai besoin d'un minimum.

— Vous n'aurez jamais à vous inquiéter de cela Fannie. Soyez sans crainte. Et leurs clients paient presque toujours quelque chose. Édouard s'occupe de prendre des ententes selon leurs moyens. Je sais qu'ils sont justes dans leurs décisions. Je connais personnellement des gens qu'ils ont aidés, et qui seront reconnaissants à jamais.

— Il y a une chose que je ne comprends pas. Samuel, enfin, votre fils, cette ferme, ces chevaux, cela représente beaucoup d'argent. Pour un homme qui a tout perdu… Je suis désolée d'avoir à vous le demander, mais j'ai besoin de savoir.

— Vous avez promis de garder le secret, entre nous deux… je vous le dirai, mais ne l'oubliez pas.

Fannie, du regard, approuva, puis la remercia.

— Samuel a récupéré David deux mois après qu'Édouard ait pris la relève de l'autre avocat. Le matin où les deux hommes sont partis le chercher dans ce pays étranger, Samuel ne tenait plus en place. Vous imaginez ? Vous apprenez d'abord que vous avez un fils, que vous le perdez, puis que vous en aurez la garde. En partant, il m'avait dit : « Tant que je ne le tiendrai pas dans mes bras, à la maison, je ne le croirai pas encore. » Quand ils sont revenus, son père et moi les attendions à l'aéroport. Il y avait alors une semaine qu'ils ne pensaient qu'à une chose ; sortir de cet endroit et revenir avec l'enfant pour être en sécurité, et ensuite, pour manger quelque part. À cet endroit, il y avait une station-service à laquelle Édouard a fait le plein avant de quitter la place. Ayant observé comme les deux s'entendaient bien, et que les choses allaient rentrer dans l'ordre, il fit une blague à Samuel. « Tu devrais acheter un billet de loterie ; c'est jour de chance pour toi ! » Samuel est entré pour acheter quelques articles dont l'enfant pourrait avoir besoin. Se rappelant les paroles d'Édouard, malgré le peu d'argent sur lui, il acheta un billet de loterie… avec lequel, quelques jours plus tard seulement, parce qu'il avait oublié de le faire vérifier le jour du tirage, il gagna un lot… un important lot.

Elle ne jugea pas nécessaire de spécifier qu'il s'était agi d'un montant de plus de 14 millions de dollars.

— Il s'en est servi pour rembourser Édouard, et a investi le reste. Vous savez, quand on dit que chaque chose qui vous arrive a une raison, sans le savoir cet escroc d'avocat a permis que cette idée de ce que vous avez vu tantôt naisse. Étant l'homme juste et sensé qu'il est, Samuel a passé quelques mois à réfléchir à sa vie, sans cesser de travailler encore. Puis un jour, nous lui avons parlé de cette propriété, car nous savions qu'elle serait peut-être à vendre. Il l'a visitée et est tout de suite tombé en amour avec elle. Il fallait voir ça quand il l'a achetée ! Tout était à refaire. Mais, comme sa vie à ce moment, il y avait les bases. Pour vous dire sa générosité, quand cette vieille madame DePairon a accepté l'offre de Samuel, ayant bien réalisé qu'elle vendait

par obligation, parce que rendue incapable de s'occuper d'elle-même, il lui a demandé où elle comptait habiter. Elle n'en savait rien, sauf qu'elle ne voulait pas aller en résidence, mais qu'elle n'en aurait plus le choix, ajouta-t-elle, les larmes aux yeux. Le lendemain, il venait la chercher pour lui faire visiter un petit appartement 3½ qui appartenait à une de ces connaissances. « J'ai quelqu'un à vous présenter, lui dit-il, une amie de la famille. Habillez-vous pour aller à la messe. » Ils sont allés visiter cet appartement, avec la dame qui l'habitait alors. Ils ont pris le thé et ont parlé ensemble des avantages de l'endroit ; l'église à cinq minutes de marche, un dépanneur, le service de livraison de la pharmacie et de l'épicerie, et même un endroit à moins de cinq minutes pour aller prendre un petit café ou un thé parfois. La vieille dame a dit à leur hôte qu'elle avait de la chance d'être encore en santé et de pouvoir habiter un tel endroit. Puis ils sont retournés chez elle. Samuel a demandé si elle avait vraiment aimé cet endroit ou si elle l'avait dit par politesse.

— Je vois bien que vous ne connaissez pas la vieille madame DePairon, lui a-t-elle dit. Si je ne peux pas être sincère, je préfère ne rien dire.

— C'est le genre d'endroit que vous aimeriez habiter si vous aviez la santé ?

— Mais ce n'est pas le cas jeune homme. Je dois m'y faire !

— Alors, voilà ce que je propose, voulez-vous me faire confiance ?

— Si je vous ai vendu cette propriété, celle où nous avons passé notre vie, mon mari et moi, amoureux, c'est que je vous fais confiance. Vous savez combien de fois j'ai refusé de la vendre depuis son décès ?

— Je n'en doute pas. Alors, voilà, comme je disais. Cet appartement que nous venons de visiter, il sera libre dans deux semaines. Cette femme qui l'habite doit déménager et elle y était de façon temporaire pour quelques mois. Vous prendrez sa place.

— La vieille dame, m'a raconté Samuel, a pouffé de rire.

— Vous n'y pensez pas… dit-elle.

— Attendez ! Je n'ai pas fini. Chaque matin, une dame viendra vous aider à vous lever, à faire vos repas de la journée, votre ménage, et vous sortir si vous voulez. Ma mère la connaît très bien. Vous

n'aurez rien à craindre avec elle. Chaque matin. Une fois par semaine aussi, une infirmière viendra vous visiter afin de s'assurer que votre santé est bonne. Cela vous évitera d'aller en résidence. Je ne vous laisse pas le choix d'accepter madame DePairon. Vous méritez cela. Et, bien sûr, vous viendrez visiter cette propriété où vous avez vécu heureuse avec votre mari aussi souvent que vous en aurez envie. Mon fils et moi serons toujours heureux de vous y recevoir.

— La vieille femme l'a regardé, a passé sa main dans son visage, alors que sur le sien coulaient des larmes. Elle lui a dit :

— Mais qui êtes-vous donc pour vous arrêter encore aux vôtres de cette façon ? Vous me faites tant penser à mon mari…

— Cette femme a eu 92 ans le mois passé. Avec ses soins, et dans les conditions, elle a rajeuni de plusieurs années. Samuel est un fils pour elle, qui a sept filles. J'ai la chance qu'il soit le mien, et j'ai la chance qu'il soit si bon. À cause de cette histoire avec la mère de David, je crois qu'il ne veut plus faire confiance à une femme en tant qu'épouse. Je ne comprends pas, mais c'est cela. Il définit souvent David comme étant un cadeau du ciel, Samuel ayant toujours désiré se marier et fonder une famille.

Elle prit une pause, réfléchissant aux derniers mots qu'elle venait de dire à Fannie. Elle, devinant qu'elle s'apprêtait à ajouter quelque chose, n'ajouta rien.

— Pour une mère telle que je suis, je vis mal avec sa décision de ne plus vouloir risquer l'amour à son âge. Enfin… Pour ce qui vous concerne Fannie, je crois que ce qui vous est offert est quelque chose qui ne passe qu'une fois dans une vie. Si ce qui vous retient est un doute par rapport à vos désirs, c'est correct, mais si ce doute relève de la mission de cette équipe, foncez ! Foncez et vous ne le regretterez pas, je vous le promets.

Fannie sortit de l'auto, ébranlée. Un ébranlement qui lui faisait du bien cependant. Et qui la ramenait à ses émotions. Elle se sentait comme si elle venait de quitter sa meilleure amie ; une amie pourtant qu'elle venait à peine de connaître. À croire qu'il n'y avait pas que ses parents et que quelques autres rares personnes bien en ce monde. Elle venait d'en découvrir quelques autres encore. C'était déjà davantage d'espoir. Elle n'en avait plus aucun doute. Rentrée chez elle, elle avala

un grand verre d'eau, attrapa une pomme, et partit pour une marche. Deux heures étaient passées quand elle revint. Elle s'était arrêtée chez sa mère ainsi qu'à l'épicerie en revenant. Elle avait placé les aliments qu'elle venait d'acheter au frigidaire et dans l'armoire puis, elle tourna en rond dans son logement. Elle s'arrêta un moment pour revoir son agenda pour la prochaine semaine, tandis qu'elle entreprit d'arroser ses plantes, de vider les poubelles et de passer l'aspirateur. Rien n'y faisait. Elle sauta sur le téléphone et composa le numéro.

— Oui ! Allô !

— Bonjour… David ? C'est Fannie ! On s'est rencontrés jeudi, tu te souviens, j'étais dans la balançoire avec ton père quand tu es revenu de cette journée au cirque.

— Je me souviens. Vous voulez revenir voir les chevaux ?

— Euh ! Hum ! Bien, j'aimerais parler à ton père, il est là ?

— Juste à côté de moi. Nous sommes toujours dans la balançoire…

David avait ri à ses mots. Il trouvait sa blague bien drôle.

— Excusez-moi ! Je vous le passe.

Elle l'entendit raconter à son père pourquoi il avait tant ri.

— Bonjour, Samuel Beaulne.

Elle fut surprise par sa façon de répondre. Il savait bien qui était au bout du fil. Samuel Beaulne ! Comme s'il avait été nécessaire de dire son nom tout au long. Elle aurait voulu, sans dire être plus intime, qu'il soit un peu plus chaleureux avec elle. Est-ce cette distance volontaire qu'il prenait avec les femmes et qui le rendait un peu soupe au lait parfois ? Avec les femmes…, elle ne pouvait pas savoir. Avec elle en tout cas. Le faisait-il pour se protéger ?

— Bonjour ?

— Oh ! Samuel ! Excusez-moi, j'étais perdue dans mes pensées.

Sa façon de s'exprimer lui avait momentanément coupé l'inspiration et elle ne savait plus quoi dire. Une question lui vint : avec ce que sa mère lui avait raconté de lui, qui correspondait avec ce qu'elle recherchait d'un homme, était-ce seulement de l'équipe dont elle voulait faire partie ? Était-ce la seule raison de son excitation ? Sa conscience eut tôt fait de lui répondre.

— Bonjour ? Fannie ? Vous êtes toujours là ?

— Oui ! Samuel… J'ai réfléchi suffisamment. Je veux faire partie de cette équipe. Inutile d'attendre jusqu'à lundi pour vous répondre. Je ne changerai pas mon idée.

— C'est une excellente nouvelle, Fannie. Pour nous et pour tous ces gens que nous pourrons encore aider.

— Je vous remercie de votre confiance. Je l'apprécie beaucoup.

— Dites-moi, Fannie, combien de temps avez-vous besoin pour quitter votre emploi et vous organiser ?

— Je ne suis que sur appel. Une semaine, deux, tout au plus. Mais je pourrai déjà commencer à m'impliquer avec monsieur Grevisse dès la semaine prochaine, quelque part, au moins pour des demi-journées.

— C'est très bien. Il faudra aussi que je vous rencontre pour discuter de vos conditions de travail ; rémunération, congés, vacances… Nous pourrons en profiter pour répondre à vos questions. Quand cela vous est-il possible ?

Une idée qui la rendait malade lui vint à l'esprit. Comment oserait-elle lui dire ? Elle ne voulut pas s'y attarder davantage, de crainte qu'il ne la reprenne encore à ses absences.

— Et bien, fonça-t-elle, de nouveau ébranlée par l'offre qu'elle allait proposer, David me demandait si j'allais bientôt vous visiter encore… Si vous n'avez rien sur le programme ce soir, je pourrais passer chercher quelque chose déjà préparé à l'épicerie et… vous rejoindre vers seize heures. Nous pourrions parler affaires quand vous le voudrez... avant, ou après le souper.

Il n'y eut plus rien pendant quelques secondes. De très longues secondes. Que pouvait-il bien penser d'elle ? Il avait donné l'impression d'être si content il y avait quelques minutes, puis là… C'était la tempête dans sa tête. Fannie pensa encore aux propos de madame Beaulne un peu plus tôt, entre autres, de son idée des femmes : « Je crois qu'il ne veut plus faire confiance à une femme en tant qu'épouse. Je ne comprends pas, mais c'est cela. » avait-elle dit. Était-elle en train de subir un comportement pour lequel elle n'était pas responsable ? Elle en arriva à le croire. Elle finit par convenir que si Samuel Beaulne refusait son offre, elle attendrait la suite sans plus prendre les devants,

autres que pour le travail. Exception faite du vacarme dans sa tête, un soupir vint briser le silence interminable qui avait duré bien trop longtemps déjà. Puis des mots.

— Pourquoi pas ? dit-il enfin. Nous pourrions nous voir pour affaires, vers seize heures, comme vous le proposez. Apportez le reçu de caisse, je vous rembourserai. Vous n'avez pas à payer cela.

— Le reçu de caisse ? Que voulez-vous dire ?

— Celui du repas.

— Oh ! J'y verrai ! lança-t-elle sans réfléchir. Écoutez monsieur Beaulne, je ne voudrais vraiment pas venir pour vous importuner. Si vous préférez me téléphoner en début de semaine ou qu'on en parle lorsque je retournerai pour votre dernier pansement…

— Non ! Mon fils a entendu la réponse que je viens de vous donner. Il est déjà parti se préparer. Je crains que vous ayez une invitation à monter l'un des chevaux ou accepter un tour de calèche. Si cela vous va, vous pourriez vous habiller en conséquence, de façon à ce que nous puissions faire cette promenade avant le souper, pour éviter la noirceur, et parler affaires après le souper. Pour cette portion, ce ne sera pas très long.

Était-ce l'effet que cet homme avait sur elle qui l'amenait à se poser tant de questions sur ses propos ? Était-ce seulement une interprétation ? « Ce ne sera pas très long. » voulait dire « Vous pourrez donc partir tôt. » ou simplement ce que ça voulait dire. Avec ce qu'il pensait des femmes… Reste qu'il avait accepté son offre et qu'ils passeraient au moins quelques heures ensemble. Son fils David serait présent, il serait sans doute moins fermé et cela permettrait d'en savoir un peu plus sur Samuel.

Les deux heures qui suivirent, les questions défilaient les unes après les autres, parfois même plus d'une à la fois. Elles s'en remettaient à la conversation qu'elle venait d'avoir avec Samuel Beaulne, à ce qu'elle porterait comme vêtements, et si elle apporterait un rechange, ce qu'elle choisirait pour souper, si elle devait ou non lui laisser payer la facture, si Samuel essaierait de faire en sorte qu'elle ne s'approche pas trop de son fils. Puis une, tout droit sortie de sa conscience : pourquoi se posait-elle autant de questions à son sujet si

ce n'était qu'elle avait perçu en lui un homme qui l'attirait beaucoup ? Un homme avec qui elle voudrait aller plus loin. Se pouvait-il que c'eût été pour cette raison qu'elle s'était sentie si mal chaque fois qu'il lui avait répondu d'une manière qui lui semblait faire preuve d'indifférence ?

Elle sortit de la douche avec l'idée suivante. C'en était assez des questions jusqu'à ce qu'elle parte. Elle glissa un CD d'une de ses chanteuses préférées et monta le volume afin de briser le discours dans sa tête. En moins d'une heure, elle fut prête à partir. Vêtue d'un jean et d'une chemise brune, elle apporta un rechange, tel qu'elle l'avait pensé plus tôt, ne voulant pas traîner avec elle une odeur de cheval, ni dans son auto, ni dans la maison chez Samuel où, chaque fois qu'elle s'y était présentée, elle n'avait relevé aucune odeur semblable. À l'épicerie, dans les conditions, elle alla au plus simple, se contentant d'un poulet chaud, qu'ils pourraient réchauffer à tout moment, d'une salade, et d'une croustade aux pommes. Elle hésita à savoir si elle devait apporter du vin. C'était la première fois qu'elle se rendait en visite ailleurs que chez une amie, et elle ressentait une telle attirance pour cet homme, en rien comparable avec ceux de son entourage. Elle se décida à apporter la bouteille de vin qui l'avait d'abord tentée. Elle jugerait de la situation une fois là-bas. Riant en elle-même, en pensant qu'au pire, elle resterait dans son sac et qu'elle en prendrait une coupe ou deux au retour, pour tenter d'oublier cette soirée.

15 h 55, elle actionna le clignotant pour tourner à droite, vers l'entrée qui l'avait tant impressionnée lorsqu'elle était venue la première fois, tandis qu'elle pensa aussi aux nombreuses fois qu'elle était passée sur cette route, sans même s'arrêter à penser à cette propriété. Elle avait quand même fait du chemin, pensa-t-elle. Le rythme des battements de son cœur s'accéléra, tandis qu'elle baissa le volume de la radio. Excitée, mais imprégnée d'un sentiment de sécurité hors du commun, elle avança son auto au même endroit que les dernières fois.

La jeune chienne d'abord, David, et Samuel Beaulne, non loin derrière, s'amenèrent, tandis qu'elle récupérait les sacs dans l'auto.

— Laissez-moi vous aider ! avança l'hôte. Donnez-moi ces sacs.

David demanda pour en prendre un, lui aussi. Fannie profita de l'occasion pour lui faire plaisir, en lui en déposant un dans les bras.

— Sois prudent avec celui-ci. C'est fragile à l'intérieur.

Fidèle semblait attendre qu'on lui donne aussi quelque chose, qui ne vint jamais.

Fannie se retrouva, elle, avec le dernier sac, qui contenait ses souliers. Elle décida d'attendre pour rentrer sa trousse de maquillage et l'enveloppe qui protégeait ses vêtements de rechange. Ensemble, ils entrèrent.

— Vous avez des choses à mettre au réfrigérateur ?

— Oui ! Ce qu'il y a dans ce sac. Je peux le faire si vous voulez.

— À votre choix. Faites de la place si vous en manquez.

De ce qu'elle avait perçu de l'homme, Fannie était heureuse, mais pas surprise de ce qu'elle découvrait chez Samuel : en priorité en nombre, des fruits et des légumes, puis de l'eau fraîche, du vrai jus d'orange, des œufs, du lait pauvre en matières grasses, deux bières qu'il gardait au froid et quelques condiments. Elle plaça ses achats, se faisant la réflexion, l'espérant même, qu'elle fût peut-être la première femme à le faire, à part sa mère.

— Voilà ! Pour le reste, on peut tout laisser dans cet autre sac, sur le comptoir.

— Je vous attendais pour boire quelque chose. Il y a de la bière froide, de l'eau, du café, du jus… Que prendriez-vous ?

— De l'eau. Juste un verre d'eau froide.

— Quelque chose à grignoter ? Un fruit ? Biscuits ?

— J'ai remarqué des pommes vertes dans votre réfrigérateur. J'en prendrais une, la plus petite.

— Et toi, David ?

— Même chose, papa !

Samuel jeta un regard sur lui, puis sur Fannie, tandis que ses yeux croisèrent les siens, un regard dans lequel elle devinait qu'il fallait préserver ce qu'il y avait de plus précieux dans sa vie. Tandis qu'il préparait les choses, Fannie lui offrit de l'aide, ce qu'il refusa, les invitant à aller s'asseoir dans la balançoire.

Elle entreprit la conversation avec David, sachant qu'à cette distance, Samuel ne pouvait l'entendre malgré les fenêtres ouvertes.

— Comment se fait-il que tu aies été ici en après-midi ? Il n'y avait pas d'école ?

— Non ! C'était congé aujourd'hui. Vous préférez monter sur la selle ou faire un tour de calèche ? Je conduis, mais je pourrais vous laisser conduire si vous voulez.

— C'est gentil ! J'aimerais bien essayer, mais il faudra que tu m'expliques.

— C'est facile, vous verrez ! Le cheval de mon père connaît le chemin par cœur et il comprend tout ce qu'on lui dit.

— Tu crois que c'est aussi ce qui fera plaisir à ton père, un tour de calèche ?

— Oui ! Il aime bien parfois. Il trouve cela plus relaxe que la selle. Et pour parler, c'est plus facile. C'est comme si on était assis dans un salon qui se promène en pleine nature… c'est lui qui dit ça des fois.

Et en montrant un point précis avec la main.

— Là-bas, il y a un ruisseau. Souvent, quand nous passons sur le ponceau pour le traverser, il y a des canards sauvages.

— Il y a aussi des poissons ?

— Oui !

— Dis-moi David, il n'était pas prévu que je vienne aujourd'hui. Je me suis décidée après le dîner seulement. J'espère que ça ne désorganise pas trop vos plans à ton père et toi. Vous aviez peut-être quelque chose à faire ?

— Non ! On avait parlé d'aller au cinéma cette fin de semaine, mais on n'avait pas décidé quand.

— Ton père semble de bonne humeur. Tu crois qu'il aurait préféré rester seul avec toi ?

— Non ! Je sais qu'il est content que vous soyez venue. Mais… il ne le dira pas. Je le sais dans son visage.

Samuel s'amena sur ces mots.

— Voilà pour vous ! en lui servant son verre d'eau, sa pomme, ainsi qu'une serviette de table. Et voilà pour toi ! J'ai coupé ta pomme en deux. Je prendrai l'autre moitié, tu veux bien ? Si tu as encore faim, on ira t'en chercher une autre.

Ils mangeaient leur fruit et buvaient leur eau depuis un moment, la conversation étant surtout dirigée jusqu'alors par David, jusqu'à ce que Fannie demande.

— Il y a quelque chose de vivant dans ce lac à part les nénuphars et ces autres plantes que je ne connais pas ?

— Des poissons ! s'écria presque David. Des rouges et des blancs ! Plus gros que ceux de la rivière ! Tu veux les voir ?

— Je veux bien !

— Papa ! Je peux les nourrir ? J'aimerais montrer à Fannie comment ils font !

— Je veux bien ! Prends un sac dans la pièce froide. J'en ai acheté hier en allant au village.

Alors que l'enfant courait vers la maison, sous le regard fier de son père, Fannie prit de nouveau la parole.

— Il y a de quoi être fier de votre fils. C'est un endroit si merveilleux pour lui, ici. Il ne doit jamais s'ennuyer entouré par cette nature.

— Je ne crois pas. Il n'en parle jamais. Je n'ai qu'un seul regret pour ce qui le concerne. J'ai cru jadis, qu'il fût possible un jour de lui donner une présence féminine… une mère même, si elle l'avait désiré, et des parents qui seraient un exemple pour lui.

Il s'arrêta sur ses mots, la tête baissée et un regard vague dirigé sur la jeune chienne qui s'était endormie.

— J'ai cru jadis ? Vous me semblez tant l'aimer. Je peux comprendre vos sentiments, mais vous êtes un père si merveilleux pour lui. Et à cet âge, quand vous rencontrerez la bonne personne, elle s'adaptera tout de suite à lui. Pourquoi dites-vous, j'ai cru jadis ? Vous n'y croyez plus ?

— J'ai cru jadis veut simplement dire que je n'y crois plus, en effet. Ça n'a rien à voir avec lui. Ça a à voir avec…

David s'amenait en trombe, brandissant le sac de morceaux de pain séché, qu'ils gardaient pour nourrir les poissons et les oiseaux, lorsqu'ils allaient marcher dans les bois.

— Vous venez avec moi ? dit-il, alors que Fannie croisait de nouveau les yeux de Samuel Beaulne, avec l'intention de lui laisser savoir qu'elle aimerait poursuivre plus tard leur conversation.

Ils passèrent la demi-heure à nourrir les poissons, faire le tour du lac, et une partie du sous-bois, pour revenir du côté de la piscine en traversant d'abord une jeune plantation de pins et d'épinettes, la roseraie et quelques autres de ces miracles de la nature. Samuel exprima cette fois l'idée qu'avec la collation qu'ils venaient à peine de prendre, il valait mieux faire ce tour de calèche avant le souper. À cette heure, ce serait magnifique, puis ils prendraient tout le temps qu'il faut pour manger ensuite.

Fannie et David lui donnèrent raison, tandis que Samuel l'invita à remplacer ses souliers par ceux qu'il mettait habituellement pour cette activité. Alors qu'il fit de même, Fannie, elle, expliqua qu'elle était prête et qu'elle se changerait seulement après le tour de calèche.

Samuel Beaulne la charma encore, juste par la façon dont il se prenait pour parler au cheval, sur lequel il déposa d'abord l'attelage, avant de finaliser l'installation. Elle l'avait vu en pantalon de complet, chemise et cravate, quelques heures plus tôt seulement, pour le trouver aussi séduisant dans ce jean et ce chemisier. Une fois la tâche complétée, il sortit le cheval de l'écurie, attachant la courroie retenue à son mors autour d'une pièce de bois dédiée à cela. Du bâtiment juxtaposé à l'écurie, il ressortit cette fois tirant une magnifique calèche noire et brune, qui semblait avoir été peinturée pour s'accorder avec le cheval qui la tirerait. Fannie s'émerveillait encore de le regarder faire, l'aidant comme elle le pouvait quand il le demandait.

— Voilà ! dit-il. Tout est en place !

Et en s'adressant à David :

— On attache le poulain derrière, comme la dernière fois ?

— Super ! Je peux lui mettre son licou ?

— D'accord ! Mais je reste à côté. Il pourrait être nerveux. Vaut mieux prévenir.

David s'empressa de prendre le licou sur le crochet et l'apporta près de l'enclos d'où il appela Jasper. Lorsqu'il fut suffisamment près d'eux, il le rejoint doucement, suivi de son père. Le poulain ne broncha presque pas, semblant amadoué par l'enfant qui, une fois le licou installé, attrapa la bride pour se diriger vers la calèche, où il la fixa à l'anneau prévu. Les trois s'installèrent, David au centre, entre son père

et Fannie, les guides entre les mains de l'enfant. Au signal de ce dernier, ils partirent.

La jeune femme, rêveuse, écoutait la nature avec presque autant d'intérêt que ce que racontaient Samuel Beaulne et son fils. Il lui sembla que tout était tellement parfait. Presque. N'eut été cette phrase qu'avait dite l'homme qu'elle découvrait si différent maintenant. « J'ai cru jadis, veut simplement dire que je n'y crois plus… » Il ne croyait plus à quoi ? À l'amour d'une femme ? À une femme telle qu'il la désirait ? Une femme qui l'aimerait, lui, mais qui saurait aimer tout autant David, un peu comme une mère ? Il semblait pourtant bien, lui aussi, ce soir. Se pourrait-il qu'il le soit au point de réaliser qu'il pourrait revoir ses croyances ? Se pourrait-il qu'à ses côtés… Bon sang ! pensa-t-elle. Comment se faisait-il que depuis qu'elle l'avait vu la première fois, un sentiment si certain ne la laissait plus ? Comment se faisait-il ? Elle, si raisonnable, si prudente ! Il y avait davantage, bien davantage que la confiance envers cet homme. Elle en savait si peu, mais déjà tant à son sujet. Sa mère, cet ami, Édouard Grevisse, à qui elle avait posé toutes ses questions, et la façon dont il le défendait, tous les autres qui l'avaient louangé à la réunion, et son fils. Ces gens jouaient tous franc-jeu, elle en était convaincue. Samuel Beaulne jouait aussi franc-jeu, elle en était certaine. Une idée des plus saugrenues lui passa alors par la tête. Au souper, elle sortirait cette fameuse bouteille de vin qu'elle s'était décidée à acheter. Elle s'en tiendrait à une seule coupe, en espérant qu'il se laisserait aller à boire le reste, au point de lui dévoiler ses peurs au sujet des femmes. Peut-être, surtout, en apprendrait-elle davantage aussi à propos de ce qu'il pensait d'elle.

Elle réalisa qu'elle n'avait plus parlé depuis de longues minutes, tandis qu'en réfléchissant, elle n'avait cessé de le regarder, alors que l'enfant s'était penché, assis sur le bord du siège maintenant, appuyé sur l'espèce de muret. Impossible qu'il ne l'ait pas remarqué, il tourna la tête de son côté. Il demanda si elle se sentait bien. Ses dernières pensées la bouleversaient encore. Plutôt que de répondre d'abord de vive voix, elle pencha légèrement la tête vers la gauche en souriant et demanda : « Et vous ? » David tourna aussitôt la tête pour observer son père.

— Je me sens bien.

David tourna cette fois la tête vers elle.

— Vous vous sentez bien ? Quand vous faites ce genre de promenade en calèche, vous vous sentez toujours bien ? Je veux dire… aussi bien ?

Il laissa paraître un sourire, avant d'avancer :

— Je dois vous dire que vous êtes en train de renchérir une croyance que je m'étais faite à votre sujet. En fait, vous êtes en train d'en faire une certitude.

Elle sentit son cœur faire des bonds, tandis que le jeune garçon suivait la conversation en détournant la tête comme s'il regardait un match de tennis, assis entre les joueurs.

— Une croyance ? C'est la deuxième fois en peu de temps que vous me parlez d'une croyance. Elles sont différentes, ou ce sont les mêmes ?

— La deuxième fois ? Je ne vois pas ce que vous voulez… Oh ! J'y suis cette fois. Ce ne sont pas les mêmes.

Ce qui aurait dû régulariser la vitesse de son cœur lui fit l'effet contraire. Il semblait battre encore plus vite. Elle ressentait maintenant les battements jusque dans sa tête tandis qu'elle se sentait rougir.

— Vous préférez qu'on s'arrête un peu ? Quelque chose ne va pas ? L'odeur du cheval ?

— Non ! Non ! Ça ira ! Juste besoin de prendre quelques bonnes respirations. J'ai ressenti comme une faiblesse, ce n'est rien. Ça va déjà mieux.

— David, avançons jusqu'au ruisseau et arrêtons-nous un peu. On pourra faire boire les chevaux et laisser le temps à Fannie d'admirer le paysage à cet endroit.

— Bonne idée ! Vous allez aimer, Fannie. C'est un des plus beaux endroits sur la ferme.

— Si tu le dis, je n'en doute pas une seconde. Et puis, tout est si beau ici.

En moins de cinq minutes, ils avaient atteint le ruisseau et s'étaient arrêtés près du ponceau. Samuel attacha le cheval à l'un des piquets et proposa de marcher un peu pour se dégourdir. Fannie

apprécia le geste, convaincue qu'il n'avait pas pour but de leur permettre de se dégourdir, mais de lui laisser reprendre ses émotions.

— Tu as l'air mieux maintenant, Fannie. Tu voudrais faire un truc avec moi ?

— Un truc ? Un truc raisonnable ?

Il grimaça, feignant réfléchir pour étirer le suspense. Son père sourit, ce que Fannie imita.

— Raisonnable ? Oui ! Enlève tes souliers et suis moi, tu veux bien ?

— Tu m'as bien dit que c'était quelque chose de raisonnable, n'oublie pas !

— Fais confiance ! tu vas aimer. Et puis, personne ne nous voit ici.

— Comme tu es rassurant ! Est-ce que ça rit un cheval ?

— Quelle question ! Parfois, oui ! Quand ça arrive, je peux voir toutes leurs dents.

David était déjà pieds nus, tandis que Fannie enlevait son second soulier et ses bas, qu'elle déposa sur une roche.

— Si nous nous perdons en faisant ton truc, est-ce que la marée monte suffisamment ici pour atteindre cette roche ?

— Tu fais toujours ce genre de blagues ? Viens ! Tu vas aimer ça.

Elle le suivit, ralentissant le pas lorsqu'elle atteignit le galet, au bord du ruisseau.

— Ouch ! Tu me fais marcher là-dedans pieds nus ! Comment tu y arrives ?

— Nous sommes rendus ! Mets le pied sur cette roche et suis-moi, en faisant attention de ne pas glisser.

Samuel écoutait son fils donner les mêmes instructions qu'il lui avait répété des dizaines de fois, depuis qu'ils traversaient le ruisseau en marchant sur ces roches, toujours les mêmes.

Fannie, elle, jouait le jeu, feignant l'innocence, persuadée que l'enfant ne risquerait rien, surtout en présence de son père. Lorsqu'ils furent à quelques mètres du bord, au milieu du ruisseau, alors qu'ils se retrouvaient dans une trentaine de centimètres d'eau, elle lui lança :

— Tu as l'intention de nous faire traverser le ruisseau au complet ou quoi ? Nous allons nous retrouver avec les pieds gelés et bleus.

— Arrêtons-nous ici ! Tiens-toi bien droit et lève tes bras de chaque côté. Maintenant, concentre-toi sur ton équilibre, puis ferme les yeux, en prenant une grande respiration. Garde-la le plus longtemps possible avant d'expirer. Recommence cinq fois.

Elle suivit les instructions, concentrée, volontaire, prenant conscience de l'effet salutaire que cet exercice lui apportait. L'odeur de la brise, sa tiède douceur sur son visage, cette sensation d'être sur un nuage, retenue seulement par le chatouillement de l'eau sur ses pieds qui s'étendait jusqu'à ses mollets et le son du ruisseau. Dans cet état, confiante que David était bien surveillé par son père, elle se laissa aller tout entière à la troisième respiration. Ce qui l'avait d'abord retenue à ne pas le faire avait justement été la présence de Samuel Beaulne, surtout, ce qu'il penserait d'elle. Tandis qu'elle avait fermé les yeux, elle avait deviné son regard posé sur elle, ce qui l'avait d'abord intimidée. Dans les circonstances, elle avait décidé de faire plaisir à son fils, tout en étant naturelle, malgré l'exception de ce qu'elle était en train de faire au beau milieu de ce ruisseau.

David avait ouvert les yeux à quelques reprises, voulant vérifier que Fannie respectait les règles. Au bout d'un moment, doucement, afin qu'elle ne l'entende pas, il rebroussa chemin, pour revenir de l'autre côté du ruisseau, auprès de son père qui, tandis qu'il lui fit un sourire, garda les yeux sur Fannie, penseur.

Ce ne fut qu'à la huitième expiration qu'elle ouvrit enfin les yeux, pour constater après quelques secondes que David avait rejoint son père.

— Qu'est-ce que c'est que ces manières ? On ne laisse pas une femme au beau milieu d'un ruisseau de cette façon ! Et si je glissais, qui viendrait me secourir ?

— Mais j'avais dit cinq respirations ! Pas de passer la soirée dans le ruisseau. Tu veux qu'on apporte ton souper sur ta roche ?

Elle se contenta de sourire, complètement détendue, régénérée, reprenant conscience que de simples gestes pouvaient avoir impact considérable sur notre vie. Un mot, une phrase, un geste, une pensée, une fleur… Une phrase… Celle qu'avait prononcée Samuel Beaulne lui traversa de nouveau l'esprit, alors qu'elle revenait vers eux, en

marchant prudemment sur les roches. Lorsqu'elle fut à moins de deux mètres, il s'avança vers elle, lui tendant la main, tandis que la jeune chienne haletait gaiement, heureuse de les retrouver. Le geste de Samuel Beaulne l'émut et elle le remercia.

— Assoyez-vous sur cette roche, je vous apporte une serviette pour vous essuyer, et vos souliers.

Tandis qu'il lui tendit cette serviette, Fannie demanda :

— La méditation était prévue dans la balade ou vous apportez toujours une serviette ?

— Nous avons pris l'habitude de toujours en apporter une. Il arrive que nous nous baignions ici. Pour la méditation, il faudra demander à David. Pour ce qui me concerne, ce n'était pas prévu. Les imprévus étant parfois source de joie et d'apprentissage, je n'ai pas voulu déranger vos plans.

Source de joie… Pour qui ? Pour David ? Pour moi ? Ou pour lui ? Est-ce que, d'abord, il avait pu ressentir de la joie à la regarder faire ou était-ce le fait de regarder David organiser le coup ?

— Je n'y avais pas pensé avant de partir de la maison, mais quand papa a dit d'arrêter ici, et avec l'air que tu avais, j'ai pensé que ça te ferait du bien.

— Merci David, tu as vu juste. Cette expérience m'a fait le plus grand bien.

Elle avait essuyé ses pieds, remis ses bas et ses souliers, et ils étaient repartis. Fannie n'avait pas manqué de remarquer que Samuel Beaulne avait été pensif, isolé dans ses réflexions, jusqu'à ce qu'il se mette à lui énumérer quelques projets pour cette ferme. Certains étaient déjà complétés, d'autres étaient en cours, tandis que d'autres encore, se définissaient et viendraient s'ajouter avec les années. Tandis qu'ils se dirigeaient vers une forêt de conifères, Samuel avisa leur invitée d'être attentive, alors qu'il lui désigna une clairière au-devant sur sa gauche.

— Qu'est-ce que je suis censée voir ?

Il signala à David de s'arrêter en silence, tandis qu'il bougea la tête à l'attention de Fannie, de façon à ce qu'elle comprenne qu'elle saurait bientôt. C'est sur ces mots qu'elle put observer les oreilles de

Fidèle se redresser, raides, tandis qu'elle s'étirait vers le haut afin d'avoir une meilleure vue des visiteurs. Au loin, pourtant rien. Puis, elle crut voir bouger des branches à l'orée du boisé. Deux chevreuils suivis d'un jeune daim apparurent dans la clairière. Ils furent bientôt suivis d'autres, que Fannie compta jusqu'à ce que le groupe lui semble complet. Il y en avait dix-sept. Une douzaine apparemment adultes, et cinq jeunes, qui broutaient paisiblement l'herbe disponible, en amont d'un grillage qui avait été installé afin de protéger une jeune plantation de pins.

Cette scène, bien que ce fût une première pour elle, ne l'était certainement pas pour les autres. Fidèle, excitée un moment, laissa tomber les oreilles pour se recoucher sous la calèche, tandis que le cheval, lui, observait simplement la troupe au loin, ce miracle de la vie faisant partie de son monde. Fannie dit :

— Tu as déjà entendu parler d'Albert Einstein, David ?

— Oui ! Mon père m'a raconté des choses sur lui. Une à propos du temps, je pense.

— Exactement ! La relativité. C'est un phénomène qui veut dire quelque chose comme quoi, pour une même période de temps, celle-ci peut nous paraître plus ou moins longue. Par exemple, ce temps que je partage avec vous passe très vite, alors que si j'étais restée chez moi aujourd'hui, il me paraîtrait plus long.

Tandis qu'elle parlait à David, elle observait discrètement la réaction de son père, qui se gardait bien de réagir à ses explications, ses yeux fixant encore de vague façon le paysage.

— Mais le génie de cet homme ne s'est pas arrêté à cela. J'ai lu qu'un jour il a dit qu'il y a deux façons de vivre sa vie : l'une est de croire qu'il n'y a pas de miracle, l'autre que tout est miracle.

Elle s'arrêta à ces mots. David semblait réfléchir à son tour tandis que son père, sans détourner la tête, posa la question suivante :

— Et vous ? Quelle est la vôtre ?

Elle le regarda, soutenant son regard, maintenant qu'il s'était tourné vers elle, avec des yeux qui tentaient de lui faire comprendre qu'il pouvait se laisser aller à être lui, devant elle. Lui faire confiance. Puis elle finit par répondre doucement :

— Quand je lève les yeux sur cet autour, et que je pense à ce moment précieux, je reviens toujours à la deuxième.

— Et quand vous levez les yeux sur l'autre monde, entre autres, celui que vous avez déjà fréquenté de par votre travail ? Vous arrivez à croire encore que cette façon est la bonne ?

— On ne peut pas forcer tout le monde à voir les choses comme nous. Il y a sans doute une raison à leurs agissements et j'arrive à croire qu'ils n'en sont même plus conscients. Ils ne sont souvent placés sur notre chemin que pour nous permettre de grandir. J'aimerais pour l'instant m'en tenir à ces agréables moments que je passe avec vous.

Il n'ajouta rien à cela, se retenant de poser la question : « Pourquoi, croyez-vous, avez-vous été placée sur notre chemin ? » se contentant de proposer de retourner à la maison.

— Il est déjà 19 h 30.

En s'adressant à son fils cette fois :

— Tu dois commencer à avoir faim, non ?

— Ouais ! Je ne pensais pas qu'il était déjà si tard.

— Alors, allons attaquer ce poulet et cette salade.

Fannie se questionnait encore : qu'avait-il pensé en disant qu'il était déjà 19 h 30 ? Que le temps en sa présence était agréable ou qu'il fût temps de se dépêcher un peu ? Malgré sa façon d'être si changeante parfois, elle se réconforta à l'idée de la première option.

Quand ils furent revenus à l'écurie, Samuel offrit à Fannie de rentrer à la maison, pendant qu'il enlèverait l'attelage et soignerait les chevaux avant de venir les retrouver. Il n'en aurait que pour une quinzaine de minutes. Elle pourrait en profiter pour se changer et prendre une douche si elle le désirait. Il demanda à David de l'accompagner pour lui montrer la salle de bain et lui offrir à boire le temps qu'il revienne.

Fannie apprécia. Elle offrit d'apporter les serviettes mouillées dans la maison, ce qu'il approuva, et quitta l'écurie.

Une fois sous la douche, elle réalisa à quelle vitesse les événements s'enchaînaient. La semaine dernière, elle s'était amenée pour un pansement, et là, malgré sa retenue, elle se retrouvait dans la douche de Samuel Beaulne, utilisant son savon et ses débarbouillettes. Elle l'imagina à l'écurie, espérant qu'il fût tout autant impressionné.

Le repas fut agréable et la conversation n'avait pas manqué d'intérêt. Une fois à table et le souper entrepris, elle s'était excusée et était sortie chercher le vin. L'hôte s'était chargé d'ouvrir la bouteille et d'en verser dans deux coupes. Fannie, hésitante, leva la sienne et Samuel Beaulne et son fils firent de même. « À cette superbe journée ! » exprima-t-elle. Ils approuvèrent d'un simple signe de la tête, tandis qu'ils prenaient une gorgée. David, qui avait porté son toast avec son verre de boisson gazeuse, avait quelque peu détendu les autres en demandant à son père à quel âge il pourrait commencer à boire du vin. « Dans quelques milliers de dodos. » avait-il répondu.

Une fois le repas principal terminé, Fannie sortit la croustade aux pommes qu'elle avait apportée. Comme elle s'en était tenue à une seule coupe de vin, afin de garder tous ses esprits, elle réalisa que la bouteille en était à la moitié, signe que son hôte en avait pris tout au plus une seule autre coupe, et qu'il le supportait bien. Elle demanda où elle pouvait trouver les assiettes pour le dessert et les servit. Samuel, lui, apporta le café de même qu'un verre de lait pour David.

— Dis-moi David, quels sont tes rêves ?

— Quand je serai grand ? Quand je serai un adulte, tu veux dire ?

Fannie haussa les épaules, laissant exprimer qu'elle n'avait pas pensé à un âge en particulier.

— Je crois qu'il n'y a pas d'âge pour les rêves. Dis-moi quels sont tes rêves à n'importe quelle époque de ta vie, tiens !

Il leva les yeux vers la gauche, en respirant profondément, tandis qu'un sourire prenait forme sur ses lèvres. Puis sa tête tourna lentement pour ramener ses yeux du côté de son père. Des yeux qui

lui exprimaient cette fois une conviction ; celle qu'il se sentait si bien ce soir, qu'il dirait les mots de son cœur. Son père à son tour, souriant, l'encouragea comme chaque fois, à dire ce qu'il avait à dire.

— Mon premier rêve est de voir mon père heureux. Quand il est heureux, je me sens bien. Ce sera toujours comme ça. Dans ma vie, je veux faire comme lui, être comme lui. Je veux aider les gens à s'en sortir, les aider à trouver des solutions quand ils ont des problèmes. Je veux vivre dans un endroit comme ici, dans la nature, avec des chevaux, des arbres, des fleurs, un lac, une rivière et un chien et… euh ! une femme comme toi.

Il s'arrêta, pensif, semblant se demander s'il oserait dire les prochains mots. Il regarda Fannie, puis son père, pour revenir à Fannie. Il avait effacé le sourire de son visage pour laisser place à quelque chose de très sérieux.

— Quels sont tes rêves, toi ?

Elle aurait dû s'attendre à cette question, pourtant, cela ne lui avait même pas effleuré l'idée.

— Mes rêves !

— Tu as bien des rêves, non ? En plus, si tu crois aux miracles… Ça doit être des grands rêves, je pense.

— Oui ! J'ai des rêves. Quelques-uns. Je rêve d'aider les autres, moi aussi. Je rêve à la nature, je rêve de voyager, d'avoir une famille ; un mari et des enfants avec qui je pourrai vivre plein de belles journées comme aujourd'hui. Je rêve à toutes ces choses. Voilà ! Ce sont mes rêves. On peut dire que les tiens et les miens sont très semblables, non ?

L'enfant sourit. Un plan, chargé d'innocence, lui fit poser la prochaine question que Fannie, elle, n'avait pas osée. Samuel Beaulne avait déjà deviné. Il se leva, se dirigeant vers la cafetière.

— Vous prendrez bien un autre café, Fannie ?

— Oui ! dit-elle, avec dans la tête l'idée que cela donnerait du temps à David pour poser sa question, qu'elle aussi avait devinée, très intéressée par la réponse qui viendrait sans doute. Et si l'homme tentait de l'éviter de nouveau, cette fois, elle oserait le relancer.

Mais Samuel Beaulne intervint le premier.

— On offre une petite partie de billard à notre invitée, David ?

Tandis que l'enfant jetait un regard en sa direction, elle ne laissa pas le temps à David de répondre à son père.

— Je veux bien, une fois que j'aurai digéré un peu et que j'aurai terminé mon café. Vous m'accorderez ce répit ?

David parut soulagé, tandis que son père se rassit avec encore cette fois, une certaine retenue.

— Nous n'avions pas fini, papa. Quels sont tes rêves à toi ? Raconte !

— Mes rêves ? Tu les connais mes rêves. Nous en avons parlé si souvent.

— Oui, je sais ! Mais Fannie ne les connaît pas, elle. Raconte encore, s'il te plaît ! Il y a moi, cette ferme, ces gens que tu veux aider encore, ce voyage dans l'Ouest… Papa…

David hésita, semblant tout à coup en plein exercice de réflexion intense.

— Papa, je sais qu'on en a déjà parlé, mais qu'est-ce que ça te fait à toi cette journée ? Je veux dire, cette journée avec Fannie. Je suis toujours bien avec toi et nous faisons plein de choses ensemble, mais tu ne trouves pas que ça fait plus famille ? Je ne peux pas t'expliquer, mais je suis vraiment bien avec vous deux. Ça t'arrive d'avoir envie de toujours être comme ça ? De toujours faire des choses comme aujourd'hui avec… avec Fannie ?

Fannie, bien qu'émue par les propos de l'enfant, resta bouche bée. Qu'allait répondre son père ? Allait-il seulement répondre ? Ce n'était pas la première fois aujourd'hui que la porte lui avait été ouverte. Chaque fois, il s'était gardé d'exprimer ses pensées profondes, préférant se retirer.

— Je suis toujours bien avec toi, moi aussi, David. Tu as raison, nous avons passé une journée agréable et différente. On pourra recommencer si tu veux et si Fannie est d'accord, comme on fait parfois avec grand-maman. Parfois, on peut passer un bon moment avec une personne sans penser que ça pourrait toujours être comme ça, tu sais. On s'amuse bien avec grand-maman, mais on est bien content quand elle retourne avec grand-papa après nous avoir prodigué tous ses conseils.

— Grand-maman aussi aimerait bien que tu rencontres une femme comme Fannie, tu sais ?

— Elle t'a dit cela ?

Fannie, cette fois encore, ne le laissa pas répondre et se leva presque d'un bond. Elle ramassa la tasse de café encore presque pleine et la vaisselle qu'elle avait utilisée, pour les apporter sur le comptoir. Elle brûlait d'envie de lui balancer tout ce qu'elle avait sur le cœur. « On est bien contents quand elle retourne avec grand-papa ». Était-ce encore un message qu'il venait de lui servir ? Comment pouvait-il en être autrement ? Puis la rage à son égard se transféra envers elle. Elle avait espéré qu'il puisse être intéressé par elle autant qu'elle l'avait été par lui. Elle avait tant désiré ce moment, celui de rencontrer un homme tel que Samuel Beaulne. Mais l'homme avait depuis longtemps fermé son cœur à une femme, prenait-elle conscience, au point de la blesser pour se protéger.

— Je suis désolée ! Je viens de réaliser que je devais retourner chez moi. Un téléphone important à faire avant qu'il ne soit trop tard.

— Tu peux téléphoner avec notre téléphone, Fannie.

— Tu es gentil David, mais je crois que j'en aurai pour un bon moment. Une amie d'enfance parfois… tandis qu'elle tentait d'esquisser un sourire.

Elle savait son visage rouge de colère encore, et savait que l'homme savait son mensonge. Fannie n'en avait que faire, trop blessée, elle devait partir, vite. Elle attrapa ses effets personnels et remercia trop discrètement ses hôtes avant de sortir rapidement. David l'accompagna à son auto, tandis que son père resta sur le seuil de la porte, sans dire un mot. Fannie embrassa l'enfant sur la joue, en lui disant qu'elle avait passé une très belle journée avec lui, elle aussi, et fila.

Il était bien jeune encore, mais il comprenait déjà la vie. David se contenta de demander à son père si elle pourrait revenir encore, ce à quoi il n'eut comme réponse que : « Nous verrons ! C'est possible ! »

6

La réunion allait bon train depuis déjà une bonne demi-heure. Jean Lanteigne était d'abord revenu sur les faits énoncés par Samuel Beaulne, concernant cette histoire de vitesse et de risques encourus à la suite d'imprudences de la part de certains policiers. D'autres faits du même genre avaient été rapportés dans la semaine et il suivait une piste sérieuse. Par ailleurs, sur la recommandation d'Édouard Grevisse, le détective avait aussi entrepris une enquête relativement à une histoire de divorce pour laquelle le juge avait conclu trop rapidement. Grevisse avait convenu de faire une recherche plus approfondie, se rappelant d'autres dossiers semblables, de plus en plus fréquents.

Une pause était prévue. Tous étaient avisés sauf Fannie. Samuel fit signe à Maxime Hamelin d'intervenir, ce qu'il fit.

Fannie avait observé en silence le déroulement de la rencontre, à cause des événements vécus chez les Beaulne trois jours plus tôt, d'où elle était partie en colère. Elle se doutait qu'on parlerait d'elle. Un second visuel de Samuel Beaulne à l'égard du journaliste relança la conversation.

— Fannie, y alla le journaliste, nous croyons nécessaire, et je parle pour le groupe, de vous informer un peu plus à chacune de nos réunions sur les activités de certains personnages de cette municipalité et d'autres aussi. Pour une raison d'efficacité dans vos recherches, et pour votre sécurité personnelle, je ne vous le cacherai pas.

Il se racla discrètement la gorge, tandis qu'il balaya la table du

regard, puis releva la tête, et regarda chaque membre, à partir de sa gauche. Puis, il tourna la tête de droite à gauche, jusqu'à ce qu'il s'arrête sur Fannie, dont les yeux demandaient sans détour de poursuivre son discours.

— Pour la plus grande partie de notre mission, nous travaillons dans l'anonymat autant que faire se peut, mais nous vous mentirions en disant que notre groupe ne s'expose à aucun risque, dont celui d'être menacé… comme c'est arrivé à la plupart d'entre nous. Être informés de certains faits nous incite à rester sur nos gardes. Je ne veux pas parler à mots couverts et j'irai donc droit au but. Pour cela, je vais vous montrer ce recueil que nous avons préparé ensemble. Certains faits relevés ou certaines photos pourront vous paraître plus ou moins choquants, avec raison. Mais là n'est pas la question. Il s'agit davantage d'avoir des cartes à jouer le jour où les joueurs de l'autre camp deviennent trop forts ou trop menaçants. Des cartes que nous, comme équipe, jouons en dernier recours, soyez-en certaine.

Samuel Beaulne, sur les derniers mots du journaliste, s'était levé pour descendre la toile qui servait d'écran, sur le mur derrière sa chaise, et s'était déplacé pour libérer la vue. Avant de se rasseoir, il avait fermé les lumières, sauf celle derrière le projecteur. Maxime Hamelin y alla d'une première photo.

— Gilles Thibault, juge principal au Tribunal de la famille, marié, père de trois enfants adultes. Sa femme soupçonne une liaison sans vraiment chercher à savoir la vérité. La vérité, la voilà : impliqué dans des histoires de pots-de-vin, une histoire de viol d'une mineure alors qu'il était ivre, qu'il a réglée en payant généreusement la victime, celle-ci accro à la coke, etc. Nous avons des preuves pour tout et, si l'homme ne coopère pas, nous comptons les utiliser d'abord pour du chantage et, quand je dis grossier, je suis très poli. Vous pourrez le constater sur les photos qui suivront. Vous vous en sentez capable ?

— Je connais ce juge. J'ai déjà eu à faire avec lui dans une cause. Il m'a pris à partie en me parlant de manière condescendante, comme s'il me prenait pour une moins que rien. Comment pouvez-vous affirmer ce que vous racontez ?

— Et bien, accrochez-vous, ce n'est pas très beau.

— Vous pouvez continuer. Je suis capable d'en prendre si cela concerne une cause louable.

La première photo compromettait Thibault en le montrant avec la jeune femme qui avait réussi à lui soutirer l'argent. Elle avait tout filmé. Son père, une espèce d'homme préhistorique, avec quelques autres, avait attendu Thibault à la sortie d'un club de massage et lui avait suffisamment fait peur pour le convaincre. La deuxième le montrait prétendument en train de se faire masser, avec deux femmes nues, alors qu'il ne s'agissait pas vraiment de ce qu'on aurait pu appeler un massage. Les photos, une quinzaine au moins, défilèrent ainsi jusqu'à ce que Maxime indique qu'il y en avait plus d'une centaine, mais qu'il s'arrêterait là pour le moment, lui laissant la tâche de regarder les autres quand elle le jugerait nécessaire.

Tandis que le journaliste se préparait pour présenter la prochaine série, Fannie tourna les yeux du côté de Samuel Beaulne, dont le visage était partiellement éclairé par l'écran. Il avait les traits du visage encore défaits par les sentiments provoqués par le visionnement des photos. Elle pensa qu'il devait les avoir regardées si souvent, pourtant, la douleur était si apparente. Comment arrivait-il à se contenir ? Le journaliste la ramena à la réalité tandis qu'il continua où il en était rendu.

Il y alla cette fois avec une centaine de photos, sans s'arrêter, expliquant chacune et référant à une dizaine de personnages, surtout des hommes, mais des femmes aussi, toutes aussi indignes les unes que les autres. Fannie avait sursauté à la vue de la moitié de ces personnalités qu'elle connaissait à peu près toutes de près ou de loin. Au bout d'une demi-heure, la lumière se ralluma alors que l'écran disparut. Tandis que le journaliste rangeait l'appareil qui avait servi à la présentation, Samuel Beaulne replaça sa chaise et laissa passer une minute au moins, s'arrêtant sur chaque visage, en particulier celui de Fannie, mais d'une manière plus discrète, puis entreprit de parler.

— Fannie, commença-t-il, tandis qu'il fit une légère pause, la confiance en ce monde n'est possible qu'envers un nombre très limité d'individus. Votre conscience de ce fait est-elle toujours semblable après une telle observation ?

— Semblable, oui !, dit-elle alors qu'elle le dévisageait de manière intense à présent. Je ne suis pas du genre facile à convaincre et mon intuition me trompe rarement.

Le fixant droit dans les yeux, elle ajouta lentement :

— Certaines personnes arrivent à cacher leur jeu tellement bien qu'on en arrive à se faire prendre parfois.

Sans laisser le regard de Samuel, le silence de Fannie demandait ce qu'il en était de lui. Dans cet intervalle saisissant, Samuel Beaulne ne laissa pourtant jamais ses yeux, ni ne laissa rien deviner de ses sentiments. La jeune femme le savait des plus professionnels et avait la certitude qu'elle n'aurait pas le dessus sur lui à ce jeu. Ce n'avait jamais d'ailleurs été son intention. Elle entreprit donc de parler.

— J'avouerai que j'ai été surprise par certaines photos.

Une question audacieuse lui vint. Dans les conditions, elle attaqua.

— Vous arrive-t-il de faire confiance, monsieur Beaulne ?

— J'ai une confiance totale dans tous les gens qui composent cette équipe.

— Tous ? Y compris moi ?

Il la dévisagea à son tour, d'un regard qui lui renvoyait le même niveau d'audace.

— Y compris vous ! Le puis-je ?

Le silence maintenant était absolu. Même la respiration sifflante de l'avocat Grevisse sembla s'arrêter. Ce qu'elle aurait voulu revenir sur ses propos tenus chez lui, il y avait trois jours ! Son regard le soutenait depuis sa question, lui rappelant la colère au moment de son départ précipité. Ceux qui composaient l'équipe connaissaient la réputation de leur meneur. Il leur fallut avouer que la jeune femme avait un culot hors du commun pour oser poser ces questions, en un premier temps, puis soutenir son regard de cette façon.

— Quand j'ai accepté de faire partie de cette équipe, je l'ai fait à cette condition, entre autres. Vous le pouvez !

Il n'ajouta rien à cela, mais ses yeux semblaient lui demander où elle voulait en venir. Il laissa son regard, tandis que l'avocat entreprit de respirer de nouveau, laissant entendre un long sifflement suivi de quelques-uns plus courts. Samuel Beaulne demanda au groupe s'il y

avait d'autres questions pour aujourd'hui. Tous conclurent que ça saurait attendre la prochaine réunion.

— Alors ! tel que je l'avais exprimé lors de la rencontre précédente, gardons la dernière partie de celle-ci pour un repas bien mérité.

La porte s'ouvrit, comme si elle avait été commandée par ces mots, tandis que la mère de Samuel apparut avec un chariot sur lequel étaient disposés nappes, assiettes, ustensiles ainsi qu'un buffet chaud. Les quatre hommes qui formaient l'équipe autour de Samuel Beaulne furent soulagés pour la jeune femme, délivrée par l'intrusion de Mathilde. Le silence laissa rapidement place aux conversations. Fannie avait cherché le regard de Samuel, installé au bout de la table, mais il n'avait pas répondu.

Le repas dura un peu plus d'une heure. Fannie était sortie en douce, non sans avoir été remarquée par Mathilde et le regard observateur du détective Lanteigne. La première était allée la rejoindre, devinant la déception causée par les agissements de son fils. Elles avaient parlé quelques minutes, les deux femmes se vouant un réel respect, dont seule Fannie n'avait pas évalué la juste ampleur. Quand la mère de Samuel était rentrée, la jeune femme ne l'avait pas suivie, se questionnant si elle pourrait continuer de faire son travail dans une équipe dont elle s'était éprise du chef. Mathilde, comme mère de Samuel, mais aussi comme épouse de celui qu'elle avait toujours aimé, savait. Elle savait que Fannie en était devenue amoureuse. Il lui semblait que tout avait été plus simple pour elle et son mari à l'époque. Elle parlerait à son fils. À ce rythme, il finirait par passer sa vie seul. C'était devenu un non-sens, tout le contraire de ce qu'il avait toujours souhaité. Cette histoire avec la mère de David était venue changer la donne et elle se demandait si ce n'était pas devenu le souhait de son fils ; toute une vie seul, sans aimer, sans plus être l'homme qu'il avait souhaité être jadis.

Quand les autres sortirent enfin, Samuel Beaulne était absent. Fannie entra dans le véhicule encore vive et saisie par la déception, tentant de retenir ses larmes devant l'équipe. Elle avait tourné la tête feignant de regarder le décor qui défilait par la fenêtre. Un décor qu'elle avait trouvé si beau il y avait quelques jours encore. Un décor,

qui pour un moment, lui avait permis les plus grands espoirs, au point de se fondre en lui. Là, maintenant, elle n'y arrivait plus. Une idée non moins triste l'attaqua de plein fouet : lorsqu'elle reviendrait ici, serait-elle redevenue la simple petite avocate de banlieue, alors que le désir de faire partie de l'équipe, elle l'avait réalisé, était né d'un désir aussi fort que celui de se rapprocher de Samuel Beaulne ?

Quand ce fut le tour d'Édouard Grevisse de descendre, il passa près d'elle en lui tapotant doucement l'épaule pour l'encourager. Elle le remercia gentiment, tandis qu'il déposait un bout de papier dans sa main. Lorsqu'il eut traversé la porte, elle lut les quelques mots écrits comme quoi ils devraient se rencontrer le lendemain pour avancer un dossier. « Pour ce que votre cœur ressent, avait-il ajouté, gardez espoir. Nous sommes avec vous. » Elle releva la tête. L'homme tournait le coin pour disparaître derrière le mur du carré de maison. Elle se sentit un peu mieux jusqu'à ce qu'elle fût arrivée chez elle, où elle se laissa tomber sur la causeuse du salon. Pour tenter de ne plus penser, elle actionna à tâtons la manette qui fit bientôt tourner le CD. Tandis que *There for me* commençait, elle ferma les yeux. C'est ce à quoi avait ressemblé le reste de sa journée ; musique, marche, lecture, au travers les pleurs et les chagrins.

De son côté, Samuel Beaulne avait passé l'après-midi avec David à l'extérieur. Ils avaient tondu la pelouse du côté du lac et passé une gratte dans l'entrée afin d'égaliser la terre et de combler les trous. David, assis sur le tracteur avec son père, n'en demandait pas mieux. Ils s'étaient douchés ensuite et étaient sortis manger à l'extérieur. Sur le chemin du retour, ils s'étaient arrêtés à l'épicerie, pour filer aussitôt vers leur domaine, seul endroit où Samuel arrivait à se sentir bien ces temps-ci. Quand David fut au lit, son père, pensif, marcha de long en large plus d'une heure, jusqu'à ce qu'il fût certain que son fils dorme. Il se versa un grand verre d'eau et sortit s'asseoir sur la balançoire. Il révisa d'abord son carnet dans lequel il indiquait ses rendez-vous et où il y avait une annexe pour indiquer les tâches pour la semaine à venir. Il le referma presque aussitôt, comme si rien de ce qui y était inscrit ne l'avait satisfait. Il passa ensuite la revue de ses objectifs. Samuel Beaulne savait très bien qu'un homme tourne en

rond quand il n'a pas établi d'objectifs précis. Il posait des actions tout aussi précises pour les atteindre, avec une discipline qui, il l'avait maintes fois constaté, se reflétait non seulement dans sa vie personnelle, mais sur les agissements de David. Il savait faire preuve de tolérance certes, mais aussi de jugement pour savoir quand s'arrêter. Selon Samuel les gens trop tolérants le faisaient souvent et surtout, parce qu'ils étaient incapables de discipline, parce qu'ils avaient en tout, ou en partie, baissé les bras, abandonné. Par exemple, il devait parfois répéter à David qu'avant de grignoter toute sorte de nourriture inutile, il lui fallait manger ses portions de fruits et de légumes. Il tolérait quelques « rouspettages » de la part de son fils, pourvu qu'il ne s'agissait pas de mots trop déplacés. Quand les protestations de David semblaient vouloir prendre le dessus sur l'enfant, il levait la main en guise de « STOP, ça suffit ! » L'enfant avait appris à ne pas continuer, au risque que son père entreprenne son discours habituel : « Quand as-tu été malade la dernière fois David ? Comment te sens-tu dans un corps en pleine santé, qui respire bien, qui pompe bien, de bon teint et sans excès de poids ? Et ce vocabulaire qui reflète le respect de qui tu es ? Et cette vie que nous faisons ? Et… » Ce qu'il savait avant toute autre chose était la certitude que son père serait toujours là pour lui, qu'il ne l'abandonnerait jamais, lui, et qu'il n'abandonnerait jamais la vie. Pour cela, il lui vouait une confiance totale et le respectait plus que tout.

Samuel ne laissait ni un enfant ni même un adulte faire tout ce qu'il veut sous prétexte de vivre et laisser vivre, sous prétexte de tolérance. Il n'admettait pas que vous lui laissiez la liberté de comportements disgracieux et sans manières, en fermant les yeux pour ne pas voir ou encore, en agissant de manière semblable en présence de tierces personnes, pour laisser croire que vous approuvez un tel comportement au lieu d'agir. De quel droit, affirmait-il avec conviction, voudriez-vous ensuite que cet enfant ou cet adulte n'en vienne pas un jour ou l'autre à vous accuser d'être inattentif ou indifférent envers lui ? Devant ce laisser-aller, au point de se faire complice de ses actes déplacés, comment cette personne ne pourrait-elle pas en venir à réaliser un jour que cette inattention d'elle ou cette

indifférence puissent se refléter sur l'ensemble de sa vie ? De la mère de David, Samuel ne l'avait pas non plus accepté. Plutôt que de se relever, appuyée par sa volonté à lui de vouloir être encore pour elle, plutôt que de choisir d'être saine, en prenant les responsabilités qui lui incombaient, plutôt que de choisir leur couple, elle était partie, jusqu'à se perdre dans de faux espoirs, de fausses illusions.

Il avala une gorgée d'eau, en pensant que ce simple geste, celui de boire de l'eau fraîche, faisait partie de ses saines habitudes, sur lesquelles il avait maintenant remis les yeux. Il avait jadis ajouté cet objectif, jusqu'à ce qu'il fût devenu pour lui une habitude de vie, parce qu'il avait cette tendance à ne pas assez s'hydrater, au point de congestionner ses sinus qui s'asséchaient. Cela lui avait de plus en plus souvent causé des maux de tête lancinants, jusqu'au jour où il s'était assis pour discuter avec l'ancienne propriétaire du domaine, et qu'elle lui avait expliqué son mal. « Buvez sept à huit verres d'eau fraîche par jour et une tisane d'échinacée le soir avant d'aller au lit. Vous m'en reparlerez. » Ces cinq dernières années, chaque fois qu'un mal de tête le prenait, il réalisait que ce fut par manque d'hydratation, effectivement.

Sur la liste de cette année, sa liste d'objectifs personnels, se retrouvait la visite d'un parc qu'il avait déjà parcouru en raquettes et qu'il voulait revisiter cet été avec David, l'aménagement d'une partie du terrain qui n'était pas terminé, la peinture des boiseries de l'écurie qu'il comptait laisser à Serge, son homme d'écurie, la lecture de trois bouquins, lesquels il avait précisé les titres, le visionnement d'un certain film ainsi que la décoration de la salle de bain du premier. Venait aussi celui d'emmener ses parents au restaurant pour leur anniversaire de mariage, un nouvel avocat qui remplacerait éventuellement Édouard et la revue des objectifs de l'équipe en août. Quelques-uns étaient déjà atteints, d'autres non, ou en cours de réalisation. Par les années passées, certains autres objectifs, devenus des habitudes, tel celui de boire de l'eau plus souvent, avaient été remplacés par d'autres, s'en tenant toujours ainsi entre dix et quinze. Le fait de lire cette liste chaque matin en prenant son café et au coucher et encore, celui de lire un bon livre quinze minutes au coucher, de bien s'alimenter, de faire au minimum une demi-heure

d'exercices chaque jour et quelques autres, encore, tous aussi bien détaillés.

Ce soir, il se décida à en écrire un autre, qu'il avait repoussé depuis la visite de Fannie Malouin il y avait quelques jours :

Répondre aux questions suivantes : qu'est-ce que je ressens exactement en présence de cette femme ? Et pourquoi est-ce que je le ressens de manière aussi intense ?

Depuis le départ précipité de la mère de David, il n'avait plus fait confiance. En fait, pensa-t-il, c'était faux puisque, pensa-t-il encore, il faisait toujours confiance à certaines femmes, dont sa mère, une tante à lui, les conjointes d'Édouard, de John et de Jean, et d'autres encore sûrement, s'il réfléchissait un peu.

Il se releva et entreprit de marcher lentement vers le lac. Se pouvait-il qu'après toutes ces années il ne se soit pas arrêté à pardonner ? Se pouvait-il qu'il se montre désagréable envers Fannie Malouin par ce que cette femme jadis leur avait fait du mal à lui et à David ? Saurait-il faire confiance à une autre femme un jour ? Une femme qui se voudrait sienne ? Durant les sept dernières années, il s'était d'abord battu pour David. Son engagement dans cette bataille avait placé sur sa route Édouard, devenu par la suite un ami précieux pour lui. Ce dernier l'avait aidé à récupérer son fils et, en se questionnant sur son avenir, il s'était en quelque sorte nanti d'une mission ; l'Équipe, dont le rôle consistait essentiellement en deux choses : aider ceux qui en valaient la peine et dénoncer ceux qui n'en valaient plus la peine. Les premiers manquaient ou n'avaient tout simplement pas de ressources, les seconds souvent cachés sous de faux visages n'en manquaient pas, bien au contraire.

Tout semblait s'être placé un peu comme par magie. L'arrivée d'Édouard dans un moment de découragement pour lui, sans-le-sou et seul à croire encore à la possibilité de récupérer David. Puis le miracle s'était produit. Et tandis que la semence déposée dans son esprit par Édouard, sans le vouloir, l'avait tiraillé de manière positive, et qu'il avait cherché à partir de ce moment une façon de mettre en place une équipe pour leur mission, la somme d'argent lui était tombée du ciel. Il y eut cette nouvelle vie avec David, naturelle et

salvatrice, au point de l'alimenter en énergie et en idées. Vint le domaine, la mise en place de leur organisation, le fonctionnement, les victoires, les défaites, et les années avaient défilé. Certes, il avait travaillé d'arrache-pied, passant des heures incroyables à réaménager le terrain et la maison et à rebâtir l'écurie. Aussi dans son autre rôle quand on lui avait demandé d'être le meneur de l'équipe. À dénicher ceux qui en feraient partie, à monter des dossiers, à faire des recherches, à lancer des lignes, à trouver des moyens de protéger sa famille au cas où il viendrait à se faire pointer du doigt. Il se souvint du jour, dès les premières semaines, lors d'une rencontre qu'ils avaient déjà pris l'habitude d'organiser, où Édouard était arrivé avec quelques dossiers dans une valise. Il en avait sorti un du lot en expliquant que c'était la priorité du jour. Un dossier tout chaud et quelque chose de très gros. Il l'avait ouvert pour en sortir la photo d'un homme d'une soixantaine d'années qui, on aurait pu croire, inspirait confiance. Édouard avait demandé :

— Ça ne vous dit rien ?

— Cet homme inspire un certain respect. Mais je pense que vous allez en dire le contraire. Qui est-il ?

Il avait de nouveau ouvert la chemise, en sortant une deuxième photo. Le même homme, habillé en juge. Après l'aventure qu'il venait de vivre pour récupérer David et toutes les idioties entendues en cour, Samuel s'était entendu dire :

— Pourtant…, j'aurais cru qu'on pouvait lui faire confiance. Une photo peut tellement vous tromper parfois.

Édouard avait ricané avant d'ajouter :

— Dans son cas, si je vous disais que votre première idée ne vous a pas trompé et qu'on peut réellement s'y fier ? J'aimerais que nous le rencontrions ensemble ; c'est un des nôtres, je le sais.

— Un des nôtres ? Que nous le rencontrions ? Vous imaginez le risque que nous prenons Édouard ? Et s'il partait d'ici en allant tout raconter à ses supérieurs ?

— Je vous demande de me faire confiance Samuel, comme vous l'avez fait quand je vous ai aidé à retrouver David, et comme vous l'avez fait quand vous m'avez approché.

— Je n'avais rien à perdre en le faisant… Vous étiez ma seule chance. Et justement, cette fois, j'ai David. Si ce juge nous balançait, avec ce que j'ai observé dans ce cirque qu'on ose appeler un palais de justice, vous savez de quoi ces hommes cachés derrière ces toges et ces perruques seraient capables. Je n'ai rien oublié de tout cela, Édouard. Vous êtes d'ailleurs le mieux placé pour le savoir.

— Justement ! J'ai confiance en l'homme. Je le connais depuis près de quinze ans. Il est blasé depuis bien trop longtemps lui aussi, prêt à se joindre des gens comme nous, à notre mission. J'ai tâté le terrain et je suis convaincu qu'il recherche une avenue pour libérer la culpabilité accumulée, en aidant sincèrement ceux qui le méritent, tout comme nous, Samuel.

— Et si c'était un piège ?

— Je suis prêt à mettre ma carrière en jeu. Nous organiserons une rencontre où vous le voudrez. Je serai seul avec lui pour lui poser des questions, mais vous serez caché de façon à tout entendre. À aucun moment, il ne sera question de votre implication. La conversation sera bien sûr enregistrée. Vous prendrez une décision une fois qu'on l'aura de nouveau écoutée ensemble, en équipe. Est-ce que ça vous satisfait ?

— Vous êtes si certain de vous ?

— Il y a quarante-six ans que je pratique ce métier. Je flaire les imposteurs en un rien de temps. Le juge Scot est un homme qui me ressemble en ce sens qu'il en a assez d'être berné par un système qui ne fonctionne pas et qui encourage le vice. Et comme moi, il ne veut pas finir en fermant les yeux un jour pour réaliser qu'il n'a pas eu le courage de changer les choses. Ça prend plus que du courage Samuel pour le faire. Vient un temps où un homme se sent brûler lentement de l'intérieur en apercevant toujours les mêmes visages défiler devant lui et s'en tirer chaque fois. Pour les trop rares fois qu'on réussit à les mettre au trou, qui s'apparente davantage à une chambre d'hôtel, ces escrocs sont remis dehors le temps de le dire, et tout est toujours à recommencer. Et vous avez pu observer les injustices faites aux gens qui veulent réellement s'en sortir. Et ces gens qui divorcent, et ces enfants impliqués ! Vous savez Samuel ! Tout comme nous, cet

homme sait et, seul, il n'y peut rien. Seulement au cours de cette dernière année, au moins cinq personnes se sont enlevées la vie. On ne le crie pas sur les toits. Le juge Scot avait pourtant donné des instructions claires dans ses jugements. Ce n'est pas du genre à faire payer des pensions en se fiant à un bout de papier avec des chiffres manigancés. Pourtant… J'y étais moi-même pour deux de ces jugements, à défendre des clients qui payaient un avocat au gros prix tandis que la partie adverse n'avait rien à débourser, à cause de chiffres arrangés. Dans un dossier, l'avocat de la partie demanderesse m'a téléphoné à je ne sais combien de reprises pour m'inciter à laisser tomber, sous faute de quoi il irait jusqu'au bout. Jusqu'au bout voulant dire jusqu'à ce que mes clients soient ruinés financièrement. Le juge Scot a été équitable et honnête. Les clients de cet avocat véreux sont retournés en appel et ont réussi à faire revoir le jugement en leur faveur.

L'homme fit une pause, exaspéré, puis reprit au bout de quelques secondes, plus calme cette fois, en parlant comme un bon père à son enfant.

— Samuel, vous savez le sentiment d'avoir tout donné pour une cause qui vous concerne seulement parce que vous avez une conscience ? Tout donné pour ressentir une paix en vous, pour avoir la certitude d'avoir agi de votre mieux malgré tout. Puis, en un instant, ce système pourri vient tout défaire, en plus de ruiner la vie de personnes qui se démènent honnêtement pour arriver à leur fin, une fin juste et intègre, et la vie d'enfants qui perdent confiance en l'avenir.

Il leva les yeux, droit dans ceux de Samuel, plus confiant. Les hommes avaient du respect l'un pour l'autre.

— Voyez avec lui ses disponibilités Édouard. Nous le rencontrerons ensemble. Vous m'avez convaincu et j'ai confiance en vous. Je vous dois bien cela.

Ils l'avaient rencontré. Après une heure de discussion, les trois hommes étaient emballés, excités par le fait qu'ils auraient à travailler ensemble pour bâtir un monde meilleur. Le détective Lanteigne s'était joint à eux un peu de la même façon à peine quelques mois plus tard.

Malgré la discrétion de Samuel Beaulne, les commérages allaient bon train au village. Il entreprenait plusieurs tâches par lui-même, reste qu'il avait dû faire venir un tracteur muni d'une pelle afin de refaire une partie de l'entrée et quelques travaux sur le terrain. Puis il avait dû faire livrer du gravier pour la recouvrir et du ciment pour le solage de l'écurie. Serge lui rapportait les commérages, habitant lui-même le village voisin. Une fois, il s'était trouvé un peu mal à l'aise face à la rumeur prétendant que Samuel était un véritable ermite. Serge avait grimacé, en faisant des signes avec sa tête, pour confirmer ce fait. « Les gens disent que vous êtes un homme de la ville et qu'ils ne vous voient pas très souvent. Ils disent aussi que l'ermite est plus approprié et plus poli que le sauvage. » Samuel avait ricané en posant une seconde question :

— Et vous, Serge, ça vous inquiète ?

— Pas du tout monsieur Beaulne. Je connais la valeur de l'homme que vous êtes. Ils ont beau dire… Puis il y a tout ce que vous faites pour moi.

— Appelle-moi Samuel s'il te plaît. Et pense plutôt à tout ce que tu fais pour moi.

Les semaines passèrent puis un jour, Serge lui dit qu'au terme « ermite », on avait ajouté un qualificatif, celui de millionnaire. « À cause de votre train de vie, disent-ils, et du fait que personne n'a jamais entendu parler que vous travailliez. » Samuel Beaulne s'était contenté de sourire sans répondre autre chose que « L'ermite millionnaire ! Ça sonne assez bien ! Avec ce surnom, il y a de quoi les alimenter un bon bout de temps avant de devoir ajouter ou modifier quelque chose. »

C'était resté. Il n'y portait même plus attention, sauf une fois où le livreur de matériaux était venu porter des fenêtres et une porte pour la maison. Tandis que Samuel ouvrait pour venir à sa rencontre, l'homme avait lancé à Serge ; « L'ermite mill… Euh ! Beaulne, Samuel Beaulne, c'est bien ici ? » Samuel était sorti de la maison et le livreur l'avait aperçu : « Vous pouvez les décharger près des portes du garage

juste là. Nous allons les mettre à l'abri. » Le visage de l'homme était devenu si rouge qu'un moment il a cru qu'il allait déguerpir.

Maintenant assis sur le banc, il regardait les ondes sur l'eau, que la brise légère soufflait doucement, concentré, presque hypnotisé. L'image de Fannie lui vint à l'esprit, tandis qu'il se rappelait cette fois où ils étaient venus ensemble près du lac, avec David. Presque heureux à cette pensée, Samuel voulut l'écarter, comme cet état d'avertissement que l'on ressent lorsqu'on est sur le point d'avoir la grippe. Il respira profondément avant de se lever pour retourner vers la maison. Une fois à l'intérieur, il plaça un CD de Nat King Cole dans l'appareil et le démarra. Pendant que les premières notes se faisaient entendre, il passait déjà de l'eau tiède sur son visage. Les premiers mots de la chanson, eux, avait-il cru, allaient le libérer de ses pensées.

7

Jean Lanteigne racontait ce qu'il venait d'apprendre à propos de ces fameuses escapades policières dont certains citoyens s'étaient plaints, et dont Samuel et Jean avaient eux-mêmes été témoins.

— Je commence à avoir une bonne image, enfin… bonne, mais pas très belle.

Tandis qu'il continuait de présenter la chose, il se leva pour se diriger vers le tableau.

— Vous vous rappelez la première fois où nous avons parlé de cette histoire ? C'est arrivé ici !

Il traça un X avec le marqueur bleu et inscrivit le nom de la rue.

— Eh bien, un contact m'a informé que le même soir, très sensiblement vers la même heure, ici – cette fois en traçant un cercle et en indiquant le nom de la rue en rouge –, à deux coins de rue, une fouille a été faite de fond en comble dans une maison par deux personnes non recommandables et intimement reliées avec un réseau de drogues. Deux jours après, même scénario qui recommence. L'escapade a lieu ici, alors que la fouille, là. Dès le lendemain, on frappe encore, ici et là. Puis, plus rien pour la prochaine semaine. Comme on allait penser que la fête était finie, hier soir, la même histoire se reproduit ici, en ces deux points. Je demande à mon contact quel est le lien. On s'amuse à quoi exactement ? J'ai l'impression qu'on attire l'attention pendant que nos moineaux se faufilent dans la cage pour vérifier s'il reste de la nourriture. « Tu brûles ! », me répond-il.

Et il me demande si je sais pourquoi il y a des trous, c'est-à-dire des soirs où il ne se passe rien. Et nous y voilà ! Parce que les flics travaillent sur des horaires variables et que ces flics, qui sont en cause, sont les mêmes chaque fois. Ce genre de flics qu'on appelle, nous, des vendus. Ils s'amènent à toute vitesse, risquant des accidents, sans gyrophares, sans annonce, et vérifient pour s'assurer qu'il n'y a personne à l'endroit à visiter. Une fois fait, ils se tassent de quelques coins de rue et mettent la gomme avec tout l'attirail pour attirer l'attention. Les petits copains ont alors tout le temps de faire leur fouille. Ça dure cinq, dix minutes.

Il déposa les marqueurs et retourna vers sa chaise, sans laisser des yeux le tableau, pour observer le résultat dans la même perspective que les autres.

— D'après mon contact, il y a une guerre de territoire dans le secteur. Un des chefs est devenu gourmand et veut agrandir le sien. Nos amis, les bons flics, travaillant de soir pour quelques jours, je pense qu'ils vont frapper encore. Mon contact a peut-être une piste. S'il atteint son but, je veux y être quand ils vont faire leur prochaine visite. Mon objectif est aussi de trouver des preuves de communication entre les flics vendus et les acheteurs de flics.

Samuel le félicita, en lui recommandant fortement de ne rien risquer qui pourrait le mettre dans l'embarras et d'être très prudent. Il insista en expliquant qu'il ne devait rien faire seul. Maxime ou moi t'accompagnerons pour assurer ta sécurité, ce sur quoi Jean Lanteigne acquiesça.

Puis, ce fut bientôt au tour de l'avocat Grevisse qui laissa sa place à Fannie ; celle-ci, non surprise, puisqu'elle en avait été avisée avant la rencontre.

— Monsieur Grevisse…

— Hum ! Hum !

Fannie fit une pause en levant la tête, son regard en sa direction. Tandis qu'elle allait reprendre, le juge Scot n'allait pas manquer si belle occasion d'intervenir. En s'adressant à la jeune femme :

— Fannie, vous n'allez pas me dire qu'il vous a déjà demandé de l'appeler Édouard ?

Il en ajouta, en se tournant cette fois du côté de l'avocat :

— On se fait tutoyer par les enfants maintenant ? C'est quoi ces manières ? On cherche à rester jeune ?

Samuel, les observant tous rire, intervint à son tour :

— Messieurs ! Est-ce que je pourrais vous rappeler que depuis peu, nous avons dans l'équipe une femme à qui nous avons expliqué que le respect régnait ici ? J'aimerais que vous vous habituiez à penser, avant de vous lancer des qualificatifs, qu'elle peut les interpréter différemment. Je suis certain que personne ici ne voudrait qu'elle nous quitte sur une mauvaise impression. Vous pouvez reprendre là où vous en étiez, Fannie.

— Hum ! Hum !, fit-elle, en souriant. Édouard et moi avons épluché tous les dossiers afin que j'en comprenne l'essentiel. Nous avons travaillé sur cinq causes de la douzaine en suspens. Je m'occuperai de celles-ci pour le moment. Ça permettra à Édouard d'amorcer l'étude des autres dossiers, ce que nous n'avions pas fait faute de temps. Nous nous sommes entendus pour y travailler au moins trois demi-journées par semaine, afin que je profite de son expérience.

Elle prit une feuille de papier, tandis qu'elle leva les yeux pour observer les membres de l'équipe, afin d'évaluer leur réaction. Ils semblaient attendre la suite avec impatience et intéressés.

— Un thème qui revient malheureusement trop souvent et qui est un des plus négligés est celui du divorce, séparation incluse. Je suis bien placée pour parler en disant que les femmes sont nettement avantagées lorsqu'elles se présentent à la cour. Quand je dis les femmes, je ne parle pas des avocates, mais des conjointes ou ex-conjointes. J'ai passé quelques après-midi, déguisée, à me retremper dans ce monde en assistant à ces procès sans fin. Rien n'a changé depuis mon séjour. Un homme que je connais bien s'est fait remettre à sa place par le juge lorsqu'il a mentionné que le revenu de sa conjointe était faussé, qu'elle travaillait au noir dans son sous-sol, sans rien déclarer. Le juge, sans même regarder cet homme, s'est permis d'aviser son avocat d'avertir son client qu'il n'était pas ici pour savoir si le revenu était réel ou non, mais bien pour calculer une pension à partir des seules déclarations fiscales. Quand son client a osé vouloir

ajouter quelque chose, le juge a levé la main : si monsieur ajoutait quelque chose, il serait passible d'outrage au tribunal. Ce juge a même osé demander à son avocat si cet homme n'avait pas honte de laisser une pauvre femme seule élever leurs enfants sans vouloir ajuster la pension. J'étais personnellement enragée. Cet homme s'est toujours occupé de ses enfants bien plus que cette femme. Encore aujourd'hui, alors qu'il est obligé de travailler des semaines de 50-60 heures afin de pouvoir payer la pension, il s'occupe de ses enfants plus que n'importe quel père que je connais, malgré la garde partagée. Il doit même payer cette femme, leur mère, pour « garder » ses propres enfants quand il ne réussit pas à trouver une gardienne fiable. Comme si ce n'était pas suffisant, elle ne respecte à peu près rien du dernier jugement qui a été rendu, en lui répétant que si ça ne fait pas son affaire, il n'a qu'à prendre un avocat. Cet homme est au bord de la faillite alors qu'elle profite du système. C'est répugnant.

Maîtrisant sa colère, Fannie avait néanmoins un regard perçant. Son désir de justice était flagrant et elle se mourrait de pouvoir y faire quelque chose. Elle respira nerveusement avant de continuer :

— Édouard et moi comptons faire quelque chose en allumant une première lumière, afin de susciter un tant soit peu d'espoir, et nous attendions cette rencontre afin d'avoir votre OK. Ces photos que nous avons visionnées l'autre jour, nous voulons nous en servir pour faire passer un message au juge en question.

— La réalité de notre mission est dure parfois, Fannie. Nous vous comprenons. Laissons Édouard nous raconter de quelle façon, si vous voulez !

Elle acquiesça d'un signe de la tête.

— Eh bien, mon ami John ne sera en rien surpris d'apprendre que le juge en cause est notre ennemi commun Thibault. Nous sommes tous d'accord qu'il a déjà fait suffisamment de ravages et qu'il use un peu trop de son prestige – tandis qu'il mimait des guillemets avec ses doigts chaque côté de sa tête – afin de rabaisser certains individus qu'il sait être de bonnes personnes. Maxime a quelques photos de Thibault avec cette conjointe dans la dernière cause à laquelle Fannie faisait référence, et son avocat. Une rencontre

qu'ils ont eue sans que personne n'en soit au courant. Nous avons un extrait de conversation dans lequel on peut clairement entendre Thibault dire à cette femme que si elle avait besoin de quoi que ce soit, elle n'aurait qu'à lui téléphoner. Il faut le sortir du circuit, ça devient urgent.

Samuel Beaulne avait écouté attentivement, le menton appuyé entre l'index et le pouce de la main droite. Il tourna les yeux sur le texte de la mission, sans dire un mot. Les autres savaient qu'il réfléchissait et qu'il parlerait bientôt. Fannie sembla comprendre en les observant.

— Vous savez qu'en cinq années, nous n'avons utilisé qu'à deux reprises ces preuves accumulées, dans des conditions exceptionnelles, rappela Samuel.

Fannie, sans en prendre conscience, retint sa respiration. Allait-il laisser ce juge ridiculiser un homme de la trempe de Serge Cantin, le père de famille en question, sans agir ? Elle dirait son mot et ne laisserait pas ça sous silence. De toute façon, pour ce que Samuel semblait penser d'elle au niveau personnel… Sans du tout s'en attendre, entre les mots qu'elle cherchait déjà et sa montée d'adrénaline, Samuel Beaulne s'adressa à elle. Elle se demanda, pour un temps qui ne lui laissa pas plus d'une fraction de seconde si, en l'observant dans l'état où elle se trouvait, il n'en avait pas profité.

— Fannie, quelles sont vos chances si nous interjetons appel ?

— Tel que je le mentionnais plus tôt, je connais cet homme et il n'a pas les moyens d'en appeler. Il a déjà dépensé une fortune pour ce procès et hypothéqué sa maison à la limite.

— J'avais compris… Fannie. Je me suis mal exprimé. S'il en avait tout à coup les moyens, quelles seraient vos chances ?

Elle voulait répondre rapidement, une réponse toute faite étant déjà prête dans sa tête. Un relent d'espoir s'empara d'elle, une excitation presque.

— Fannie ?

— 50/50

— Vous en êtes certaine ou vous avancez ce chiffre sous le coup de l'émotion ? demanda Samuel.

— Si nous… trouvons une façon d'amasser les fonds pour interjeter appel, j'aurai des chiffres qui confirmeront le travail au noir, et des témoins. Et des preuves comme quoi le jugement n'est pas respecté et… je serai prête. Et ce ne sera pas ce juge. L'autre ne pourrait être pire.

— Et quand ils vont vous voir revenir, vous ne croyez pas qu'ils voudront vous jeter au tapis pour vous faire passer un message ?

— Sans doute ! Mais ça fait partie des règles, si j'ai bien compris. Il reste que votre décision par rapport au juge Thibault pourrait m'inciter à ne pas trop m'en faire avec ce qu'on pensera ou non de moi.

Huit yeux tournèrent en sa direction. Des yeux qui appartenaient à des hommes, impressionnés par le sang-froid de cette jeune femme. Deux autres la fixèrent de longues secondes, qui s'étirèrent jusqu'à ce que le meneur comprenne qu'elle ne parlerait pas la première.

— Ma décision ? Vous faites allusion à votre demande de tantôt, concernant l'utilisation de documents de preuve en notre possession ?

Elle n'ouvrit pas la bouche, se contentant de le fixer encore, avec des yeux qui l'imploraient presque maintenant. Samuel Beaulne regarda du côté d'Édouard avant de revenir vers elle.

— Nous ne nous servirons pas de ces preuves… mais nous agirons.

Édouard parla le premier, sans doute pour protéger Samuel des flèches que Fannie s'apprêtait à lui lancer.

— Peux-tu m'expliquer ton idée ? s'enquit Édouard Grevisse.

— Je veux bien que nous nous servions de preuves, mais pas de celles dont nous avons discuté jusqu'à maintenant. Ce serait bien trop dangereux. Thibault ou ses acolytes pourraient deviner d'où ça provient et pourraient chercher à nous entraîner avec eux. J'ai une idée différente qui nous mènera sans doute au même chemin. Brigitte l'aguicheuse, ça vous rappelle quelque chose ?

— La teneuse de ce bar-bordel ?

— Si elle a toujours cette affaire et qu'elle est encore de ce monde, c'est grâce à nous. La plupart de nos preuves passent par chez elle. Et elle n'a certainement pas oublié qu'elle nous doit quelque

chose encore. Nous la contactons, elle met une fille sur le coup et Thibault tombe dans le piège en un rien de temps. Vous connaissez sa réputation. On commence par l'énerver en lui faisant parvenir des photos dans une enveloppe, avec une note comme quoi, s'il ne démissionne pas sur-le-champ de son poste de juge, elles seront envoyées au Ministère de la Justice, où elles risquent de choquer certaines personnes. « Si l'annonce n'est pas rendue publique d'ici une semaine, elles parviendront aussi à votre femme. », ajouterons-nous. Il faut faire sérieux du genre « Par votre statut de juge, vous avez suffisamment encouragé le vice et démoli de bonnes gens, c'est à votre tour. » Jean, tu peux t'en occuper ?

Le détective acquiesça.

— Vous croyez que ça fonctionnera ? lança Édouard.

John Scot répondit le premier.

— Thibault a l'âge de la retraite depuis quelques années déjà. S'il siège encore, c'est avec la seule intention de jouir de son pouvoir. Comme les journaux sont remplis de potins qui attirent l'attention ailleurs, et que la justice ne fournit pas à se défendre elle-même de toutes les attaques qu'elle subit, avec raison, il n'y a personne pour le remettre à sa place. Si nous ne le faisons pas, personne ne le fera et ce rapace finira ses jours non seulement comme juge, mais décoré comme un héros. Ce n'est pas ce que nous voulons. Je n'aimerais pas être cette jeune femme qui se salira pour le faire tomber, mais Samuel a raison. Lui, parti, il s'agira d'ébruiter un peu l'affaire pour faire peur aux autres. Pendant qu'ils trouveront une façon de s'en remettre, Fannie et moi entrerons discrètement en jeu. Ce sera ma partie, avec celle aussi de tenter de récupérer cette cause. J'ai déjà passé un an au tribunal de la Famille. Selon les temps de l'année, je peux m'organiser pour retourner y faire un court séjour.

Édouard Grevisse, à tout le moins excité, lança :

— Wow ! Vous imaginez ? Fannie Malouin, comme avocate, sous les bons conseils d'Édouard Grevisse, et John Scot en tant que juge. Jean Lanteigne, le détective qui accumule les preuves. Maxime, toi, il te resterait à prendre les photos afin de garder ce procès dans les annales et pour en conserver une dans notre *scrapbook*. Toutes ces

bonnes gens sous la supervision de Samuel Beaulne, meneur de l'équipe. Quelle victoire inoubliable ça ferait juste avant de partir à ma retraite !

Le scénario était raconté un peu à la blague, mais dans leur cœur, tous ressentaient le désir profond qu'un jour, cela puisse arriver. Ce jour était peut-être enfin à leur portée. Et tel qu'Édouard l'avait dit, pourquoi ne pas profiter de sa préretraite et de l'arrivée de Fannie, première femme de l'équipe, pour réussir ?

Samuel y rêvait aussi en silence, désir d'efforts de tous depuis le début. L'équipe le méritait pleinement. Sans vouloir rien enlever au plaisir de délecter une prochaine victoire, il lança :

— Ce cher Édouard. Tu ne seras pas depuis une semaine à la retraite que tu nous téléphoneras pour reprendre du service. Tu le sais bien. Je crois que ta semi-retraite va s'éterniser bien plus longtemps que tu ne le penses.

Tous approuvèrent par un « Ouais ! C'est certain qu'il nous suppliera même pour revenir ! » tandis que Samuel se leva en concluant :

— Nous avons des objectifs élevés. Il faut garder en tête que nous ne sommes pas beaucoup et qu'il est préférable de gagner quelques causes que de trop en prendre et de perdre. Et gardons plus encore en tête qu'il faut rester efficaces, mais discrets, la discrétion étant notre meilleure arme. La rencontre a été des plus intéressantes, messieurs… et madame. Il faut que je m'y habitue.

Les autres s'étaient déjà levés, et Édouard en profita pour aller vers Samuel en lui demandant :

— T'habituer ? Tu veux dire t'habituer à une femme dans l'équipe ou à une femme tout court ?

Même si Samuel ne répondit pas, Fannie, qui avait entendu la question, savait qu'Édouard était de son bord pour l'aider à séduire Samuel. Elle souriait encore lorsqu'elle parvint à ses côtés. L'homme la regarda comme s'il voulait lui dire qu'elle pouvait compter sur lui aussi pour cela.

Fannie, ce soir-là, était sortie marcher en repensant à son après-midi. En elle, subsistait la colère qu'elle entretenait l'égard de Samuel

Beaulne, elle en prenait parfaitement conscience. Elle souhaitait ardemment revoir Samuel, sa proximité, elle n'avait aucun doute au sujet de l'homme qu'il était ; discipliné et ferme, mais d'une loyauté et d'un engagement exceptionnels. Lorsqu'elle passa sous le jet d'eau tiède de la douche, c'est encore à lui qu'elle pensait. Comme toutes ces fois où elle s'était réveillée pendant la nuit. Elle réussissait à se rendormir, son bras arrondi par la forme de l'oreiller qu'elle serrait contre elle, rêvant à des désirs d'une vie.

8

— Tandis que Fannie marchait dans les rues de son quartier en réfléchissant, les deux hommes conversaient au téléphone à propos d'elle et de leur ami Samuel.

— Eh bien détective ! D'habitude, tu vas droit au but. Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu me sens approcher de la préretraite et tu fais comme cette vieille Lassie qui sait que son maître va partir pour quelques jours ?

— Pour un vieux, on peut dire que tu ne manques pas d'estime, toi ! Son maître ! Tu parles d'un maître ! Le seul endroit où tu deviens maître, c'est à la cour… et en ce qui me concerne, le mot n'est d'aucune façon convenable. Je crois qu'on a oublié de préciser que c'est plutôt maître menteur qu'il faut dire.

— Pour la plupart, d'accord ! Mais pas quand tu parles de ton vieil ami et de Fannie Malouin, prochain sujet de notre conversation, n'est-ce pas cher Jean ?

— Pas mal pour un vieil avocat ! Très surprenant même !

— Arrête de détourner le sujet, tu veux bien ? Tu veux savoir pourquoi Samuel cherche à l'éloigner de lui, avoue !

— Eh bien ! là, tu m'épates ! Vraiment, si ce n'était pas moi le détective… Si jamais tu t'ennuyais à ta retraite, oh… désolé ! à ta préretraite. Je dois m'habituer à dire ce mot. Donc, si tu t'ennuies rendu à cette étape, je pourrais te trouver des petits contrats de recherche ou de filature de temps à autre, ça t'intéresserait ?

Il y eut une pause, un silence où seuls encore, les sifflements causés par la respiration de l'avocat se faisaient entendre.

— Tu sais quelque chose ? Parce que j'ai une idée et je ne veux pas aller de l'avant avant d'avoir ton avis.

— Samuel est un homme sage autant que prudent, et que ça reste entre nous pour l'instant, mais avec l'autre femme que nous n'avons pas connue, je crois qu'il s'est fait royalement avoir. J'en sais beaucoup sur elle pour ce qu'il a bien voulu m'en dire pour m'aider à retrouver David, juste assez pour savoir qu'il s'est passé des choses que je ne sais pas. Ton idée, c'est de faire une enquête sur Fannie ou cette femme ?

— Écoute Édouard ! On a le privilège de vivre avec des femmes exceptionnelles toi et moi. C'est aussi ce que je souhaite à Samuel. Il a tellement fait pour nous et, si ce n'était pas de lui, nous n'en serions pas là où nous en sommes. Ces femmes exceptionnelles, elles ne seraient peut-être bien même plus dans nos mondes. J'ai appris à être excité par mon travail depuis cette équipe, en aidant des gens qui le méritent. Et en les aidant avec cette fois l'espoir d'un résultat, c'est ma relation avec Anna qui a repris vie. Elle et moi, c'est comme au premier jour Édouard. À force de fouiller dans la merde des autres pour réaliser qu'ils y finiraient de toute façon, malgré tous nos beaux rêves, nous en étions venus à croire que la vie se limitait souvent à ce constat. Samuel m'a donné une nouvelle perspective à travers laquelle j'ai réappris que la vie valait plus. Qu'en allant marcher dans les prés, tu ne dois pas laisser toute ton attention sur la bouse qu'une vache a laissée sur son passage ! Que tu n'as qu'à ne pas y mettre les pieds et la contourner, en te dirigeant là où l'herbe est verte, là où il y a la vie, les fleurs, l'air de la campagne, la nature, la vérité, la pureté ! Mais qu'est-ce qu'il a contre Fannie ? Tu sais quelque chose ? J'avais l'intention de vérifier si Samuel sait des choses que nous ne savons pas.

Comme s'il avait été envahi par le discours de son ami, ébranlé même par ses mots, repensant lui-même à sa vie avec sa Constance depuis cette équipe, sur un ton empreint de gratitude et de sagesse, il reprit la parole.

— Je mettrais ma main dans le feu que Fannie est une pure et dure, tout comme lui ! Je crois qu'il le sait, mais comme il s'est déjà trompé ! Tu veux mon avis : malgré notre opinion envers Fannie, une petite enquête faite dans la discrétion sur elle et sur cette femme d'avant serait souhaitable. Ensuite, quand tu auras les conclusions, je parlerai à Samuel. Il se peut qu'il le prenne mal et qu'il me mette à la porte. Dans mon cas, c'est un demi-mal et si ça se produisait, jamais ton nom ne serait en question.

— D'accord ! Je suis bien content que tu voies les choses de cette façon… parce que…

— Parce que… Jean Lanteigne ! Tu as déjà entrepris une démarche ? Arrête de me faire languir et explique-toi !

— Cette femme, comme tu l'appelles, cette Maryse, il semble qu'elle ait eu des habitudes un peu déplacées, par rapport au genre d'homme que Samuel est, j'entends. J'ai un rendez-vous avec un masseur dans une heure. Enfin !, il n'est pas encore au courant, mais j'irai le retrouver dans un bar où il a l'habitude de débuter ses soirées. Un contact que j'ai eu par l'entremise d'une des amies de cette Maryse.

— Sois prudent. S'il fallait que ça vienne aux oreilles de Samuel maintenant… Et… bon sang ! toi, tu vas te faire masser ? Juste pour les besoins d'une enquête ?

— Ne sois pas ridicule vieille branche ! Pas question de me faire masser par une péd… une… une… oublie ça ! Je vais juste prendre une bière tranquille en discutant. Et ne t'inquiète pas pour la fille. Elle était tellement paf qu'il serait surprenant qu'elle se souvienne de quelque chose ou qu'elle ait pensé le contacter. Si je sens la soupe chaude, je déguerpis. De toute façon, le bonhomme a apparemment l'habitude d'arriver au bar vers vingt-deux heures. Si je ne t'ai pas rappelé à vingt-trois heures, tu me joins sur mon cellulaire pour demander à ton chéri d'apporter une pinte de lait.

— À mon chéri ? Et si c'est lui qui vient la livrer, je fais quoi ? Chéri… Attention à tes mots. Je me demande bien dans quel genre de club peut bien se tenir une… euh ! je veux dire… un masseur. Tu pourrais te retrouver avec beaucoup de chéris autour de toi qui voudraient que tu leur apportes autre chose qu'une pinte de lait. Je trouve que tu fais un métier très excitant.

— À ton âge, je crois qu'il est temps d'aller au lit. La fatigue se fait sentir.

— Je dois veiller tard ce soir… au cas où mon chéri aurait besoin de me rapporter du lait… Sérieusement, sois prudent ! Et tu m'appelles au moindre signe. L'adresse où tu seras ?

Il lui laissa, tandis qu'il l'inscrit sur un bout de papier, avec déjà une petite idée derrière la tête.

Lorsque le détective – à l'allure juste assez décontractée pour ne pas en avoir l'air d'un, sans avoir l'air carrément fofolle – se présenta au bar indiqué par la femme, il reconnut l'homme presque aussitôt. Cette femme, cet après-midi, était tellement perdue, saoule et sans doute sous l'effet de quelque drogue, qu'il avait réussi sans difficulté à dérober une photo de cette Maryse que Samuel avait fréquentée, ainsi qu'une autre de ce masseur, posé avec d'autres amis à eux. Les seules fois où le détective mettait les pieds dans un bar, c'était pour son travail, et il ne le faisait pas de gaieté de cœur. Ça le répugnait presque, surtout ceux dans le style où il se trouvait ce soir. Il marcha lentement, innocemment, feignant être le nouveau venu style touriste, puis appuya un coude sur le bar pour commander une bière. Il se consola par le fait que l'endroit soit bondé, ce qui l'étonnait d'ailleurs, un mardi soir. Il pensa que ce serait plus aisé de se fondre dans cette foule, et d'entreprendre une conversation, si seulement il réussissait à se faufiler jusqu'à lui. Il avait à peine commandé sa bière que l'homme assis sur le banc voisin se leva, lui frôlant l'épaule en guise de salutation, avant de quitter l'endroit. Il se faufila au travers du groupe pour aller s'y asseoir, sans que ça ne paraisse trop suspect, après avoir demandé si la place était libre, ce à quoi on lui avait répondu positivement. Jouant à l'indifférent, juste assez, il dit merci, tandis qu'il fit signe au barman en lui désignant sa nouvelle place. L'homme, habillé de cuir noir et maquillé aussi dans des teintes de noir, lui apporta sa bière sans verre, comme le détective l'avait demandé,

le sourire exagéré du serveur laissant voir des dents blanches, trop, et parfaites, trop, aussi. Il porta attention à ne pas le dévisager de façon à lui faire croire qu'il voulait flirter avec lui… il lui tendit un 10 $ en lui faisant signe de garder la monnaie.

— Jamais vu ici ! lui dit l'homme assis à sa droite.

— Vous avez l'œil ! Jamais venu. Je ne suis pas de la place. Un client m'a dit qu'il y avait toujours du monde ici et… me voilà !

— Vendeur ou en vacances ?

— Vous avez vraiment l'œil, vous, dites donc ! Comment avez-vous su ?

— Vous n'êtes pas de la place et vous avez parlé d'un client, alors…

— Vous avez raison ! C'était assez simple à deviner ! Et vous ? Ne me dites pas que vous êtes aussi vendeur ! Ce serait trop facile !

— Presque ! Pourquoi pas ? Je peux dire sans trop me tromper que je vends du rêve et du phantasme. Voilà ! Je suis un vendeur de ce genre de services.

— Du rêve et du phantasme ? Attendez voir ! Vous avez ce qu'on appelle une de ces boutiques où l'on vend des objets aux couples qui manquent d'imagination ?

— Non ! Mais vous chauffez ! Ce sont mes mains que je vends, enfin ! Plutôt ce qu'elles font ! « Je vous les offre pour la prochaine heure, dites-moi quoi en faire. »

— Pardon ? fit-il encore, innocemment.

— Je blaguais. C'est mon slogan.

— Oh ! Si je comprends bien, vous voulez dire que vous êtes masseur ?

— C'est ça ! Je suis masseur. Ne me dites pas que vous n'avez jamais essayé.

— Disons que je suis plutôt du genre discret et que… je préfère garder ce plaisir des sens entre nous... je veux dire dans notre couple. C'est une belle façon de s'explorer et de garder la touche.

— Ça fait longtemps ?

— Excusez-moi ! Avec ce bruit et la fatigue du voyage… Longtemps que ?

— Longtemps que vous êtes ensemble ?

— Oh ! Vous ne me croirez pas…

— Dites toujours ! Je suis prêt à vous croire sur-le-champ.

— Bon, eh bien, vous l'aurez voulu. Vingt ans dans quelques semaines. C'est quelque chose non ?

— Wow ! Comme vous dites ! C'est quelque chose, surtout à cette époque où vous avez entrepris cette relation ensemble. Deux hommes sous le même toit, ça faisait beaucoup jaser, je vous lève mon chapeau.

Jean Lanteigne s'entendit dire : « Deux hommes sous le même toit ? » Il eut une pensée pour Édouard : dans quoi venait-il de s'embarquer ? Comme son vieil ami avocat s'esclafferait s'il savait ! En guise de réponse, il se contenta de hocher la tête pour confirmer l'exploit, en pensant qu'il était bien temps de passer au sujet qui l'intéressait.

— Votre verre est vide. Fêtons ça maintenant ! C'est peut-être la seule fois de notre vie que nous nous voyons, vous pensez ! C'est moi qui paie ! Quel est ce truc que vous buvez ? demanda le détective, en grimaçant.

— Un mélange de quelque chose que vous êtes mieux ne pas savoir, avec un nom que vous êtes aussi bien ne pas savoir non plus, tandis qu'il montrait sa coupe aux formes particulières à bout de bras pour faire signe au barman de lui en servir un autre.

Le détective eut peine à se retenir de grimacer encore lorsque le barman montra dix-sept doigts, pour indiquer le nombre de dollars, d'où il préparait l'étrange potion. Il laissa tomber un 20 sur le comptoir en se demandant encore ce qu'il pouvait bien y avoir là-dedans. Une recette de testicules broyées de je ne sais de quel animal, des cornes de rhinocéros ou quoi encore ? 20 $! Il fait quoi comme « petit extra » comme ils disent dans le milieu pour se payer ce genre de *drink* ? Et combien en buvait-il chaque soir ? Assez réfléchi ! pensa-t-il encore. Revenons à nos moutons et laissons passer les rhinos.

— Merci ! Trinquons à une amitié d'un soir, donc ! Et à ces vingt ans !

En montrant son verre, il demanda :

— Certain de ne pas vouloir y goûter ?

— Euh ! Non ! Vous savez, les mélanges… Je me risquerais tout de même à sentir, si vous voulez bien.

Il approcha son nez du verre à la forme si particulière, qu'il n'avait jamais vue, puis, un peu grimaçant, il recula. Sans un mot, il laissa savoir qu'il préférait encore ne pas savoir ce qu'il y avait là-dedans. Ils trinquèrent ensemble avant de prendre chacun, une gorgée.

— Ouais ! Vingt ans ! Si j'avais crû ! Ça me fait penser justement que, quand on pense à toutes ces années qui défilent et qu'on parle d'amitié. Ma… Mon… copain et moi avions l'habitude de venir ici quelques fois par année il y a bien une dizaine d'années de cela. Il avait deux copines avec qui il avait été à la petite école… Lisette… je ne sais plus quoi et l'autre avait un nom qu'on ne peut pas oublier : Maryse Matte. Vous imaginez ? Maryse Matte. Comme les M & M. Ce n'est pas tous les jours qu'on voie un nom comme celui-là.

— Vous êtes sérieux ? Mais, je croyais que vous n'étiez jamais venu ici ?

— Je n'étais pas venu depuis que ça a changé de nom. Ça remonte à loin. Je ne savais même pas que ça existait encore. Nous sommes partis il y a près de dix ans maintenant. Pour le nom, c'est très sérieux ! Maryse Matte ; c'était son nom ! Enfin, elle se faisait appeler ainsi.

— Non ! Je veux dire, vous connaissez cette femme ?

— Vous en faites une tête ! Ne me dites pas que c'est parent avec vous ?

— Parent, non ! Vous la connaissiez bien cette Maryse ?

— Façon de parler ! C'était plutôt la copine de mon… copain.

— Vous avez de ses nouvelles ?

— Non ! Je me souviens qu'il m'ait raconté qu'elle était sur le point de se marier puis, plus rien ! Jamais plus entendu parler.

— Je vais vous surprendre, je crois. Maryse était une cliente à moi. Elle venait se faire masser chaque semaine. Toujours un pourboire. C'était un 100 facile chaque fois et, même si les femmes ne m'intéressent pas, et que je fais dans les hommes, ce qu'elle était bien roulée, cette femme. Vous l'avez déjà vue à…

Comme il allait terminer sa phrase, le détective l'arrêta, feignant échapper sa bouteille. Il la releva aussitôt, limitant le dégât à un peu de broue sur le comptoir, qu'il essuya avec une serviette de table.

— Excusez-moi ! C'est l'effet du souvenir ! Vous alliez demander si je l'avais déjà vue nue. Disons qu'elle avait l'habitude de se montrer un peu trop facilement.

— Ah ! J'avais pensé que c'était peut-être parce que c'était moi. Enfin, les femmes en général ont cette tendance à montrer leur côté pervers aux homosexuels plus… extravertis, si vous voulez. Je ne veux pas vous insulter, mais vous me semblez plutôt introverti.

— Extraverti ? De… à quoi ?

— Qui aime attirer l'attention par ma façon d'être et de parler directe et efféminée, mais je ne fais pas dans les défilés. Vous comprenez ?

— Je comprends ! Et vous ne l'avez jamais revue, vous non plus ?

— Non ! Jamais ! Un jour, elle m'a parlé qu'elle se marierait et qu'ils regardaient pour une maison et tout le tralala. Elle semblait avoir un train de vie assez extravagant. J'imagine qu'ils sont installés dans un quartier huppé et qu'elle a changé de masseur, si seulement elle est toujours avec le mec, ce qui me surprendrait.

— Par curiosité, qu'entendez-vous par côté pervers ?

— Ça ne vous dérangerait pas vous, si vous étiez un homme normal, un hétéro, je veux dire, et que votre femme se faisait masser par un autre homme ? Penser à votre copain, s'il se… Il ne faut pas se leurrer, vous savez, dans ce métier, il y a soit les homosexuels, soit les voyeurs. Qu'une très infime parcelle de purs. Ceux-là ou celles-là ne cherchent pas le trouble et ont plutôt l'habitude de masser des gens du même sexe.

— Je comprends ! Nous ne ferions jamais une chose comme ça ! L'intimité, ça doit rester dans le couple si on veut pouvoir grandir ensemble. S'aimer encore, après vingt ans… vous savez…

— Eh bien elle, ça ne semblait pas du tout la déranger, au contraire. Elle semblait prendre plaisir à ce jeu. Eh ! J'y pense ! Vous ne m'avez jamais dit ce que vous vendiez !

— Ce que je vends ? Oh ! Ce que je vends ! Des lits solaires.

Vous savez, ces lits qu'on retrouve dans les salons de bronzage ? C'est ma spécialité.

— Les lits solaires ! Et bien, je suis peut-être le client d'un de vos clients, qui sait ? C'est vous qui avez vendu les lits chez Le soleil de Marie-Renée ?

— Non ! Je ne crois pas ! Mais si vous me laissez ses coordonnées, il se pourrait bien qu'elle devienne une cliente.

Jean Lanteigne regarda sa montre.

— Mes amis ! Je dois me lever tôt et il est déjà 22 h 50. Je m'étais arrêté pour le temps d'une bière en vitesse et… il est temps de partir.

— Vous avez déjà vu son mec ? Un très bel homme et d'une allure… Wow ! Sauf la dernière fois que je l'ai vu. Il était tellement démoli le pauvre.

— Ah ! Il n'allait pas bien ? Je ne le connais pas, non.

— J'en avais encore pour une dizaine de minutes avec Maryse. Elle s'est mise à me raconter qu'elle ne savait plus quoi faire avec lui. Elle croyait l'aimer, et je crois qu'elle l'aimait, mais elle recherchait toujours le bonheur ailleurs. Jamais satisfaite. Elle s'était fait offrir de partir avec un homme d'un autre pays, je ne sais plus où. Puis, elle déblatérait. « C'est un homme comme toi que ça me prendrait peut-être, avec toute cette douceur. Mais Samuel a quelque chose qui m'attire tant et… cet autre qui… Ah !, je ne sais plus. » À ce moment, j'ai ressenti quelque chose, comme si quelqu'un était là, dans la pièce avec nous. Je me suis retourné et son homme était là. Il avait tout vu et tout entendu. J'ai dit à Maryse qu'il y avait quelqu'un pour elle. Quand elle a levé la tête, il était furieux, mais d'un calme déconcertant, il lui a dit :

— Je ne veux plus jamais te voir, ni jamais entendre prononcer ton nom. Jamais !

— Elle s'est levée et s'est mise à courir après lui, complètement nue, en le suppliant de revenir, en lui criant presque qu'elle avait été idiote d'agir de cette façon, qu'il était le seul amour de sa vie et que c'était maintenant qu'elle le réalisait. Il n'a jamais modéré le pas et est parti. Elle s'est habillée, et est partie sans dire un mot. J'étais tellement ému que je n'ai pas pensé lui demander le 100 $. Je ne l'ai jamais revue.

— C'est triste, mais ce devait être mieux pour eux. Il y a de ce genre de personnes qui ne se trouvent jamais. Pour elles, le bonheur est toujours ailleurs.

Il lui tendit la main, ce à quoi l'autre répondit par le même geste.

— Vous savez ? Extraverti, mais correct. J'ai passé un bon moment à jaser avec vous. Qui sait ? Peut-être nous reverrons nous quelque part ?

— Dans un lit solaire, peut-être ? tandis qu'il pouffa de rire. Mais non !, ajouta-t-il aussitôt, vous êtes ce qu'on appelle un « straight », un stable si vous aimez mieux.

Il souriait encore en refermant la porte derrière lui, tandis que son téléphone se mit à vibrer.

— Bonjour chéri ! Besoin de lait ? Je te dérange peut-être entre-deux… À ce que j'entends, les affaires vont bien. As-tu détecté beaucoup de nouveaux petits amis, détective ?

— Je n'ai pas ton lait, mais si jamais tu as besoin d'un massage…

— Et puis ?

— J'ai ce que nous voulions. Cette Maryse était malheureuse au point de toujours chercher ailleurs sa réponse. C'est ce qui explique les agissements de Samuel. Comme tu disais, il s'est fait avoir, aveuglé par l'amour qu'elle lui laissait croire alors qu'en fait… elle n'avait pas la maturité d'un tel engagement. Pour le reste, tu connais mieux l'histoire que moi. C'est si triste, plus encore quand tu penses que ça pourrait empêcher ce que nous percevons entre Fannie et lui.

— Nous allons lui parler. Ce sera à nous de le convaincre, mais avant, cette idée dont tu me faisais part ce soir…

— Celle de suivre Fannie ?

— Je n'ai aucun doute envers elle. Aucun ! Mais si Samuel Beaulne s'est laissé prendre par cette autre femme, avant de les pousser ensemble, nous devons être certains de ce que nous faisons. Toujours d'accord ?

— Comme tu dis, le choix est fait !

9

Les trois semaines qui suivirent ne furent pas de tout repos pour Jean Lanteigne. Préparer le guet-apens dans lequel le juge Thibault allait bientôt se faire prendre, poursuivre son enquête sur les policiers impliqués dans le réseau de drogue et espionner Fannie. Afin de bien répartir son temps, il prit entente avec son épouse. Pour ces trois semaines, il travaillerait de midi à dix-sept heures sur la première affaire, ce qui leur permettrait de faire la « paresse » ensemble et profiter de leur vie de couple en avant-midi. Ensuite, de dix-huit heures à minuit, il se partagerait entre la première cause, à laquelle il aurait l'assistance de Maxime et n'aurait qu'à intervenir au besoin, et les autres. Toujours avec l'assistance de Maxime, il tenterait de trouver des traces de communications reliant les policiers en cause et le réseau, puis cette fois, avec l'aide d'un ami détective à son compte, ils feraient tour à tour la surveillance de Fannie, sous une perspective n'ayant pas de lien avec son travail. Il devrait parfois laisser la place à l'autre dans certaines situations afin de ne pas se faire repérer. Dans un mois, s'étaient-ils entendus, son épouse et lui, ils prendraient des vacances pour visiter leur famille.

Malgré la lourdeur des dossiers, il fut relativement simple de faire comprendre à Brigitte, l'aguicheuse, qu'elle devait coopérer. En fait, une visite de Samuel l'avait déjà convaincue qu'elle devait le faire. Ensemble, si on pouvait dire, elle et le détective préparèrent un plan pour lequel il n'avait à peu près pas dit mot. La femme avait de

l'expérience, il fallait la voir aller. Jean Lanteigne n'eut qu'à préciser quelques petites manies qu'avait Thibault et l'affaire fut bientôt en branle. Elle le rappela le surlendemain pour le rencontrer avec celle qui ferait le travail. « Vous ne serez pas déçu, avait-elle précisé, tel que vous l'avez demandé et elle correspond avec les fantasmes du bonhomme ».

Le détective approuva et, dès le vendredi, la femme dans la mi-trentaine attaqua. Les ayant informées du fait que Thibault travaillait rarement le vendredi en après-midi, parce qu'il préférait aller au club, la femme, temporairement baptisée Mia, se planta près de la porte où Thibault avait l'habitude de sortir. Lorsque Jean Lanteigne vit s'ouvrir la porte de la salle et qu'il aperçût le juge en sortir, il se perdit derrière une colonne en faisant signe à Maxime, qui lui, fit signe à Mia, qui se dirigea vers l'extérieur du palais de justice. Lorsqu'elle le vit arriver au travers les portes vitrées, elle entra de nouveau, tête baissée, simulant d'être pressée et feignant la lecture d'un papier, en tenant un café, tandis que dans l'autre, elle portait un sac à main. Comme il se devait, la collision fut inévitable et le café, dont le couvercle fût, par le plus pur des hasards, malencontreusement mal fermé, se renversa sur eux. Elle frottait ses mains sur elle pour bientôt les transférer sur lui, insistant sur son bas de corps, s'excusant tout à coup.

— Oh ! Je suis désolée, rougissant même un peu. Je suis confuse, y alla-t-elle encore, d'un accent européen. Je ne voulais pas vous… C'est ma faute… j'étais en retard, et… je n'ai pas l'habitude d'être si maladroite… Que puis-je faire pour me faire pardonner ? Je suis si…

— Ce n'est rien ! dit-il, en lui tendant la main. Ce n'est rien du tout. Je suis aussi coupable que vous. Ça va aller ? Vous n'êtes pas trop mouillée ?

Mia n'en était pas à une première fois, et profitait de toutes les allusions pour faire son travail. Posant à nouveau son regard sur le pantalon du juge, elle demanda :

— Mouillée ? Ce n'est pas inconfortable, comme elle le regardait de façon coquine.

Promenant les yeux de son visage à son corps sans arrêt, Thibault en bavait de l'admirer ainsi dans son deux pièces ajusté et son chemisier

qui en montrait juste assez pour susciter l'imagination. Et l'imagination, Thibault en avait à revendre quand il s'agissait des femmes.

— Laissez-moi vous offrir un autre café. Vous avez du temps ? Il y a un endroit où ils en servent à deux rues.

Elle regarda sa montre, en levant le bras à hauteur d'yeux, mettant en évidence un bracelet d'égale valeur à celle-ci il semblait, ce qui n'était pas pour déplaire à Thibault.

— À cette heure, je devrai revenir en début de semaine de toute façon. J'ai bien quelques minutes devant moi. Mais, je ne suis pas trop déconvenue, trempée et dégageant une odeur de café trop prononcée ? De quoi réveiller tout le monde !

Réveiller tout le monde… Pour l'heure, elle en était plutôt à éveiller le bonhomme, et éveiller était faible. Exciter fut davantage le verbe approprié.

— Vous êtes parfaite ! Croyez-moi ! Si on vous en accuse, je vous défendrai avec honneur. Allons-y !

— Vous travaillez dans cet immeuble ? Vous semblez manier leur vocabulaire sur le bout des lèvres.

— J'y travaille ! Ne le dites pas trop fort, ajouta-t-il encore, à mi-voix, mais je suis juge.

— Juge ! soupira-t-elle, comme impressionnée par l'aveu. Je sors prendre le café avec un juge ? Mais que dirait ma mère ? C'est très intimidant, vous savez ? dit-elle sur un ton qui sous-tendait qu'elle était sous le charme.

Thibault, en ouvrant la porte pour la laisser passer la première, lança doucement en souriant :

— Alors, laissez-vous intimider, chère dame.

Ils prirent le café et encore une fois, alors qu'elle le savait juste à point, hypnotisé par son charme, la femme profita de son expérience en expliquant qu'elle devait partir.

— Déjà ! Nous venons à peine de nous asseoir.

— Vous vous rappelez ? J'avais précisé 15-20 minutes. Elles sont déjà évaporées. Le temps passe si vite parfois.

— Vous parliez de revenir en début de semaine, pourrai-je vous revoir ?

— Je regarde pour m'installer dans la région. Je dois avant tout me procurer certains documents légaux et…

— Un problème ? Si vous avez besoin de quoi que ce soit, voici ma carte. Appelez-moi. N'importe quoi et n'importe quand !

Elle rougit encore, émue.

— Mais, nous ne nous connaissons pas… c'est si gentil de votre part. Je ne saurais en profiter.

— Si je vous l'offre, c'est que vous me semblez une femme très bien et… que j'aimerais bien vous revoir.

Elle déposa sa carte dans son sac, laissant entrevoir une liasse de billets verts plutôt importante. Elle vit dans ses yeux qu'il l'avait remarquée.

— J'y penserai très sérieusement, Monsieur… Au fait, nous ne nous sommes même pas présentés. Mia Travis. Enchantée ! Alors qu'elle tendait la main qu'il s'empressa d'envelopper.

— Gilles Thibault. Très heureux de vous connaître.

— Je dois partir maintenant. Si la vie veut que nous nous revoyions, c'est ce qui arrivera. Merci encore pour le café, Gilles.

Ayant à peine tourné le coin, elle attendit pour s'assurer que l'homme fût monté dans son auto et qu'il prît la direction opposée. Elle récupéra son cellulaire et, lorsque Brigitte répondit, lança joyeusement : le juge est à point. Quel long week-end il va se taper !

Du côté des policiers, le contact de Jean Lanteigne n'avait pas eu les informations qu'il avait souhaitées. Ils étaient devenus très prudents quand un autre policier, en civil celui-là et alors qu'il ne fût pas au travail, avait été témoin d'une autre escapade, du genre « on attire l'attention en un secteur précis, pour ensuite effectuer une fouille à quelques rues sans être dérangés ». Ce policier avait pris son véhicule et était parti dans la même direction, par curiosité. Il avait retrouvé l'auto, sans s'arrêter en passant en parallèle, en voyant les agents encore assis à l'intérieur. Il pensa à une fausse alarme et décida

d'aller faire le tour du carré avant de revenir passer devant. En tournant le coin au bout de la rue, il crut avoir vu deux personnes suspectes se diriger vers la cour arrière d'une maison. Il gara son auto en retrait pour revenir à pied, fondu dans la noirceur près de l'arbre juste en face. Il ne s'était pas trompé. Il observa des faisceaux lumineux émis par des lampes de poche. Il détala vers son auto pour se diriger vers celle de ses confrères qui, eux, s'apprêtaient à partir. Il les informa de la situation, leur fournit l'adresse, tandis qu'il leur indiqua d'être prudents, qu'il y avait au moins deux personnes. « Merci pour l'info ! Nous allons demander du renfort. »

Le lendemain, quand le premier policier, témoin de la scène, avait voulu vérifier au dossier comment l'incident s'était terminé, rien n'avait été inscrit. Comme il venait à peine de faire le changement de quart, il parla au répartiteur pour vérifier ce que sa relève de nuit lui avait fait comme rapport. L'incident n'était apparu nulle part. Aucune note. Il demanda à rencontrer son superviseur qui lui promit de lui fournir une explication. C'est ce qu'il fit en fin d'après-midi. « Garde cela entre nous pour le moment, mais ces deux policiers m'ont raconté n'avoir rien inscrit parce qu'il s'était agi d'un malentendu. Les gens qui habitent la maison en question revenaient d'une soirée chez des amis et ayant donné la permission aux enfants de dormir au salon, pour ne pas risquer de les réveiller, plutôt que d'allumer les lumières, se sont servis de chandelles. »

— Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, une note aurait dû apparaître au rapport. Je poserai d'autres questions.

— Jacques, il ne s'agissait pas d'un couple que j'ai vu. C'était la démarche de deux hommes. Et même si je pouvais me tromper, ce ne sont pas des faisceaux de chandelles que j'ai observés, mais de lampes de poche. Et pourquoi sont-ils entrés par l'arrière ? Tout ça est si bizarre !

— Je suis d'accord avec toi. Et, garde aussi cette remarque entre nous, je n'ai pas aimé la façon dont ils ont été vagues au téléphone. Je te reviens là-dessus. Promis !

Il lui faudrait donc attendre que son contact soit mis au fait de cet événement avant d'en savoir davantage sur cette enquête. Ça n'irait sans doute qu'en début de semaine.

Enfin, pour la surveillance, Jean Lanteigne usa de toute son expérience. Chaque soir, il était reparti chez lui, une fois la noirceur venue et tous les rideaux fermés, satisfait. Fannie était une femme sans reproche. Jamais déplacée, d'une discrétion sans faille, prudente, prude, s'alimentant bien, etc. À son âge, il se fit la remarque qu'elle aurait pu être leur fille. Curieusement, la vie avait fait en sorte qu'ils n'eussent pas eu d'enfants. Fannie, fille unique, avait perdu son père en bas âge, mais sa mère, qui vivait toujours dans la région, ne s'était jamais remariée. Fannie avait bien eu deux ou trois petits amis, jamais plus de quelques semaines, n'étant pas à la hauteur de ses attentes. D'ailleurs, Fannie Malouin ne croyait pas à cette idée qu'il ne fallait pas avoir d'attente envers une personne, bien au contraire. Il fallait avoir de grandes attentes si on voulait connaître un grand amour, il fallait le désirer au point de s'y engager pour la vie. Jogging chaque jour, parfois le matin, très tôt, parfois en soirée, dépendamment de l'horaire de sa journée.

Quand le détective s'était permis une intrusion chez elle, seul, en l'absence de la jeune femme, il avait confirmé ses croyances envers elle. Que de bonnes choses ! Une photo de ses parents sur sa table de chevet, alors qu'une autre se retrouvait sur un meuble au salon. Une carte d'anniversaire reçue de sa mère et juste à côté, dans un petit cadre en bois, la dernière qu'elle avait reçue de ses parents, avant que son père ne décède alors qu'elle avait onze ans. Ses vêtements, ses lectures, les musiques qu'elle écoutait, son piano, sur lequel, observant le clavier, il pouvait imaginer la douceur avec laquelle elle devait jouer. Il trouva enfin des cahiers de notes personnelles de même qu'un petit bottin, avec des inscriptions manuscrites. Il démarra son ordinateur et fit aussi le tour des armoires, des tiroirs, du frigidaire ; rien ! Il n'y avait rien de compromettant. Une femme rare et intègre, c'est tout ce qu'il pouvait en dire de ce qu'il avait trouvé jusqu'à présent. Il était étonnant de découvrir ce qu'on peut apprendre d'une personne dans une seule visite un peu plus approfondie. Il commençait le plus

souvent par la bibliothèque, quand il y en avait une. On pouvait suivre le cheminement d'une personne sur plusieurs années parfois. Il n'était pas si rare qu'il s'arrête à prendre en note un titre de livre avec quelques coordonnées afin de se le procurer. La façon de ranger ses vêtements ; ceux qui servent régulièrement, ceux qui ne servent presque plus, et le genre de vêtements et de souliers. La salle de bain, le frigidaire, le garde-manger ; tout parlait. Enfin ce qui définissait… ce qui traçait la ligne en quelque sorte était la décoration. Chez Fannie, on sentait tout de suite la chaleur de la nature, avec ses plantes un peu partout, la présence de bois ici et là tels ce petit meuble, cette petite table ancienne auprès du piano ou le meuble de machine à coudre antique, duquel la machine avait été enlevée, et sur lequel prenait place son portable. Il y avait encore cette bibliothèque et son lit, au pied duquel cette fois, un coffre ancien offrait un fini des plus chaleureux à cette pièce. Jean Lanteigne s'était assis sur la berceuse installée en ligne oblique avec le piano. Il imaginait la vie de Fannie dans ce décor. Éprouvant de l'empathie autant que de l'estime pour la jeune femme, il ressentait une certaine tristesse à son égard. Il la savait en paix avec la vie, sereine, mais… quel était le mot qui manquait ? Celui qui faisait le lien entre sa vie et la vie qu'elle aurait souhaitée. Plénitude ! Voilà le mot qu'il cherchait ! Comme il l'avait été lui-même jadis, heureux, mais pas tout à fait en vie, comme en retenue, en attente de l'amour. Plénitude. Il avait connu Anna à sa dernière année de cégep, en début de dernière session, juste après Noël. C'était fou ce qu'ils en avaient l'un pour l'autre. Toujours ensemble, du matin au soir, moment où ils rentraient chacun chez soi. Puis, tout s'écroula lorsque le père d'Anna fut muté pour son travail. Tout s'était passé si vite et Anna partit, lui demandant de l'attendre le temps de penser un peu à ce qu'ils ressentiraient. « Si nous sommes vraiment l'un pour l'autre, après une session ou deux à l'université, je reviendrai », avait-elle promis.

Ils s'écrivaient tous les jours et se téléphonaient une à deux fois par semaine. Anna lui manquait et disait qu'il lui manquait autant. Voilà comment devait se sentir Fannie ; comme lui, avant Anna, et depuis Anna. Son âme sœur, elle l'avait découverte en Samuel. Mais

quand votre espoir vous repousse presque… Depuis la première fois qu'Anna lui avait adressé la parole, jamais un seul instant Jean n'avait pensé pouvoir vivre sans elle. C'est ce qui l'avait tant assailli lorsqu'elle avait déménagé. Peut-être était-ce différent pour Anna ? se souvenait-il s'être faite la réflexion. Puis, deux mois passèrent avant que la réceptionniste de l'université informe l'enseignant de Jean que ses parents demandaient à le voir dans l'entrée. Il avait descendu les deux étages par l'escalier central, excité par leur visite, jusqu'à ce qu'il aperçoive leurs visages inquiets. Anna demeurait en banlieue, soit à quelques kilomètres de l'université. Comme le dernier cours de l'après-midi n'avait pas eu lieu, elle s'était retrouvée à la bibliothèque pour prendre de l'avance dans ses études, en prévision d'un examen. Vers quinze heures, à jour dans ses notes, une amie qui habitait à quelques rues de chez elle offrit de la reconduire. Elles prenaient la route qui conduisait hors de la ville quand un chauffard qui avait voulu les impressionner avait perdu le contrôle de son véhicule. Elles firent plusieurs embardées, traversant le fossé profond et défrichant les petits arbres sur leur trajet imprévu sur une vingtaine de mètres, pour aller s'arrêter sur une grosse souche. L'amie en question passa presque une année à l'hôpital, dont plusieurs semaines dans le coma. Anna avait reçu des coups si forts au niveau du bassin et du ventre qu'on dut lui enlever une bonne partie de l'utérus, raison pour laquelle elle n'avait jamais eu d'enfants. Quand Jean l'avait retrouvée à l'hôpital, il lui avait fait une promesse. « Si c'est ce que tu désires aussi Anna, jamais plus je ne te quitterai. » Il était resté les deux mois suivants à son chevet, laissant tomber sa session en médecine. Auprès d'elle, qui devait dormir plusieurs heures par jour les premiers temps pour se remettre, il avait eu tout le temps de réfléchir. Les parents d'Anna furent reconnaissants de sa présence auprès de leur fille et lui réitérèrent à plusieurs reprises leur offre de les aider à tout le moins financièrement. À la prochaine session, il s'inscrirait en criminologie, abandonnant la médecine.

Anna, prenant du mieux avec les jours, il avait demandé si l'idée qu'il retourne avec elle, habiter leur ancienne ville, à proximité de ses parents à lui, les inquiéterait. « Si c'est là que se trouve son bonheur,

avaient-ils dit, Dieu nous a déjà permis qu'elle reste en vie, il faut lui demander à elle. » Elle avait dit oui. Ils avaient été heureux, vivant dans la plénitude. Ce fameux mot qui avait tout changé pour eux ; la plénitude. Être heureux seul, mais plus encore, décuplé, avec la personne qu'on aime. Être notre meilleur moi parce que l'autre, qu'on aime, est à nos côtés, et qu'on le sait engagé comme nous. Les parents d'Anna vivaient toujours. Après la retraite de son père, ils étaient revenus habiter la région et se fréquentaient presque tous les week-ends.

Jean Lanteigne était resté assis, repensant à cette vie qu'il recommencerait n'importe quand, de la même façon. Il prit conscience qu'il avait initié un mouvement de va-et-vient à la berceuse, se souvenant de cet écrivain qui avait écrit : « Arrêtons-nous parfois à toutes ces choses, que nous faisons de façon tout à fait inconsciente. Peut-être pourrons-nous mieux canaliser cette énergie ? Peut-être apprendrons-nous de qui nous sommes ? »

Il regarda le piano de Fannie, se plaisant à l'imaginer dans la salle de séjour chez Samuel. Respirant profondément, il se leva. Il poursuivrait l'analyse une autre semaine, sans rien mettre de côté, mais, déjà convaincu que ce ne serait pas nécessaire. Malgré cette certitude, il poursuivrait et agirait comme s'il ne s'agissait pas d'elle.

Quand il nota quelques observations se rapportant aux différents suivis de la dernière semaine, question de ne pas oublier quelques points importants lors de la prochaine rencontre de l'équipe, bien qu'il avait dans l'idée qu'il devrait travailler quelques heures encore le prochain week-end, il fut satisfait. En direction de son domicile, il repensait à sa femme, à Édouard et à la sienne, à Fannie et à Samuel, puis enfin aux autres qui faisaient partie de l'équipe. Quelle chance il avait de côtoyer ces gens. Il le savait mieux que quiconque par son métier. La plupart des gens se cachaient derrière un masque, mais il s'agissait de gratter juste un peu pour découvrir qu'une seule personne sur une vingtaine peut-être, montrait patte blanche et cela, c'était la statistique la plus généreuse. Tel que le disait parfois Samuel, ce n'était pas d'être négatif d'être convaincu de ce fait, ce qui l'était, c'était de se laisser arrêter par lui. En se rappelant l'idée de la bouse que laissait derrière elle la vache, Jean Lanteigne fit le lien avec ce qu'il avait déjà

lu dans un autre livre, comme quoi la plupart des gens ont un triste problème qui leur fait voir la vie négativement : ils ont le nerf optique branché directement avec le nerf rectal ; tout ce qu'ils réussissent à voir dans cette condition, c'est de la foutue merde.

Il allait prendre l'entrée quand il prit conscience qu'il riait. Il valait mieux en rire, justement, pensa-t-il. En sortant de son auto, Anna, agenouillée dans la plate-bande, lui lança : « On s'ennuyait déjà de sa douce, monsieur Lanteigne ? » « Ça te flatterait, ma douce, – en insistant sur le « ma douce » – si je te disais que oui ? » Il s'approcha d'elle pour l'embrasser.

10

Mercredi, 8 h 30

Quand ce fut au tour de Jean Lanteigne de parler, il raconta la façon dont la « Mia » de Brigitte, la tenancière de bar, avait accosté Thibault. Il était tout de suite tombé dans le panneau. Le lundi, elle était retournée à la cour et après avoir regardé son horaire de la journée, une demi-heure avant sa pause pour le dîner, lui avait laissé un message dans la boîte vocale de son téléphone cellulaire : « Bonjour Gilles ! Mia. Je suis revenue pour ce dossier dont je vous ai parlé. J'ai terminé. Je serai à ce petit café où nous sommes allés vendredi. J'ai apporté un livre, j'y resterai une heure… si jamais. Je promets de ne pas faire de dégât. » Pour ajouter à la voix langoureuse et convaincante, elle termina : « Si ce n'était pas possible pour vous, je dois partir pour une semaine ou deux jeudi matin, très tôt, pour les États-Unis, question de récupérer quelques documents qui manquent. »

— Ce serait trop facile de vous poser comme devinette si le bon juge s'est présenté au café.

Le détective leva le bras gauche pour jeter un œil sur sa montre.

— Et les cafés ont été pris à notre santé. Dans très exactement six heures et vingt minutes, il la rejoint dans un appartement qu'elle a dit appartenir à une amie en vacances. Tout est en place, et je

m'assurerai personnellement de la sécurité de la femme, avec un ami à moi, juste au cas. J'ai déjà entendu des choses pas très jolies sur le bonhomme et… elle est au courant. Il y a trois dispositifs grâce auxquels elle peut m'avertir à tout moment d'un danger possible. Pour notre part, si le son ou les caméras venaient à faire défaut ou si elle se retrouvait en danger selon nous, nous ferions clignoter la lumière. Ce soir, ce juge ne devrait déjà plus être un problème pour plusieurs personnes, y compris nous.

— Et cette femme, demanda Samuel, comment s'assurer qu'elle sera protégée encore après cette soirée ?

— Aucune crainte. Elle n'est pas d'ici. Elle est en visite et repart pour l'Europe demain.

— Très bien ! Parce que je connais ton efficacité, je n'ai pas d'autres questions. Vous savez que je n'aime pas ce genre de choses.

— Personne ici, Samuel, ne se complaît dans cette histoire. J'ai mis l'accent sur la sécurité de cette femme, mais crois-moi, elle est d'une espèce semblable à celle de Thibault, sans scrupule. Ce n'est qu'un jeu pour elle. Un jeu pour lequel elle est certaine d'empocher quelques centaines de dollars.

— Comment être certains qu'elle ne dira jamais rien ? avisa John Scot.

— Parce qu'elle a une dette envers la tenancière de bar et que c'est un milieu où il vaut mieux ne pas trop gaffer. Par ailleurs, si le coup fonctionne comme nous le voulons, une fois les choses faites et dites, si ça devait se retourner contre nous, ce ne serait que pour un bref instant puisque tout aura l'air d'un coup monté.

Le juge hocha la tête, pour montrer que la réponse le satisfaisait.

— S'il n'y a pas d'autres questions concernant cette première partie, je passerai à la suivante.

Un silence de quelques secondes lui donna sa réponse.

— Parlons maintenant de cette histoire d'escapades de policiers. Ça a été ardu, mais je commence à avoir des réponses. Je suis retourné à l'endroit où ce policier qui n'était pas en devoir, a affirmé avoir vu quelqu'un entrer dans une maison, pour observer ensuite des faisceaux lumineux qui semblaient émaner de lampes de poche. Une

histoire que j'ai eue de mon contact, et qui s'avère être vraie. J'ai d'abord vérifié auprès des gens qui habitent la maison devant laquelle l'auto de patrouille était garée. Ils m'ont raconté que les deux policiers avaient dit avoir eu un appel pour une plainte à cause du bruit à cette adresse. L'homme et la femme étaient couchés à leur arrivée, en train de lire. Ils ont demandé pourquoi les gyrophares et tout le tralala pour une plainte de bruit, même si elle avait été réelle. Ils se sont excusés en expliquant qu'ils avaient pensé que l'adresse n'était pas la leur, mais une autre dont ils connaissaient les gens plutôt malcommodes. J'ai confirmé le tout avec les voisins. Aucun bruit autour le soir où l'auto-patrouille s'est présentée. Je n'ai pas parlé au répartiteur, histoire de ne pas attirer l'attention sur nous à ce moment-ci et risquer de compromettre notre enquête. Mais mon contact m'assure qu'il n'a demandé à aucune patrouille de se rendre à cette adresse ni pour une plainte de bruit ni pour quoi que ce soit d'autre. Il n'y a non plus rien d'inscrit au rapport. J'ai donc fait une recherche sur les gens qui habitent la maison où le policier qui n'était pas en devoir dit avoir vu des visiteurs équipés de lampes de poche. Surprise ! Mario Giguère, dit le cochon, ça vous dit quelque chose ?

— Malheureusement, oui ! lança John Scot. Dit le cochon… Il n'a pas été rebaptisé ainsi sans raison. Ce vaurien renifle la poudre comme pas un. À deux reprises, je l'ai mis en dedans. Il a tellement de contacts qu'il s'en est sorti après quelques semaines chaque fois, en réussissant à faire passer au juge en appel que les policiers avaient abusé de leur pouvoir et l'avaient forcé à tenir des propos qui n'étaient pas vrais. Quel gigolo ! Et sa supposée conjointe est du même sang. Il se vante à qui veut l'entendre qu'avec ce que la vie lui a donné en cadeau, elle ne paie jamais rien en argent.

— Ce qu'avance John est d'autant plus vrai, dit Édouard, que ça m'a compliqué la vie à plusieurs reprises. Je pourrais rapidement vous nommer une personne que nous connaissons tous pour chaque doigt de mes mains avec qui cette femme a, vous savez quoi. Quand on se retrouve en cour et qu'on veut faire parler des témoins, que croyez-vous qu'ils font ?

Jean continua où il en était.

— Donc, il semble que ledit cochon devient gourmand de pouvoir en plus de jouir de bons contacts, dont un se trouve en prison. Le bonhomme sortira dans quelques mois et veut profiter du bon temps qui lui reste au soleil. Le cochon agace en mettant de la pression sur les autres. Il lance le message comme quoi il a tracé son territoire et que ceux qui l'empiéteront devront en subir les conséquences. Mon contact m'a raconté que la visite a été faite par des hommes d'un clan rival. Ils ont tout saccagé chez lui pour à leur tour lui faire comprendre un message. Le bonhomme n'a porté aucune plainte et n'a rien raconté aux autorités. Ce qui est inquiétant dans cette histoire est le fait que des policiers y soient impliqués. Mon contact m'a promis une piste sérieuse avant la fin de la semaine.

Fannie avait écouté, perdue dans ses pensées, mélancolique. Bien sûr, Jean s'en était tenu à raconter ce qui se racontait en équipe, et n'avait jamais fait allusion à son autre enquête, celle où il était question de la surveillance de la seule femme de l'équipe. Il ne restait qu'une dizaine de minutes à la rencontre. Samuel avait voulu les garder pour susciter la réflexion dans l'équipe.

— Je suis très fier du travail que nous accomplissons et je vous demande encore d'être très prudents. Personne ne doit pouvoir être en mesure de faire le lien entre nous. Pour la prochaine rencontre, je vous demanderais, comme à tous les trois mois, de revoir notre code de sécurité. Édouard, je vous demanderai d'expliquer à notre nouvelle protégée ce qu'il en est.

Sur le chemin du retour, alors qu'il allait débarquer à quelques rues de l'endroit où ils étaient, Édouard, assis près d'elle, déposa sa main sur la sienne.

— Je comprends votre tristesse Fannie. Je vous demande comme si j'étais votre père, de vous efforcer de ne pas l'interpréter de cette façon. Vous êtes la seule à qui il n'a pas parlé aujourd'hui et ce n'est pas là la manière d'être de Samuel. Voyez-le comme un signe en votre faveur.

Il lui tapota tendrement la main en lui souriant.

— À demain Fannie. Essayez de bien dormir.

Il referma la porte du véhicule pour se fondre de nouveau au décor.

Ce qu'elle n'avait pas su de l'avocat, est le fait qu'en partant de chez Samuel un peu plus tôt, il avait laissé une note sur sa chaise, sachant bien que Mathilde allait lui remettre. Sur la note, sur laquelle une petite étoile était dessinée au coin inférieur droit, était écrit :

Le temps se couvre. Soupons en vieux amis que nous sommes.

Fannie, elle, avait tenté d'avancer un dossier. Incapable de se concentrer, elle avait rejoint sa mère pour souper. Elles étaient allées marcher ensuite. Quand elle avait demandé à sa fille ce qui n'allait pas depuis quelque temps, elle avait vaguement répondu. Madame Malouin souhaitait tant qu'elle rencontre son homme, et fonder cette famille qu'elle désirait.

11

— Entre donc Samuel. Toujours à l'heure, évidemment ! La pluie n'a pas encore commencé ? Allons nous installer au salon pour un apéritif.

Samuel n'avait pas encore dit mot, mais l'avocat ne s'en formaliserait pas pour si peu.

— Constance est partie rendre visite à une amie. Son mari est décédé dernièrement et elle traverse une période difficile. Ah ! l'amour. Je lui ai toujours dit que si un jour je devenais impotent mentalement, elle me donne mon billet vers l'autre monde où je l'y attendrai. Elle a demandé la même chose. En en parlant, on a même décidé de partir ensemble quand l'un des deux n'aura plus toute sa tête. Nous sommes prêts. Je ne supporterais pas de la voir souffrir.

Tandis qu'il ouvrait la porte du bar à boisson :

— Amaretto, Sherry, Brandy… Tu prends quoi ? J'irai pour ma part avec un Rob Roys.

— Va pour un Rob Roys pour moi aussi. Double. Surtout que le temps se couvre, comme tu dis !

Ce fut au tour de l'avocat de garder le silence, que seuls les bruits de verre, de glaçons et de couteau taillant le citron sur la planche, et ses habituels sifflements qui semblaient survenir tout droit de ses poumons, venaient ponctuer, tandis que la musique, elle, semblait tempérer le tout.

— Ah ! Darling, je vous aime beaucoup. Quel chanteur c'était ce

Nat King Cole ! Il nous arrive encore de danser ensemble là-dessus, en nous redisant notre amour. Chaque jour, je me dis comme j'ai de la chance d'avoir Constance. Avec cette vie que nous menons de nos jours, ça peut t'arriver parfois de penser que je fais un peu vieux jeu d'aimer ma femme encore à mon âge !

Il venait de trouver les mots pour briser le silence de son invité, jusqu'alors pensif au point de ne pas s'exprimer. Et lorsqu'il avait répondu à la question d'Édouard pour le choix de l'apéritif, il l'avait fait à mi-voix.

— La vie que nous menons ? Tu veux rire ? Ne nous sentons pas concernés par cette vie-là, Édouard. La nôtre est différente, tu le sais bien. C'est tout le contraire ! Alors que les gens qui composent la société d'aujourd'hui soutirent tout ce qu'ils peuvent sans rien donner en retour, seules quelques personnes comme nous donnent tout ce qu'ils peuvent et prennent en conséquence. Lorsqu'une personne vieillit physiquement, ses vraies valeurs et les traits de son visage ont cette tendance naturelle à prendre de plus en plus la forme de son âme ; de sa spiritualité. L'intérieur éblouit l'extérieur. La plupart des gens croient que l'amour vrai peut durer sans faire d'effort. Je crois que vous avez fait ce qu'il fallait pour que le vôtre continue de s'épanouir. Ce que vous me faites vivre Constance et toi est sans mesure. Je suis heureux pour vous deux.

Le silence reprit, semblable à celui il y avait quelques secondes. Puis Édouard arriva avec les verres.

— Un esprit sain dans un corps sain… et vice-versa. À notre bonheur donc, et au vôtre !

Samuel le regarda un moment avant de répliquer « Au vôtre ? Voyons voir ! Tu m'intrigues ! » tandis qu'il dégustait la première gorgée. Il déposa son verre sur la petite table et s'assit dans un fauteuil d'époque, qui faisait la paire avec celui dans lequel l'avocat venait de s'asseoir, après avoir invité son ami à l'imiter.

— Lorsqu'on porte un toast, tu dois savoir qu'on doit prendre la première gorgée en même temps. Il y a un temps pour parler et un temps pour les traditions. Puis, d'ailleurs, pourquoi poser une question à laquelle tu connais la réponse ?

— Je pense que le temps se couvre vraiment et qu'il est temps de crever le nuage. Où veux-tu en venir ?

— Où je veux en venir ? Voyons voir ! Toi aussi tu m'intrigues, tu sais ? Samuel, tu connais mes croyances. Il y a un Être extraordinairement bon qui, un jour, a décidé de créer la race humaine, et de fournir à chaque humain les outils qui lui permettraient de faire le choix entre le bien et le mal. Une conscience, afin de pouvoir ressentir l'un et l'autre, et afin qu'il puisse se guider soi-même, des sens pour se diriger, se retrouver et se protéger, un corps tout équipé et quasi parfait qui fait presque tout par lui-même ; qui respire, qui circule son sang, qui ressent, et qu'il n'a qu'à alimenter du fruit de la terre qu'Il lui a laissée, qu'à laver avec l'eau présente sur cette même terre qu'il n'a qu'à préserver, qu'à aimer avec son cœur rempli déjà d'amour à sa naissance. Et quand quelque chose ne va pas, qu'il ne se contente plus de ce miracle qu'il est, ou qu'il perd de vue ses possibilités infinies, il peut prier et demander de l'aide, d'où il est même, s'il le souhaite, sans même plus faire l'effort de se rendre à l'église.

Édouard Grevisse avait les yeux brillants, mais tristes. Il plaidait sa cause de façon magistrale, avec humilité. Il respira, tandis que son invité demeura muet, mais des plus attentifs.

— Mais ! Mais… il y a un mais ! La plupart d'entre nous se retrouvent dans un foutu bordel, conséquence des choix que nous avons faits, qui font de nous un échec plutôt qu'un miracle, parce que tombés dans la facilité sous prétexte de vivre et laisser vivre, de la tolérance, de faire comme tout le monde ou, devant la tâche devenue trop lourde, de baisser les bras. C'est là où j'en étais quand tu es arrivé dans ma vie. À me forcer pour me traîner hors de mon lit ou du fauteuil trop souvent, pour me lever chaque matin, en lisant les journaux et en écoutant les nouvelles à la télé pour me replonger dans le drame qui se répétait ainsi tous les matins, et qui me faisait revivre le mien tel un fumeur qui doit en fumer une pour modérer sa toux, le temps de quelques respirations. J'engloutissais des déjeuners bien trop copieux, sans même plus regarder ma Constance parfois, pour ne pas avoir à ressentir la honte devant elle, à propos de ce qu'était devenue ma vie. J'avais rêvé d'une vie d'amour avec elle, et j'avais rêvé

que ce serait différent pour nous. Qu'elle serait ma passion toujours, dans mon cœur, qu'elle me suivrait, toujours peu importe où j'irais ! Puis, j'ai rêvé de justice, de défendre la veuve et l'orphelin et tous ceux qui auraient besoin. J'ai rêvé d'un monde meilleur parce que j'aurais décidé d'apporter ma contribution. Volontaire.

Il baissa la tête, comme s'il s'apprêtait à foncer, puis la releva, pour tremper les lèvres dans sa boisson.

— Les vingt premières années, je me suis battu, pour m'épuiser et me perdre lentement, à en devenir enragé. Je gagnais des causes que je croyais justes, pour me retrouver trop tôt et trop souvent devant les bêtes que j'avais réussi à mettre en cage, déjà libres et prêtes à recommencer. J'en perdais d'autres que j'aurais dû gagner, pour des hommes et des femmes, des enfants même, qui en valaient la peine. J'ai vu des gens tout perdre ce qu'ils avaient pour payer un avocat sans scrupule. J'ai aidé des gens en leur donnant du temps pour me rembourser. J'ai vu des bêtes profiter du système jour après jour, tant parfois, qu'une fois devant le juge, il ne voulait même plus les entendre et leur disait de déguerpir et ne plus recommencer, sans même savoir ce qu'ils avaient commis d'illégal. J'ai tenté de surnager dans ce système pourri, mené la plupart du temps par des vendus, où l'argent est le seul vrai roi. Un jour, un de ces pions m'a expliqué que, tant qu'à se débattre dans un tel système, il valait mieux défendre de gros bonnets qui payaient bien. « La seule personne qu'il te faut défendre dans cette justice, c'est toi ! C'est la seule façon de t'en sortir. Le reste est de la frime. Il n'y a que toi ! Souviens-t-en ! » m'a-t-il dit.

Il se leva, en marchant maintenant d'une extrémité à l'autre du petit salon, avant de poursuivre.

— Ouais ! C'est ce que je faisais de ma vie quand tu m'as rencontré. Je n'ai jamais su comment Constance avait pu avoir le courage de rester et de me voir dépérir de cette façon. Je crois qu'elle avait trouvé sa voie dans le bénévolat en espérant le retour de l'homme qu'elle aimait, et dont elle avait été si fière jadis. Quand la vie a fait en sorte de te mener vers moi, j'étais devenu si replié sur moi-même, dans cette crasse que, sur le coup, ce n'est même pas à toi ni à David que j'ai pensé, tu imagines ! Je n'ai pensé qu'à la

possibilité d'un magot à rapporter quand tu m'as parlé de cet homme d'un autre pays qui retenait ton fils là-bas et de la publicité que ça pourrait me rapporter. Puis tu m'as paru si différent de ceux à qui je m'étais habitué, et en tant qu'homme, tu me rappelais la bonté de Constance. Alors que j'étais devenu assoiffé par l'argent, toi, tu étais prêt à tout sacrifier pour cet enfant dont tu étais le père, mais que tu ne connaissais même pas. Les jours passaient et tu as cru en moi, pour ce que j'étais. Les jours passaient et le soir je restais de longues heures à penser à toi, à faire le parallèle avec cet Être extraordinaire que j'avais fait mon ami jadis. Un matin, Constance me regardait manger, alors que je n'avais pas touché à mon journal et que je n'avais pas touché à la télé. J'étais plus calme. Elle m'a dit, tandis que des larmes s'écoulaient de ses yeux :

— Cette nuit, Édouard, je crois que le miracle que j'attendais depuis des années s'est produit. J'ai entendu mon homme prier dans ses rêves et ce matin, cette lueur de jadis est revenue dans ses yeux. Merci.

— Je me suis mis à genoux auprès d'elle et j'ai pris ses mains dans les miennes en les portant à mon visage. Ce matin-là, j'ai pleuré les larmes que j'avais retenues plus de vingt ans et je lui ai tout raconté. C'est ce même matin où nous avons pris l'avion ensemble toi et moi pour aller rencontrer les autorités pour la première fois. J'ai dit à Constance que je gagnerais cette cause pour toi et que je ferais le point avec elle après, avant d'en accepter d'autres. Puis est arrivé le reste, dont tu connais l'histoire. Grâce à toi, je fais la vie que j'ai toujours voulu faire, avec la femme de ma vie et le travail que j'aime. Je te dois tout Samuel et pour cette raison, j'ai demandé à te parler ce soir. Parce que cette histoire ne peut relever que du miracle Samuel. Cette femme en qui tu avais mis tes espoirs t'a trompé parce qu'elle s'était perdue dans un monde d'illusions et d'ailleurs, et tu ne peux pas t'en vouloir. Encore moins aujourd'hui. Tu dois voir la situation de façon différente, et malgré ce qu'elle t'a enlevé, voir surtout ce qu'elle t'a apporté, malgré elle. Sans elle, sans David, sans cet homme qui ne voulait pas te le rendre, il n'y a pas toi et moi, amis, il n'y a pas d'équipe, il n'y a pas ce rêve commun devenu notre mission. Sans elle, que tu le veuilles

ou non, je n'existe plus, ni Jean, ni John, ni Maxime, ni cette femme de qui tu as acheté ce domaine, ni Serge, ton homme d'écurie, ni tous ces gens que nous avons aidés, ni… ni cette nouvelle femme dans ta vie qui fait briller tes yeux en silence. J'ai vu dans ton regard ce qu'il y a dans le mien quand je regarde Constance, quand tu regardes Fannie. Pourquoi t'entêter à le nier ? Pourquoi vous faire du mal ? Cette femme est une pure, Samuel. Elle n'a rien à se reprocher. Pourquoi te retirer ainsi ? On ne sait jamais quel chemin prend Dieu pour nous toucher. Pardonne enfin Samuel, et remercie une fois pour toutes Maryse de ce qu'elle nous a permis, même si ce n'est pas ce à quoi tu t'attendais d'elle. Tu dois le faire et ouvrir ton cœur à Fannie. Cette femme est celle dont tu as besoin et c'est parce que tu n'as pas pardonné, et pour ce que tu ressens pour elle que tu te sens si bouleversé depuis qu'elle est arrivée dans ta vie. Laisse tomber cette amertume qui te gruge pour plutôt profiter de cet amour.

Il trempa de nouveau les lèvres dans son verre, afin d'humidifier ses cordes vocales asséchées. Samuel, lui, qui était resté là à l'écouter, sans même bouger, avala la dernière gorgée d'un seul trait. Il garda son verre dans sa main, le faisant tournoyer.

— La mère de David t'a berné, je connais toute l'histoire. Je sais tout Samuel, même pour cette dernière fois où tu es allée la trouver chez ce masseur.

Samuel leva brusquement les yeux vers Édouard. Il aurait voulu quitter cet endroit devenu trop froid, qu'il avait pourtant toujours trouvé si chaleureux, mais resta figé à l'écouter crever le douloureux abcès.

— Tu es l'homme pour lequel j'ai le plus de respect. Et je te dirai les choses franchement. Cette fois, cette dernière fois où tu l'as vue, tu savais déjà de quoi elle pouvait être capable et c'est cette raison pour laquelle tu retardais l'achat de votre maison et le mariage. Tu n'étais pas sûr d'elle et tu doutais de sa loyauté envers vous et ce qui t'a fait le plus mal ce soir-là, c'est de valider que tu ne t'étais pas trompé, après avoir lui avoir laissé la chance de se prendre en main. Ce qui te fait peur avec Fannie est différent. Tu as confiance en elle et le ressens très fort, mais tu as peur qu'un jour elle puisse te montrer

une autre image d'elle. Mais Fannie n'est pas ce genre de femme, Samuel. Je te le redis, c'est une pure.

Il prit une pause, fixant le regard de son ami qui ne l'avait plus quitté depuis quelques minutes et qui n'avait cessé de faire tournoyer son verre vide dans ses mains.

— Pour ce que je vis avec Constance et pour ce que tu représentes pour moi, je te demande de foncer. Fonce Samuel ! Offrez-vous la vie que vous méritez, elle n'attend que de vivre ce même bonheur auprès de toi.

Samuel se leva sans dire mot et déposa son verre sur le meuble. Plutôt que de se rasseoir, il prit la direction de la porte en disant d'un ton relativement neutre : « Inutile de te lever, je connais le chemin. Je dois y aller, l'orage est commencé ! »

Lorsqu'il fut 8 h 30, la chaise en bout-de-table, occupée habituellement par Samuel Beaulne, était toujours vide, pour la première fois en plus de quatre ans. Puis, on entendit la poignée bouger, pensant que ce serait lui. Mathilde, qui semblait confuse, apparut plutôt, un papier à la main, que son fils lui avait demandé de lire à l'équipe.

Ce sera la première fois aujourd'hui que je n'assisterai pas à cette rencontre, devenue un rituel. Des événements personnels ont fait en sorte que j'aie choisi de m'absenter pour une semaine, avec David.

Ayant le privilège d'avoir une équipe aussi exceptionnelle que la vôtre, je veux que vous sachiez que vous me manquez, mais je suis certain que cette absence ne brimera en rien notre mission. S'il arrivait que se présente une urgence, ma mère a un numéro où elle pourra me joindre en tout temps.

Que Dieu vous protège, mes amis !

Fannie Malouin baissa les yeux, tandis que son visage devint triste et rouge. Mes amis ! avait-il écrit. Ne serai-je jamais que cela à ses yeux ? Elle entendait encore les mots dans sa tête : « des événements personnels ». En faisait-elle partie ou bien justement, cette distance, qu'il

avait tenu à garder entre eux, ne pouvait-elle pas être liée à une autre femme que ni même sa propre mère n'aurait connu l'existence ? Sa respiration devint lourde et difficile, tout comme elle prenait conscience d'une impression, comme si son cœur se trouvait maintenant dans sa tête. Elle ressentait la pression, exagérée, de chaque quantité propulsée dans ses vaisseaux. Alors que Mathilde entreprit de parler de nouveau, Fannie releva les yeux vers elle, en laissant deux doigts de la main gauche sur sa tempe afin d'apaiser son malaise. La femme la regarda pour quitter son regard doucement, comme une mère, pour le tourner vers Édouard.

— Sans vouloir vous vexer cher Édouard, Samuel a demandé de le remplacer dans son rôle aujourd'hui, car vous êtes le plus âgé de l'équipe. Il m'avait demandé de trouver une manière diplomate de vous passer le message, mais, ajouta-t-elle en souriant, vous faites si jeune que je ne vois pas comment vous pourriez mal prendre une telle demande.

Édouard Grevisse savait très bien que l'absence de Samuel était une conséquence de la discussion qu'ils avaient eue ensemble deux jours plus tôt. En fait, réfléchit-il, bien que ce fût ce qu'il avait espéré en l'invitant chez lui, le dialogue n'avait plutôt été qu'un monologue, qu'il lui avait servi.

— Chère Mathilde, dit-il à son tour, si vous n'étiez pas sa mère… Ce sera un honneur pour moi.

Espérant détendre un peu l'atmosphère, il se tourna innocemment vers John, d'un air sérieux et quelque peu hautain.

— Juste avant de débuter, John, je prendrai un café, avec un soupçon de lait et deux sucres, s'il te plaît.

John, rarement à court de mots, répondit :

— Et je le verse sur quelle partie de ton superbe corps ? Celle qui ne réfléchit plus ou celle qui…

— Oh ! Un honorable juge qui tient un tel discours… ça me donne le frisson.

— Un bon café renversé t'aurait pourtant réchauffé.

Mathilde, élevant le ton et tapotant des mains, comme pour imiter une femme sévère qui exigerait la discipline :

— Messieurs, revenons à l'ordre s'il vous plaît. Vous n'êtes pas dans une cour ici !

La rencontre tint lieu de résumé qui irait s'ajouter aux informations recueillies au cours des prochains jours. Déjà, ce qui avait été dit et entendu aujourd'hui était très positif autant qu'encourageant. Encore pour cette fois, comme la semaine précédente, c'est Jean qui avait eu les meilleurs *scoops*. Il fit d'abord entendre une conversation qu'avait eue Giguère, dit le cochon, avec un des deux policiers. Puis une autre, entre Mia et Thibault, dans laquelle le dernier, en plus des faveurs demandées et obtenues de la belle, avec photos à l'appui, s'était montré intéressant en terme de pouvoir comme juge et de pouvoir d'argent, en s'attribuant quelques actions commises, pour lesquelles il n'y avait vraiment pas lieu de s'en vanter. Après la seconde bouteille de rouge, dans laquelle Mia avait versé quelques gouttes d'une drogue, après s'être d'abord servi, l'homme devint très révélateur. Cela, au point de dénigrer certains supérieurs et de laisser tomber quelques noms notoires impliqués dans des histoires de prostitution et de pots-de-vin. Mia avait joué le jeu en faisant preuve d'un sang-froid déconcertant.

— Tu devrais quitter ce travail que je ne savais pas si dangereux. Si jamais ces hommes décidaient de te dénoncer à ton tour.

— J'ai tellement de preuves contre eux. Ils n'ont pas le choix de se tenir tranquilles.

Il était devenu penseur, se demandant s'il dirait le fond de sa pensée, pour ce qui lui en restait, afin d'attirer davantage l'attention de Mia.

— Ça va ? Tu es fatigué ?

— Non ! Je pensais. Un jour Mia, dans quelques années, je vais leur jouer un tour dont ils se souviendront et je partirai, les poches pleines d'argent.

Il la regarda, glissant doucement la main sur sa joue.

— Tu partirais avec moi ?

Elle posa son index et son pouce de la main droite sur la rutilante alliance qu'il portait à l'annulaire gauche, en levant un peu son doigt pour le rendre plus évident.

— Et celle pour qui tu portes cet anneau ? Qu'en adviendrait-il ? Tu l'aimes encore ?

— Il y a longtemps que c'est fini nous deux. Ce n'est qu'une question d'image. Quand je partirai, je lui laisserai suffisamment de quoi vivre pour le reste de sa vie et… elle ne sera pas en peine. Et ne sois pas inquiète pour elle, elle se paie du bon temps depuis belle lurette.

— Et moi ? Si un jour je me décidais à partir avec toi et que tu te réveillais un matin et que tu en avais assez ? Je fais quoi à l'autre bout du monde, seule ? Je ne suis pas comme la plupart des femmes qui vont avec un homme pour l'aspect pratique de la chose. Je ne partirais pas avec toi pour de l'argent. J'ai déjà ce qu'il faut.

— Comment je pourrais me fatiguer d'une femme comme toi ? Tu es tout de la femme de mes rêves.

Mia ricana quand il prononça les derniers mots.

— Tu dis cela à toutes les femmes que tu emmènes au lit ?

— Dis-moi que tu me croirais si je te disais non. Tu es la seule.

— J'ai besoin de passer sous la douche avant de retourner chez moi. J'y penserai !

— Tu t'en vas ? Déjà ? Mais quelle heure est-il ?

— Minuit. Tu te souviens que je dois partir très tôt demain matin.

— Quand te reverrais-je ?

— Je pense en avoir pour moins d'une semaine. Le temps de signer et de revenir avec quelques papiers. Les États-Unis, c'est juste à côté, tu sais ?

Elle ferma la porte derrière elle et la verrouilla. Elle fit couler l'eau pour faire semblant et glissa l'équipement à l'endroit indiqué par le détective, afin qu'il le récupère. Thibault, saoul, tenta de se lever avec toute la difficulté du monde. Il finit par réussir et se rendre jusqu'à la porte qu'il découvrit verrouillée.

— Mia ! Mais pourquoi t'es-tu enfermée ? Tu me laisses entrer ?

— Désolée ! Je ne croyais pas l'avoir verrouillée. Donne-moi une seconde, j'ouvre.

Elle passa rapidement sous le jet d'eau, pour étirer le bras et déverrouiller le loquet.

— C'est ouvert ! Tu peux entrer !

Thibault sembla rassuré. Il s'était demandé si…

— Ce que tu es belle ! J'en ai oublié ce que j'avais à te demander.

— Je laisse couler l'eau pour toi ?

— Non ! Je la prendrai chez moi. J'ai trouvé. Mia, pourquoi une femme comme toi s'attacherait-elle à un homme comme moi si ce n'est pas pour l'argent ? Les femmes s'attachent toujours à un homme pour un motif autre que l'amour, avant tout.

— Et si j'étais différente ? Et si je te répondais que je te suivrais justement parce que pour moi, il doit y avoir l'amour, avant toute chose.

Titubant sur le seuil de la porte, les yeux tantôt hagards, tantôt excités par la femme devant lui, il lui avoua :

— Alors, je te dirais que tu es vraiment différente de tout ce que j'ai connu.

— Je le suis, dit-elle, sur un ton pour le convaincre. Tu verras bien ! Nous devons partir maintenant. J'aurai à peine le temps de me préparer.

Thibault l'embrassa et la serra contre lui très fort avant de la laisser à son auto. Mia pensa que les événements sont parfois si étranges dans la vie. Elle jouait le jeu à un homme habilité à jouer, lui aussi, et peut-être, pour une des premières fois de sa vie, il venait de se faire prendre au piège par une femme avec qui, malgré l'alcool, il avait été sincère plus que jamais.

12

Tous les membres de l'équipe furent joints par Mathilde, afin de vérifier la possibilité de déplacer la rencontre du jeudi suivant au lundi matin. Ce fut accepté par tous et Samuel en fut informé. Il revint le dimanche en début de soirée, sans David, resté chez des amis d'une municipalité voisine, une des faveurs qu'il avait demandée pour les vacances d'été.

Il avait pris des notes afin de s'assurer de penser à tout ce qu'il voulait dire le lendemain. Puis ses pensées furent entraînées vers un autre sujet. Il remplaça bientôt ses vêtements par son maillot et plongea dans la piscine pour quelques longueurs, espérant se libérer l'esprit.

Passé sous la douche installée près de la clôture entourant la piscine, il avait ensuite enfilé un peignoir, s'était préparé un café et était revenu s'asseoir avec un livre dans la véranda. Incapable de se concentrer, après moins d'une demi-heure, il enfila ses vêtements et partit pour la ville, où il se promena sans but précis dans les rues. Il s'était retenu depuis un bon moment déjà, mais passa bientôt chez Fannie à deux reprises sur le chemin du retour, se retenant encore de ne pas s'arrêter, le temps de s'excuser auprès d'elle de ses derniers comportements à son égard. La raison l'emporta, le convainquant de repartir vers chez lui. Il lui parlerait demain, après cette rencontre.

L'absence de Samuel à la dernière réunion avait inquiété l'équipe, même si Mathilde en avait expliqué les raisons.

— Je vous souhaite le bonjour et vous prie d'excuser mes imprévus de la dernière semaine.

D'ordinaire si sûr de lui, il cherchait par où commencer. Il jeta les yeux sur la feuille du dessus, puis releva la tête.

— Vous savez, je suis parti avec David quelques jours. J'ai eu des pensées pour l'équipe et le rôle que nous jouons dans cette société malade, un soir j'y ai pensé davantage. Bien que ce pût sembler négatif sur le moment, je pense en avoir tiré le meilleur.

Les autres étaient suspendus au bout de ses lèvres, se demandant où il voulait en venir. Fannie, la nouvelle de quelques mois seulement à présent, savait bien maintenant que ce n'était pas ses habitudes d'agir ainsi. Samuel était un homme qui allait droit au but. Tantôt émotif, tantôt rationnel, mais direct.

— Un après-midi, nous étions partis de l'auberge en vélos, avec l'idée de faire un tour dans le petit village de style vieillot de la place où nous nous étions arrêtés. Village où il y avait davantage de touristes que de résidents à cette période de l'année. Nous longions la piste cyclable depuis à peine une centaine de mètres seulement quand une auto a failli nous frapper. L'homme au volant a même poussé l'audace jusqu'à nous crier quelques injures avant de continuer son chemin. Sur un trajet d'environ cinq kilomètres au total, aller-retour, trois fois au moins nous avons sans exagérer risqué nos vies. Toujours pendant le trajet, deux autos étaient stationnées à même la piste cyclable, sans clignotant, tandis qu'une auto-patrouille est passée à quelques reprises sans même sévir, et faisant même fi du fait que ses autos furent à cet endroit. Un enfant un peu plus jeune que David demandait une crème glacée à sa mère, qui mangeait la sienne comme une vraie…

Il leva les yeux au plafond, questionnant.

— Jean, de quel surnom déjà ce Giguère se fait-il appeler ? Il s'agissait peut-être de sa sœur… Enfin ! Elle l'engueulait carrément

devant tout le monde pour lui faire comprendre qu'il n'en méritait pas. Puis, je me souviens d'un couple dans la quarantaine qui se chamaillait en plein trottoir, se lançant des insultes, d'un autre aussi, alors que nous nous étions arrêtés pour souper dans une crêperie, dont la femme fustigeait littéralement après l'homme, parce qu'il lui avait demandé d'être un peu plus discrète en allaitant leur enfant. Le restaurant était bondé quand elle lui a lancé sans gêne que c'était son corps et qu'elle en faisait ce qu'elle en voulait. Voyons voir, il y avait cette adolescente qui ne cessait de blasphémer et que son père ne reprenait pas, puis encore, cette serveuse malpropre qui critiquait sur tout – nous sommes d'ailleurs sortis avant qu'elle nous serve parce qu'elle passait son temps à se lécher les doigts en desservant les deux tables à côté –, d'autres qui laissaient tomber leur mégot sur le trottoir, d'autres encore, tandis que nous avions acheté un sous-marin pour nous arrêter le manger dans un parc, lançaient leurs contenants par terre. Enfin, il est certain que j'en oublie plusieurs, mais je m'arrêterai à ces jeunes qui, dans ce même parc, tous entièrement vêtus de noir et presque peints aussi en noir, fumaient un joint et parlaient sans but, de manière si vulgaire.

Il respira profondément, penchant la tête vers l'arrière comme pour étirer les muscles de son cou.

— Là où je veux en venir, me direz-vous ? Eh bien ! Voilà où je veux en venir. Quand nous sommes revenus à la chambre, et que David était sous la douche, je me suis fait cette réflexion : pendant que nous nous racontions, David et moi, que ces chauffards étaient stupides et qu'ils ne savaient pas conduire, alors qu'ils étaient déjà rendus loin ; et pendant que nous nous racontions que ces policiers ne faisaient pas leur travail et que cette femme à la crème glacée n'était qu'une égoïste autant que mégère ; que ces couples qui s'insultaient auraient dû se respecter ou que cette femme allaitant son enfant aurait dû faire preuve de discrétion ; que le père de cette adolescente au vocabulaire disgracieux et renifleuse aurait dû la reprendre, et que le propriétaire de la crêperie aurait dû envoyer paître cette serveuse ; et que tous les autres dont j'ai fait allusion auraient pu faire tellement mieux, j'ai repensé à ces jeunes en noir dans ce parc, et au faible espoir

qu'ils en arrivent à faire quelque chose de valable de leur vie. Il m'arrive de remettre en question l'éducation que je donne à David. Suis-je trop sévère ? Trop ferme ? Trop exigeant ? Trop discipliné ? Est-ce que je suis capable de tolérance ? Je me suis remis en question une fois que David eut été endormi, juste après qu'il m'ait entouré de ses bras et serré fort contre lui, en me disant qu'il m'aimait et qu'il avait passé une autre belle journée. Pour chaque situation, tandis que je l'observais dormir et qu'il semblait si serein, j'ai pensé à comment j'aurais réagi si David avait été en cause. Je sais qu'il n'aurait pas agi de cette façon, mais pour l'exemple, s'il l'avait fait, j'aurais été juste. Je veux dire que j'aurais agi avec justesse d'esprit. C'est un peu comme l'œuf et la poule, vous savez. À l'enfant qui fait une erreur de comportement, est-ce lui qui doit être montré du doigt ou le parent qui ne dit rien ? On met un enfant au monde, ce n'est pas pour l'abandonner à lui-même. Il faut lui apprendre le respect de sa personne et le respect de l'autre afin de lui permettre l'espoir. Si on ne lui apprend pas et qu'on ne lui exige pas cela, qu'en adviendra-t-il quand il fera face, seul, à cette jungle ? S'il ne se rappelle pas la fierté et la dignité ? J'ai un fils merveilleux, qui sait le respect, mais à qui je dois répéter les choses parfois. À force de lui répéter, de lui expliquer et d'exiger de lui, et d'agir en conséquence par mes actes, il finit par croire que ces demandes sont pour son bien. Quand il a vu ces jeunes dans le parc, qui fumaient de la drogue et qui se déguisaient pour attirer l'attention sur eux, David m'a dit qu'ils ne devaient sûrement pas avoir la chance d'avoir un père comme moi. Ca m'a fait chaud au cœur, parce que j'étais justement à réfléchir au fait que durant notre promenade à vélo, nous avions passé presque tout notre temps à parler contre des gens qui n'en valaient pas la peine, du moins, pas suffisamment pour nous faire manquer du temps précieux ensemble à parler d'eux, des gens qui avaient cherché, par leurs comportements, à attirer l'attention de façon négative.

Samuel Beaulne souriait. Les autres savaient qu'il pensait encore à son fils, mais qu'il conclurait son histoire avec le positif qu'il disait avoir retenu de sa sortie.

— Il nous faut faire attention : ne pas se laisser avoir par cette

majorité qui marche dans la noirceur, qui porte un masque dont les ouvertures ne sont pas suffisamment grandes pour voir la vie dans toute sa grandeur. Quand nous défendons ces femmes et ces hommes, ceux que nous choisissons, parce qu'honnêtes et respectueux de la vie et de qui ils sont, comme faisant partie de cette vie, concentrons-nous sur eux et ne pas nous laisser berner par cette majorité en nombre, autour. Cette équipe, elle en est venue à faire partie de moi, au point de la sentir couler en moi. Je la sais aussi importante pour vous et je suis fier d'en faire partie parce que ceux qui la composent ont cette notion de justesse et de respect en eux.

Il baissa rapidement les yeux sur la feuille, et les releva presque aussitôt, annonçant le dernier point.

— Vendredi, j'ai téléphoné à cet homme à qui appartient cette terre juste en face de la mienne. Il me l'avait offerte l'hiver dernier. Nous allons entériner l'entente devant le notaire la semaine prochaine. En voyant ces jeunes dans ce parc, je me suis dit qu'il me fallait revenir de ces quelques jours de congé avec une idée pour les aider. J'y pense encore et c'est pourquoi j'ai acheté cette terre. D'abord, je veux maintenir une certaine discrétion de ce côté-ci, au domaine. J'ai quelques idées, mais j'ai toujours été convaincu qu'en rapprochant une personne de la nature, elle prenait déjà du mieux. Je vous serais reconnaissant de me faire savoir les vôtres. Il nous faudrait installer un bâtiment, acheter quelques outils, planter des arbres, des vignes, faire des jardins de fleurs, de légumes et de fruits. Quelque chose pour leur apprendre à être fiers de ce qu'ils sont, à travers ce qu'ils apprendront à faire. Je vais aussi en parler à Serge avec l'intention qu'il souhaite prendre ce projet en main.

Ni John Scot, ni Édouard Grevisse, ni Jean Lanteigne, ni Maxime Hamelin, surtout pas Mathilde Beaulne, n'étaient surpris par les projets de Samuel. Fannie Malouin, elle, sans dire que ça tenait de la surprise, avait été subjuguée par le discours humain tout autant que moral et par la prise de position de l'homme, et la bonté et l'espoir qui l'habitait. Fière et sûre de lui, certaine d'en être follement amoureuse. Cet élan que venait de leur insuffler Samuel Beaulne, leur meneur, comme les autres se plaisaient à l'appeler, portait un message

qui aurait pourtant dû l'énergiser davantage. Cela semblait étrangement l'éloigner de lui, comme si ce discours lui avait paru si profond, si intime, qu'elle aurait voulu être la première à qui il s'en confiait, comme si cela avait pu la rapprocher de lui.

Tandis que les autres y allèrent de quelques commentaires et de remerciements, Fannie resta effacée, s'efforçant seulement de sourire à quelques reprises. Puis Samuel avait demandé si on pouvait de façon exceptionnelle, rallonger la rencontre d'une demi-heure, afin de faire le point sur les autres sujets, ce qui fut fait. Une fois terminée, on échangea des poignées de main chaleureuses, rappelant la fierté de faire partie de cette équipe. Il s'était dirigé vers elle après avoir serré les mains des autres. Elle fut presque surprise qu'il ait osé le faire. Elle le fut bien plus encore quand, en retirant sa main de la sienne, après l'avoir remerciée d'être venue, un papier resta dans sa paume, sur lequel il referma ses doigts. S'il le lui avait transmis de cette façon, c'est qu'il n'avait pas voulu que cela se sache. Elle garda la main fermée sur le précieux papier, le temps de trouver l'occasion de le glisser dans sa poche. Puis, l'impatience de savoir se faisant insupportable, et les autres ne semblant pas pressés de quitter l'endroit, elle fila vers les toilettes.

Fannie,

Je vous dois des excuses. Si cela vous convient de souper avec moi ce soir, dites-moi où et quand. J'y serai. Il est temps de vous parler de qui je suis.

Samuel

Quand elle sortit, ils s'apprêtaient à partir. Se sachant observée par Samuel, à l'insu des autres, elle déposa le papier sur sa chaise, des indications déjà griffonnées.

— En tant que mère du sauveur des justes, cela dit avec le plus grand des respects pour toi, ai-je droit à une question ?

— Une seule ? Je te trouve très raisonnable. C'est un piège ?

— En fait, c'est une question doublée d'une mise en garde.

— Voilà ! C'est déjà ça ! Et ?

— Ton discours est noble Samuel et je suis fier de ce que tu fais de ta vie pour ce qui en est de ta mission. Mais ta vie personnelle, Samuel, quand t'en occuperas-tu ? Tu demandes à l'équipe de faire preuve de justesse et de respect pour les autres et toi, pour toi, pour Fannie, que fais-tu ?

— Maman ! Édouard m'a déjà fait la morale à ce sujet. Le jour où je serai prêt à faire confiance, j'y songerai. Je n'en suis pas là. Et pour Fannie, je dois la rencontrer pour lui parler ce soir. Je vais m'excuser pour mon comportement envers elle et verrai à trouver une façon de fonctionner dans l'équipe afin d'éviter un malaise entre nous. J'ai vu de quoi elle est capable et je ne voudrais pas qu'elle nous quitte pour des raisons associées à nos vies personnelles.

— C'est louable, en partie. Mais tu l'aimes aussi. Comment réussis-tu à vivre avec cette idée, loin d'elle ? Tu es un père merveilleux pour David et cette femme est celle qu'il te faut, pourquoi t'y refuses-tu ?

— Tu ne m'avais pas parlé d'une seule question ? Je le fais pour elle, maman. Je n'ai pas à lui faire payer ce que je n'ai pas encore pardonné à l'autre.

— La faire payer, elle ? Qu'est-ce que j'entends ? Et tu crois préférable de vous faire payer tous les deux ? Ton père et moi remercions le Bon Dieu tous les jours de t'avoir, toi, comme fils. Mais, comme tu dis toi-même, quand un enfant trébuche, un parent doit pouvoir l'aider à se relever. Je souhaite que ce soir, lorsque tu la verras, tu sauras trouver non seulement une façon de fonctionner dans l'équipe, malgré cet amour que vous ressentez l'un pour l'autre, ces mots sous-entendus que tu n'oses pas prononcer, mais que tu sauras aussi lui avouer ce que tu ressens et pourquoi tu le ressens.

Elle voulut détendre un peu l'atmosphère en ajoutant la remarque suivante.

— Même ton père a osé m'avouer son amour le premier à l'époque. Tu pourrais l'imiter. N'avons-nous pas été l'image transparente de l'amour pour toi ?

— Je n'ai rien à vous reprocher maman. Vous avez été des parents uniques pour moi. Et vous l'êtes toujours.

En ricanant à son tour, il ajouta :

— Et pour papa, comment aurait-il pu laisser passer une femme aussi merveilleuse que toi ?

— N'est-ce pas ce que tu es en train de faire, Samuel ?

David devait téléphoner vers midi. À 11 h 30, Samuel se prépara un sandwich aux tomates avec un morceau de fromage. Il avait téléphoné à Serge après la conversation avec sa mère, pour lui demander s'il était libre vers 13 h. Quand le téléphone se fit entendre, il décrocha aussitôt en voyant apparaître le numéro sur l'afficheur, indiquant qu'il s'agissait des gens chez qui se trouvait David. Ils parlèrent ensemble un moment et l'enfant expliqua que Maria et Tommy, les parents de son ami Mike, pouvaient venir le conduire en après-midi le lendemain, en venant acheter des matériaux. Ils avaient discuté un peu et Samuel avait répété à son fils la question habituelle lorsqu'il était ailleurs : « Tu te souviens ? » David n'avait pas dit, lui, la réponse habituelle, laissant entendre à son père qu'il y avait quelqu'un à ses côtés. Il se limita : « Oui, papa, je me souviens ! » Samuel expliqua qu'il comprenait qu'il y avait quelqu'un à proximité et lui rappela qu'il pensait à lui et qu'il l'aimait beaucoup. Une fois l'appel terminé, il avala la dernière gorgée de café et sortit.

Il marcha jusqu'au lac, et s'arrêta un moment. Il respira lentement, savourant la vue qui s'offrait à lui. Même dans cette solitude, il arrivait à vivre des moments de grâce semblables à celui-ci. Comment pourrait-il en être autrement pour ces jeunes lorsque le projet serait en branle ? Ils ne s'en sortiraient pas tous, mais ceux qui le feraient, un jour, apporteraient aussi quelque chose d'humain à leur entourage et deviendraient par leur exemple, des porteurs d'espoir en ce monde en perdition. Il repartit du côté de la route et la traversa, pour se retrouver sur cette terre qui serait bientôt la sienne. Ce projet devait représenter quelque chose de grand, pensa-t-il, puisque dans sa tête,

les mots *La terre de l'espoir* raisonnaient en écho. De ce monde perdu, qui avait failli emporter dans sa vague des gens aussi bons qu'Édouard Grevisse, John Scot, Jean Lanteigne, Maxime Hamelin, Fannie Malouin et lui-même, était née l'équipe. Puis, de ces jeunes en fin d'adolescence et de ces jeunes adultes aperçus dans ce parc, perdus dans ce même monde, naîtrait *La terre de l'espoir*. N'était-ce pas là le rappel ultime que dans chaque personne, dans chaque événement, chaque situation, il y avait toujours quelque chose de bien ?

Il repensa à Édouard et à sa Constance, à Jean et son Anna, à sa mère et à son père, dont il connaissait leur histoire d'amour. Et de Fannie, qu'en retenait-il, lui ? La discipline et la persévérance nécessaires pour garder le cap, ce qui signifiait pour lui le droit chemin, voie qu'il avait choisi de suivre. Pouvait-elle épouser cette cause ? Il savait qu'ils étaient rares à en être capable, la plupart, parce qu'ils ne s'y étaient jamais risqués, d'autres l'avaient emprunté le temps de réaliser l'effort à fournir, d'autres encore, comme Édouard et ceux qui formaient l'équipe, parce qu'ils s'étaient sentis trop perdus et trop à l'encontre de leur conscience dans ce monde d'avant. Fannie avait été de ces derniers. Trop seule et se sentant impuissante dans ce mensonge, elle avait changé de direction. Mais dans ses yeux, quand elle avait parlé de ce métier qui avait été sa passion, il y avait encore la lueur. Maintenant qu'il y avait l'équipe dans sa vie, aurait-elle cette discipline et cette persévérance nécessaires ? Pouvait-il avoir confiance à ce point en cette femme ? Sa conscience le rassurait, en l'imprégnant d'une certitude. Mais il attendrait des preuves. C'est un peu ce qu'il lui dirait ce soir. À cette pensée, l'auto de Serge s'arrêta dans l'entrée.

— Oh ! Ne me dis pas que tu t'es décidé ? L'ermite millionnaire vient de prendre encore de la valeur aux yeux des commères. Tu t'arranges pour te faire rebaptiser. Dis-moi, c'est sérieux ?

— Je signe les papiers cette semaine. J'ai besoin de ton idée, tu t'amènes ?

Il lui expliqua les grandes lignes, ce en quoi consistait le projet, sa vision, l'intimité du domaine qu'il tenait à garder.

— L'idée est géniale. J'ai justement un neveu dont les parents traversent une mauvaise passe. Je crois que cette possibilité de s'inves-

tir dans un projet semblable lui procurerait le plus grand bien. J'ai bien une idée, tu sais. Cette terre est comme la tienne, en ce sens qu'elle jouit d'un climat favorable par sa situation. Je verrais très bien une pépinière.

— Une pépinière…

— Oui, mais un peu plus spécialisée. Je vois très bien une lavanderaie de ce côté. Cette pièce se draine bien et c'est ce qu'il faut. Tu pourrais aussi penser à rencontrer quelqu'un qui connaît les plantes médicinales. C'est la mode, tu sais. Je pense à l'échinacée et aux ifs, par exemple. Quoique l'if soit un arbuste… Il te faut penser aussi que de ces jeunes, certains s'intéresseront au projet au point d'apporter des idées.

— Il me faut penser, te plais-tu à me répéter. Et si je te demandais de penser pour moi ?

— En t'aidant à monter ce projet ?

— En quelque sorte. Ce travail que tu fais, tu ne m'as pas déjà raconté que tu en avais assez ? Si je t'offrais quelque chose ?

— Tu blagues ou quoi ?

— Absolument pas ! Je suis plus que satisfait du travail que tu accomplis dans l'écurie et sur le terrain. Tu saurais très bien combiner les deux. Tu aurais carte blanche. Seule contrainte : on se rencontre une heure par semaine pour un compte-rendu.

— Mais… c'est que s'occuper de ces jeunes, ça prend une certaine expérience et… puis, ça prend de l'argent pour partir un tel projet.

— Est-ce que ce sont les seuls arguments qui te font hésiter ?

— Franchement, oui ! J'aime travailler ici, pour toi, Samuel. Ce n'est même pas un travail en fait. Pour le reste, je n'ai pas peur de la besogne et j'aime travailler dehors, dans la nature. C'est bien certain que tout cela me plairait. Et je ne serais pas fâché de pouvoir quitter mon travail actuel. En parlant de travail, le seul autre argument est que j'ai besoin d'un peu de sous pour vivre, tu y as pensé ?

— Non ! Combien ?

— Toi, tu vas vraiment toujours au but. Comme ça ? Sans prendre le temps d'y penser ? Je sais pas trop !

— Mais oui, tu sais. Tu sais combien tu gagnes en ce moment et tu sais si ce que tu gagnes est trop ou pas assez.

L'homme se mit à rire de bon cœur.

— Cher Samuel ! T'as une idée, toi, de ce que ce travail vaut ? Et parfois, il faudra venir faire un tour la fin de semaine et…

— J'ai une idée, mais… comme je ne sais pas tout ce que tu fais dans ton travail actuel, il m'est un peu difficile de t'offrir quelque chose. Je veux être juste. Si ça peut t'aider à m'aider, ne t'inquiète pas pour le soutien à ces jeunes. Nous demanderons l'aide d'un psychologue ou d'une assistance semblable. Pour l'argent, ce n'est pas non plus un problème majeur. D'ici à ce que *La terre de l'espoir* commence à rapporter, nous définirons un budget auquel il faudra s'en tenir. Nous ferons avec pour le mieux.

— Dis-moi, il y a longtemps que tu as ce projet dans la tête ? J'ai l'impression que tu avais cette idée depuis que tu as acheté ton domaine.

— Vendredi !

— Vendredi ? Vendredi dernier ? Celui, il y a trois jours ?

Samuel haussa les épaules, laissant savoir qu'il lui faudrait se contenter de cette réponse.

— Je veux bien me casser la tête un peu pour t'aider à trouver un salaire convenable, mais faudrait partir d'une base. Aide-moi s'il te plaît.

— Une base…

— Alors ! assez discuté.

Il ouvrit le petit carnet dans lequel il prenait parfois des notes, lorsqu'il partait pour une promenade. Sur la première page blanche disponible, il nota le montant en dollars que Serge recevait comme rétribution à son travail actuel. Il lui montra en demandant :

— Ce chiffre te dit quelque chose ?

Étonné, il demanda à son tour :

— Comment peux-tu savoir comment je suis payé ?

— Ça fait beaucoup de comment cette question !

Il passa un trait horizontal sur le montant déjà indiqué pour en inscrire un autre. Celui-là te dit quelque chose ?

— Ce chiffre est précisément le double de celui que tu as rayé. Ne viens surtout pas me dire que c'est ce que l'autre qui travaille avec moi gagne ! Il passe sa journée à se traîner les pieds et à tenter de flatter le fils du patron de toutes les façons pour en arriver à faire le minimum.

— Tu promets que les deux prochaines choses que je vais te dire vont rester entre nous ?

— Si tu veux !

— D'abord, cet autre employé gagne 80 % de ton salaire actuel. Ensuite, le deuxième montant inscrit représente ton nouveau salaire si le projet dont je t'ai expliqué les bases t'intéresse. Si c'est le cas, étant donné que je signerai les papiers cette semaine, tu pourrais débuter dès lundi prochain.

— Tu m'as donné ma chance déjà une fois dans le passé en me permettant de me remettre, en faisant ce que j'aimais faire ici. Sans toi, j'aurais sombré, tu sais cela, Samuel ? Tu m'as toujours reçu comme si j'étais ton ami et tu m'as fait confiance. Tu ne m'as jamais joué de tour, ni fait de blagues déplacées, ni rien de si grave depuis que je te connais. Pourquoi moi ?

— Je t'ai donné une chance comme tu dis, mais tu es le seul responsable de l'avoir saisie au passage. Je t'ai reçu en ami parce que c'est ce que tu es devenu pour moi, et je t'ai donné ma confiance parce que tu la méritais. Et, ce n'est pas un tour, mais une faveur que je te demande, au nom de tous ces jeunes qui ont besoin d'une main pour les secourir à leur tour. Ils ont besoin de ce que tu appelles cette chance qui s'est présentée un jour pour toi. Je sais qu'on peut réussir.

L'homme, le visage empreint de gratitude, lui tendit la main.

— Je n'oublierai jamais ce jour Samuel. Et tu ne le regretteras jamais.

— J'en suis certain, Serge. J'en suis certain. Tu viens prendre une bière avant de partir, pour fêter l'événement ?

— J'aimerais bien, mais je te prendrais plutôt une limonade. Je suis sur mon heure de lunch. Je ne dois quand même pas m'organiser pour me faire mettre à la porte quelques jours avant d'avoir le plaisir de leur dire moi-même !

— Tu m'embarques ?

— Mal placé pour te dire non !

Ils parlèrent ensemble une quinzaine de minutes. Samuel demanda s'il était libre ce prochain samedi, qu'il aimerait bien organiser un souper avec quelques amis. Serge s'en dit heureux et en profita pour offrir son assistance samedi, afin de préparer les choses. Lorsqu'ils se séparèrent en ce début d'après-midi là, c'étaient deux hommes presque entièrement heureux, partageant des passions semblables, emballés par un projet commun auquel ils croyaient, mais des hommes seuls, sans femme à leur côté.

Fannie était anormalement nerveuse, semblable à cette fois où elle était allée le retrouver chez lui. La nervosité ne tenait pas tant de le revoir, mais de penser qu'encore cette fois, la soirée pourrait se terminer de façon très différente de ce qu'elle souhaitait. Elle enfila un pantalon noir et compléta le tout avec un chemisier de la même couleur. En passant devant le miroir pour replacer ses cheveux, elle pensa le noir inapproprié, ridicule même, pour une telle occasion. Il fallait plutôt inciter de la vie à cette rencontre, ce qu'elle fit, en choisissant cette fois une jupe couleur moisson et un chandail de la même couleur, mais d'une teinte un peu plus claire. Elle enfila sa montre et vaporisa une légère touche de son parfum préféré dans son cou, au niveau des carotides, un truc qu'elle avait appris jadis pour prolonger l'effet. Elle récupéra ses clés à l'endroit habituel et, comme elle allait mettre le pied dehors, revint à l'intérieur, refaisant le trajet jusqu'à la garde-robe de sa chambre pour prendre ses souliers noirs à talons plats.

Ils se retrouvèrent au restaurant à une seconde près. Il ouvrit la porte en la laissant passer la première, ce qui ne la surprit pas du tout. Une fois à l'intérieur, ils avaient le choix des places, en ce lundi soir où l'heure d'affluence, si on pouvait dire, était déjà chose du passé. Ils choisirent une table dans la verrière, à l'extrémité sud, dans laquelle

il n'y avait plus de clients. Ils y étaient installés depuis une dizaine de minutes quand Fannie lança faiblement un « Non ! pas ça ! » Ses voisins, un couple d'une cinquantaine d'années, gentil, mais toujours trop curieux, qui demeurait au premier niveau du même duplex qu'elle, arrivait. Ils s'installèrent à deux tables de la leur.

— Je suis désolée, ce sont de gentilles personnes, mais je ne me vois pas rester ici à me faire espionner le temps de notre repas.

— Partons ! Allons ailleurs.

— Mais… ?

— À cette heure, ils vont penser que nous quittons, et quand nous serons sortis, advienne que pourra.

— Vous avez raison. Advienne que pourra.

Ils n'étaient pas levés qu'ils entendirent :

— Fannie ! Mais quelle belle surprise ! Comme le monde est petit, non ? Habiter à la même adresse et se retrouver à la même heure au même restaurant. Quel hasard ! Mais… petite cachottière ! Vous ne nous aviez pas dit que vous aviez un cavalier.

Fannie, par simple politesse, fit les présentations.

— Monsieur et Madame Labonté. Samuel.

— Samuel ?

— Jeannine ! insista son mari. Laissons-les profiter de leur soirée. Ils allaient partir. Ils ont sûrement des choses à faire.

Samuel prit la parole, alors que l'homme s'attardait de nouveau dans son menu.

— Si je puis me permettre, le spécial du jour numéro deux est excellent ! Mais demandez un peu plus de légumes si vous les aimez, je trouve qu'ils n'en mettent pas suffisamment. Comme vous dites, monsieur Labonté, nous avons quelque chose de prévu. J'ai eu plaisir de vous rencontrer. Bonne soirée !

Il prit la main de Fannie, en lui disant presque tendrement, mais à la hâte :

— Tu viens, Fannie ? On va être en retard !

C'est ainsi qu'ils sortirent main dans la main. Fannie, d'abord déçue de l'arrivée de ses voisins, aurait déjà voulu les remercier pour ce geste qui découlait de leur présence. Une fois dehors :

— Prenons mon auto si vous voulez bien. Je viendrai vous conduire.

— Je veux bien ! Le numéro deux, vous connaissiez vraiment ?

— C'est important ? Vous vouliez le prendre pour apporter ?

— Jamais ! Un plan pour que mes voisins fassent pareil et qu'ils nous invitent à aller le manger chez eux.

— À ce point-là ?

Ils tournèrent d'une rue à l'autre une dizaine de minutes environ avant de s'arrêter dans le stationnement d'un restaurant.

— Vous connaissez ?

— Non ! Mais j'en ai entendu parler en bien. Ça me va !

— Je suis venu à quelques reprises avec David. Et ne lui dites jamais que j'y suis venu sans lui. Il m'en voudrait pour quelques jours.

Tout compte fait, Fannie se sentait beaucoup plus à l'aise à cet endroit. La musique était agréable, l'éclairage apaisant, et la dame venue leur servir un verre d'eau en même temps qu'elle leur avait expliqué le menu avait été d'une gentillesse parfaite. Elle avait demandé s'ils prendraient un apéritif ou du vin, ce à quoi ils avaient répondu qu'ils prendraient du vin maison rouge ; et s'ils mangeraient, ce à quoi ils avaient aussi répondu oui.

Samuel garda les yeux sur le menu à peine une minute, ayant déjà fait son choix, tandis que Fannie le lisait encore. Sans presque lever les yeux, elle demanda :

— Est-ce que vous me conseillez le numéro deux, ici aussi ?

— Le deux est un excellent choix, et je suis sérieux cette fois, pour l'avoir essayé. Un choix de légumes intéressant et varié avec des morceaux de poulet, sur lesquels on ajoute une sauce juste un peu sucrée. Je vous laisse regarder. N'hésitez pas si vous avez des questions. J'ai essayé quelques plats.

— Rien à voir avec le menu, mais qui s'occupe de David quand vous partez comme ce soir ?

— Partir comme ce soir est relativement rare pour moi. Il m'accompagne presque toujours. Il est chez des amis qui ont aussi un fils. Il m'avait demandé de rester dormir chez eux un soir ou deux durant le congé scolaire. Quand nous sommes revenus de cette balade

de quelques jours, nous nous sommes arrêtés pour souper chez ces amis, qui l'ont bien sûr invité. Il a téléphoné ce midi, il revient demain.

— Quand vous parlez de lui, vos yeux brillent, vous saviez ?

— C'est sans doute l'amour que je ressens pour lui. Qu'est-ce que vous aimez comme nourriture ? Ça pourrait m'aider à vous aider à choisir.

— Je vais vous poser une question très sérieuse. Est-ce que vous avez posé la vôtre parce que vous êtes pressé ?

Il regarda sa montre qui indiquait 20 h 25, alors que la dame vint leur servir le vin.

— Pressé ? Pas nécessairement ! Je vous dirais que ça dépend plutôt de vous. Il est 20 h 25. Si on considère qu'il y a un peu plus de trois heures et demie entre 20 h 25 et minuit, et que nous devons penser que votre auto est à dix minutes d'ici…

— Le restaurant ferme à minuit ?

— Oh ! ils peuvent étirer un peu, vous savez. Non ! c'est surtout que minuit est l'heure où je me transforme en crapaud.

Fannie pouffa de rire, une réaction spontanée à laquelle Samuel ne s'était pas attendu, mais qu'il appréciait.

— Je veux voir ça ! Mais laissez vos clés sur la table. Je vous avertis tout de suite, je ne me laisserai pas conduire par un crapaud.

Puis, comme elle allait hésiter, elle se décida plutôt à prendre les devants.

— À moins que…

Samuel ne vit pas le piège.

— À moins que ?

— Que vous me disiez le truc pour retransformer le crapaud en Samuel Beaulne.

— Je vous avoue que je n'y ai jamais pensé. Je rentre toujours très tôt chez moi.

Fannie Malouin pouvait devenir très perspicace parfois, et Samuel Beaulne allait s'en rendre compte.

— Alors, vous êtes pressé !

Mais, elle allait réaliser à son tour que Samuel Beaulne avait la répartie facile.

— Ce soir, courtois, sans être pressé. Vous ?

— Courtoise, sans être pressée. Et pour tout vous dire, inquiète.

— Inquiète, par rapport à ce que j'ai à vous dire à propos de moi ?

Elle confirma qu'il avait vu juste par un signe de la tête.

— Nous vous trouvons quelque chose à manger maintenant ?

De nouveau, elle fit le même geste, en baissant cette fois la tête vers le menu. Après quelques secondes, un sourire béat transforma ses lèvres.

— Je ne me rappelle pas avoir lu quoi que ce soit de drôle dans ce menu. Vous me racontez ?

— Cher Samuel Beaulne, alias le crapaud après minuit, je crois qu'il est question de votre petite amie.

Il se demandait bien ce qu'elle allait sortir cette fois.

— Ma petite amie ? Allez-y ! Payez-vous ma tête !

— Mais, je ne suis pas responsable des potins de ce menu. Il faut demander à cette dame pourquoi on y parle d'elle dans ces pages.

— D'elle, qui ? Vous allez vous étouffer si vous vous retenez davantage.

— Pas vraiment d'elle, mais plutôt… de ses cuisses.

— De ses cuisses… Franchement ! Des cuisses de grenouille, et vous croyez que ce pourrait être la petite amie du crapaud ? Ce serait un fameux hasard que la grenouille en cause se trouve être la petite amie du crapaud en cause. Je n'ai jamais pensé que vous aviez un tel sens de l'humour.

— Et moi, donc !

— À ce repas de mise au point… et de découverte ! tandis qu'il levait sa coupe, attendant la sienne.

— Qui viendra, je l'espère, apaiser mes inquiétudes.

Ils portèrent leurs coupes à leurs lèvres, tandis que Samuel, sans quitter ses yeux, tentait de saisir le message qui en émanait.

— Si vous êtes indécise entre quelques choix, nous pouvons prendre des repas différents et demander des assiettes vides. Nous pourrons échanger des choses.

— Cette idée me plaît bien.

Ils finirent par convenir des plats qu'ils prendraient. Le numéro deux fut choisi, de même que le quatre, après avoir demandé son avis à la dame qui les servait.

Ils parlèrent à tour de rôle des choix qu'ils avaient faits au cours de leur vie, où ces choix les avaient menés, ce qu'ils en avaient compris, et se racontaient leurs rêves. Sans trop le réaliser, le repas fut terminé.

— Je vous écoutais parler cet avant-midi. Votre rêve, votre mission est noble Samuel, quand il en est des autres autour de vous, mais vous ? Quelle est cette mission pour ce qui vous concerne intimement ? Pour ce qui concerne votre vie personnelle ? Il y a David, je sais, mais, je veux parler d'une femme avec qui partager cette vie. Ne me dites pas que le genre d'homme que vous êtes ne s'y arrête jamais ?

Un sourire las sur les lèvres, il la regardait, un peu envieux peut-être, si convaincue, si imprégnée de vie.

— En quoi ce que je fais de ma vie personnelle vous concerne-t-il, sauf si ce n'est que ma manière d'être avec vous est devenue inacceptable et que je suis ici pour m'en excuser ?

— Votre vie personnelle me concerne en ce sens que… en ce sens que si… si j'étais certaine de ne pas être celle qui pourrait partager avec vous cette vie et ces rêves, votre vie personnelle ne me concernerait pas…

Fannie prenait conscience que le sujet portait maintenant exclusivement sur les sentiments amoureux à l'égard de Samuel. Elle pensa qu'en se dévoilant de manière plus intime, il l'imiterait.

— …mais elle me concerne pour la raison que vous êtes l'homme pour qui je ressens de l'amour. Ça semble différent pour vous, mais votre façon de vous comporter à mon égard me fait croire que vous ressentez quelque chose pour moi en fin de compte très semblable à ce que je ressens pour vous. Et si cette croyance que j'ai contient la moindre parcelle de vérité, nous sommes en train de passer à côté de quelque chose de très grand que j'appelle l'amour. Si malgré tout, ne pas vouloir accepter que vous puissiez m'aimer est votre choix, je mérite d'en connaître les raisons.

— Vous n'êtes pas en cause Fannie. Vous êtes une femme tout ce qu'il y a de bien. Mais je ne peux pas vous aimer en ce moment. Et je n'ai pas toutes les réponses.

— Je ne suis pas en cause ? Je suis là à vous faire une déclaration d'amour que vous aviez déjà devinée et je ne suis pas en cause ? Quel espoir puis-je entretenir pour nous ?

— Je ne peux rien vous promettre, Fannie. L'amour à venir pour une femme est la seule chose dans ma vie dont je ne suis pas certain au point de m'engager, vous comprenez ?

— Et quel nom donnez-vous à ce que vous ressentez pour moi ?

— J'étais venu ici ce soir avec la seule intention de m'excuser, avec l'espoir que vous acceptiez mes excuses, et trouver une façon convenable de poursuivre notre mission commune dans l'équipe sans nous blesser constamment.

— Il y a deux façons de voir la chose Samuel, la vôtre étant bien différente de la mienne, je pense.

— Et quelle est la vôtre ?

— J'accepte vos excuses, tel que vous le souhaitez, et nous poursuivons notre mission commune dans l'équipe, tel que vous le souhaitez aussi. Là où nos idées diffèrent, c'est la partie qui vient. Pour vous ; on se dit vaguement bonjour une fois par semaine, les jours de rencontre, et voilà ! Chacun retourne à sa routine ensuite, sans plus. Pour moi ; suivant le bonjour les jours de rencontres, on se fréquente, même s'il vous fallait débuter lentement, afin d'apprendre à nous connaître davantage. Et dites-moi très franchement : qu'avez-vous à perdre Samuel ? Même si ça ne marchait pas ? Qu'avez-vous à perdre ?

— Et si je choisissais ma façon ? Vous accepteriez pour quelque temps ? Quelques semaines, quelques mois peut-être. Je n'en sais rien !

— Vous répondez à mes questions par des questions Samuel. Dites-moi si quelque chose vous déplaît de moi. Répondez au moins à cela pour moi.

Leur serveuse se pointa, Samuel en profita pour demander l'addition. Fannie espéra qu'elle aurait à retourner à la caisse pour la préparer, tandis qu'elle la récupéra plutôt dans son tablier.

— Quand vous êtes prêt à payer, vous me faites signe.

— Je suis prêt !

Fannie espéra cette fois qu'il paie avec une carte de crédit et qu'elle doive retourner à la caisse. Tout jouait contre elle, Samuel sortit quelques billets de sa poche pour payer.

— Je n'avais pas vu l'heure. Je vous conduis à votre auto. Vous êtes prête ?

Elle se leva sans dire un mot, et passa la première d'un pas si pressé, qu'il n'eut pas le temps de lui ouvrir la porte. Une fois à l'auto, il lui ouvrit la portière, puis la referma une fois qu'elle fut bien assise. Elle ne dit rien et resta silencieuse pour toute la durée du trajet. Une fois rendu au stationnement où était l'auto de Fannie, Samuel prononça les premiers mots depuis ceux du restaurant.

— Je suis désolé. Je sais que vous êtes déçue, fâchée même, contre moi.

Elle tourna la tête vers lui.

— Mais vous ne répondrez pas à ma question, n'est-ce pas ?

— Rien !

— Pourquoi ne rien dire ?

— Rien ! est la réponse à votre question au restaurant. Rien ne me déplaît de vous, bien au contraire.

— Mais alors Samuel, tandis qu'elle posa une main sur la sienne, pourquoi nous refuser cet amour ?

Samuel se retint de ne pas poser sa main libre sur celle de Fannie, celle déjà posée sur la sienne et dont il ressentait partout en lui l'extrême douceur. Il se contenta de la regarder, incapable de répondre.

— Il vous faut partir maintenant, Fannie. S'il vous plaît.

Elle serra sa main comme pour lui faire savoir qu'elle aurait tant voulu comprendre et qu'elle voulait tant pour eux, puis sortit. Il attendit qu'elle se soit éloignée avec son auto avant de partir à son tour, en direction de chez lui.

13

— Quand vous relevez le coin du tapis sur une histoire de drogue ou de pots-de-vin, mon expérience pour ce genre d'enquête m'a révélé que vous ne savez jamais jusqu'où ça vous mènera.

Jean Lanteigne avait pris les dernières minutes à faire le point sur cette enquête qui mettait en jeu deux policiers et Giguère, dit le cochon. Son contact l'avait instruit d'informations privilégiées qui le mettraient tout droit sur le chemin d'un très gros coup. Ce coup impliquait au moins cinq personnalités de la place, et laissait supposer des ramifications sur tout le territoire que Giguère voulait s'attribuer, en en prenant le contrôle. Mais cette personne que Jean se limitait toujours à nommer son contact, pour cette fois, demandait gros, en fonction du risque. 10 000 $ en coupures qu'il serait impossible de repérer.

Fannie, qui avait l'habitude de suivre Samuel du coin de l'œil, l'avait observé impassible face à la dernière demande. Quand il fut certain que Jean avait terminé son histoire, il fit part de sa pensée.

— Malheureusement, vous savez comme moi que cette justice surprotège ce genre d'escrocs. Ils se font prendre, jurent avoir tout perdu l'argent qu'ils ont volé ici et là, se font défendre aux frais des contribuables et, parfois, vont passer quelques mois dans le confort d'une prison, pour en ressortir pattes blanches, avec tous ces beaux dollars à dépenser. Pendant ce temps, ceux qui se sont fait escroquer, et je parle au nom des honnêtes gens seulement, doivent payer de

leur poche pour se défendre avec si peu de chance de récupérer quelque chose. Le message de cette justice : « Vous avez perdu gros, votre chemise peut-être même, demandez notre aide, on vous promet de perdre encore davantage. »

John et Édouard hochaient la tête, approuvant entièrement ce que Samuel avançait.

— Jean ! Ce contact que tu as, quel est le genre de vie qu'il mène ? Je veux dire, il mène une vie rangée et saine ?

— Il a mis sa vie d'escroc de côté il y a trois ans. Sa femme allait le quitter avec leurs deux enfants. Il est à son compte maintenant, dans quelque chose d'honnête. Il me donne des informations ici et là, question de se repentir un peu. En échange, il me demande de les protéger de mon mieux. Il sait que je ne suis qu'un détective et que ce n'est pas suffisant, mais c'est correct pour lui. Il ne veut pas de la police parce qu'il y a trop de combine avec la pègre. L'argent est une façon de protéger les siens au cas où il lui arriverait quelque chose. 10 000 $, c'est gros, mais le coup est énorme, j'en suis certain. Enfin, j'ai le sentiment que les retombées nous feront éventuellement récupérer cet argent, en nous permettant de récupérer quelques causes.

— S'il n'y a pas d'objection, au nom de l'équipe et de notre cause, je suis disposé à donner à cette personne l'argent qu'il demande. Je suis d'accord avec Jean que cet argent devrait nous revenir d'une façon quelconque reliée à cette information. Je le prendrai donc sur un compte spécial personnel. Quand des rentrées se feront, je me rembourserai le moment venu.

Tous approuvèrent la décision.

— Eh bien Jean, il semble que la parole te revienne encore. Parle-nous du prochain dossier.

— Le cas Thibault. Hum ! Hum ! Il est en ce moment tel un presto auquel on retient le bouchon pour empêcher la vapeur de sortir. Ça lui a déjà occasionné une gaffe majeure. Dès la réception des photos et du DVD, il a téléphoné à un de ses confrères, impliqué avec lui dans une histoire de pots-de-vin combinée à du chantage. Il lui a expliqué de faire attention à la moindre bonne femme qui s'approcherait de lui. À la suite de ce téléphone, j'ai eu une idée qui

pourrait nous rapporter plus tard : celle de garder cette Mia dans le coup, mais à distance. J'en ai discuté avec Édouard et Fannie. Ils ont trouvé l'idée bonne, d'autant plus que cette femme, même impliquée, restait en sécurité. J'ai demandé à la fille de le rappeler au moment où je le déciderais, de façon qu'elle ne lui parle pas personnellement, et qu'elle lui laisse plutôt un message vocal. Elle a vraiment mis le paquet. Je vous fais écouter :

Gilles ! pleurait-elle, *Gilles, pourquoi m'avoir mise dans ce pétrin ? Je t'ai parlé de cette histoire de papier parce que tu disais vouloir m'aider et… je t'ai fait confiance, Gilles. Pourquoi m'avoir dénoncée ? La seule chose mal que j'ai à me reprocher est celle d'avoir changé mon identité pour un temps, afin d'aider mon frère. À cause de toi, nous risquons maintenant d'être extradés. Comment as-tu pu faire une telle chose ? Nous nous sommes à peine vus, mais… mais, j'avais pourtant eu le sentiment que je pouvais avoir confiance en toi. On m'oblige à raccrocher. Je dois te…*

La conversation coupait là-dessus.

— Vous imaginez Thibault quand il a entendu cela ? Tout compte fait, ça donne même plus de crédibilité à l'affaire en déstabilisant le bonhomme. Il ne veut ni perdre son prestige, ni la femme, mais à choisir, je crois qu'il en est au point où il la choisirait, elle. Ça laisse place à la tentation : « Plus tu en dis juge Thibault, plus on te donne d'indices à propos d'où se trouve la douce. » Il reste deux jours aux cinq que je lui ai donnés pour remettre sa démission, ce qui lui permettrait de sauver la face en gardant le faux masque de l'honneur qu'il porte depuis toutes ces années. Sinon… ce sera sa fête. À moins de questions ou commentaires de votre part, ça résume où nous en sommes.

— Comme vous le savez, ce n'est pas le genre de chose que j'aime à faire, mais parfois, le manque de scrupules de certaines personnes, si on veut maintenir une certaine intégrité et donner une chance à d'autres qui sont honnêtes, nous incite à le faire en dernier recours. Dans ce cas, une fois Thibault hors scène, le temps d'arranger les choses, il faut s'attendre John, à ce que tu doives être un peu plus

présent. D'autant plus qu'il y aura peut-être cet autre juge qui sera écarté le temps d'une enquête. J'ai nommé John, mais chacun d'entre vous aurez votre lot de besogne ces prochaines semaines. Il faudra profiter de l'occasion pour pousser nos causes pendant que l'air sera un peu plus respirable dans la place.

Édouard et Fannie expliquèrent le détail de la liste qu'ils avaient dressée. Le premier expliqua enfin qu'après quelques mois, le dossier d'appel pour cet homme emprisonné par erreur pour meurtre serait entendu. Il en avait eu confirmation la veille. Samuel intervint :

— Et nous n'avons toujours pas retrouvé l'homme que votre témoin dit être le vrai meurtrier ? Cela réduit vos chances de beaucoup.

— Oui ! Mon client en est bien conscient. Mais c'est l'option qu'il a tout de même choisie, en expliquant avec raison qu'il risque sinon de ne jamais avoir de nouveau cette chance si le vrai meurtrier n'est jamais retrouvé. Il espère qu'avec les preuves accumulées à ce jour, le juge saura à tout le moins en mesure d'en déduire que ce ne peut être lui qui a commis le meurtre.

— Jean, j'imagine que si tu avais du nouveau, tu nous en aurais tenus informés.

— J'ai pratiquement tout viré à l'envers pour trouver quelque chose. Malheureusement, mes pistes n'ont mené à rien. Édouard, quelle est la date de l'appel ? J'aimerais essayer une dernière tentative, sans grand espoir, par contre.

— En novembre. Ça nous laisse encore quelques mois.

Puis vint le tour du journaliste, Maxime, qui annonça pour sa part qu'en plus d'aider les autres et de continuer à produire quelques reportages-chocs, il avait pris une entente avec un journal pour une chronique hebdomadaire d'une demi-page. L'idée sera de dénoncer le ridicule ou la malhonnêteté flagrante. Il fit circuler quelques photos et petits articles afin de servir d'exemple. Un avocat véreux qu'ils suivaient à la trace et pour lequel ils avaient plusieurs documents de preuve, sortant d'une salle de cour avec un baiser de rouge à lèvres sur la joue, à proximité de la bouche, après avoir « gagné » SA cause. La facture très salée d'un autre avec forces détails, la conversation déplacée d'un notaire, pour lequel la Chambre des notaires n'a pas

voulu émettre de sanction, une série de photos prises toutes les quinze minutes, pendant tout un avant-midi, d'un employé de la ville en devoir assis en bordure d'un parc, arrêté pendant quatre heures au même endroit près d'un poteau d'arrêt, et parlant la plupart du temps au téléphone ou en train de faire la sieste. D'autres encore démontraient, dans un intervalle de vingt minutes, six véhicules dont un camion de la ville, en autant d'endroits, stationnés dans la piste cyclable, juste après le souper, en pleine période d'achalandage, alors que deux autos-patrouille passent sans même donner d'avertissement.

La chronique s'intitulera *Et si c'était à vous de juger ?* Chaque photo ou texte que je recevrai du public, par l'entremise du journal, sera validé pour le sérieux de l'affaire. J'ai négocié une autre demi-page, celle-là pour les bons coups. Par exemple, si tu veux Samuel, ce serait bien d'y parler de ton projet *La terre de l'espoir* afin d'attirer quelques âmes perdues.

Samuel sourit.

— J'y songerai ! Tant que le nom de l'ermite millionnaire n'y apparaît pas. Tu avais autre chose à ajouter sur ta partie ?

— Non ! C'est tout pour moi !

— Les autres ?

Des mains et des têtes faisaient signe qu'il n'y avait pas d'autre point au programme. Samuel remercia l'équipe en se levant.

— Je ne vous retiens pas plus longtemps. Nous avons des semaines chargées ces temps-ci et les prochaines ne s'annoncent pas plus calmes. Je vous rappellerai seulement de trouver du temps pour vous ressourcer : nature, livre, exercices, musique, et du temps avec les vôtres.

Fannie ne l'avait pas quitté des yeux depuis qu'il s'était levé, la dernière partie de sa dernière phrase en écho dans sa tête : « … et du temps avec les vôtres ». Pour elle, les siens étaient devenus Samuel et David, nonobstant sa mère et cette équipe. Elle fut la dernière qu'il avait regardée, brièvement, pour ne pas prolonger le malaise.

Il était prestement retourné dans la maison, rejoindre sa mère et David.

— Tu veux prendre le temps de dîner avec nous avant de retourner à la maison ?

— Pas cette fois, je te remercie. Ton père m'attend pour faire quelques commissions. Nous irons d'abord dîner quelque part.

— Tu lui as parlé pour samedi ?

— Samedi ? Oh ! le souper prévu la semaine dernière qui a été reporté. Oui ! Nous y serons avec joie. Dis-moi, toute l'équipe y sera ?

— Tous !

— Tous ! C'est très bien ! Tous accompagnés ?

— Maman ! Les questions directes, tu connais ? Fannie ne le sera pas, contrairement aux autres.

— Mais elle viendra… Elle a confirmé ?

— Oui !

— Je dois y aller maintenant ! Ton père va penser que je l'ai oublié.

— C'est déjà arrivé ?

— Non ! Et je te donnerai une réponse… directe, comme tu dis. Ton père et moi, nous avons eu nos différends et nos désaccords, sans les compter. J'ai tellement appris de la vie avec cet homme à mes côtés. Il me donnait la force d'accepter des choses de moi dont je n'aurais pas été capable sans lui. La force aussi de mettre une distance entre mes élans émotifs et moi. Ton père est un homme unique. Il est Le mien. Il me dit être La sienne. Chaque matin, en me réveillant, et chaque soir avant de m'endormir dans ses bras, je remercie la vie de vivre un tel bonheur auprès de lui. Je demande aussi de partir avant vous deux. Je serais trop démolie sans l'un ou l'autre.

Samuel s'approcha d'elle pour la serrer contre lui.

— Ne dis pas de telles choses maman ! Un jour, papa et toi, quand vous serez très vieux et encore autonomes, et que vous aurez choisi votre moment, vous partirez ensemble. Papa aussi ne serait

plus lui sans toi. Mais vous avez tellement de belles années encore devant vous. Pense seulement au bonheur que t'apporte chaque nouvelle journée.

— Samuel, la certitude que je ressens quand je regarde Fannie, est la même que j'ai ressentie pour ton père. Ne la laisse pas passer ! Cette femme est la tienne. Ne la laisse pas passer.

Samuel ne dit rien, tandis que sa mère passait la porte.

— Dis bonjour à David, et à samedi.

— Je lui dirai. À samedi, maman.

— David, que dirais-tu d'une petite pointe de pizza ce midi ?

— Pizza ? On fête quoi ?

— Ce qui te vient à l'idée. Mais auparavant, partageons une pomme. Il faut traverser rejoindre Serge en face. Il a des choses à me montrer. Tu viens avec moi ?

— Je te suis papa !

— Voici le premier croquis fait par cette femme que je connais, expliqua Serge. Celle dont je t'ai parlé qui fait des plans d'aménagement extérieur. C'est un projet un peu particulier pour elle, mais elle s'est montrée emballée par l'idée. Je m'en suis tenu à cette idée que je t'avais exprimée, soit de nous préparer un plan qu'on peut avancer de jour en jour, avec des priorités si cela est. C'est très, très bien, tu vas voir. Premièrement, tu voulais préserver l'intimité du domaine, alors voici ce qu'elle a suggéré. En bordure de la route, sur une largeur de cinq mètres, une bande de gazon serait aménagée, sur laquelle viendraient s'ajouter des arbustes de différentes espèces. Elle nous fournira un autre croquis pour cette bande dans les prochains jours, selon la proposition que tu accepteras. Nous avons vérifié avec

l'inspecteur de la municipalité. Il n'y a pas de problème à ajouter une entrée sur la route qui fait le coin, au nord. Celle-là pourrait servir d'entrée principale pour le va-et-vient. Voilà ce que ça donnerait : tu tournes le coin, à droite, pour aller vers l'est, en longeant une bande identique à celle que je t'ai montrée pour ici sur toute la longueur, sauf pour une portion de cinquante mètres qui servira à faire découvrir la nouvelle entrée. Nous y reviendrons, mais pour l'instant, revenons à ici. Derrière cette bande de gazon, nous planterons – dans son excitation, l'homme était passé du conditionnel au futur simple – deux rangées de pins qui, fournis d'aiguilles à l'année, préserveront l'intimité. Derrière ces pins, qui finiront par grandir, une largeur de sapins de culture sera mise en place, dont deux rangées de sapins bleus suivies de deux ou trois rangées de sapins verts, qui seront vendus pour Noël, chaque sapin remplacé par un autre une fois coupé. Tu n'es pas obligé d'attendre à la fin si tu as des commentaires. Tu peux aussi m'arrêter et poser des questions si tu veux.

— C'est très bien jusqu'à présent. Je t'écoute avec beaucoup d'intérêt, voilà tout !

David regarda Serge en voulant dire : « Ce que papa te dit est vrai. C'est très intéressant ! Continue ! »

— Bon ! Donc, nous avons la bande de gazon, les pins, les sapins, puis pour enchaîner avec l'idée des conifères, deux rangées d'ifs suivront. Audrey, celle qui a dessiné le croquis, est consultante en aménagement extérieur, mais a aussi une formation en agronomie. Les ifs peuvent être vendus comme de simples arbustes pour l'aménagement d'une pelouse ou à des grossistes pour en extraire quelque chose qu'elle m'a nommé afin d'en faire un produit de santé naturel. Si nous voulons, nous pourrions aussi en venir à faire ce produit nous-mêmes.

Il montra du doigt l'entrée actuelle, située juste en face du domaine.

— Pour la question de l'entrée existante, Audrey suggère de la garder, en la modifiant pour la seule utilité de pouvoir traverser facilement du domaine à ici.

Il sortit une feuille quadrillée de la chemise laissée sur la table de pique-nique, installée par Serge.

— O.K ! Nous sommes ici. Voici la route et le fossé, et là, l'entrée qui traverse vers la terre. Cette route, étant relativement peu fréquentée et d'une bonne largeur, il n'y a aucun projet de réfection à venir, ceci confirmé par l'inspecteur. Pour nos besoins, il faudra voir à creuser le fossé d'une quinzaine de centimètres afin de permettre un meilleur drainage, ce qui permettra par la même occasion de le nettoyer. Le ponceau actuel sera remplacé par un nouveau, de la même longueur. Un muret de pierres, chaque côté, sera érigé de façon à s'harmoniser avec le décor, tandis que le dessus, sera fait de pièces de bois transversales et de ciment, suffisamment solide pour passer avec les chevaux et même une lourde charge. Une clôture faite de vieilles perches bloquera le passage, laissant seulement la place pour traverser à pied, sans avoir besoin de l'ouvrir. Une fois de l'autre côté du fossé, donc de l'entrée, un chemin de gravier fin se dessinera jusqu'au bâtiment, dont nous parlerons bientôt. Pour l'autre entrée, afin d'accueillir les camions et véhicules lourds, il faudra installer un ponceau ayant la capacité nécessaire, mais la finition sera semblable au premier.

Il expliquait les changements tandis qu'il remplaçait les feuilles, afin de prendre celle référant à la prochaine entrée.

— J'explique en gros le reste du projet, mais Audrey voulait prendre un peu de temps pour y voir clair. Toujours si l'idée te plaît, elle propose de garder un cachet nature, en préservant l'authenticité des lieux et en l'ajustant à ce que nous voulons en faire. En fait, cet endroit doit surtout rester un lieu apaisant, qui donne envie d'y rester. Elle songe à un étang ou un petit ruisseau de ce côté, où il serait facile de renouveler l'eau avec cette source qui coule continuellement. Quelque part ici, on installerait un panneau en bois pour annoncer *La terre de l'espoir*. Le chemin, qui serait plus large que l'autre que je vous ai montré tantôt, mais du même genre, s'avancerait jusque derrière la rangée d'ifs. À partir de cet endroit, il y a place à l'imagination. Audrey propose d'y ériger un bâtiment du genre chalet quatre saisons dont les dimensions seront précisées quand elle connaîtra mieux le besoin ; question que je me suis notée sur une feuille avec d'autres, pour tantôt. Lorsque ce sera défini, s'il subsiste une possibi-

lité de devoir agrandir ce bâtiment dans le futur, elle conseille qu'au moment de la première construction, il faudrait prévoir l'aménagement du chalet et du terrain, de façon à pouvoir facilement le faire, sans devoir impliquer de gros travaux pour ce qui sera existant à ce moment. Par ailleurs, comme nous ne savons pas à ce moment-ci du projet toutes les idées qui viendront s'ajouter au fur et à mesure de la métamorphose, elle propose de garder toute la portion à l'intérieur du tracé en vert, libre. Par libre, elle entend sans gros arbre, sans lac ou étang ou, de tout ce qui demanderait un travail laborieux à déplacer. Nous pourrions mettre des arbustes, de petits arbres fruitiers, terminer l'entrée en forme de grand cercle ou quelque chose semblable encore, même des tentes s'il manque d'espace dans le chalet. L'idée reste que si un jour, comme elle le pense, nous décidons d'encourager nos jeunes en faisant connaître davantage ce qu'ils font de leurs dix doigts, nous pourrions ériger un autre bâtiment afin de pouvoir y vendre les produits de *la Terre de l'espoir*. En dehors du cercle, pour la centaine d'acres restants, elle va nous revenir avec des idées. Elle m'en a déjà énuméré quelques-unes, mais elle doit vérifier pour d'autres, pour ce que nous permet cette terre noire sur fond de terre mi-glaiseuse. La lavande semble intéressante, le tournesol, l'échinacée… Elle m'a montré un livre rempli de toutes sortes de plantes avec lesquelles produire des huiles ou onguent naturels et thérapeutiques. J'oubliais ce rond en bleu. Sur environ deux acres, on retrouve une centaine de petits érables suffisamment matures pour les entailler d'une ou deux entailles. Au moins une cinquantaine d'autres le seront d'ici deux à trois ans. Cette pointe rejoint une érablière de trois mille entailles, située sur la terre voisine dont je connais bien le propriétaire. Je sais de bonne source qu'il a déjà offert à quelqu'un de fiable qui voudrait s'occuper de la nettoyer et de l'entretenir, de l'entailler. Qu'il pourrait même utiliser la vieille cabane toujours en place ! C'est une possibilité intéressante qui pourrait représenter une activité lucrative pour *La terre de l'espoir*. Sinon, si nous décidons de nous en tenir aux érables de cette terre, nous pourrons nous fabriquer une petite installation artisanale pour débuter. C'est en gros ce que j'avais à te montrer pour l'instant. Si cela ressemble à ce à quoi tu pensais, et en fonction

du budget que tu pensais mettre cette année, nous pourrions débuter par les entrées, et de la bande de gazon jusqu'aux ifs. Tu me dis le budget, j'attaque avec ce que tu m'offres. Une autre chose dont je voulais te parler pour te faire réfléchir. Comprends que c'est très difficile pour moi de penser sans budget, même avec ce que tu m'as déjà expliqué. J'aimerais aussi te donner un « *in* » par rapport à ce que tu m'as déjà raconté à propos de ce qui reste à faire au domaine, et ce nouveau projet qui s'ajoute ici. Plutôt que d'avoir à payer quelqu'un pour le faire faire avec un bulldozer, comme je sais manœuvrer cet engin, et que tu me payes déjà, il serait à mon avis beaucoup plus rentable d'en acheter un, équipé d'une gratte et d'une pelle mécanique. Je pourrais préparer une estimation des coûts un par rapport à l'autre.

— Eh bien ! Tu n'as pas chômé ! Bien franchement, tout m'apparaît excellent ! J'aime bien. Question : combien de jeunes, adolescents ou adultes, comptes-tu prendre sous ton bras cet été ?

— Deux me paraît suffisant. Si tout se passe très bien, peut-être un troisième un peu plus tard. Quand je dis deux, c'est à temps complet. Ce pourrait aussi être quatre temporaires.

— Deux me semble aussi très raisonnable pour débuter, sans compter que tu auras bien des travaux à superviser. Voilà donc ce que nous allons faire, pour autant que tu t'en tiennes à deux, que tu m'informes de tout ajout ou changement, c'est ce qui limitera ton budget. En ce sens que tu te sers de ce dont tu as besoin comme argent tant que le travail est fait par toi et ces jeunes gens. J'aime aussi ton idée pour la machinerie. J'aimerais que tu ajoutes une troisième option lors de la préparation de ton estimation : celle de la location.

L'homme adorait travailler avec Samuel. Et travailler était un mot exagéré. Depuis ce projet, il s'agissait bien davantage d'un plaisir pour lui. Il aimait sa façon de réfléchir et de le faire lui-même réfléchir. Il avait repris goût à la vie depuis que Samuel l'avait invité à venir s'occuper des chevaux et lui avait légué quelques tâches à exécuter. Par ce projet maintenant, du point de vue professionnel, il revivait complètement.

— De mon côté, je vais m'informer auprès d'une connaissance que j'ai pour cette ressource qui pourra nous aider à bien encadrer

ces jeunes gens. S'il n'y a pas autre chose de pressant pour l'instant, comme nous n'avons pas encore dîné et que j'ai promis à ce jeune homme une pointe de pizza…

— De la pizza ! lança-t-il, grimaçant, comme si son discours l'avait affamé. Et moi qui n'ai pas mangé… vous me donnez joyeusement le goût avec votre pizza.

David l'avait trouvé bien drôle. Il demanda :

— Mais pourquoi tu ne viendrais pas avec nous alors ? Hein ! papa ! Serge peut venir avec nous, c'est vrai ?

— Tu ne refuserais pas une invitation de David, surtout pour une pointe de pizza, n'est-ce pas ?

— Tu m'as bien eu là ! Je ne peux pas dire non ! Mais j'irai avec mon véhicule, je dois m'arrêter faire quelques achats au retour. Vous aviez pensé aller chez Sam ?

— Sam ? Ça m'va ! lança David en ricanant.

— Quel jeu de mots ! C'était arrangé entre vous deux cette blague ?

— Mais non.

— Tu es certain ? Ça m'… étonne ! Et Samuel qui va manger chez Sam, ça m'fait tout drôle, pas vous ?

Une fois installés dans ce restaurant, ils avaient discuté encore un peu du projet, avant que Samuel ne ramène la conversation sur le souper samedi. « Samedi, avait ricané David ; Sam'di ! » Samuel pensa qu'il aurait maintes fois l'occasion de l'entendre celle-là, dans les jours qui suivraient.

— Pas de changement dans le nombre d'invités par rapport à la première fois où il t'a fallu reporter ? demanda Serge.

— Non ! Mes parents, toi, Édouard, John, Jean et leurs épouses, Maxime et sa compagne, Fannie, David et moi. Quatorze personnes ! C'est ce que nous avions dit, n'est-ce pas ?

— C'est bien ce que j'avais pris en note. Je pensais venir marcher la terre en avant-midi, question d'apprendre à la connaître par cœur et de faire travailler mes méninges. Je m'occuperais ensuite de nourrir les chevaux avant d'aller dîner chez moi et prendre une douche. Puis, je passerai prendre quelques chaises, faire remplir la bonbonne de

propane et acheter ce dont on aura besoin à l'épicerie. Les invités arrivent toujours vers 14 h 30 ?

— Avant que je l'oublie, laisse faire pour le propane. J'ai la bonbonne dans le coffre de mon véhicule. Nous irons en revenant à la maison, David et moi. Et pour l'heure d'arrivée, 14 h 30. Ça n'a pas changé.

14

Les derniers jours de la semaine avaient été bien remplis. Cela n'avait pas pour autant empêché Samuel de passer du temps avec son fils, d'aller à cheval et de marcher, dans la pittoresque nature du domaine. Au retour d'une de ses promenades, Fannie lui avait laissé un message sur sa boîte vocale, visiblement nerveuse. Elle demanda s'il était possible que sa mère l'accompagne, cette dernière se sentant bien seule ces dernières semaines. Il l'avait rappelée, voulant d'abord s'assurer que Fannie se portait bien, et pour lui dire que ça lui ferait plaisir de recevoir sa mère chez lui pour ce souper organisé le lendemain. Pour la première partie, celle à savoir comment elle se portait, elle resta évasive, se contentant de remercier Samuel pour sa mère. « Ça lui fera le plus grand bien de voir du monde et se changer les idées. » Il n'avait pas prolongé la conversation, se limitant à un « À demain, Fannie. »

Bien que préoccupé par cet appel, cette idée d'inviter la mère de Fannie lui fit penser qu'à cette période, chaque année, il allait chercher madame DePairon, l'ex-propriétaire du domaine, pour l'emmener bruncher quelque part, avant de venir passer un moment au domaine. Alors qu'il songeait à cette idée, David, qui l'avait maintenant remplacé au téléphone, tenait maintenant le récepteur à bout de bras, pour demander s'il pouvait aller chez un ami au village. Samuel avait aussitôt répondu par l'affirmatif, lui expliquant qu'il le laisserait chez son ami, pour continuer chez madame DePairon.

— Je te reprends à 17 h. Bon après-midi David ! Je t'aime, tu sais ?

— Je t'aime papa ! Je serai prêt !

La dame âgée refusa d'abord son offre, prétextant déranger les invités qui se demanderaient sans doute qui était cette vieille femme à moitié sourde et folle, qui finirait par les agacer. Mais Samuel n'eut pas trop de mal à la convaincre. En ricanant un peu, il lui dit : « Personne dans mes invités ne tiendra ce genre de propos, et je ne le permettrais jamais. Je leur dirai que vous êtes ma sauveuse, madame DePairon. Et c'est tout à fait vrai. Les bonnes personnes comme vous sont si rares ! » « Ma sauveuse ! Cher Samuel !, ne racontez pas de faussetés, voulez-vous ? Le seul sauveur ici à part Dieu, c'est vous ! Je n'ai rien d'une sauveuse ! » Il avait vérifié qu'elle était toujours satisfaite des services de la dame qui s'occupait d'elle, ce qu'elle confirma. Après avoir parlé encore une autre demi-heure avec elle, il repartit, lui faisant promettre de nouveau d'être prête quand il viendrait la chercher le lendemain à 14 h.

David avait fait la grasse matinée jusque vers onze heures. Samuel l'avait laissé filer, pensant avec raison qu'il irait au lit plus tard ce soir. Levé un peu passé cinq heures et s'étant contenté d'un jus et d'un léger bol de céréales avec quelques fruits pour déjeuner, et n'ayant rien mangé depuis, il prépara des œufs, des rôties de blé et des fruits pour David et lui. Serge s'amena au domaine pour nourrir les chevaux tandis qu'ils étaient en train de manger à la table bistro, sur la galerie. Il agita le bras au passage, comme quoi il viendrait les rejoindre après être passé à l'écurie. Samuel se hâta de lui faire signe à son tour, de venir les rejoindre maintenant.

— Bonjour Serge ! Tu n'auras pas besoin d'aller à l'écurie, j'ai fait marcher les chevaux et je les ai nourris. Tu n'as pas mangé ?

— J'y allais après être passé à l'écurie.

— Prends ma chaise. Je te prépare un café et une assiette.

— Je ne suis pas venu pour vous déranger Samuel…

— David, dis-lui que c'est seulement s'il nous dit qu'il ne veut pas déjeuner avec nous que ça nous dérange.

— Papa dit que ça m'dérange si tu ne déjeunes pas avec nous.

— Toi et ton Sam ! Ça t'a marqué, je pense.

— Comme tu dis ! Ça m… m'a marqué !

— Je ne sais plus si j'ai fait une bonne chose en te laissant dormir plus tard.

— Ça m… m'dis que oui ! Je vais pouvoir profiter de la soirée.

Samuel l'entendait encore agacer Serge quand il était entré dans la maison lui préparer une assiette. Il revint s'asseoir avec eux après quelques minutes.

— Je suis retourné marcher le domaine ce matin. Quand tu seras disponible une heure ou deux la semaine prochaine, j'aimerais qu'on y retourne ensemble pour parler de ce que j'anticipe comme améliorations. Cette femme qui est venue ici pour te préparer un plan, peut-être qu'elle pourrait nous aider.

— Tu parles d'Audrey. Elle m'a justement téléphoné tantôt. Je pense t'en avoir déjà parlé, mais imagine qu'elle a un neveu qui traverse un mauvais moment. Des parents qui travaillent et qui font du social afin d'oublier leur rôle de parents. Ils sont rarement à la maison, et lorsqu'ils le sont, ils sont plantés devant l'ordinateur, le téléviseur ou le micro-ondes. Ce neveu a seize ans, et comme elle dit, il est tout équipé : cellulaire, télé, portable,chaîne stéréo ; sa chambre est équipée comme un appartement. Il n'y manque qu'un réfrigérateur et la cuisinière. Comble de malheur, c'est un tout compris donc pas de gazon, pas de corvées ménagères, pas de vaisselle, et s'il doit lever le petit doigt pour une tâche, par exemple enlever quelques assiettes afin de faire de la place pour en mettre une nouvelle, il est rémunéré. Son frère plus âgé étant déjà parti de la maison, il vit pratiquement seul. Heureusement, il est très près d'Audrey, qui l'a convaincu de me téléphoner pour un essai. Je crois que ce projet va être un succès Samuel. Quand ces jeunes prendront conscience que chaque geste

entraîne une conséquence, et qu'ils sont capables de gestes qui peuvent changer pour le mieux ce monde, ils n'auront plus jamais la même idée de leur valeur, peu importe ce qu'ils choisiront de faire de leur vie par la suite.

— Je le crois aussi, Serge. Mais je pense qu'il nous faut faire un ajustement. Ce matin, je marchais en réfléchissant à ces jeunes. Nous allions commettre une erreur en prenant seulement ceux qui sont en difficulté. Tu ne crois pas qu'il nous faut prendre un ou deux jeunes pour nous aider dans notre tâche ? Des jeunes qui s'en sortent bien, mais qui voudraient faire profiter de leur chance à d'autres, pour donner l'exemple et susciter des échanges stimulants. Un : ceux qui sont éclopés par la vie sont stimulés et développent une image de soi renforcée et deux : ceux qui sont choyés reconnaissent leur privilège. Tous sont gagnants.

— Où prends-tu toutes ces idées, toi ? C'est vraiment brillant comme approche. Je me considère malgré tout choyé par la vie. J'ai une santé excellente, mes parents aussi, et ils vivent toujours ensemble et en amour, il y a toi, puis cette… jamais je n'aurais pu penser me retrouver dans un tel projet un jour. Pas moi. Avec cette bureaucratie de nos jours, je croyais que ça prendrait des papiers qui demandent des années de formation pour faire ce genre de choses et… toi, j'ai l'impression que tu arrives à voir ce que les autres ne voient pas.

— Oh ! mais je n'ai rien contre les études Serge. C'est juste qu'à choisir, je préfère quelqu'un qui veut réellement s'engager. Le reste… on peut toujours aller chercher ce dont on a besoin par la suite. Ford, le géant de l'automobile à ses débuts disait quelque chose de semblable : « Pourquoi tout savoir quand on a qu'à claquer le bout des doigts pour trouver une ressource qui peut nous donner une réponse dans le temps de le dire ? » C'est ce que tu as fait avec Audrey. À quoi t'aurais servi d'en savoir autant qu'elle quand tu peux mettre ton énergie ailleurs ?

— Tout semble si simple pour toi. Moi, j'ai de la difficulté à voir les choses si simples, mais tu as pourtant si raison.

— Nous avons tous les deux raison, Serge. C'est toi qui as pris l'initiative de téléphoner à cette femme, non ? On a parfois du mal à

mettre des mots sur nos actions, mais ce que tu as fait revient à ce que je t'ai dit.

— Toi et ton habituelle humilité. Merci pour le déjeuner. Si je ne veux pas arriver après les autres invités, je ferais mieux d'y aller maintenant. Le temps de passer chez moi et à l'épicerie. Je devrais être ici vers quatorze heures.

— Parfait ! Je dois être chez madame DePairon vers la même heure. Elle vient souper avec nous.

— Tu voudrais que je la prenne en passant ?

— C'est préférable que j'y aille moi-même. Je le lui ai promis. Je te remercie pour l'offre.

Tous les invités de la liste étaient arrivés, plus un. Lorsque Samuel avait informé Serge qu'il irait chercher madame DePairon, David avait fait part qu'il serait le seul enfant de la fête. Son père avait demandé s'il désirait inviter un ami, ce qui avait enchanté David. La température, qui avait semblé inquiétante en tout début d'après-midi, avait éloigné les nuages pour un ciel bleu magnifique et ensoleillé. Samuel avait été fier de voir madame DePairon en grande conversation avec Fannie, sa mère, et l'épouse de John, toutes les quatre installées à l'ombre sous le parasol. David et son ami profitaient de la piscine en s'en donnant à cœur joie, et Samuel les avait avertis de ne pas arroser les invités, lui compris. Serge, qui connaissait tout le monde, discutait avec les autres du projet qui commençait rapidement à prendre forme sur le papier. Édouard mentionna qu'il connaissait quelques jeunes susceptibles d'être intéressés à y participer. Et quand Serge expliqua l'idée récente qu'avait suggérée Samuel ce midi, Maxime avança deux noms de personnes ayant les compétences pour soutenir ces jeunes. Il fallait voir Serge, impressionné par la façon dont tout semblait vouloir aller de l'avant.

Samuel appréciait ce genre de rencontre, surtout quand tous semblaient y trouver un réel plaisir, ce qui était le cas cet après-midi.

Il éleva d'abord la main, puis la voix, afin d'avoir l'attention quelques secondes.

— Il y a de la liqueur, comme dirait mon père ; de la blanche, de la noire, et de la brune. De la bière ; blonde ou rousse. Des Coolers, de la Vodka Ice, de la limonade, du thé glacé et de l'eau. Pour ceux à qui ça ne convient pas, il vous faudra attendre que j'aie fini la tournée.

Tandis que la mère de Samuel se levait dans l'intention de venir lui donner un coup de main, Fannie s'avança prestement en lui disant de profiter du bon temps et de se faire gâter un peu. Samuel la remercia très discrètement en demandant à madame DePairon d'abord, ce qu'elle prendrait. Fannie, elle, y alla du côté des épouses d'Édouard et de John, plus âgées. Quand cette première tournée fut complétée, Samuel s'amusa à dire :

— Voilà ! Maintenant que vous avez été gâtés une fois, n'en prenez pas l'habitude et si vous avez soif, surtout, n'hésitez pas à vous servir.

Fannie pensait constamment à Samuel. En le regardant agir et en l'écoutant parler, elle reconfirmait qu'il était l'homme de sa vie, celui qu'elle aimait. C'était si naturel et ça devait vouloir dire quelque chose d'unique puisque c'était arrivé comme par magie. Pour l'heure, elle appréciait regarder cet homme qu'elle désirait le sien. Il semblait plus détendu, naturel, plus léger dans son environnement avec tous ces gens avec qui il se sentait bien. Elle s'était rassise avec les mêmes femmes, mais cette fois, avait laissé son regard sur Samuel un long moment, jusqu'à ce qu'elle ressente la main de madame DePairon se poser sur la sienne.

— Je vous comprends ma chère enfant. Cet homme est le portrait tout craché de mon mari… cinquante ans plus jeune. Ce que je vois dans vos yeux, vous lui avez dit ?

Fannie fut touchée par les paroles de la dame. Elle baissa légèrement la tête, avant de la regarder en lui souriant.

— Oui ! Il n'est pas prêt. Des choses sans doute qu'il n'a pas oubliées. Je serai patiente. Vous y croyez ?

— Soyez patiente, mais je lui parlerai. Un homme de sa trempe n'a pas de temps à perdre seul de son bord quand une femme comme

vous veut l'aimer. J'y verrai ! Vous savez, j'ai passé les plus belles années de ma vie auprès de mon mari. L'amour est merveilleux quand deux personnes qui savent s'aimer s'en font une promesse et s'engagent entièrement. Il ne m'est pas arrivé souvent de voir ce genre d'amour dans les yeux de deux personnes qui veulent former ou qui forment un couple. Pour vous deux, c'est si lumineux, si étincelant. Je revois les nôtres, il y a cinquante ans.

Fannie lui tendit la main, et se présenta. La dame âgée lui rendit sa gentillesse.

— Votre mari en a eu de la chance, vous savez ? Merci pour vos bons mots.

La mère de Fannie les avait observées, en la regardant à son tour quand elle avait tourné les yeux en sa direction. Elle avait souri, d'un air qui laissait entendre : « Voilà donc la raison de tes comportements étranges ces derniers temps ! »

La soirée se passait agréablement. Il semblait que la seule contradiction fût que Fannie soit séparée de Samuel. Seuls leurs regards s'étaient rapprochés jusque vers l'heure du souper, moment où elle profita de nouveau de l'occasion pour offrir son aide. Tous semblaient encore cette fois s'être entendus afin de ne pas s'interposer entre eux, leur laissant toute la place. Samuel alluma le barbecue pendant qu'il expliqua à Fannie où elle trouverait la viande et les salades dans la maison. Il rentra à son tour pour prendre la vaisselle et les ustensiles déjà préparés sur le comptoir, et les serviettes de table. Fannie et lui sortirent les bras chargés, pour déposer les couverts sur la table installée à l'extérieur, et retournèrent à l'intérieur.

— Tout ce qu'il y a sur cette tablette est pour sortir. Et pour le vin, je prendrai ces coupes en plastique. Voilà ! commençons par deux bouteilles ; un rouge et un blanc. Je vais les ouvrir ici. Vous voulez servir pendant que je mets les légumes ainsi que les premiers morceaux de viande sur la grille ?

— Avec plaisir ! Samuel ! je veux vous dire… je suis heureuse d'être ici…

Elle allait ajouter auprès de vous, quand elle se retint.

— … ici, avec vous et tous ces gens que vous avez à cœur. Je veux aussi vous remercier pour ma mère. Ce soir, elle semble si bien.

— C'est gentil Fannie, dit-il doucement. Allons rejoindre les autres, voulez-vous ?

Elle ne tenta rien d'autre à ce moment-ci, pour lui laisser le temps de se laisser apprivoiser.

Tandis qu'elle versait le vin, Samuel fit cuire les premiers steaks. Lorsqu'ils furent prêts, Fannie les servit accompagnés de salade, de légumes et de pain. Ils répétèrent les mêmes gestes, jusqu'à ce que tous aient été servis. Serge, que Samuel n'avait jamais vu prendre plus d'une bière dans une soirée, s'était attaqué au vin de manière un peu audacieuse. Lorsque Fannie et Samuel furent prêts à s'asseoir pour manger, curieusement, ils se retrouvèrent côte à côte. C'est alors que Serge se leva.

— Si je ne savais pas, de la façon dont vous avez coordonné le souper, j'aurais pu jurer que vous faisiez cela ensemble depuis des années. Vous êtes beaux à voir. Levons notre verre à Fannie et Samuel ! Et comme ils disent, c'est du monde recevant.

Tous en profitèrent pour y aller de leur cru : « Bravo pour le beau petit couple ! », « Hourra pour notre hôte et cette charmante Fannie ! C'est bien vrai que vous formez un beau p'tit couple ! Presque aussi beau que le nôtre ! », « On est fiers de vous, les jeunes ! », « Longue vie à vous deux ! » À moitié surpris par la réaction des invités, qu'ils savaient animés par le vin, Samuel et Fannie le devinrent davantage quand ces derniers se mirent à frapper leurs ustensiles sur les coupes en plastique. Fannie, elle, bien qu'intimidée, trouvait l'occasion trop belle pour ne pas en profiter, dans la mesure où ça restait discret, sachant que le contraire pourrait compromettre à jamais leur relation, en faisant preuve d'un comportement déplacé. Elle s'avança sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur sa joue. Samuel l'imita. Une fois près d'elle, elle lui souffla de jouer le jeu. Lorsqu'il recula la tête, elle l'observa avec espoir. Il resta presque sérieux, ses yeux trouvant d'instinct les siens, et semblait avoir pris un certain plaisir à cet intermède inattendu. Ils se rassirent pour manger, tandis que Fannie vivait son plus doux moment depuis qu'elle avait rencontré son homme.

Bien que les projets de l'équipe restèrent strictement secrets, ceux concernant *La terre de l'espoir* vinrent dans la conversation. Plusieurs

avaient posé des questions et émis des commentaires, très intéressés par les retombées. Quand la mère de Fannie demanda, en s'adressant à Samuel, si le fait d'attirer de tels jeunes dans la place ne risquait pas de faire augmenter la criminalité, il expliqua :

— Je crois comprendre votre inquiétude, madame Malouin, mais je pense le contraire. Les faits sont que dans un périmètre de seulement dix minutes tout autour d'ici, il y a un nombre impensable de ces jeunes qui se cherchent. Votre fille, Édouard et John pourraient vous en parler plus longuement puisqu'ils ont souvent à les côtoyer à la cour, malheureusement. Ce que nous voulons faire, c'est leur donner une chance avant qu'ils en arrivent à ce stade. Cela ne veut pas dire que nous ne prendrons pas un jeune qui a dû passer par là, mais il y aura des conditions. Si on peut réussir, et je le crois sincèrement, à intéresser une partie de ces jeunes à s'impliquer dans une action positive et à regagner leur estime, cela risque fort de les emmener à apprendre un métier en retournant étudier ou du moins, à s'enquérir d'une mission. J'ai demandé à Serge d'être le gestionnaire de ce projet et, avec sa permission, je dirai que je l'ai choisi parce que c'est un homme d'idées autant que persévérant, en qui j'ai confiance.

En ricanant un peu cette fois, il ajouta :

— Il n'a pas l'air de ça ce soir, mais il a eu ses mauvais moments dans le passé. Il s'en est sorti avec fierté. Lui et moi allons rencontrer un intervenant dans les prochains jours afin d'établir des règles de fonctionnement. Par exemple, je pensais limiter l'âge de ces jeunes à vingt-cinq ans. Je n'ai pas d'idée précise pour l'âge minimal. Serge m'a montré les premières esquisses du projet cette semaine. Ce sera vraiment un endroit formidable, aménagé par Serge et ces jeunes et leurs proches si c'est le cas. Si des contractuels doivent venir, ce sera de façon très exceptionnelle. Nous voulons inculquer à nos jeunes la débrouillardise et la persévérance. J'ai parlé beaucoup, madame Malouin. J'ai peut-être été trop vague, mais j'espère vous avoir rassurée.

— Ça répond bien à ma question, mais vous avez suscité mon intérêt, monsieur Beaulne. J'en aurais une autre pour vous. D'où vous est venue cette idée et comment arriverez-vous à financer un tel projet ? Tout coûte si cher aujourd'hui.

— Je vais répondre à vos questions en les inversant. D'abord, nous avons très peu parlé de financement jusqu'ici. C'est une des choses dont nous aurons à discuter. Je me suis seulement entendu avec Serge pour une façon de faire. Éventuellement, ce serait bien d'en arriver à rentabiliser cette terre. Ensuite, d'où m'est venue cette idée ?

Il ne put s'empêcher de regarder Fannie, malgré elle, instigatrice du projet. Il releva les yeux, pour regarder un à un les invités, puis revenir à madame Malouin.

— Il y a en fait quelques éléments qui, regroupés, ont permis cette idée. Il m'arrive d'avoir besoin de réfléchir plus que normalement, si je puis dire. Dans ces moments, je pars à cheval ou à pied pour visiter la nature tout autour. Parfois, aussi, il m'arrive de partir un ou deux jours ailleurs.

Il posa de nouveau les yeux sur Fannie, puis les ramener vers sa mère, et de façon ponctuelle, sur les autres.

— C'est ce que j'ai fait avec David il y a de cela quelques jours. Nous n'étions qu'à une heure d'auto d'ici. Nous sommes allés pique-niquer dans un parc là-bas, où nous avons vu un groupe de jeunes mal en point. Puis, comme je l'expliquais tantôt, il y a tous ceux dans notre propre municipalité qui ont besoin d'aide.

Il souriait maintenant, son visage exprimant la gratitude. N'eût été du croassement des grenouilles dans le lac et les chants des criquets, le silence aurait été parfait, et l'éclairage, qui reflétait les ombrages de l'eau de la piscine, bercée par la brise chaude dans l'ensemble du périmètre où ils étaient tous assis ; ce moment était des plus précieux. Sous ce ciel étoilé et féerique, Samuel Beaulne regarda encore une fois chacun d'eux.

— La raison la plus représentative pour moi, c'est vous tous. Je ne suis pas du genre à me plaindre de mon sort, et je suis réaliste. La majorité des gens sur cette planète ne réalise plus leur privilège de l'habiter pour un moment. Mais je ne veux pas m'attarder à eux, ils gaspillent déjà bien assez de notre temps malgré nous. Non, je veux m'attarder à vous tous qui êtes ici, des gens d'une qualité rare autant qu'exceptionnelle. C'est ce que j'aimerais faire prendre conscience à ces jeunes qui viendront chez nous ; qu'ils ont ce choix eux aussi,

mais que ce choix exige un effort, qu'ils sont tous en mesure de fournir.

Le silence se faisait rassurant dans ce crépuscule qui laissait voir les mains des femmes et des hommes en couple, les unes dans les autres, de même que celles de Fannie, et de sa mère, ainsi que de madame DePairon, celle-ci, tenant maintenant la main de David. Madame Malouin, qui avait observé les yeux inlassables de sa fille posés sur l'homme qui venait de parler, reprit :

— Vous savez monsieur Beaulne, avant ce soir, sauf pour ce que m'en avait dit Fannie, je ne vous connaissais que très peu. Dernièrement, j'ai ressenti ce besoin de réfléchir dont vous avez fait allusion. J'étais plutôt négative, je dois bien l'avouer. J'ai parfaitement compris ce que vous exprimiez quand vous avez parlé de la qualité rare et exceptionnelle des gens qui sont ici. Il y a des années que je me suis sentie aussi bien. Je vous en remercie sincèrement. Ces jeunes gens, tout comme nous, et je le souhaite de tout mon cœur, sauront prendre conscience de ce privilège qui se présente à eux. Et, monsieur Serge, si vous avez besoin d'une bénévole pour faire des repas ou des petites tâches parfois, n'hésitez pas à me le demander.

Il était près de vingt-trois heures quand Fannie offrit à madame DePairon, qui semblait très fatiguée, d'aller la conduire chez elle. Elle expliqua qu'elle devait conduire sa mère et qu'elle rentrait de toute façon. La dame demanda une minute pour aller remercier Samuel avant de les quitter. La mère de Fannie suggéra qu'elles y aillent toutes les trois, ensemble, ce qu'elles firent. La première, madame Malouin, le remercia encore avec des mots chaleureux, tandis que Fannie le remercia pour cette magnifique soirée, avec des yeux qui en disaient bien davantage cependant, puis, ce fut au tour de madame DePairon, qui expliqua aux deux autres qu'elle irait les rejoindre, ce qui indiquait le besoin d'être seule avec Samuel un moment.

— Cher Samuel ! Vous redonnez la vie aux gens, vous le savez ? Quand je regarde ce que vous avez fait de ce domaine et tout ce que vous faites encore. Tous les jours, je remercie Dieu et lui demande de vous protéger.

Samuel se pencha quand il la vit faire un effort pour tenter de se

relever pour l'embrasser. Il fut surpris par la force de ses bras autour de lui.

— Vous êtes un ange tout droit venu pour moi, madame DePairon. Vous avoir parmi mes invités aujourd'hui est le plus beau cadeau que vous puissiez me faire.

— Oh ! il y a mieux pour vous, vous savez ? Cette jeune femme, Samuel. Vous avez vu ses yeux quand elle vous regarde. J'ai vu les vôtres aussi. Cessez de vous questionner sur le passé et épousez cette femme sur-le-champ, mon garçon. La vie passe si vite et… n'ayez plus peur d'elle, je la ressens si bonne. Fiez-vous à votre ange et promettez-moi seulement de m'inviter à vos noces !

Quand tous furent partis en ce début de nuit, et tandis que David et son ami étaient couchés depuis plus d'une heure, Samuel prît une demi-coupe de rouge, dernier fond d'une bouteille ouverte, et s'assit dans la balançoire, les yeux sur le ciel clair étoilé, se remémorant les grands moments de cette merveilleuse soirée. La plus belle, pensa-t-il, depuis qu'il avait acheté le domaine.

15

Depuis ce magnifique souper, Samuel s'était parfois surpris à envier Serge, qui s'amusait ferme dans son nouveau projet. Il ne se serait pas fait prier pour changer de place avec lui. Les rencontres pourtant productives – bien qu'elles suscitaient une certaine excitation, et était-ce bien en rapport avec les rencontres ? – avaient fini par le lasser. Un élément avait sans doute eu un certain impact, auquel il ne voulait pas s'attarder ; Fannie Malouin avait été absente pour la dernière. Celle-là même, avant-hier, où il avait remercié l'équipe et souhaité à tous de bonnes vacances, retardées d'une semaine en raison des dossiers chauds en cours.

Deux semaines ! Qu'allait-il faire de deux semaines ? Sans compter que David allait partir une semaine complète avec ses parents et un couple d'amis à eux, en camping. C'était planifié depuis six mois déjà. Pourquoi se retrouver en vacances l'agaçait autant cet été ? pensa-t-il. Serge, pour sa part, prendrait quelques jours, mais travaillerait du lundi au mercredi, pendant ces deux semaines. Il s'était engagé envers trois jeunes qui avaient déjà commencé à venir à *La Terre de l'espoir* et avec qui il s'attendait à de bons résultats.

Le départ de David étant pour le lendemain matin, vers cinq heures – ce qui l'avait tant excité quand son grand-père lui avait demandé s'il pouvait être prêt à cette heure –, Samuel irait souper avec lui en fin d'après-midi et ils iraient voir ce film au cinéma, dont David lui parlait depuis quelques semaines. Pour l'heure, vu qu'il ne

serait pas levé avant dix heures, il termina son café et écrivit une note qu'il laissa sur le coin de la table, à l'endroit habituel, juste au cas, comme quoi il était parti voir Serge en face, et marcher un peu pour constater l'avancement des travaux.

La bande de terrain à nettoyer de ses branches, de ses roches et des souches, les dernières laissées par les arbres matures qu'il avait fallu couper, jusqu'à la route secondaire, était prête à recevoir le bulldozer. Les billots d'épinette, de sapin et de pruche, avaient été laissés en tas, le long de la bande, prêts à être ramassés avec l'engin, afin de les faire scier le cas échéant, de façon à les transformer en madriers et en planches pour la construction du chalet. Tout ce qui avait été plus petit que dix centimètres de diamètre avait été coupé pour faire du bois de chauffage, également disposé en tas. Enfin, les branches avaient été laissées au pied de chaque souche de chaque arbre coupé, le temps de savoir si elles seraient déchiquetées pour être redonnées à la nature ou enterrées. Il rejoint Serge à mi-chemin, en train de démanteler les restes de la vieille clôture qui longeait la route.

— T'as un problème ou quoi ? Tu sais qu'il est seulement 6 h ? 6 h, le matin ! demanda Samuel, mi-sérieux.

— J'allais te demander la même chose. Je me suis réveillé vers 4 h 30 et j'étais incapable de me rendormir. Puis, il y avait cette clôture que j'aurais aimé terminer avant que les jeunes arrivent.

— Ils en sont tous à leur troisième semaine ?

— C'est le cas pour deux, l'autre est nouveau de ce matin. Il est venu jeudi avec l'intervenant. Cet homme m'est apparu bien sympathique. Il t'a téléphoné depuis qu'on s'est rencontrés tous les trois ? Il est vraiment impressionné par le projet et je te dirais qu'il semble y croire autant que nous.

— Il m'a téléphoné. Et comme tu dis, il semble avoir la même vision que nous pour ce qui concerne la réussite de ces jeunes. Souhaitons seulement qu'il ne se laisse pas mettre des bâtons dans les roues par les processus habituels. Il a été averti, il doit considérer cette aide au même niveau qu'un stage pour ce qui est de l'évaluation de chaque jeune.

— Il a l'air correct ! Je crois qu'il veut vraiment les aider.

— Oui ! Ça me fait aussi cet effet ! Édouard l'a déjà vu intervenir de manière favorable auprès de quelques jeunes en cour. Il pense aussi que c'est notre homme. Et dis-moi ! cet engin, il arrive quand ?

— Mercredi ! J'ai reparlé au vendeur jeudi pour être certain qu'on s'était bien compris. En location le premier mois. Si on est satisfait et que tu décides d'acheter, le prix est celui déjà prévu, et on annule le montant de la location. Quand les jeunes vont arriver, nous allons entasser les branches à l'extérieur de la bande et ramasser le bois de chauffage que nous corderons près du site du futur chalet, si tu permets que j'emprunte le vieux John et la remorque. Nous en profiterons pour ramasser la broche et ces vieux piquets de clôture.

Samuel, qui voyait tout le travail à accomplir, demanda en ricanant :

— Et demain, tu feras quoi ?

— Tu me trouves ambitieux, hein ? Je suis peut-être un peu excité.

— Garde en tête que l'idée n'est pas de se tuer à l'ouvrage, comme dirait mon père, mais de garder nos jeunes occupés et de susciter leur imagination. Ils doivent réapprendre à rêver.

— Tu as raison ! Je ne dois pas perdre de vue cet aspect de la chose.

— Le neveu d'Audrey, Steve, comment réagit-il ? Elle t'en a reparlé ?

— Il ne parle pas beaucoup, mais il lui a dit qu'il aimait bien venir ici, qu'il se sentait écouté et important.

— C'est le genre de choses que j'aime entendre ! Écoute, ça pourrait t'aider si, quand vous n'utilisez pas le vieux John, je m'en servais pour commencer à tirer ces billots près du site du chalet ? J'aurai comme quelques jours à essayer de sortir de ma routine.

— Le vieux est fin prêt. J'ai fait la vidange d'huile et l'ai graissé vendredi. Comme un neuf ! Quand tu t'en sers, laisse la remorque de ce côté-ci, à l'abri des regards. Ça t'évitera des détours inutiles.

— Parfait ! David n'est pas sur le point de se lever, si tu avais une autre paire de gants, je pourrais t'aider un peu pour la clôture d'ici à ce que les jeunes arrivent.

— J'espère que tu étais sérieux, parce que des gants, j'en ai tout un paquet neuf dans le camion.

— Je suis très sérieux !

— Tu veux une salopette ?

— Non ! Inutile ! J'étais venu pour marcher sans savoir que tu serais là. J'avais enfilé de vieux vêtements que j'ai l'habitude de porter pour travailler dehors.

Ce n'était pas la première fois que les deux hommes entreprenaient des corvées ensemble. Ils se devinaient au point d'anticiper leurs gestes. Tandis que Samuel bandait la broche de la main qui contrôlait la pince, en appuyant solidement le piquet de l'autre, afin qu'il ne bouge pas, Serge arrachait les crampes avec la pince à bec et le marteau, et les jetait dans la poche de son tablier. Au retour, ils mettraient la broche en rouleaux et, s'ils avaient le temps avant 8 h, ils arracheraient les piquets du sol.

Ce fut peine perdue, la tâche étant trop d'envergure pour si peu de temps. Ils s'arrêtèrent à 7 h 50 pour rejoindre Audrey, venue conduire les jeunes, dans l'entrée face au domaine.

— Ça te permettra de rencontrer Rémi, le nouveau, et de connaître Audrey. Depuis le temps que je te parle d'elle. Tu pourrais en profiter pour lui parler de ces projets que tu as en tête pour le domaine. Elle pourrait te donner ses disponibilités.

— C'est une idée !

Samuel avait remarqué que lorsque Serge parlait d'Audrey dernièrement, il devenait différent, plus vivant. Et alors qu'ils se dirigeaient avec leurs outils à la rencontre des autres, Samuel pressentait que Serge, qui s'était arrêté de parler et avait même modéré le pas, avait quelque chose à lui demander.

— Demande ! Tu verras bien !

— Hum ! Hum ! C'est ce qui est embêtant avec toi. C'est comme si tu lisais dans les pensées.

— Ils seront là à l'instant. C'est si pénible ?

— Pénible ? Non ! La question se pose, mais c'est que…

— C'est à propos d'elle ? Audrey ?

— Euh ! De ton cheval !

— De mon cheval ? Moi qui croyais que… mais qu'y a-t-il de si pénible à me parler de mon cheval ? Nous en parlons tous les jours. Il est arrivé quelque chose ?

— Non ! Non ! Je veux te parler de ton cheval et d'elle !

— Commence par le plus facile.

Ils entendirent un véhicule venir au loin.

— C'est sûrement eux !

— Qui ? Mon cheval et Audrey ?

— Arrête de te payer ma tête Samuel ! Il n'y a qu'à toi que je peux parler de ces choses.

— Désolé ! Elle était facile à placer et… allons ! Raconte !

— Audrey et moi, ça va plutôt bien, mais je n'ai pas le temps de t'en parler là. Est-ce que je pourrais emprunter ton cheval cette fin de semaine ? Nous aimerions faire une balade. Si ça ne te convient pas, nous prendrons la carriole.

L'auto s'arrêta à quelques mètres d'eux.

— Tu peux prendre mon cheval quand tu veux, Serge. Je suis content pour toi. Vraiment heureux, tu sais !

— Moi aussi ! Samuel. Je savais plus si ça arriverait un jour.

Audrey était déjà débarquée de l'auto et venait à leur rencontre avec Steve et Rémi.

— J'aimerais qu'on en reparle. Ça fait tellement de bien.

— Quand tu voudras ! Ça me fait toujours plaisir de parler avec toi, et ça me fait du bien à moi aussi de te voir comme ça.

— Bonjour Serge ! Monsieur Beaulne, n'est-ce pas ? Je ne croirais pas vous apprendre quelque chose que vous ne savez pas en vous disant que Serge me parle beaucoup de vous, et de ce que vous faites pour lui et ces jeunes.

Serge lui présenta Audrey et Rémi, le jeune nouveau qui débutait ce matin. Il leur présenta Samuel comme étant avant tout un ami, mais aussi comme propriétaire de l'endroit et initiateur du projet. Samuel leur serra la main et les invita à se sentir comme chez eux sur cette terre. Puis il salua Steve, qu'il connaissait déjà.

— J'y pense ! Quand j'irai au village tantôt, je m'arrêterai acheter un grand livre d'honneur, afin que tous ceux qui viennent investir du

temps et leurs idées ici, inscrivent leur nom à l'intérieur. Imaginez ! Vous allez être les premiers ! Les pionniers de *La Terre de l'espoir* !

— Excellente idée ! dit Serge sur un ton de victoire. Nous construirons un meuble pour mettre dans le chalet afin d'y déposer tous les livres accumulés.

— Que d'idées ici ! Il y a réellement plein d'espoir ! Je vous laisse travailler maintenant ! Vous avez tous vos lunchs ? Je reviens vous prendre pour seize heures. S'il y a quelque chose Steve, tu as le numéro où me joindre, termina Audrey.

Tandis qu'elle allait retourner vers son auto, Samuel salua les autres pour la suivre.

— Ce que vous avez fait comme plan d'aménagement est exactement ce qu'il nous fallait pour ces jeunes.

— Merci ! C'est le genre d'aménagement que tous ceux qui pratiquent mon métier auraient aimé faire, vous savez ? Vos balises étaient claires. Je n'ai eu en quelque sorte qu'à suivre l'itinéraire.

— Un itinéraire pour l'espoir. Et pas seulement pour les plus jeunes, Serge s'amuse comme un enfant là-dedans. Il le mérite tant. Je ne connais pas votre nom de famille, je peux vous appeler Audrey ?

— Oui ! Ça me va !

— De ce côté de la route – comme il tendait le bras vers le domaine –, c'est chez moi. Une terre que je remets en vie un peu plus chaque année. Serge m'a fait penser que vous pourriez revoir quelques idées de projets auxquelles j'ai songé. Si cela vous intéresse, vous pensez être en mesure de trouver une journée ce mois-ci ? Nous pourrions faire le tour en carriole, avec Serge et très certainement mon fils.

— Ce sera avec plaisir. Une journée de fin de semaine, ça vous irait ?

— Sans problème. Ce serait même parfait pour moi.

Alors qu'ils mangeaient leur club sandwich en parlant camping, un couple que Samuel pensa être dans la mi-quarantaine, accompagné

par un jeune adulte dont il était mal aisé d'avancer son âge, s'arrêta à leur table.

— Désolé de vous déranger dans votre souper monsieur Beaulne, commença l'homme. Serge Samson est un bon ami de mon frère. Je vous présente mon épouse, Aline, et notre fils, Antoine. Marcus Connelly, se présenta-t-il enfin, en serrant sa main.

Alors qu'Aline expliqua à Marcus qu'elle irait l'attendre à la caisse avec Antoine, le jeune homme se présenta à David, appréciant grandement la façon dont Samuel lui rendait la pareille. Ayant perçu la déficience du jeune Antoine, bien qu'il ne le connaisse pas encore, il s'intéressa davantage à lui.

— Enchanté de te connaître, Antoine. Tu as apprécié le souper en compagnie de tes parents ?

— Oui ! Merci ! J'ai partagé une pizza avec ma mère.

— Tu viens, Antoine ? Nous allons attendre papa à la caisse.

Il avait encore les yeux braqués sur David et semblait poser des questions à son sujet. Il était bien évident que le courant était bien passé entre eux.

— Déficience intellectuelle. Ce n'est peut-être pas familier pour vous, mais c'est relativement fréquent. Écoutez monsieur Beaulne, Serge a parlé de votre projet avec mon frère. J'aimerais vous demander si Antoine pourrait contribuer. Il ne peut pas tout faire, mais il se débrouille très bien pour certaines tâches. Nous pourrions nous impliquer de façon à ne pas vous surcharger.

— Je vous avoue que…

— Monsieur Beaulne, Antoine n'est pas infirme, vous savez, il n'a qu'une déficience. Je peux comprendre si ce n'est pas le genre de clientèle à laquelle votre projet s'adresse. Mais vous savez, Antoine est capable de compassion, de la même façon, il pourrait servir de prétexte pour la transmettre à ces jeunes qui se cherchent. Il sait ce que c'est que d'avoir une famille unie et sait aussi ce qu'est le bonheur. Mais sa conscience de ses limitations, autres que spirituelles, le blesse parfois. Ce projet est une occasion pour lui de compenser le manque.

Il tourna les yeux vers David, tandis qu'il réfléchissait, puis fixa de nouveau ceux de monsieur Connelly.

— Vous devez comprendre que j'ai nommé Serge comme responsable de ce projet. Il est vrai que je n'avais pas pensé à ce genre de clientèle, mais… quand seriez-vous disposé à tenter un essai ? L'espoir ne doit pas seulement concerner quelques jeunes.

— Quand vous voulez ! Je vous vaudrai cela monsieur Beaulne !

— Je vous demanderai une chose avant de commencer. Une rencontre avec l'intervenant qui nous conseille, Antoine, vous, votre épouse, Serge, un des jeunes qui nous aide et moi. Il est important pour nous d'en savoir le plus possible à propos d'Antoine afin de lui permettre toutes les chances de s'adapter aux autres.

— Nous sommes en vacances pour deux semaines, dit-il en sortant une carte d'affaires. Nos coordonnées y sont inscrites, voyez quand cela pourrait vous adonner et nous y serons. La seule journée où nous ne pouvons pas est demain. Pour les autres, nous y allons au jour le jour. En le sachant la veille, nous pourrons nous organiser. Merci encore monsieur Beaulne ! Et bonsoir David !

L'étreinte entre le père et le fils fut chaleureuse. Le premier fit promettre à l'autre de lui téléphoner à au moins deux reprises dans la semaine qui viendrait ; tous les jours s'il voulait.

— Sur mon cellulaire. Je serai peut-être dehors. Mais sois très prudent et fais-toi toujours accompagner par grand-père ou grand-mère quand tu te rends au téléphone. En tout temps, tu ne restes jamais seul, c'est bien compris ?

Sa mère, qui l'écoutait donner ses instructions, demanda :

— C'est étrange, je me demande de qui tu as bien pu apprendre tous ces trucs de sécurité.

— Je sais maman, je sais ! Je n'ai pas à m'inquiéter, vous allez vous en occuper mieux que moi, mais… tu sais ce que c'est !

— Mieux que toi ! N'exagère pas quand même ! Avec tout ce que tu es pour lui. Nous savons combien tu aimes ton fils Samuel, en s'approchant pour l'étreindre à son tour. Je t'aime aussi et si l'ennui

te prend, tu viens nous rejoindre. Nous ne sommes jamais qu'à une heure trente d'ici, tu sais ? Et téléphone sur le cellulaire s'il y a quelque chose.

Gérard Beaulne plaça le dernier sac de David à l'arrière du véhicule et s'amena à son tour, pour placer cette fois les bras autour de son fils.

— Je t'aime mon garçon ! Je sais que ta mère t'a certainement déjà tout dit, mais viens nous rejoindre si l'envie te prend. On va penser à toi.

Ils embarquèrent dans leur véhicule.

— À cette heure, exprima Mathilde Beaulne, nous serons juste à temps chez Michelle et Yves. On leur avait dit 5 h 30.

— Tu les connais ! À cette heure, comme tu dis, ils seront encore peut-être en train de se bécoter.

Le véhicule s'éloignait déjà, traînant la roulotte derrière lui. Des mains se balançaient de par les fenêtres ouvertes et on entendait :

— Bonne semaine papa ! Je t'aime et je vais souvent toujours penser à toi ! On s'appelle, c'est promis papa ! Dis bonjour à Fannie si tu la vois ! Je t'aime papa !

Quand ils eurent disparu après la première courbe, cachés maintenant par les arbres, Samuel resta encore à écouter le son que semblait vouloir étirer l'écho, jusqu'à ce qu'il ne l'entende plus. Il rentra terminer son café et en prépara un autre dans un thermos. Il attrapa une pomme, une banane ainsi qu'une barre au gruau, qu'il déposa dans un sac à lunch, avec le thermos, pendant que ses tranches de pain de blé grillaient. Il avala la dernière gorgée de café, tartina ses rôties et partit, tandis qu'il les mangerait chemin faisant. En se dirigeant vers l'abri du vieux John, il prenait conscience de la fraîcheur enveloppante de l'air du matin, alors que la rosée avait déposé ses millions de fines gouttelettes sur la nature. Ces dernières années, pensa-t-il, il s'était souvent levé à cette heure matinale pour sortir prendre son café dans la balançoire. Il n'y avait pas meilleur moment pour profiter du silence apaisant de la nature. Les oiseaux, qui chantaient depuis plus d'une heure, eux le savaient. Dans ce monde fou, pensa-t-il encore en souriant pour lui-même, c'est sans doute la meilleure façon de se faire entendre sans se faire couper la parole.

Il tira la porte de l'abri de façon à la faire glisser vers la droite, déposa ses accessoires dans la remorque et démarra le vieux John, qui se fit entendre dès la mise en contact du démarreur. Datant de la fin des années '60, le vieux John Deere avait fait partie de l'achat de la propriété. Lorsque Serge travaillait pour lui depuis quelques semaines seulement, il s'était rendu dans l'abri avec Samuel pour chercher des pièces de bois. Quand il l'eut aperçu, il avait demandé s'il fonctionnait encore, question à laquelle Samuel s'était une fois vaguement attardé, mais dont il ne connaissait pas encore la réponse. « Si vous payez les pièces, avait-il dit, je fournis le temps. Ce vieux tracteur est quelque chose, vous savez ? » Un samedi matin, il s'était présenté tôt au domaine. Samuel avait pensé qu'il venait pour nettoyer et faire sortir les chevaux, et qu'il voudrait sans doute terminer plus tôt sa journée. Il l'avait rejoint, sachant qu'à cette heure, il serait assis sur le banc près du lac, endroit où il l'avait maintes fois aperçu, pour lui dire qu'il avait quelque chose à lui faire entendre. Samuel l'avait suivi, en pensant qu'ils prendraient la direction de l'écurie, mais ils se rendirent plutôt vers l'abri. Serge ouvrit la porte et demanda à Samuel de se placer à un endroit précis, gardant l'aire d'ouverture de la porte libre. Lui rentra dans l'abri, ouvrit un panneau de la toiture qui était en vis-à-vis avec le tuyau d'échappement, embarqua sur le tracteur, qui démarra presque en tournant la clé, puis le sortit de l'abri. Tandis qu'il le laissa fonctionner, il bloqua le frein manuel et en débarqua.

— Il y a quelques petits ajustements à faire encore, mais tout fonctionne bien. J'ai un copain garagiste qui viendra donner le dernier tour de vis si vous êtes d'accord. Vous voulez essayer ? Je vous explique.

— Je pourrais vous surprendre, vous savez ? J'ai travaillé à la ferme dans mon adolescence.

Cette journée-là, le vieux John Deere devint le vieux John.

Samuel traversait maintenant la route, avançant derrière un amas de branches énorme que les jeunes avaient ramassé la veille. Il s'arrêta, le temps de prendre une bûche de bon diamètre pour la mettre dans la remorque, puis avancer jusqu'à l'endroit voulu, derrière les branches, où il la laisserait à l'abri des regards. Il s'arrêta de nouveau, appliqua le frein manuel, et descendit placer la bûche sous la tonne,

pour ensuite l'appuyer dessus de tout son poids, et en retirer la goupille du boulon de verrouillage. Il repartit avec le tracteur, avec l'idée de commencer le déplacement des billots vers le site du futur chalet. Il s'approcha des premiers, étendit la chaîne au sol, autour desquels il enroula l'une des extrémités de la chaîne, et vint relier l'autre à la barre métallique du tracteur, après l'avoir passée dans le crochet, imitant le principe d'un nœud coulant. Il reprit sa place sur le siège, et actionna maintenant le levier d'ajustement du système hydraulique, de manière à remonter la charge. Cela fit s'enserrer la chaîne autour des billots, en les relevant de façon à ce que l'extrémité la plus près du tracteur ne se coince sur un obstacle quelconque. Cette façon de procéder assurait une certaine propreté aux billots en évitant de les traîner sur toute leur longueur dans la terre. Il avait déjà répété cette manœuvre à quelques reprises, ayant transporté une quinzaine de billots au moins au site choisi, quand Serge arriva.

— À mon tour de te prendre sur le fait ce matin. Le grand départ a été difficile ?

— Ah ! Je n'avais pourtant pas à m'inquiéter, il est avec mes parents et a promis de me téléphoner. Je peux même le rejoindre quand je veux. Je n'avais pas envie de me recoucher et j'avais besoin de me changer les idées. J'aime faire ce genre de choses, ça me détend. Dis donc ! J'ai vu que vous aviez fait une bonne journée hier. Plus de clôture, et les branches et le bois de chauffage sont disposés en tas sur presque le quart de la bande.

— Je crois qu'ils ont besoin de se défouler un peu. J'ai eu à intervenir sur la façon de faire, mais c'était quand même assez bien comme résultat. Ce jeune Cédric qui a débuté hier, c'est madame Malouin et Laurier qui nous l'ont référé, il est là pour nous aider. C'est un ex-moniteur de parc d'été. Après deux ans, il voulait tenter une nouvelle expérience auprès de jeunes comme ceux que nous voulons aider. Il est très patient et a une bonne attitude avec eux. J'aime la façon dont il s'y prend pour leur parler et il a déjà suggéré une excellente idée hier, que nous avons mise en pratique.

— Je suis curieux ! Comme ?

— Eh bien, une fois que je leur ai expliqué comment placer les

branches et le bois, j'ai laissé Steve, le neveu d'Audrey, avec Cédric, pendant que je continuais à défaire la clôture avec Rémi. Je m'arrangeais pour avoir tout ce beau monde à l'œil régulièrement afin de prendre le pouls et d'éviter des imprévus. À dix heures, nous avons fait une pause en prenant une collation et en jasant. C'est à ce moment que Cédric a dit que ce serait bien de prendre au moins une heure chaque jour pour parler d'un sujet différent. Il avait déjà expérimenté cette approche avec succès. « On pourrait le faire tout de suite après le dîner, a-t-il expliqué, mais c'est parfois plus difficile après avoir mangé, ou après la pause de l'après-midi. » J'ai suggéré de voter à main levée ; la pause de l'après-midi a été choisie à l'unanimité.

— C'est excellent ! C'est vraiment bien !

— Après cette pause de 10 h, d'une quinzaine de minutes, nous avons inversé les rôles. Cédric et Steve ont travaillé à la clôture, tandis que Rémi et moi avons pris leur place, question d'essayer et de briser la routine. Puis, vers midi, nous avons pris presque une heure pour dîner. Quand nous avons été prêts à recommencer, nous avons encore changé de tâche, en allant cette fois faire du nettoyage au site prévu pour le chalet. Puis, ce fut la pause et cette heure presque et demie de conversation. J'ai demandé à Cédric de nous expliquer le fonctionnement, d'après ce qu'il avait expérimenté. « On commence par une pause silence-conscience, en écoutant et en ressentant normalement la musique. Pour ici, nous écouterons la nature qui nous entoure. Ensuite, chacun se laisse aller à dire comment il se sent, sans obligation, seulement s'il en a envie, dans le respect. On peut aussi suggérer un sujet sur lequel on voudrait échanger. » Ça m'a permis de soulever deux points intéressants ; un renforcement et une valeur à prendre. Tu aurais dû voir leurs collations et les lunchs la première semaine ! Même pas d'eau, ni de fruits ! Sans savoir s'ils avaient déjeuné ! Je n'ai rien dit les premiers jours, me contentant de servir l'exemple en faisant exprès de montrer ce que j'apportais dans mon sac, pour les motiver. J'en ai parlé à Audrey, pour vérifier si elle pouvait faire quelque chose, ce qui a beaucoup aidé. Le jeune Rémi qui est plus récalcitrant, plus dur avec lui-même, a emporté une banane et une bouteille d'eau pour la première fois hier. J'en ai donc profité pour

les féliciter de façon à les encourager et les inciter à penser à leur santé, et à leur expliquer l'idée qu'elle est en lien direct avec leur esprit, leur façon de penser et de réagir. En passant, c'est bien ce que tu m'as appris, non ? Mon deuxième point a été de parler des vêtements qu'ils mettaient pour venir à la *Terre de l'espoir*. Tu sais, pour ceux qui sont là en ce moment, ce n'est pas pour une question d'argent. Au contraire, ils ont tout ce qu'ils veulent. Trop ! Ça te ferait pas mal au cœur toi, de les voir arriver avec un jeans griffé à plus de 100 $ pour travailler quand il y a des jeunes de leur âge incapables de se vêtir convenablement ? J'ai demandé qu'ils ne se présentent plus avec des vêtements de plus de 30 dollars le morceau, à partir de la semaine prochaine. Je leur ai expliqué que c'était pour moi et pour eux une question de valeur et de respect, en élaborant un peu. J'ai bien hâte de voir. Puis j'ai fini en expliquant que nous avions d'abord pensé écrire quelque chose sur les règles à respecter, mais qu'il valait mieux que ça devienne une règle plutôt informelle qui prenne force entre nous, comme le respect, la courtoisie, l'entraide, et d'autres valeurs encore qui se définiront avec le temps.

— Et tu avais hésité à t'engager comme meneur dans ce projet, sous prétexte de n'avoir pas toute la formation requise ? C'est fantastique ce que vous faites ensemble ! Fantastique !

— Je pense que oui ! Je me sens bien dans ce rôle.

— L'idée d'avoir des invités t'est venue à l'esprit ? Audrey, Laurier, et d'autres aussi certainement. Ce pourrait être occasionnel, hebdomadaire, mensuel…

— Non ! Mais je l'écris là !, tandis qu'il pointait sa tête de son index. Depuis que tu as parlé de ce projet la toute première fois, les idées n'en finissent plus. Tu es vraiment un génie d'avoir pensé à ça !

— Arrête un peu ! Seul, je n'aurais pas pu démarrer ce projet. Prends ce qui te revient, tu en as tout le mérite.

— Si tu veux, mais… en passant, deux autres jeunes vont s'ajouter à l'équipe, dès la semaine prochaine. Nous les rencontrons cet après-midi, Laurier, Cédric et moi.

— L'école qui reprendra dans moins d'un mois, comment entrevois-tu la transition ?

— Sur les cinq, avec les deux dont je viens de te parler, il n'y a que Cédric et Steve qui y vont. Cédric est en sport-études et Steve fait un D.E.P. en mécanique. Audrey m'a informé des difficultés de son neveu, et du fait qu'il passe de justesse ses derniers examens. L'intérêt n'y est pas. Pour les autres, ils ont décroché. On s'est entendu Laurier et moi pour ne pas aller trop vite avec eux. On doit d'abord les intéresser à ce projet, puis on verra. Mais, comme Cédric et Steve étudient le jour, et qu'ils sont plutôt emballés par ce qui se passe ici, pour ne pas les inciter à décrocher à leur tour, une fois l'école débutée, on va revoir l'horaire. Il est possible qu'on s'en tienne à un soir ou deux en semaine, et la fin de semaine. C'est à voir.

— Ce que tu dis est plein de bon sens. On doit les encourager à aller vers leurs rêves, non pas à les abandonner. Ça pourrait devenir un objectif, tu sais ? Après un essai ici par exemple, pour poursuivre, il leur faudrait s'inscrire à un cours ou une formation. Ce sont toutes des idées à partager avec Laurier.

— Je t'ai dit ! Des idées, ce n'est pas ce qui manque.

— Parlant d'idées, je me suis permis d'accueillir un nouveau jeune hier soir. En fait, il s'agit d'un jeune adulte de vingt-deux ans, atteint d'une déficience intellectuelle. Il semble bien entouré du point de vue familial, mais réalise qu'il est différent des autres, ce qui, selon son père, le blesse, en ce sens qu'il ne peut tout accomplir comme la plupart des jeunes de son âge. J'ai accepté de le prendre en essai, à la suite d'une rencontre que nous aurons avec Cédric, Laurier, Antoine, ce jeune adulte, ses parents, toi et moi. Tu comprends que ça ajoute au challenge, et que nous devrons sans doute agir différemment. Il doit se sentir respecté des autres, et ce sera à nous d'y voir.

— De quelle façon l'as-tu rencontré ?

— Au restaurant hier. Ses parents, plus particulièrement son père, m'ont expliqué que son frère te connaissait. Son nom de famille est Connelly. Ça te dit quelque chose ?

— Connelly ? Il s'agit sans doute du frère de Mike. Je ne me souviens jamais de son nom de famille. Il travaille à la coopérative. Maintenant que tu en parles, c'est certain que c'est lui, je l'ai déjà croisé avec son neveu. Wow ! T'aurais pensé que ça déboulerait de cette façon, toi ?

— Je ne m'y étais pas vraiment arrêté.

Tandis qu'il servait cette réponse à Serge, il pensait en même temps à l'équipe, qui leur donnait une vision désolante de ce qu'étaient la plupart des gens.

— Tu sais, dans un sens, c'est bien, mais dans l'autre, ça démontre l'ampleur du besoin. Quand on pense à des jeunes comme Steve ou Rémi, que la présence de leurs parents manque au point de croire qu'ils n'existent plus pour eux. Je me dis qu'ils auront tout le mérite de leur victoire. Ils viennent ici volontaires, parce que de bonnes personnes leur ont parlé de La *Terre de l'espoir*. Ils ne doivent jamais ressentir que quelqu'un ici leur démontre de la pitié. Ça ne ferait que les apitoyer à leur sort. La compassion, mais pas la pitié.

— Tu sais ce que je ressens plus que tout ici ? La certitude d'être à ma place. Je veux dire, à la bonne place.

Samuel inspira un grand coup ; son attitude suggérant qu'il ressentait la même chose.

— Les voilà qui arrivent ! Je te laisse avec eux, pendant que je vais continuer à transporter les billots.

— Je voulais te demander, Samuel. Je me suis informé pour un abri en toile, qu'on pourrait se servir pour nos pauses ou en cas d'averse. Jusqu'à ce qu'on ait le chalet. Comment tu vois ça pour la question de budget ?

— J'aimerais avoir ton avis auparavant. Crois-tu possible l'idée de monter l'essentiel du chalet d'ici la fin de l'automne ? Par l'essentiel, je veux dire l'extérieur complété avant la neige et le froid. Nous pourrions compléter l'intérieur au cours de l'hiver.

— Tu es vraiment sérieux ? C'est gros comme projet…

— Trop gros, tu crois ?

— Non ! Je voulais dire que ça dépasse mes espérances. Construire le chalet dès cet automne, c'est fantastique !

— Je comprends que tu crois cette idée possible ? Penses-y, et nous en reparlons ce soir si tu veux, à moins que…

— Non ! Je ne la vois pas ce soir. Elle accompagne ses parents pour une activité déjà organisée. Je suis libre pour souper si tu veux. On pourra noter les étapes pour la construction du chalet.

— D'accord ! Ça me va ! Je passe te prendre ? Je ne voudrais pas que ton excitation provoque un accident.

— Quelle heure ?

— 18 h !

— Parfait ! Tu viendras à la pause de 10h avec nous ?

Alors qu'il reprenait sa place sur le vieux John, il répondit :

— Faites-moi signe quand vous en serez là, je vous rejoindrai.

Serge était dans la lune au point de se faire demander par un des jeunes s'il était en amour. Enthousiasmé par tout ce qui lui arrivait, il s'était contenté de sourire. Il leur parla de la possibilité de construire le chalet dès cet automne. Les jeunes furent emballés par cette idée et, tout comme ils continuaient à travailler, il leur expliqua à peu près les étapes à venir.

— D'abord, tous ces billots que nous avons coupés, nous allons les utiliser pour faire notre propre bois. Il nous faudra faire venir un moulin à scie portatif, pour scier ici même. Nous placerons les pièces de bois par catégorie : les 2 x 3 en épinette ensemble, les 2 x 3 en pruche ensemble, et ainsi de suite, afin de leur permettre un temps de séchage, le temps que débute la construction. C'est une technique, vous savez. Pour le reste, on doit faire préparer et approuver un plan de construction. Une fois fait, préparer le site pour la fosse septique, préparer le sol pour le solage, apporter l'électricité, creuser un puits pour l'eau. Prévoir l'achat des matériaux, la tôle pour recouvrir la toiture par exemple, et les fenêtres. Ça fait beaucoup à penser en si peu de temps, mais c'est un projet si excitant. Vous avez déjà été impliqué dans la construction d'un bâtiment ?

Rémi expliqua qu'il avait vu construire le garage chez eux, mais que ça faisait déjà plusieurs années, alors qu'il était au début de l'adolescence.

— Ça vous dit de vous investir dans ce projet ?

Steve argumenta à propos de leur inexpérience.

— Tu avais déjà ramassé des branches et défait de la clôture ?

— C'est pas comme construire quelque chose, on ne risquait rien à briser ces vieux piquets ou ces branches.

— Et si on vous apprenait ? Vous seriez intéressés ?

— Vous allez perdre du temps à nous apprendre ? Le chalet ne sera jamais prêt avant l'hiver !

— Perdre du temps, Steve ? Tu connais le vieux dicton qui dit qu'on est mieux d'apprendre à un homme à pêcher que de pêcher le poisson pour lui ? On ne perd pas son temps à apprendre quelque chose à quelqu'un qui veut apprendre. Je suis certain que chacun d'entre nous saura trouver une tâche dont il sera fier. Vous n'êtes pas obligés de vous en tenir au chalet. Il y a plein de choses à accomplir ici, ce n'est pas ce qui manque. Mais ce serait bien de tous s'impliquer ensemble à sa construction. Ça ne veut pas seulement dire de cogner du marteau, vous savez ? Transporter les matériaux, aider à prendre les mesures, tenir les morceaux le temps de les clouer en place, tenir une échelle, jeter un œil de façon à ce que tous portent leur équipement de sécurité pour les yeux, les mains, les pieds, et tout le reste. Vous n'imaginez pas ce que vous allez ressentir lorsque le plancher du premier étage sera terminé et que nous monterons le premier mur. C'est quelque chose.

— Tu es capable de monter un chalet au complet ? Et comment ça le premier étage ? Il va y avoir plus d'un étage ? demanda Rémi, surpris.

— Pour ta première question, presque au grand complet ! Quand j'ai commencé à travailler pour Samuel, nous avons construit l'écurie de l'autre côté du chemin, presque à nous deux. Eh oui ! il va y avoir un sous-sol, un premier et une mezzanine des deux côtés, au deuxième.

— Il a des chevaux le prop. Tu crois qu'il nous laisserait les voir ?

— Si prop veut dire le propriétaire, il faudra lui demander à la pause si tu veux. Il viendra nous rejoindre.

— Qu'est-ce qu'il fait comme travail, Beaulne ? demanda Rémi. Et pourquoi les gens l'appellent l'ermite millionnaire ?

— Beaulne ? J'ai manqué un mot, je crois.

— Monsieur Beaulne ! Sérieusement, qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

— Je ne l'ai jamais très bien compris. Il s'occupe de relations humaines, je pense. Le fait qu'il ait acheté cette terre en face, pour en

faire un domaine lui a suffi à hériter de ce surnom. Les gens pensent sans doute qu'il est riche.

— Il l'est ?

— Si tu parles d'argent, tu pourras lui demander à la pause, mais ça n'a pas d'importance pour moi. Ce que je sais, et ce qui compte réellement, c'est qu'il soit riche dans son cœur. Il a fait des choses pour moi que je n'oublierai jamais et qui me permettent aujourd'hui de partager du temps avec des gens comme vous qui sont prêts à donner davantage à la vie en découvrant leurs possibilités. Ce que vous vivez à votre âge, je l'ai vécu dans la trentaine avancée.

Cédric, qui avait laissé les autres s'exprimer, et attendu qu'il n'y ait plus de questions, demanda s'il y aurait une salle de jeu au sous-sol.

— Samuel a demandé que je regarde avec vous pour une table de billard et quelques jeux sur table.

— Pour ma part, je suis partant pour la construction du chalet. Mais il faut penser à l'école qui débute bientôt. Je ne serai plus disponible les jours de semaine.

— Nous en avons justement parlé ce matin, avant votre arrivée. C'est un point dont nous pourrions discuter cet après-midi. L'idée est de ne pénaliser personne. Je vous donnerai mon point de vue, mais je veux le vôtre.

Steve expliqua que la construction du chalet l'intéressait aussi, mais qu'il craignait que ça fasse comme son cours de mécanique.

— J'aime bricoler les autos, mais quand j'arrive en classe, je perds mon intérêt.

— Fais-moi plaisir, Steve. Garde aussi ce point pour notre conversation d'après-midi. C'est le genre de sujet pour lequel il est bon parfois avoir l'idée des autres.

Il branla la tête, semblant signifier son accord.

— J'aimerais te demander, reprit Steve, pourquoi il a fait ces choses que tu dis pour toi et pourquoi ce projet pour nous ?

— Pourquoi ? Tous les jours, mon garçon, peu importe où que tu ailles, tu vas découvrir que des gens, beaucoup trop de gens, sont perdus dans la vie ou se complaisent à faire perdre le temps aux autres.

Si Samuel Beaulne a mis sur pied ce projet, c'est parce qu'il sait qu'en tout être humain que nous sommes, nous avons le choix du bien ou du mal, et qu'il veut vous donner la chance de prouver votre valeur. Il a confiance en vous et ce genre de question, et ce genre de conversation que nous avons ensemble, jumelés au fait que vous êtes ici de façon volontaire le prouvent. Jamais nous n'allons accepter une personne qui n'a pas fait le choix elle-même.

— Ça lui donne quoi à lui ? Qu'on s'en sorte ou non, il ne savait même pas qui nous sommes avant que nous mettions les pieds ici.

— Je vais vous raconter un secret que très peu de gens savent. J'ai vu cet homme aller chercher son fils, qui lui avait été enlevé, à l'autre bout du monde, alors qu'il avait perdu tout ce qu'il avait, jusqu'au dernier sou. Je l'ai vu agir de façon semblable pour moi. Sans lui, je n'ose même pas penser où j'en serais, mais certainement pas ici, à partager ces moments précieux avec vous. Et écoutez bien mes prochains mots, fit-il encore, en les pointant de son index, tour à tour, il leur dit : ce qu'il a fait pour son fils et ce qu'il a fait pour moi, il le ferait pour chacun de vous, j'en suis convaincu.

Le silence, presque complet, sauf le moteur du vieux John qui émettait un son régulier au loin, enveloppait l'endroit. Rémi parla le premier :

— Je suis partant aussi pour le chalet.

Samuel était venu les trouver à la pause de 10 h et ils avaient reparlé du chalet, emballés. Pour le reste de la journée, le ton fut respectueux, de la part de tous.

Quand Samuel était venu chercher Serge pour le souper, c'est un homme très heureux qu'il vit monter dans son véhicule. Puis, quand ils eurent fait le point et qu'ils s'étaient donnés à chacun des suivis en vue de la construction du chalet, alors qu'ils buvaient une bière en attendant leur souper, le téléphone vibra. C'était David.

— Il est déjà 21h ! On a parlé tout ce temps ? « Allô David ! Attends-moi une seconde ! tu veux. Je sors du resto pour te parler. » Je vais lui parler et je reviens.

Ils avaient soupé, puis parlé encore, si bien qu'il était près de 23 h quand il revint au domaine. Quelque part en lui il y avait un vide,

immense, auquel il voulait ne pas penser ce soir. Mais quelque part aussi, la plénitude et la paix l'habitaient. Comblé d'abord par l'équipe, puis par ce projet pour les plus jeunes. Cette plénitude dans sa vie, il la devait au fait d'avoir agi à partir de ce qu'il avait ressenti très fort en lui. Pour le sentiment de vide, deux messages se combattaient, pour semer la discorde dans son être. Ces derniers jours, à travailler à autre chose, il avait pris conscience que ses idées prenaient lentement leur place par rapport à sa vie de solitaire et par rapport à Fannie. Il ne voulait rien forcer. Il lui restait plus d'une semaine et demie à se laisser aller à faire autre chose que ses activités habituelles. Les dernières semaines l'ayant gardé très occupé, il profiterait de ses journées à venir. À ses pensées, il ressentit en lui comme un nouveau message, une sensation d'attente positive.

Ayant terminé le transport des billots la veille, Samuel changea sa routine des deux derniers jours. Plutôt que de travailler sur la *Terre de l'espoir* en avant-midi, il s'était rendu déjeuner au village avant d'arrêter chez le barbier et de faire quelques commissions. De retour chez lui un peu passé 9 h 40, il s'attela au gazon, débuté la veille, jusqu'à treize heures. Il avala un sandwich et changea de vêtements avant de traverser l'autre côté de la route, après avoir déposé une hache, une scie mécanique, un crochet à bois et quelques autres babioles avec son sac à lunch, dans la remorque. Il avisa Serge en passant qu'il allait commencer à couper les arbres et nettoyer sur le bord de la route secondaire.

— L'engin n'est pas encore arrivé ?

— Il est en route ! Je crois que ce sera notre sujet de conversation cet après-midi !

En s'adressant aux plus jeunes cette fois, il dit :

— Vous feriez mieux de cacher la clé, vous ne le reverrez pas de l'après-midi s'il part avec ce jouet.

Il les salua avec son bras, et tous lui rendirent la pareille.

Samuel Beaulne était le genre d'homme qui s'était toujours gardé en forme. S'alimentant bien, et s'entraînant de façon régulière, il avait une excellente santé. Et ceci lui avait été fort utile lors de travaux physiques... comme celui de bûcheron, entre autres. Bien qu'il n'eût à peu près pas manié la scie et la hache depuis qu'ils avaient construit l'écurie, il fallait le voir aller ! Les arbres avaient beau varier en diamètre, chacun tombait là où Samuel Beaulne avait voulu qu'il tombe, après avoir pratiqué une entaille précise du côté opposé à la coupe, et en sciant en angle. Une fois par terre, il l'ébranchait du tronc vers la cime, en mesurant et en coupant les billots, puis le bois de chauffage une fois rendu trop petit en diamètre. Il passait ainsi d'un arbre à l'autre, en s'assurant de garder un chemin libre pour le vieux John. Caché environ pour la moitié du temps à l'ombre des arbres, et buvant de l'eau de manière à bien s'hydrater, cela lui rendait la tâche plus simple. Ça devait bien faire une bonne heure et demie qu'il était là, sous une chaleur torride et surprenante pour cette période de la saison, quand, après avoir abattu un sapin très long qui fouetta l'air en tombant, il entendit :

— Vous seriez capable de faire cela deux fois de suite ? Je passais par là et je me suis dit qu'on engageait peut-être des bûcherons par ici !

Il arrêta la scie, surpris de l'arrivée de Fannie, se rappelant qu'elle était absente à la dernière réunion.

— Bonjour Fannie ! Vous savez, je crois que je ne prendrais pas la chance de vous faire travailler habillée de cette façon. Vous m'en voudriez en vous regardant dans le miroir après votre journée.

— Il faudra me faire la liste des choses que vous ne savez pas faire… vous reprenez en main notre justice, vous sauvez nos adolescents, vous montez à cheval, réparez les clôtures, conduisez les tracteurs, et… bûcheron. Sérieusement, il y a des choses que vous ne savez pas faire ?

— Ne me surestimez pas, voulez-vous, Fannie ? J'aime faire ce genre de travaux, je n'ai pas beaucoup de mérite. Vous vous êtes rendue jusqu'au domaine ?

— J'allais tourner dans l'entrée quand j'ai vu Serge qui me faisait de grands signes pour m'indiquer que vous étiez par ici. J'ai de vieux

runnings dans le coffre. Vous croyez que je pourrais me rendre où vous êtes ?

— Oui ! Le terrain est solide et sec ici. Il n'y a pas de risque.

— Laissez-moi cinq minutes et j'arrive !

— Je vais terminer cet arbre le temps de vous préparer.

— Avant de démarrer votre scie, dites-moi ce que vous préférez : les fraises ou les bleuets ?

— J'aime les deux.

— Finissez votre arbre ! J'apporte la collation !

Elle s'était assise sur le siège avant de son auto, du côté du fossé, là où elle pouvait le voir travailler. Impressionnée. Fascinée par l'homme. Fascinée et amoureuse, éperdument. Quand il leva les yeux vers elle tandis qu'il changeait de position, elle entreprit de lacer ses cordons. Elle récupéra ses clés et descendit le fossé pour aller le trouver. Elle pensa de nouveau ne pas avoir toute sa tête à elle quand, une fois passé le fossé, elle réalisa qu'elle avait seulement son trousseau de clés dans ses mains, sans fraises ni bleuets. Elle retourna à l'auto, s'assurant cette fois de penser à tout emporter ce qu'ils auraient besoin avant de revenir vers Samuel.

Elle déplia une couverture qu'elle avait apportée sur une parcelle de terrain où il n'y avait que de l'herbe. Elle s'y installa, en l'attendant.

Il se passa moins de cinq minutes avant qu'il s'assoie à son tour, une fois débarrassé de bran de scie.

— Vous arrivez tout droit de l'épicerie ma foi ! Vous pensiez réellement croiser des bûcherons ?

— Sincèrement, oui ! pour la première question. Et toujours sincèrement, non ! pour la deuxième. Ce ne sont que quelques fruits et des jus. J'ai pris le temps de laver les fruits en passant chez moi déposer le reste. Il y a des essuie-tout dans ce sac. J'espère que vous ne serez pas déçu, j'ai laissé le vin chez moi, mais, ricana-t-elle, si vous n'êtes pas trop pressé, il y a quelques raisins.

Ils passèrent la prochaine demi-heure à parler. Samuel mentionna que David était parti en camping et pour le reste, ils se limitèrent surtout au sujet du jour qu'était la *Terre de l'espoir* et les résultats obtenus à ce jour. Elle lui suggéra avoir quelques noms en tête et lui demanda si elle devait lui fournir à lui ou Serge.

— Qu'est-ce qui vous satisfait le plus dans ces actions humanitaires ? Je veux dire, qu'allez-vous chercher réellement, d'abord dans cette mission composée pour l'équipe et celle-ci ?

— Ça me vient sans doute en grande partie de mes parents qui, même s'ils ne sont pas impliqués dans des projets semblables, ont apporté beaucoup à leur façon, presque constamment dans l'ombre. Il n'est pas rare que nous ayons passé la veille de Noël dans des hôpitaux pour enfants, des centres pour personnes âgées ou encore, à distribuer des marchandises pour les plus démunis, afin de leur apporter un petit quelque chose au cœur et au ventre, et de leur souhaiter Joyeux Noël dans leur solitude. Humez cet air parfumé d'essences d'arbres et de cette nature ! Nous sommes assis sur le vrai ici. La source de la vie. Pourquoi l'humanité s'abandonne-t-elle à cette vie folle d'aujourd'hui ? Pour accumuler toujours plus ! Toujours plus de quoi ? De stress ? De maladie ? De chacun de son côté ? Jusqu'à se perdre… et laisser se perdre à leur tour des enfants, des jeunes comme ceux qui sont ici ?

Elle l'écoutait religieusement, en accord avec ce qu'il disait. Une envie, un sentiment d'urgence l'habitaient, celui de lui demander « Et vous Samuel ? Vous, de votre côté, seul, alors que je suis là ? » Mais elle ne succomba pas. Pas maintenant, alors qu'elle risquait de gâcher le moment présent. Elle préférait encore tenter de l'apprivoiser lentement. Surtout que, encore cette fois, il l'avait laissée s'approcher et lui parlait.

— Disons que je veux faire ma part. L'équipe et ce projet sont une partie de cette part, en y apportant ma contribution. La première est bien sûr mon fils, à qui je veux donner le meilleur, qui n'a rien à voir pour moi avec la facilité, afin de le préparer à cette vie. Je veux qu'il soit conscient que certaines personnes pensent à tort que la vie est perverse. Je ne suis pas d'accord avec ceux qui disent que tous font tout ce qu'ils peuvent de leur vie. La plupart s'acharnent encore à faire le minimum. Comme femme et comme avocate, vous savez ce que j'essaie d'expliquer. J'ai confiance que David vivra la vraie vie ; celle où réside le bien. Ce sera son choix, mais j'ai confiance.

Ils savourèrent quelques fruits, puis elle expliqua qu'elle avait apprécié l'instant, qu'elle devait maintenant le laisser continuer sa

tâche, malgré que ce n'est pas ce qu'elle désirait réellement. Elle serait restée là, à le regarder travailler jusqu'à ce qu'il ait terminé, et l'aurait suivi ensuite, toute sa vie.

Elle allait ouvrir la portière, puis elle se retourna vers lui, certaine que si elle ne faisait pas ce qu'elle désirait maintenant, il ne le ferait pas non plus.

— Samuel ! Vous aviez prévu quelque chose ce soir ? Souper avec moi vous… Est-ce que vous seriez libre pour souper avec moi ?

Contre toute attente, il n'hésita même pas.

— Vous proposez quoi ?

— La soirée sera magnifique à ce qu'il paraît. Nous pourrions souper sur une terrasse à l'extérieur.

— Une terrasse à l'extérieur ? Les terrasses ne sont pas toujours à l'extérieur ?

— Pourquoi est-ce que je deviens si nerveuse au point de me faire mal comprendre quand… Je voulais dire à l'extérieur, loin d'ici. Nous pourrions rouler une heure et nous arrêter quelque part.

— Quelle heure ? Et qui prend qui ?

Elle haussa les épaules.

— Ces jours où vous êtes bûcheron, vous terminez à quelle heure ? Et vous faites une sieste ensuite ou…

— Un amateur tel que moi qui se fait inviter à souper de manière imprévue a l'intention de s'arrêter vers 17 h. Pour la sieste, je passerai mon tour pour aujourd'hui.

— Donc ? Je passe vous chercher à quelle heure ? C'est à vous de décider, je visite d'abord ma mère et je serai chez moi ensuite.

— 18 h vous convient ?

— Je serai ici !

Il se contenta de sourire et la salua de la main, laissant entendre qu'il serait prêt.

Ce qui restait de l'après-midi passa à une vitesse surprenante pour Samuel. La nature l'habitait entièrement, et il prenait un vif plaisir à

la tâche. Il rejoignait les autres quand il avait aperçu le bulldozer juché sur une remorque sur la route secondaire. Tous étaient montés sur l'engin, essayant les différents boutons et manettes. Avancer, reculer, monter et descendre la lame, essayer la pelle mécanique installée derrière. Quelle merveille c'était. Un vrai bijou ! Steve, pour sa part, s'était davantage attardé au moteur que les autres, de par sa formation en mécanique. Puis Serge avait demandé s'ils aimeraient voir de quoi était capable cette machine, ce à quoi ils avaient bien sûr tous répondu oui. Il était monté s'y installer, l'avait redémarré et, après s'être rendu à l'endroit voulu, baissa la lame. Il enleva quelques souches et quelques roches qu'il tassât en un tas qu'il enterrerait plus tard, et nivela le sol sur une longueur d'une dizaine de mètres, de la largeur de la lame. Il tourna enfin d'un quart de tour, s'avança jusqu'au fossé et descendit de nouveau la lame le plus près possible de la route. Il exerça une pression hydraulique suffisante pour que la lame s'incruste dans le sol en reculant, de façon à creuser le fossé d'une dizaine de centimètres sur deux mètres environ. Au fur et à mesure qu'il reculait, il relâchait la pression de façon cette fois à revenir au niveau du sol, en se limitant maintenant à niveler en surface. Il gara l'engin et en descendit, satisfait. Les commentaires qui suivirent furent tous positifs.

De son côté, Fannie, en pensant à leur soirée, s'efforçait de bloquer les scénarios négatifs qui tentaient de la gagner, pour les remplacer par de plus stimulants. Elle devait se concentrer sur la pensée qu'il l'ait laissée partager un autre moment avec lui cet après-midi, et qu'il n'ait même pas hésité à dire oui pour l'invitation pour ce soir. La nervosité s'était emparée d'elle à quelques reprises au point de passer sous la douche par deux fois, pour terminer dans un bain tiède, presque froid, afin de se calmer un peu. Elle avait décidé de se raser les jambes et de vernir ses ongles, en écoutant de la musique, pour finalement réaliser qu'elle manquerait de temps. Pourquoi avoir suggéré de le prendre ? pensa-t-elle. Trop tard ! Il lui faudrait oublier la bouteille de rouge qu'elle voulait apporter. Puis non ! se ravisa-t-

elle, se rappelant tout à coup celle achetée avant d'aller chez Samuel la dernière fois.

Tandis qu'elle entra dans la cour, elle regarda sa montre qui indiquait 17 h 57. Ouf ! fit-elle. Échappé belle. En s'approchant de la maison, elle put le voir qui s'apprêtait à faire rentrer la jeune chienne dans l'annexe de la maison. Puis il referma la porte et vint la rejoindre.

— Bonjour Fannie ! Vous me laissez le temps de lui donner sa nourriture et de me laver les mains ? J'en ai pour quelques minutes ! Tenez ! Je nous ai préparé une limonade. Ça nous rafraîchira avant de partir pour la route.

— Merci Samuel ! Bonne idée !

Elle descendit de la voiture et prit les verres avec elle, le temps qu'il revienne. Il l'avait regardée d'une façon différente cette fois, il lui semblait, et ce que Fannie ressentait était d'une douceur fabuleuse. Vêtue d'une jupe de couleur brun foncé, ses jambes bronzées, ses souliers demi-talons, d'un brun un peu plus clair que la jupe, et le chemisier vert qu'elle portait, assortis à la chaîne fine qu'elle portait au cou, sa montre, et ses cheveux noirs qu'elle avait un peu surélevés à l'aide d'une passe ; Fannie était resplendissante et séduisante. Samuel n'avait pu rester indifférent. Elle commençait à être intimidée quand il expliqua qu'il reviendrait dans un instant.

À son retour, il portait aussi un pantalon brun, d'un ton plus pâle que le sien, et avait enfilé une chemise bleu ciel très pâle. Elle huma son parfum, pensant qu'il lui allait parfaitement. Samuel prit le verre de Fannie, en pensant que c'était le sien. Lorsqu'il posa les lèvres sans le savoir, à l'endroit où les siennes avaient porté, elle eut comme un léger frisson d'excitation, imaginant ses lèvres aux siennes... Les deux en avaient la certitude la plus complète ; l'aspect physique n'était pas ce qui accrochait entre eux. L'attirance réciproque, bien que discrète, était d'une évidence absolue.

— Vous voulez vous asseoir le temps de cette limonade ou vous voulez partir maintenant ? C'est vous qui conduisez, je ne voudrais pas vous imposer quoi que ce soit.

— Il fait si beau ! Nous pouvons bien prendre cinq minutes pour nous asseoir un peu.

Ils allèrent vers la balançoire.

— Pas trop éreinté par votre journée ? Ce ne doit pas être évident comme travail.

— Le truc est de plier les jambes quand il le faut ; toujours protéger le dos. Après quelques demi-journées à couper ces arbres et à manœuvrer des billots, tout va comme du neuf. Est-ce que vous avez offert de conduire parce que vous pensiez que je marcherais le dos courbé en arrivant chez moi ? Dites la vérité, toute la vérité, avocate Malouin.

— Peut-être même couché, incapable de vous lever.

Elle réalisa la portée de ses paroles et pour ne pas s'embourber, elle changea prestement de sujet.

— C'est une blague ! Qu'avez-vous envie, Samuel ?

M'embourber ! pensa-t-elle. J'ai le don de trouver les phrases à double sens ce soir !

— Je veux dire, vous avez pensé à ce que vous voulez manger ?

— Non ! Quand vous vous arrêterez, je suivrai. Je passe à la maison chercher une bouteille de vin et je reviens.

Ils prirent la route, sur les chansons de Katie Melua, et parlèrent presque sans s'arrêter jusqu'à destination, une petite crêperie où on avait gardé le cachet traditionnel, costume, décoration, mobilier, même la vaisselle. En ce soir de milieu de semaine suivant la période des vacances, ils n'eurent à attendre que quelques minutes pour avoir une table côté terrasse.

Leur serveuse semblait de connivence avec Fannie quand elle demanda à Samuel, après avoir ouvert la bouteille de vin, si elle faisait goûter à son épouse la première gorgée. Fannie avait rougi, tandis que la dame sourit avec satisfaction.

Ils s'attardèrent peu au menu, ayant chacun trouvé ce qui lui convenait au premier coup d'œil. Leurs assiettes arrivèrent bientôt, alors que la conversation était repartie. Fannie, en regardant ce qu'on leur avait servi, voulait laisser savoir à Samuel son envie de tout partager.

— Soyez à l'aise de prendre quelque chose si vous voulez goûter, invita Fannie. Tout semble si bon !

Elle s'arrêta à déceler une différence dans son visage, qu'elle n'arrivait pas à saisir vraiment. Ou peut-être était-ce le ton de sa voix ? Elle pensa que la première fois qu'ils avaient mangé ensemble, elle avait offert de partager son repas, tout comme ils l'avaient fait aussi cet après-midi, lorsqu'ils avaient partagé les fruits ensemble. Elle pouffa discrètement.

— N'allez pas penser Samuel, que c'est coutume pour moi d'offrir qu'on fouille dans mon assiette. Je ne le fais même pas avec ma mère alors… En fait, tandis qu'elle se sentait rougir encore, vous êtes le seul avec qui j'aimerais partager mon repas.

— Je vous fais une offre ! Ces deux plats m'ont l'air tout ce qu'il y a de succulent. Si vous me confirmez que le fromage dans votre crêpe est bien du cheddar, je vous offre de partager moitié-moitié, répondit Samuel.

— C'est bien du cheddar ! Marché conclu !

Une deuxième coupe de vin fut bientôt versée et, alors qu'ils achevaient le repas principal, Samuel ressentit la vibration de son cellulaire. Fannie était au courant qu'il recevrait sûrement un appel de son fils. Il parla à David un instant, allant au plus court, tandis qu'il s'était déplacé sur le trottoir, en lui expliquant qu'il se trouvait au restaurant. David avait questionné son père à savoir s'il était seul et, à son non, il avait demandé avec qui il était. Mal à l'aise, Samuel craignait surtout de susciter de faux espoirs chez David qui aimait bien Fannie, et qui la voyait déjà comme conjointe de son père. Il avait fini par lui dire la vérité, en faisant promettre de garder le secret entre le père et le fils. Quand Samuel revint à la table, il expliqua qu'il avait eu droit à un interrogatoire en règle, et que David lui faisait dire bonsoir. Il lui avait donc dit au lieu de… pensa-t-elle, agréablement surprise, un frisson semblable à celui qu'elle avait ressenti plus tôt chez lui, lorsqu'il avait posé les lèvres sur son verre, un frisson qui lui traversa le corps de nouveau. Les choses allaient lentement, mais sûrement.

Samuel versa les dernières gouttes dans les coupes en demandant à Fannie si elle prendrait un dessert.

— Je prendrais une bouchée seulement avec un café.

— Il est très rare que je prenne un dessert au restaurant, mais ce soir, j'en ai le goût. Cette fois, c'est moi qui le demande ; vous voulez partager ?

Elle avait ri de bon cœur, détendue, complètement, pour une rare fois avec Samuel. Ils avaient bien sûr partagé le dessert et prirent chacun un café. Puis Fannie avait proposé une promenade pour se dégourdir. À trois immeubles de la crêperie, ils passèrent devant un petit bistrot presque vide à cette heure, d'où provenait une musique invitante et relaxante.

— J'aime cette musique ! Vous êtes partant pour rentrer un moment ?

— Pourquoi pas ? Ça a l'air plutôt bien et nous y serons tranquilles.

Ils s'y installèrent, pour siroter un digestif et écouter la musique, tout en continuant de parler ensemble.

— À part cette musique qu'on entend, quel autre genre aimez-vous ?

— Je dirais que c'est assez varié. De vieux classiques, certains opéras, certains blues, certaines mélodies. Et vous ?

— Semblable à vous. Pour reprendre le mot certains, que vous utilisez, c'est aussi mon cas. J'aime certains styles, sans tout aimer. Il m'arrive aussi d'aimer certaines chansons tant que je ne voie pas la personne qui chante. Ça évite parfois la déception.

Le mur en façade était ouvert sur l'extérieur, leur donnant l'impression qu'ils étaient assis dehors lorsque la brise légère et chaude faisait un détour jusqu'à eux. *Unforgottable* vint briser un rare silence depuis qu'ils étaient à cet endroit. Alors que Samuel repensait à cette autre chanson de Nat King Cole lorsqu'il était allé chez Édouard, Fannie lui prit la main.

— Vous aimez cette chanson Samuel ? Vous accepteriez de me faire danser sur cet air ?

Il ne répondait pas, mais ne résistait pas non plus. Elle tira sa main vers elle, et ensemble, ils allèrent sur le plancher où deux couples dansaient déjà. Ils avaient fait deux tours sur eux-mêmes lorsqu'elle colla sa tête contre lui, en resserrant davantage ses bras, tandis qu'elle

vivait son moment le plus merveilleux. Après ce qui sembla deux autres tours, elle la releva pour fondre ses lèvres aux siennes. Il répondit timidement, mais ne résista pas cette fois non plus. Fannie vivait dans la réalité son plus beau rêve.

Ils avaient plus de la moitié du trajet de fait, quand elle commença :

— Qu'attendez-vous de moi, Samuel ? J'ai mes craintes, moi aussi. Sans doute différentes des vôtres, mais quelque part, je crois qu'elles se rejoignent. J'ai en moi le désir de rencontrer un homme avec qui j'aurais la certitude de pouvoir m'engager avec lui pour la vie. Cette valeur est fondamentale pour moi. Être sienne et lui, mien. Auprès de vous, je me sens femme comme jamais auparavant. La plénitude, la paix, des sentiments qui me font comprendre que vous êtes celui que j'attendais. Chaque occasion que nous avons d'être ensemble me le confirme. Aujourd'hui, je vous ai vu rire et vous amuser. Plus spontané, parce que j'ai pensé que vous appreniez à me faire confiance. Je ne pense pas que cette peur que vous ressentez me soit attribuable. Pas directement. J'aimerais que vous me racontiez vos souffrances Samuel. Ça vous libérerait et ça me permettrait de vous faire une promesse. Je vous demande encore Samuel : qu'attendez-vous de moi ?

Il resta muet jusque chez lui où, une fois la portière ouverte, il s'excusa, et débarqua. Elle débarqua aussi, pour marcher jusqu'à lui. Elle prit sa main, la posa autour d'elle, et enroula ses bras à elle autour de lui, en l'enlaçant très fort. Il recula à peine, pour effleurer son visage de sa main.

— Peu importe ce que vous ressentez, laissez-moi être là pour vous. Je suis toujours là, et au moindre signe de votre part, je viendrai.

Il pencha la tête vers elle, pour déposer son visage dans ses cheveux, tandis qu'il la serrait contre lui. Puis il la regarda dans les yeux, lui faisant comprendre avec les siens qu'il était désolé, avant de s'éloigner d'elle et de rentrer.

Fannie retournait vers son auto quand elle pensa que, parfois, il ressortait pour marcher ou s'asseoir près du lac. Il était peut-être seulement entré le temps de changer de vêtements. Elle prit sur elle de revenir pour vérifier si Samuel avait verrouillé la porte. Elle tourna la poignée, retenant son souffle, avec espoir. Elle la referma derrière elle, la verrouilla, puis l'entendit se retenir de pleurer. Fannie s'avança jusqu'à lui, étendu sur le divan du salon, où elle s'agenouilla, prenant sa main dans la sienne pour une troisième fois aujourd'hui.

— Si vous préférez le silence pour le moment Samuel, c'est correct, mais laissez-moi rester auprès de vous pour le reste de la nuit.

Il la regarda en silence. Elle enleva l'objet qui retenait ses cheveux, pour le déposer sur la table, et s'allongea à ses côtés, se serrant contre lui, toujours sa main dans la sienne. Chaque fois qu'il s'était réveillé, elle était là, resserrant sa main sur la sienne, pour lui faire comprendre qu'elle ne l'était pas que physiquement, mais entièrement. Il aurait tant eu à lui dire.

Au matin, très tôt, alors que les oiseaux commençaient à peine leur chant quotidien, il l'avait sentie laisser sa main pour se lever, le temps d'aller boire et d'aller aux toilettes. Puis il avait entendu la porte se refermer, et son auto démarrer, avant de partir, jusqu'à ne plus l'entendre. Il tourna la tête, en espérant qu'elle ait pu oublier quelque chose à elle sur la table. À la place, elle avait laissé une lettre.

Samuel,

Pour ce que je ressens pour vous, pour nous, je me suis montrée à vous telle que je suis et me suis offerte vôtre, avec sincérité et l'espoir de nous.

Mais je ne peux vous obliger à être mien, pour partager ce que la vie nous offrirait à son tour.

Je vous attendrai

Fannie, avec tout mon amour.

xxx

Il fixa ses mots longtemps, avant de se décider à se lever. Il passa sous la douche, mangea une rôtie en avalant un café puis, comme la clarté allait se pointer, partit, apportant pour seuls effets une bouteille

d'eau et quelques fruits. Ce matin, pour chasser les mauvais fantômes, il devait se défouler. Pour les comportements malsains et irresponsables qu'une femme avait eus jadis, il en était à sacrifier une partie de sa vie, et celle d'une autre qu'il croyait, elle, saine et responsable. Il lui fallait reconsidérer ses choix. Sa situation comme homme en attente de l'amour allait à l'encontre du reste de sa vie où l'équilibre prévalait.

16

David était toujours parti en camping. Seul tout le week-end, Samuel décida de se tenir occupé pour passer le temps. Il poursuivit le nettoyage de la bande sur le bord de la route secondaire. Serge lui avait rappelé que lui et les jeunes n'y seraient pas les jeudis et vendredis pour deux semaines. Seul Serge était passé avec Audrey le vendredi en fin d'après-midi, pour une promenade à cheval, comme convenu.

La deuxième semaine des vacances, il fit la même chose, alors que David l'accompagna souvent avec un ami depuis qu'il était revenu. Même si les arbres étaient beaucoup plus nombreux sur cette portion, par rapport à la bande en face du domaine, ça commençait drôlement à ressembler au plan d'aménagement. Le soir, pendant une heure ou deux, Samuel retournait à la *Terre de l'espoir* pour traîner les billots afin de prendre de l'avance et de permettre aux autres de poursuivre leurs travaux. Les jeunes l'avaient presque rejoint pour le nettoyage des branches et la récupération du bois de chauffage. Serge, quant à lui, s'amusait comme un p'tit fou sur le bulldozer et, à la fin des vacances, avait pratiquement fini la bande en face du domaine sur tout son long, jusqu'à la route secondaire.

Cette même semaine, ils avaient approuvé le plan du chalet et l'avaient fait accepter par la municipalité. Les prochaines étapes seraient de préparer le chemin afin que les camions puissent livrer les matériaux, de faire scier le bois, de creuser où serait le solage afin de permettre l'installation des formes, d'apporter l'électricité, et quelques

préparatifs encore, dont l'achat d'outils, qu'ils avaient notés sur une liste. Il fallait tout coordonner. Serge et Samuel convinrent de concentrer leurs efforts sur ces activités, afin de s'assurer de respecter l'échéancier, de façon à construire le chalet avant l'hiver. Et ce, rappelèrent-ils, tout en intéressant les jeunes à participer à chaque étape, afin de qu'ils se sentent des membres de l'équipe à part entière. La fin de semaine la plus près du 15 septembre avait été ciblée pour entreprendre la construction, ce qui impliquait que le solage serait prêt quelques jours avant. Ça laissait un peu moins d'une semaine et demie avant que l'école commence et ils pourraient profiter de la longue fin de semaine de la fête du Travail pour s'avancer. Ils verraient combien de jeunes s'impliqueraient et de quelle façon ils travailleraient, mais comme la priorité tournait autour du chalet, s'il fallait reporter la plantation des arbres sur la bande de terre prévue, elle le serait au printemps. Samuel, enfin, avait rappelé à Serge qu'il serait présent chaque fin de semaine d'ici la fin de la construction. Cela lui permettait de planifier la force de travail des jeunes, en formant deux équipes au besoin.

Puis, il y avait eu la rencontre avec Antoine et ses parents, qui fut très intéressante autant qu'émouvante, à découvrir le courage de cette famille et encore, l'ajout de deux autres jeunes à l'équipe. On était rendus à six, et la rumeur était que d'autres se préparaient à donner leur nom. Six, sans compter que les parents d'Antoine, ayant appris la construction du chalet, en plus d'être présents pour les premiers pas de leur fils dans l'équipe, se rendaient disponibles pour donner un coup de main une journée par week-end. Pour sa part, Audrey, heureuse et motivée par les progrès de son neveu Steve depuis sa rentrée scolaire, offrit ses services un soir semaine et une journée de fin de semaine. Les parents Beaulne voulaient s'impliquer eux aussi, ce qui n'était pas de refus puisque Gérard Beaulne avait déjà participé à la construction de deux maisons avec des amis.

La mère de Fannie appela Samuel un soir, pour lui proposer son aide, un peu à la façon qu'Audrey l'avait fait. Après avoir posé quelques questions à savoir où ils en étaient et combien il y avait de participants, elle expliqua qu'elle connaissait quelques commerçants

qui s'impliqueraient sans doute en offrant des denrées par exemple. Elle demanda s'il accepterait. « Ce serait même excellent ! » dit-il. « Ça lancerait un message pour que nos jeunes réalisent jusqu'où un rêve peut aller loin quand on y croit. »

Un samedi matin, ils s'étaient retrouvés quinze au site du futur chalet. Serge, Audrey, Steve, Cédric, Rémi, Antoine et son père, les deux nouveaux jeunes dont Serge avait parlé à Samuel ; Bruno et Alexandre, madame Malouin, Fannie, Laurier Debel, Samuel et ses parents. Madame Malouin s'était amenée avec Fannie, son auto remplie de denrées et de toutes sortes de choses : du café, une cafetière dont elle ne se servait plus, et tout ce qu'il fallait pour le préparer, puis des jus, de l'eau, des boissons gazeuses, des barres tendres, deux sacs de maïs, du pain, et d'autres provisions offertes par l'épicier lorsqu'il en avait su la raison. Serge, pour sa part, avait apporté un barbecue, de la viande et des pains hamburgers, des boissons gazeuses, des biscuits, des sacs de glace et deux énormes glacières. Ils déposèrent le tout sur les tables de pique-nique, dans l'abri d'auto, monté la semaine auparavant. Après avoir placé les mets périssables dans les glacières, ils les couvrirent d'une toile épaisse.

Quand un des jeunes se pencha pour ramasser une pièce de bois pour débuter les travaux, on entendit :

— Stop ! jeune homme ! Il s'agit d'un événement historique.

Comme Maxime s'étirait pour prendre la caméra dans son sac.

— Tout ce beau monde ici en place derrière Steve ! On ne va quand même pas garder cela secret. Prenons des photos pour plus tard, vous serez bien contents de regarder votre *scrapbook* quand vous serez vieux comme… quand vous serez vieux tout court.

Maxime Hamelin prit la première photo officielle de la *Terre de l'espoir*. Bien qu'il ait fini par troquer son appareil pour des outils, il prit plusieurs autres photos pendant la journée.

L'ambiance faisait en sorte que les jeunes travaillent avec cœur et posent mille et une questions : « Pourquoi ce morceau de bois ? » dit l'un. « Ce sera suffisant pour tenir le chalet ? » dit un autre. Et, quand ils avaient mis en place deux pièces transversales, en métal plutôt qu'en bois, Steve posa à son tour une question pour vérifier

qu'il avait bien compris le pourquoi : « Ces pièces en métal plus solides que le bois éviteront l'installation de poteaux au sous-sol, n'est-ce pas ? » Les jeunes semblaient dépassés par l'ampleur que prenaient les travaux, mais ce qui les toucha plus que tout, c'était l'attitude amicale des adultes à leur égard. Des amis qui avaient leur importance. Quand les jeunes essayaient quelque chose de nouveau pour eux, les adultes prenaient le temps de leur expliquer et les encourageaient. Chacun avait sa tâche et tous y trouvaient du plaisir. Rémi, Steve, Serge et Laurier transportaient les pièces de bois les plus grosses afin d'assembler le plancher que Gérard Beaulne, Bruno, Marcus Connelly et Samuel fabriquaient. Audrey et Fannie fournissaient de plus petites pièces qui, entrecroisées, servaient à stabiliser les grosses, puis aidaient selon les besoins. Mathilde Beaulne approvisionnait en clous, passait la scie lorsque les hommes étaient en hauteur ou qu'ils s'en étaient éloignés, déplaçait un fil, ramassait le crayon tombé, et mille et un autres détails.

Cédric et Alexandre aidaient les monteurs du plancher quand ils étaient requis, et s'affairaient à préparer les feuilles de contreplaqué pour l'après-midi, en les rapprochant. Madame Malouin et Antoine s'étaient tout de suite bien entendus et travaillaient ensemble en donnant un coup de main aux autres, et en faisant du nettoyage autour du solage. Le drain français avait été installé deux jours avant, et Serge avait aussitôt rempli l'espace tout autour du solage, avec le bulldozer.

À midi, quand ils s'étaient arrêtés, le premier plancher était terminé, et formait la partie la plus longue, en forme de L. Si tout allait aussi bien qu'en avant-midi, car l'équipe travaillant sur le plancher maîtrisait maintenant la tâche, l'autre partie serait terminée avant de quitter. L'installation du chauffe-eau étant planifiée une fois l'extérieur du chalet terminé, ils se contentèrent de se laver les mains et de se rafraîchir le visage à l'eau froide. Ils se rendirent ensuite dans l'abri, où madame Malouin, Mathilde et Antoine avaient préparé le dîner. Serge et Samuel, en gens réfléchis, avaient monté l'abri de façon qu'à cette heure, il soit à l'ombre, ce qui heureusement fût le cas, à une température de 30° en plein mois de septembre.

Gérard Beaulne était un habitué. Il passa prendre son assiette le

premier, avec une cannette de boisson gazeuse, et sortit s'installer sous un sapin auquel on avait taillé les branches du bas, parce qu'elles nuisaient au passage des véhicules. Tandis qu'il mangeait, deux jeunes intéressés par la façon dont il travaillait vinrent s'asseoir avec lui, posant d'autres questions: « Comment avez-vous appris ? » « Est-ce qu'ils donnent des cours pour apprendre ? » « Vous croyez que c'est difficile ? » Il répondait patiemment et de façon à leur donner confiance quand, après quinze ou vingt minutes, il leur expliqua :

— Je veux bien répondre à toutes vos questions mes jeunes hommes. Mais d'abord, je dois faire une sieste avant de recommencer. Si je passe tout droit, réveillez-moi dans quinze minutes, voulez-vous ?

Fannie s'était installée auprès d'Audrey, avec qui elle avait discuté et s'était sentie en confiance. Une fois le repas servi, sa mère et la mère de Samuel étaient venues les trouver. Quand Audrey et la mère de Fannie s'étaient retirées quelques minutes pour aller chercher à boire, Mathilde avait expliqué à Fannie de faire confiance. Elle avait ajouté que Samuel lui semblait différent depuis quelques jours. Juste avant que les femmes ne reviennent, elle s'était empressée d'ajouter : « Il vous aime, j'en suis persuadée comme une mère peut le ressentir. Gardez courage Fannie ! ». On servait la dernière assiette quand Gérard Beaulne ouvrit les yeux et se leva d'un bond, comme s'il venait d'avoir été éjecté. « Comme un neuf ! Prêt à recommencer ! Il y a des volontaires ? » Bruno, Rémi et Steve allèrent au-devant, impatients de se remettre à la tâche.

À 15 h 50, Gérard Beaulne lança :

— Maxime ! Nous nous apprêtons à clouer le dernier clou au plancher, ça mérite une photo, n'est-ce pas ?

Tous se placèrent au niveau du sol, devant l'ouvrage accompli, vis-à-vis de Gérard Beaulne. Mathilde Beaulne, entre Samuel et Fannie, changea de place avec elle. Si le fils n'était pas tout gagné, elle l'était. Mathilde Beaulne, tout comme son mari, étaient des gens adorables.

— On lève tous un bras en l'air en guise de victoire. Voilà ! Et je ne veux pas entendre un seul *cheeze* ! Tout le monde crie Chalet ! Allons-y maintenant !

— Chaaaaaleeeeet…

— C'est fait ! Excellent !

— Si on m'avait dit qu'on terminerait le plancher aujourd'hui… On avait toute une équipe, je peux vous dire ça ! Demain, on commencera à monter les murs du premier.

Rémi, avec son franc parlé habituel et sur un ton sec, comme quelqu'un qui chercherait à attirer l'attention, y alla d'une proposition sensée dite cette fois sur un ton plutôt agréable.

On parle souvent de nous, Bruno, Cédric, Alexandre, Steve, Antoine et moi, en nous appelant les jeunes. Aujourd'hui, vous étiez plus que nous et on ne vous a pas appelé les vieux, nous. Je sais pas pour vous, mais si les autres sont d'accord, vous devriez nous appeler les espérants. Je trouve que ça irait bien avec la *Terre de l'espoir*.

Les autres approuvèrent à l'unisson. Les plus âgés, bien que d'accord avec la proposition, optèrent pour ne pas s'investir d'un nom pour l'instant.

Le lendemain, presque tous étaient encore présents, sauf la mère de Fannie, qui les rejoindrait en après-midi seulement, ayant une activité de bénévolat planifiée en matinée. Aline Bergeron, la mère d'Antoine, s'était jointe à eux. Tout se passa dans l'entraide et la joie, sensiblement de la même façon que la veille. Le moment fort de la journée fut juste avant la pause de l'avant-midi, moment où on avait levé le premier mur. Le résultat était remarquable. Après la pause, on avait augmenté le nombre de l'équipe du montage de deux, formant ainsi deux équipes de trois, réduisant ainsi à deux l'équipe attitrée au transport des pièces de bois, celles-ci se transportant plus facilement parce que plus légères. Leur légèreté était simple à comprendre, les pièces du plancher avaient été ce qu'on appelait communément des 2 x 10 d'un peu plus de quatre mètres de longueur tandis que celles du mur étaient des 2 x 6, de quatre mètres de longueur. Gérard Beaulne dirigeait l'équipe attitrée au mur en façade, tandis que Serge, celui du bout qui allait relier le premier au mur en façade. En apprentis

qu'ils étaient tous, on se surprit à plus d'une occasion du génie des deux meneurs. Dans ce casse-tête que plusieurs essayaient d'imaginer, vinrent se dessiner des ouvertures pour les fenêtres, une pour la porte et tantôt, une autre pour le foyer. C'était pourtant bien logique, mais… il fallait comprendre un tant soit peu le plan.

Cet après-midi-là, qui resterait mémorable, il était 17 h 20 quand le dernier clou fut enfoncé. Les six murs étaient maintenant montés. Samuel eut l'idée de demander si certains d'entre eux devaient sans faute rentrer chez eux avant 18 h 30. Steve fut le seul du groupe à hésiter, jusqu'à ce qu'Audrey lui dise qu'elle le ramènerait.

— Très bien ! Nous venons d'avoir un extraordinaire exemple de ce que des gens, en équipe, qui se tiennent et qui visent un objectif, peuvent accomplir. Ce que nous avons fait en seulement deux jours est merveilleux, croyez-moi ! Nous sommes partis de traits de crayon sur un bout de papier, et voilà le résultat. Maintenant, je sais bien, ce n'est pas l'idéal pour la santé, et je ne veux pas que les plus vieux me disputent, mais j'offre la pizza pour tout le monde. Si certains d'entre vous n'en mangent pas, dites-le à… madame Malouin, est-ce que vous pourriez noter la commande sur un bout de papier ?

Ils restèrent dehors, à manger ci et là, regardant le chalet, supposant quelle pièce viendrait là, et telle autre là, jusqu'à ce que Serge, le plan à la main, leur détaille toutes les pièces des trois niveaux, sous-sol compris. Antoine demanda ensuite :

— Est-ce que nous viendrons fêter Noël ici ? On pourrait mettre un grand ruban tout autour et le déballer tous ensemble. Ce serait notre cadeau à tout le monde.

Tous furent touchés par ses propos. Samuel lança un coup d'œil à ses parents, heureux de le voir ainsi avec les autres.

— C'est une idée magnifique Antoine. Une idée qui doit nous unir et nous rappeler un des buts de la *Terre de l'espoir* : croire de nouveau au Père-Noël. Chacun de nous y a droit.

Tandis qu'il regardait ça et là les gens autour, ses yeux s'arrêtèrent un moment au visage de Fannie ; ses yeux brillaient et elle souriait d'admiration.

17

Ils en étaient à la deuxième rencontre depuis le retour des vacances. La première avait servi à faire le point, un bilan depuis le début d'année, ce qui ne fut pas pour déplaire à Fannie, qui avait appris des choses importantes et, jugea-t-elle, nécessaires pour mieux comprendre l'ensemble. En fin de rencontre, on avait parlé des priorités pour le mois qui viendrait, soit octobre. Une motion avait été adoptée : ce serait sans contredit un mois très chargé. Il valait mieux ne s'engager dans aucune autre nouvelle cause, à moins d'être absolument certain qu'il y eût risque de mettre la vie ou l'intégrité de quelqu'un en danger.

Après le court discours d'ouverture de Samuel Beaulne qui, par son rôle, était très différent de l'homme du chalet, comme le constata Fannie, Jean Lanteigne débuta le premier.

— Histoire Thibault : comme un chevreuil – je suis désolé de le comparer à un si bel animal – qui fige le soir face à des phares qui le font paniquer, notre bonhomme a figé sous la pression. On a dû le pousser encore un peu. Heureusement, on avait gardé l'idée de la fille en réserve. Pour l'énerver, je lui ai demandé de lui téléphoner à sa résidence un après-midi sachant que sa femme était sortie avec une amie. Je vous laisse entendre le résultat :

— Allô ! retentit la voix de Thibault.

— Gilles ! C'est… c'est Mia ! gémit-elle. Je suis désolée de téléphoner chez toi. Tu peux parler ?

— Mais comment as-tu eu mon numéro ? relançait Thibault.

— Ces hommes qui m'ont posé toutes ces questions à ton sujet. Sur une des photos, il y avait un numéro avec ton nom. Comme ce n'était pas celui du cellulaire que tu m'avais laissé… J'ai déjà téléphoné ce matin, une jeune femme m'a répondu. Est-ce que c'est vrai toutes ces choses qu'ils m'ont dites sur toi ? Que tu m'avais menti et que tu en avais déjà pour une autre ? Je n'étais donc rien pour toi ? gémit-elle encore, sans trop forcer la note.

— Tout ça est faux, Mia. C'est ma femme qui a répondu. Tu dois croire ce que je te dis. Ils te font marcher pour… Je ne peux pas parler, mon téléphone est certainement sur écoute. Laisse-moi un numéro, tu veux ? Je te rappelle d'ailleurs.

— Je veux bien… Attends un peu Gilles, ça frappe à la porte. Je les vire et je te reviens.

On entendait maintenant des voix et des bruits sourds en écho. Puis la fille, Mia, s'était mise à hurler : « Ce sont eux ! Ce sont encore eux ! Fais quelque chose… je t'en supplie… » Puis un bruit de téléphone qui s'était raccroché violemment, et plus rien.

— Voilà donc ! Le bonhomme croit la fille aux États-Unis, alors que des hommes qu'elle n'a jamais identifiés la harcèlent pour savoir ce qu'elle complote avec lui. Il fait le lien avec les pots-de-vin et ses saletés, mais qui ? Et nous qui le faisons chanter. Il ne sait plus sur quel pied danser.

Les autres le regardaient, attendant avec impatience la suite, tandis que le détective sourit.

— Ce n'est pas que je veux m'amuser avec vous, mais j'aimerais revenir au dénouement après vous avoir raconté mon autre histoire de flics corrompus et de Giguère et sa troupe. Enfin, j'aurais pu m'éviter de parler des flics, puisque ce sont aussi des hommes de Giguère. J'ai mis quelqu'un là-dessus, quelqu'un de l'extérieur, qu'ils ne connaissaient pas. Avec ce qu'on a eu de mon contact… c'est cinq fois ce à quoi je m'attendais, et croyez-moi, ce n'est pas peu dire. Je m'attendais déjà à gros de lui. On a tout ! Je m'explique. On peut faire la preuve qu'au moins une personne demeurant ou ayant demeuré dans chaque maison visitée est en lien avec la pègre ou l'a été. Il faut

remercier ces policiers un peu trop prétentieux qui y sont allés fort dans leur démarche. Contrairement à cette phrase qu'on a l'habitude d'entendre, la poudre leur est montée ailleurs que dans les yeux, je pense. On a des conversations enregistrées, des photos, tout ! Ça valait la peine d'être patients et ça valait aussi largement la peine de donner ce qu'il demandait à mon contact. Vous pourrez le constater en regardant les photos. Presque trop beau pour être vrai.

Maxime le pria de déballer son sac.

— Tu peux partager tes succès avec tes amis, tu sais ? Cette vapeur qui commence à sortir de ta tête, ce n'est pas très bon pour toi. Il faut en laisser sortir un peu plus sinon…

Jean Lanteigne resta silencieux, se contentant de sourire, tandis qu'il sortit d'une chemise munie d'une fermeture éclair une enveloppe contenant deux piles de photos, dont l'une était le double de l'autre, et en donna une à Fannie et Samuel, l'autre au reste de l'équipe.

John parla le premier :

— Giguère et Thibault ensemble ! Et cette autre photo ? Ce n'est pas un des conseillers qui semble flirter avec la protégée de Thibault ?

— Laisse-les dans l'ordre dans lequel je vous les ai remises, John. Je vais suivre avec Fannie et Samuel pour vous les expliquer. La plupart ont été prises chez Giguère pendant un pow-wow samedi dernier. Comme tu disais, sur la première, on retrouve Giguère et Thibault. Le topo : Thibault est prêt à tout pour de l'argent, Giguère a quelques faveurs à lui faire faire ; annulations de peines, ou du moins des réductions pour quelques-uns de ses hommes qui n'ont déjà pas reçu suffisamment de temps, de toute façon. Donc, le bon juge se spécialise dans la vente de services. Les filles en arrière-plan ne sont que des… ajouts au décor. La deuxième…

John ne put s'empêcher de se retenir.

— Le juge Fitch ! Il est dans le coup ?

Dans le coup, jusqu'au cou.

— Je comprends tellement de choses maintenant. Sapristi ! Comment j'aurais pu croire cela de lui ?

— L'homme et la femme avec Fitch, Thibault, sa protégée et monsieur le Conseiller, sont des courtiers immobiliers connus dans

la région. En grattant un peu, j'ai trouvé des transactions faites par eux dans cinq pays différents à ce moment, au compte de Giguère. J'en ai aussi trouvé une au nom de Thibault, au Mexique, et une autre au nom de Fitch, aussi au Mexique. Voisines l'une de l'autre ; c'est qu'ils doivent très bien s'entendre nos amis. Eux aussi fonctionnent à l'argent et à la poudre. La prochaine ; Joey Larivée, dit Le fiable, parce qu'on peut toujours compter sur lui. Le bonhomme est comptable et demeure dans la ville voisine. À voir comment les deux starlettes à ses côtés sont habillées, l'homme est sûrement à ses sous, au point de payer le tissu au centimètre plutôt qu'au mètre. Suivante ; deux avocats qui, je l'espère, ne sont pas des amis à vous, alors qu'il regardait Édouard et Fannie, avec ce concessionnaire automobile que nous connaissons trop bien et qui vous garantit un prêt sans condition. J'en aurai long à écrire sur lui dans mon rapport. C'est un salaud de la pire espèce, comparable à Giguère et Thibault.

La stupéfaction habitait les regards. Le coup était gros, immense. Jean Lanteigne parla de nouveau :

— Écoutez, si nous voulons parler stratégie d'attaque, pour celles qui restent, je vais seulement m'en tenir à vous nommer les personnages rapidement afin de rester sur vos gardes les prochaines semaines. J. C. Laraque, un propriétaire de lunetterie, l'homme à ses côtés, Giacomo Mani… je ne sais plus quoi, possède une chaîne de boutiques de vêtements pour femmes. Stéphane Perron et Steven Maheu, deux des trois policiers corrompus, ceux-là mêmes qui ont participé aux visites de maison.

Il nomma encore une trentaine de personnes avant de s'arrêter.

— Et ce n'est peut-être que la pointe de l'iceberg !

Samuel demanda de quelle manière les photos avaient été prises.

— Mon contact nous avait informés que derrière la maison de Giguère, c'était un champ vacant, comme je l'ai déjà mentionné ici. Vu la hauteur de la haie, il était difficile de travailler de derrière. Quand mon contact m'a informé du pow-wow, j'ai placé quelqu'un pour surveiller les allées et venues chez Giguère. Quand ils sont sortis dîner, nous avons discrètement installé un appareil-photo télécommandé au sommet du poteau du fil de téléphone. Afin de ne pas manquer notre

coup, nous nous sommes aussi installés dans la chambre du deuxième étage des voisins sur leur gauche, qui offrait la meilleure vue sur la terrasse arrière. Pour tout vous dire, nous avons tout misé sur la température. S'il avait plu averse, la fête se serait passée à l'intérieur. Il faisait 28° degrés samedi soir, avec un ciel en notre faveur. Question sécurité, il n'y a aucun risque de lien jusqu'à moi. Au pire, il n'y a rien qui permette de me relier à l'équipe.

— La priorité pour chacun de nous, avant même le fait de coincer ces vaux-riens, est notre sécurité. S'il arrivait à vos sens le moindre indice, il nous faudrait lancer une rencontre spéciale à l'endroit déterminé, selon le code que vous recevriez. C'est un travail de longue haleine que tu as fait, Jean, mais qui semble-t-il, va porter ses fruits. J'aimerais savoir quelle est la stratégie que tu envisages afin que chacun émette ensuite son opinion.

— D'abord, il nous manque encore certaines informations. J'ai demandé l'aide d'Édouard et de Fannie pour procéder à quelques recherches. D'ici une semaine, nous devrions être en mesure de fournir un rapport complet de toutes les activités illicites et une copie des documents entre nos mains. Par précaution, il y en a déjà une à l'endroit où vous savez, afin de protéger nos arrières. Ensuite, il nous faut choisir la bonne personne à qui remettre le dossier. Quelqu'un d'infaillible qui ne va pas le mettre sous la pile ou aux vidanges. Le dernier endroit à penser est le poste de police local. J'ai quelques idées, mais je suis à y réfléchir. J'aimerais connaître l'idée des autres avant d'aller plus loin.

Samuel se tourna vers Fannie :

— Vous voulez commencer Fannie ?

— Si vous voulez ! D'abord, je veux féliciter Jean pour son travail. Je sais qu'il a investi beaucoup de temps et d'efforts. Ce que vous avez fait est remarquable.

Les autres se mirent de la partie avec des « Ouais ! » et des « Oui ! Fannie a entièrement raison ! » « Un vrai héros ! » lança pour sa part Édouard, avant d'ajouter :

— Comment devrons-nous t'appeler maintenant ? Elliot Ness ou Mannix ?

— Un, tu pourrais trouver quelque chose qui fasse un peu plus mon âge, et deux, vous parlez, et je ne parle pas pour vous Fannie, comme si c'était la première fois que je réussissais un coup intéressant.

— Il faut bien t'encourager un peu, parfois ! Désolé Fannie. On a été impolis. Continuez, voulez-vous ?

— Comme j'allais le dire, la stratégie de Jean m'apparaît être la plus sage. Par ailleurs, remettre le dossier entre les mains d'instances locales me semble déplacé et présente un impact minimisé par rapport à un niveau de risque élevé. Les commérages sont faciles à répandre dans la région. Un contact sûr au niveau fédéral me semble souhaitable, mais personnellement, je n'y connais personne.

Maxime et John penchèrent dans le même sens, tandis que vint le tour d'Édouard.

— Je suis parfaitement d'accord avec ce qui a été dit jusqu'à maintenant. Et tu me diras ton avis Samuel, mais ce contact au fédéral, je crois savoir qui : tu te souviens cet enquêteur, Bernard McNicoll ?

— Vous êtes une équipe formidable. Bernard McNicoll ! Je n'hésiterais pas à lui confier un tel dossier. Si Édouard et moi le connaissons, c'est qu'il a été pour beaucoup responsable d'avoir retrouvé David lorsqu'il était en pays étranger. Il nous a aussi accompagnés pour un des voyages que nous avons faits là-bas. Pour vous dire, un homme exceptionnel que je n'hésiterais pas à prendre dans l'équipe avec nous.

Samuel devint pensif un instant, semblant se rappeler de bons moments, puis de mauvais. Édouard, en gentleman, renchérit.

— Oui ! C'est dire qu'à chaque moment, même quand nous croyons nos espoirs devenus impossibles, on peut s'accrocher à des points de repère dans notre vie. Je me souviens encore du jour où il nous a annoncé où se trouvait David, et surtout, qu'il était vivant. Quel gentilhomme !

— Cette pointe d'iceberg dont tu parlais Jean, lui et son équipe pourront la découvrir. C'est comme si tu avais trouvé le coffre, ils n'auront qu'à l'ouvrir pour en retirer le trésor. Et puis, ces gens ont tout l'outillage pour le faire. Souhaitons qu'il veuille bien s'en occuper personnellement.

— Et pour ce qui concerne l'équipe par rapport à lui ? demanda Édouard. On le met au courant ? Ce serait une première…

— Il n'y a que toi et moi ici qui le connaissons. J'entrevois trois possibilités. Un, nous prenons un vote à main levée maintenant à savoir si on l'informe de l'existence de l'équipe ou non. Si nous décidons de l'en informer, il doit promettre de garder cela entre nous, et ça demeurera une exception. Deux, je le rencontre avec toi pour tâter le terrain. On décide ensuite. Trois, on le reçoit tous ensemble pour prendre une décision ensuite.

— J'irais pour l'option un. Tu as choisi toi-même chacun d'entre nous. Je pense que tu as le flair pour ce genre de choses. Tu l'as dit toi-même tantôt, si tu pouvais, il serait dans l'équipe, alors…

— Édouard a raison, dit John. Si nous sommes tous d'accord, on le rencontre ensemble et on lui déballe le paquet. Si c'est l'homme que vous dites, ça ne peut que l'encourager dans son travail. Je suis convaincu que ce n'est guère plus reluisant là-bas qu'ici.

— Je suis aussi de cet avis, Samuel, exprima Maxime.

— Moi aussi ! appuyèrent à leur tour, Fannie et Jean.

— Nous sommes donc tous en faveur de cette décision de l'informer de nos activités. S'il devait y avoir lieu de garder quelques secrets pour nous, nous en reparlerions. Dans ce cas, dès la fin de la rencontre, je communiquerai avec lui pour vérifier sa disponibilité. Au mieux, comme il n'est tout de même qu'à trois petites heures d'auto, ça pourrait se faire aussi vite que cette semaine.

Samuel s'arrêta, le temps de prendre une grande respiration.

— Il me semble que l'air est déjà meilleur. Je ne sais pas comment vous vous sentez, mais moi, je pressens un changement important ces prochaines semaines, comme une vague d'action positive après tant d'espoir. Bien sûr, comme toujours, de manière un peu ingrate, nous sommes appelés à rester dans l'ombre. L'important est de nous rappeler qui nous sommes, et ce qu'est notre mission. Si monsieur McNicoll prend les choses en main, ça nous laissera nous occuper à régler des causes. Je souhaite que vos vacances aient été reposantes, puisqu'il nous faudra nous atteler à la prochaine tâche : revoir ces causes pour lesquelles nous voulions en appeler et défendre celles en

attente. Quand Thibault, Fitch et quelques autres auront été neutralisés, nous attaquerons, en souhaitant que ceux qui seront appelés à les remplacer soient intègres.

18

Dans le véhicule qui les transportait ce matin se trouvait un passager de plus qu'à l'habitude. La conversation se limita surtout à des souvenirs d'il y avait près de sept ans, que se racontaient Édouard Grevisse et Bernard McNicoll. L'homme, ne sachant rien encore du but de la rencontre, à mi-chemin du trajet, expliqua à l'avocat :

— Heureusement que je vous connais Édouard. Samuel m'avait préparé à quelque chose de spécial, mais…

— Je vous demande encore de nous excuser Bernard. Cette façon de nous transporter est une routine à laquelle nous nous sommes habitués. Soyez certain, Samuel vous expliquera ce qui vous paraît sans doute un mystère.

Le chef enquêteur se contenta d'un sourire sceptique.

Lorsqu'ils furent tous assis, et que Mathilde leur eut servi le café, Samuel prépara le terrain :

— D'abord, Bernard, permettez-moi de m'excuser pour notre façon d'inviter les gens. Quand je dis les gens, il est important que vous sachiez que ce qui vous sera divulgué ici ce matin ne le sera qu'à vous. Et que cela n'a jamais été fait dans le passé. Mais laissez-moi faire les présentations d'usage.

Il les présenta tour à tour, en débutant par Fannie, en les nommant d'abord, et en l'informant du travail que chacun faisait dans la vie. Il expliqua ensuite à Bernard que le groupe se nommait L'équipe, et lut leur mission. Il demanda ensuite à chacun d'expliquer brièvement les raisons pour lesquelles ils avaient joint l'équipe. Quand tous eurent fini, il y alla de quelques précisions en demandant enfin à Bernard McNicoll de parler de lui à son tour.

— Dans un premier temps, je vous dirai que je ne suis pas du genre à être impressionné pour rien, mais là… c'est du jamais vu pour moi. Tout ce temps consacré à vos causes, sans avoir été découverts… c'est quelque chose ! Et cette mission qui semble devenue pour vous un code d'honneur, elle est très semblable à la mienne. Je me sens honoré à mon tour d'avoir été choisi à titre de confident. Qui je suis, moi, et pourquoi je m'implique ? Voyons voir ! Je partage ma vie avec une femme exceptionnelle et nous venons de fêter notre 18e anniversaire de mariage. Nous avons deux enfants en fin d'adolescence dont nous sommes très fiers. Nous nous ressemblons beaucoup vous et moi, en ce sens que je reconnais une trop grande part d'injustice en ce monde. Mais la gratitude que j'éprouve pour la vie, pour la chance que j'ai d'être avec mon épouse et mes enfants, pour notre maison, pour notre santé, pour mon travail m'incite à continuer à me lever chaque matin et me battre pour une certaine justice. À l'époque où j'ai été impliqué dans la malencontreuse aventure de Samuel et de son fils, j'étais enquêteur. Je suis devenu chef enquêteur il y a quatre ans. Si j'ai accepté de venir ici ce matin, c'est avant tout pour le très grand respect que j'éprouve envers Samuel et Édouard. Des hommes d'un grand courage qui m'ont appuyé sans limite, et fait l'impossible pour retrouver le jeune David que j'aimerais bien revoir avant de retourner chez moi. Ça résume assez bien qui je suis.

Les yeux de Fannie brillaient d'espoir en pensant que cet homme, pour qui Samuel éprouvait aussi un grand respect, ait pu insuffler le désir en lui, quand il avait parlé de son épouse et de ses enfants. Elle n'avait d'yeux que pour ceux de Samuel depuis qu'elle avait entendu ces mots, tentant d'y déceler une étincelle. C'est à ce moment que Samuel reprit la parole.

— Sachez Bernard, que ce grand respect dont vous avez parlé est réciproque ! Sans vous et Édouard, rien n'aurait été possible là-bas.

L'homme le remercia d'un signe de la tête et en souriant.

— Jean, si tu le veux bien, puisque c'est toi qui as fait le gros du travail, j'aimerais que tu expliques à Bernard ce que tu as trouvé, y compris les éléments de preuve en notre possession.

— Avant de débuter, j'aimerais juste vous dire que monsieur McNicoll est resté au bureau. Ici, ce sera Bernard, s'il vous plaît.

— Très bien ! Appelons-nous par nos prénoms, ce sera plus convivial dans les conditions. Alors, commençons !

Jean parla près d'une demi-heure, explicitant brièvement les faits, en tentant de s'en tenir à l'essentiel. Il montra le contenu de la boîte pleine d'éléments de preuves, se contentant de les énumérer rapidement. Bernard demanda pour écouter une conversation, afin d'en vérifier la qualité. Pour terminer, il montra le rapport de plusieurs pages qu'il avait préparé. C'est à ce moment que Jean redonna la parole à Samuel.

— Si nous t'avons demandé de te déplacer jusqu'ici, c'est que, d'abord, tel que Jean l'a mentionné, au dire de son contact, il est plus que possible que ce ne soit que la pointe de l'iceberg. Un, Jean a déjà fait un travail colossal depuis le début de cette affaire et deux, son contact doit demeurer inconnu. Il l'est même de l'équipe. Trois, dans cette histoire, nous voulons rester incognito. Nous aimerions que tu prennes la cargaison là où elle est, et que tu la mènes à bon port, avec le mérite de la mission. Notre travail à nous consistera, en souhaitant que tu veuilles bien accepter, à travailler dans l'ombre. En gros, pendant que tu attires les loups, nous libérons les moutons.

McNicoll posa son regard sur le rapport maintenant refermé de Jean, s'en faisant un point de réflexion. Le menton appuyé entre l'index et le pouce de sa main droite, il réfléchissait. Puis il bascula vers l'arrière, en étirant les bras, comme si ce geste lui permettait de mieux réfléchir. Ses yeux avaient laissé le rapport pour se fixer sur le texte de la mission. Après un moment, plusieurs secondes, il se leva, comme attiré vers la plaque où les mots solennels étaient gravés,

comme si, en s'en rapprochant encore pour les lire, cela pouvait lui apporter une réponse qui définirait davantage celle qu'il avait en tête. Tous gardèrent le silence. McNicoll se tourna d'un demi-tour, et entreprit de marcher de long en large. Discret, il n'avait pas manqué d'observer le regard insatiable que Fannie portait sur Samuel.

— Des genres de Batman vous voulez dire ! Vous faites le gros du travail et vous appelez les flics pour récupérer les médailles.

— Pas tout à fait Bernard. Si vous ne terminez pas ce qui a été commencé, un ; nous devrons limiter nos actions, au risque de nous compromettre, et deux ; cette justice étant un panier percé, sans votre prise en charge, nous risquerions de laisser filer trop de loups qui, ayant eu la frousse de se faire prendre, se vengeraient encore davantage sur les moutons.

— La seule façon, et encore je n'en suis pas certain, serait de raconter qu'on a eu une information d'un détective privé qui, en travaillant sur un dossier, est tombé par hasard sur une histoire de pilleurs de maisons qui impliquaient des policiers municipaux. Pour cette raison, il a alerté les fédéraux de l'affaire. Quand je dis que je ne suis pas certain que ça passe, comme vous savez tous, si un des zélés d'avocat insiste pour appeler la source, en l'occurrence le détective, à la barre et que le juge l'ordonne, il vous faudrait vous présenter comme témoin Jean. Vous seriez prêt à cela ?

Samuel intervint sans laisser le temps aux autres.

— Jamais ! Bernard ! Il n'en est pas question ! Je ne veux mettre personne à risque. Nous habitons parmi ces bandits, vous y avez pensé ?

— Je comprends votre réaction, Samuel. Il nous faut donc prier pour que le juge accepte notre point, en ce sens que notre source n'a pas enquêté sur l'affaire, mais qu'elle a seulement entendu une rumeur qu'elle nous a rapportée.

— Quelles sont nos chances, Bernard ? demanda Édouard.

— Quelle est notre chance ? est à mon avis une question plus réaliste. En fait, il y en a deux : soit le juge et les procureurs dorment au gaz, ce qui est peu probable, car chez nous aussi les loups paient bien. Notre seule autre chance s'appelle le juge Clark.

Jean, qui réfléchissait en même temps qu'il écoutait la conversation, demanda :

— Bernard, j'y pense ! Pourquoi vous m'impliqueriez comme étant la source ? Le rapport ne contient aucune information pouvant le relier à l'équipe, moi compris. Il peut avoir été monté par vous. Et si, plutôt que de moi, vous aviez reçu un appel anonyme d'un citoyen ayant surpris une conversation entre les deux policiers par exemple. On pourrait même simuler un vrai appel qui servirait éventuellement en cour, si on vous le demandait.

— L'idée est bonne. Excellente ! même. Ça règle votre problème, on attrape le maximum de loups, et la population est rassurée, encouragée à faire sa part même, quand les journalistes racontent que grâce à un appel d'un citoyen, ça nous a permis de faire une enquête qui, elle, nous a permis de procéder à l'arrestation de ces escrocs. Tout le monde y trouve son compte. Je comprends pourquoi votre équipe est si efficace. Si tous mes hommes étaient aussi alertes…

— Si ça peut vous faire l'effet d'un velours Bernard, quand nous avons parlé de vous inviter la première fois, j'expliquais que je vous ferais une place avec nous n'importe quand. Ce n'est pas peu dire. Pendant l'enquête, repensez-y ! Qui sait ?

— Ça me fait un velours, croyez-moi ! C'est une offre plus précieuse qu'un compliment.

Ils échangèrent encore certaines informations, à savoir les étapes à venir. Bernard McNicoll posa une dernière question à l'attention de Jean, après avoir serré la main de Samuel.

— Ce contact dont vous avez parlé, vous croyez qu'il serait prêt à transiger avec nous ?

— Je ne crois pas, mais je vais quand même vérifier. D'ici là, si vous avez des questions, faites-les moi savoir.

— C'est bon ! Quand serez-vous en mesure de me fournir une copie de tous les documents ?

Jean sourit à la question. Il se pencha pour récupérer une boîte qu'il avait glissée sous la table.

— Vous comptiez repartir les mains vides ?

— Étrangement, je ne suis même pas surpris. Je mets une équipe là-dessus dès demain matin.

En s'adressant à Fannie cette fois, il spécifia :

— Je pense par habitude avoir parlé de mes hommes tantôt en parlant de mon équipe, mais une femme en fait aussi partie. Une nouvelle de quelques mois, dont j'ai pu déjà vérifier qu'elle est très efficace. Il faut comprendre qu'une enquête de cette envergure peut prendre quelques mois.

Le chef enquêteur quitta l'endroit comme il était venu, une fois que Samuel lui eût montré la photo de David qu'il portait toujours sur lui. La camionnette le laissa au même endroit, à quelques mètres du stationnement où était garée son auto, avant de continuer sa route pour reconduire les autres.

Samuel se retrouva seul, dans un silence total, après cette poussée d'adrénaline qu'avait suscitée cette rencontre. David reviendrait de chez un ami vers 16 h. Il changea de souliers, enleva son veston, et partit marcher du côté de la *Terre de l'espoir*. Il réfléchissait à ce qui avait été dit ces dernières heures, et au résultat auquel il pouvait s'attendre. La justice était de pire en pire et les juges se faisaient un plaisir de se dédire les uns les autres. Un truand pouvait se retrouver avec quinze ans de prison, pour interjeter appel, avec l'argent de la société, puis se retrouver avec trois, quatre, ou cinq ans. Il restait sage un moment, le temps de préparer sa sortie, et se retrouver dehors encore un an ou deux plus tôt, pour avoir été correct. Il repensa à cet homme, il y avait un peu plus de trois ans, qui avait escroqué des centaines de personnes pour quelques millions, pour arriver à la cour en déclarant qu'il avait tout perdu. Il avait répondu à l'avocat qu'il n'avait pas souvenir de la façon dont était disparu l'argent cela, après avoir passé les six derniers mois à courir d'un bar à l'autre, tellement saoul, qu'il ne se souvenait de rien d'autre. L'homme est sorti après seize mois de prison plutôt que quinze ans. Édouard était enragé noir cet après-midi où cette crapule avait été libérée. Il se souvenait encore de ces mots :

— Tu y penses Samuel ? J'ai travaillé toute une année à défendre ceux qui se sont fait berner par ce scélérat, dont plus de la moitié ont tout perdu, mais qui ont quand même dû se défendre avec leur propre argent pendant que cette pourriture, qui avait caché tous ces millions, n'a même pas déboursé un sou pour sa défense. Et ces autres idiots d'avocats et de juges qui l'ont traité avec davantage d'égards que mes clients. Ça fait vraiment pitié Samuel ! De quelle façon est-ce qu'un juge peut continuer à travailler en commettant de telles idioties ?

Il se souvint lui avoir répondu quelque chose qu'il n'avait jamais oublié :

— Édouard, je comprends votre déception. La mienne l'est tout autant. La justice étant devenue ce qu'elle est, je vais vous soumettre un plan. Mais je vous préviens, pour le mettre en œuvre, il vous faut l'approuver tous les trois.

— Un plan ! lança Édouard. Comment veux-tu qu'on arrive à faire quelque chose ? Tu n'es pas juge à ce que je sache ? Tu ne vas tout de même pas faire appel ?

— Si vous êtes d'accord, nous allons jouer à leur jeu, mais de façon honnête.

— Je ne te suis pas… Tu peux préciser ta pensée ?

Samuel était resté d'un calme désarmant, ce qui avait sans contredit incité Édouard à perdre le sien davantage.

— Ce monsieur, maintenant qu'il va sortir de prison, va sans aucun doute avoir moins de problèmes avec sa mémoire. Je suggère que Jean le suive à la trace, jusqu'à ce qu'il nous emmène à sa cache. Une fois découverte, nous lui soutirons l'argent et le gardons en sécurité pour défendre d'éventuels clients. Il lui serait alors bien malvenu d'aller se plaindre qu'on lui a volé son argent, n'est-ce pas ? Si vous êtes d'accord, il faut savoir une chose ; je suis bien triste pour tous ces gens qui ont perdu leur argent dans cette histoire, mais lorsque nous l'aurons récupéré, il n'est pas question de leur remettre quoi que ce soit. Nous serions aussitôt découverts. Rien n'empêche cependant, pour ceux très mal pris, de les aider incognito.

— Samuel, grâce à toi, je respire de nouveau. J'approuve ton plan à cent à l'heure.

Jean et John avaient aussi voté pour. Trois mois plus tard, le détective avait découvert un premier montant de cinq millions de dollars, alors que cette vermine avait déjà retiré les premiers 250,000 $ afin de remercier le juge qui l'avait fait libérer. Il avait poursuivi sa filature, tandis que l'homme devenait de plus en plus à l'aise. Un autre mois se passa, alors qu'un matin, il retira 5000 $ d'une autre cache. Jean avait vérifié que cinq autres millions s'y trouvaient. Il lui laissa de la corde alors qu'il retira encore quelques milliers de dollars encore pour subvenir à ses besoins dans les trois autres mois qui suivirent. Entre-temps, il était parti une semaine dans les îles du Sud, où il l'avait suivi. Dix autres millions y furent inventoriés. C'est à cet endroit qu'il avait décidé de frapper. Il savait que l'autre n'avait pas placé l'argent dans des banques. Ce qu'il ne savait pas, c'est s'il restait des montants cachés autres que les vingt millions retracés. Il engagea une fille qu'il paya 1000 $ américains pour passer un soir avec la crapule, pour le faire parler. Après un souper sur une terrasse, ils prirent une chambre où, de celle d'à côté, Jean écouta tout. La fille glissa une substance dans sa deuxième bière, à rendre bavard les pires entêtés, ce qui l'incita bientôt à devenir très ouvert d'esprit, au point de se vanter librement pour plaire à la belle. Elle ajusta sa robe, en détachant un ou deux boutons et en la relevant à mi-cuisses, de façon à lui laisser découvrir un corps parfait, tout en se gardant d'en montrer trop, son intention n'étant pas de rester très tard avec lui. Avec ce qu'il avait ingurgité, il fallait qu'il parle vite et qu'il soit concis. Elle l'aida à enlever son chandail pendant qu'il commençait enfin à parler d'argent. Tandis qu'elle se faisait agace autant qu'aguichante, et qu'elle lui demandait doucement de parler d'autre chose que d'argent, cela eut l'effet de le stimuler davantage que physiquement, alors qu'il lança : « Mais je ne te parle pas d'argent de poche ! Je te parle de millions ! » « Ouais ! Ouais ! Ils disent tous cela pour m'attirer, et après… je ne les revois plus ! Une fois qu'ils ont eu ce qu'ils voulaient… Tous des hommes pareils, et tu n'es certainement pas différent ! » Dans sa condition, surtout, il était bien loin de se douter de quoi était capable la fille. « Je vais te prouver que je suis différent, combien tu charges pour passer un soir avec un type ? » « Pourquoi tu demandes ça ? Ça peut aller

jusqu'à 300 $ pour quelques heures, en fonction de ces caprices. » Tandis qu'il entra sa main dans sa poche, la substance exerçant sur lui l'effet escompté, il réalisa qu'il n'était pas très en point. Ne se doutant de rien, il s'arrêta à espérer que ce ne soit pas un symptôme de la tourista. Il fouilla encore pour tâter enfin l'argent, tandis qu'il en retira une liasse de laquelle il prit 3000 $, pour les allonger dans les mains de la fille. « Je te demande seulement de passer la nuit avec moi sans rien de plus. Je ne me sens pas très bien tout à coup. Et je te répète que je suis sérieux pour ces millions. Tu es le genre de femme qui me plaît, tu sais. Nous pourrions partir ensemble et nous faire une vie à nous… » « Et demain matin, quand je me réveillerai, tu seras parti parce qu'une fois dessoûlé, tu auras changé d'idée ? Écoute Don Juan ! J'en ai vu d'autres ! Mon père attend depuis six mois pour se faire opérer. Si je ne trouve pas l'argent, il va mourir. Tu comprends cela ? Alors, ne viens pas me faire des accroires s'il te plaît ! » Elle prit la liasse d'argent et lui refila dans la poche de son pantalon. « Je n'ai peut-être pas des valeurs très reluisantes comme femme, mais je ne suis pas née d'hier. » Comme elle allait sortir, il la rappela : « Rappelle-moi ton prénom s'il te plaît. Je suis fatigué au point de l'avoir oublié. Je suis désolé ! » « Lucia ! » dit-elle, tandis qu'elle replaçait sa robe. « Tu as déjà vu cinq millions de dollars dans une même valise ? » « Tu es fou ou quoi ? Tu connais des mecs, toi, qui traînent cinq millions de dollars dans une valise ? » « Si tu veux au moins qu'on essaie ensemble de faire un bout toi et moi, je vais te montrer. Puis, je te donnerai l'argent nécessaire pour soigner ton père. C'est promis. » « Pourquoi tu ferais ça ? Tu ne me connais même pas ! » « Tu étais prête à partir il y a deux minutes, j'ai confiance en toi et tu me plais, je te l'ai dit. » « J'aimerais voir ça ! Cinq millions entassés dans une même valise, et tu as ça ici ? » « Regarde ce vieux sac noir près de mes souliers, et apporte-le ! » « Tu ne vas pas me dire que tu as cinq millions dans ce vieux sac de cuir ? » « Tu connais une meilleure cachette ? Tu serais partie avec ce sac toi ? » La fille lui apporta, il s'empressa de l'ouvrir. « Sens ça ! C'est pas magnifique ? » « Mais comment as-tu eu cet argent ? Tu es dans la mafia ou quoi ? » « En quelque sorte, oui ! J'ai fait chanter des gens qui n'en valent pas la peine, sauf qu'ils étaient

riches. Si tu restes avec moi, je prendrai ma retraite. » « Ça donne la soif tout ça ! Tu boirais quelque chose, toi ? » Oui ! Un 7UP pour me faire digérer, c'est peut-être mon souper qui ne passe pas. Toi, tu n'as pas d'étourdissements ? » « Non ! Pour le moment, ça va ! Je n'ai pas le goût de descendre, tu permets que je commande à la chambre ? »

Il se passa moins de dix minutes avant qu'on ne frappe à la porte.

— Oui !

— Le service aux chambres ! Vos consommations, madame.

— J'ouvre !

Jean, se faisant passer pour le serveur, resta en retrait derrière la porte. Il lui glissa un bout de papier dans la main, tandis qu'il ajoutait : « Ça vous fera 10 $, madame !

Sur le papier était écrit : Je vous demande de passer la nuit avec lui s'il le faut. C'est notre seule chance de savoir où est le reste de l'argent. Si vous réussissez, en plus des 1 000 $ déjà promis, nous vous remplacerons les 3 000 $ qu'il vient de vous donner par des billets non numérotés. S'il vous prenait l'idée de partir avec cet homme et son argent, n'oubliez pas que nous pouvons vous retrouver n'importe quand, les billets volés étant tous retraçables.

— Merci bien madame ! fit-il, alors qu'elle fit signe de la tête qu'elle acceptait l'offre et qu'elle avait compris le message. Jean ajouta : Je vous rappelle que nous offrons le service aux chambres jusqu'à vingt-trois heures. Bonne fin de soirée madame !

Le lendemain soir, à la même heure, la femme fut plus riche de 4 000 $. Jean Lanteigne, pour sa part, avait récupéré tout l'argent, sauf 100 $ et, certain que le bonhomme en avait encore pour au moins vingt-quatre heures à dormir, il avait laissé une note dans la chambre de l'ex-millionnaire : « Pour vous payer un avocat… ou un autre juge. » Il avait téléphoné à son contact pour l'informer que le colis était prêt, et le soir même, il reprenait l'avion vers le Canada. Bien qu'il avait demandé à la fille de faire avaler au millionnaire d'un temps un somnifère qui le ferait dormir encore une vingtaine d'heures, qu'elle l'ait eu menotté et bâillonné, et dérobé son passeport une fois endormi, il devait faire vite. L'argent des autres caches devrait être déplacé en sécurité.

Samuel se rappelait cette histoire comme si elle s'était passée hier.

Jean lui avait téléphoné pour demander une rencontre spéciale, dans des mots de leur jargon. Le lendemain matin, à 8 h 30, John, Édouard, Jean et Samuel se rencontraient donc, impatients de savoir comment s'était déroulé son voyage.

— Fatigué ! J'ai du mal à dormir en avion et le décalage horaire… Sans compter que j'avais eu des informations intéressantes là-bas qui ont fait en sorte que j'aie dû travailler jusqu'à 15 heures hier.

— Et… ce voyage ? s'enquit John.

— Il n'a plu qu'environ quatre heures sur les trois jours passés là-bas. Je n'en ai malheureusement presque pas profité… le travail. Oh ! J'allais oublier. Je nous ai rapporté quelques souvenirs. Je n'allais toujours pas aller là-bas sans penser à vous.

John et Édouard grimaçaient et haussaient les épaules en regardant Samuel, comme pour le questionner à savoir : « Peux-tu faire quelque chose avec lui ? » Jean avait pris la vieille valise et l'avait déposée sur la table, trop calmement, pour l'ouvrir sans dire un mot, sortant l'argent attaché en liasses avec des élastiques, les unes après les autres.

Les deux autres furent estomaqués, tandis que Samuel, une fois de plus, s'enorgueillissait de la valeur des hommes qui formaient cette équipe.

— Je n'ai pas tout avec moi… j'ai manqué de valises. Il y a dans cette pile cinq millions moins 4 000 $. Entre seize et dix-sept autres millions moins 100 $, sont cachés en lieu sûr, le temps de décider où nous garderons cet argent.

— Moins 100 $? s'étouffa presque Édouard.

— J'ai pensé que ça ferait plaisir à cet escroc. J'ai laissé une note avec, comme quoi l'argent pourrait servir à se payer un avocat ou un juge. Pour le reste, quand je mentionne entre seize et dix-sept millions, c'est que je n'ai pas eu le temps de compter. 100 000 $ ont servi pour payer le juge qui l'a fait libérer, sans compter le coût de la vie du monsieur les dernières semaines où encore quelques milliers de dollars se sont volatilisés.

— Et pour le 4 000 $?

— Pour payer la fille. J'avais d'abord promis 1 000 $, mais quand

j'ai réalisé que l'autre allait tout déballer et qu'il voulait qu'elle le suive, j'ai haussé la mise, en lui rappelant que si elle décidait de se laisser séduire par son offre, nous pouvions la retrouver n'importe quand, l'argent étant identifié.

Samuel revint à Bernard McNicoll. Il espérait que la justice se prenne en main dans cette histoire, et que l'exemple des spécimens de leur race pris au piège apeure les juges et les fasse réfléchir. Dans le cas contraire, l'équipe ne les lâcherait jamais. Les pires conséquences qui en résulteraient seraient une révolte encore plus grande de la population, qui pourrait se traduire par un taux de criminalité plus élevé. Et le fait que le temps passé à poursuivre ces vauriens leur ferait perdre un temps précieux à défendre les justes. Dans sa réflexion, Samuel se sentit envahi par un sentiment de paix. Sur ce, l'image de Fannie Malouin remplaça cette pensée, qu'il conserva jusqu'au coucher et dans son sommeil.

19

À la demande de Samuel, Laurier Debel avait organisé une réunion informelle qui se tenait ce soir-là en compagnie des parents d'Antoine Connelly, de Serge, de Cédric, de Samuel et de Laurier Debel lui-même. Le sujet abordé : Antoine Connelly. Laurier expliqua le motif de la rencontre et invita chacun à émettre ses commentaires au besoin. Il débuta le premier.

— Si j'ai demandé qu'on se rencontre, c'est, je dois l'admettre, pour profiter d'une des expériences les plus enrichissantes que j'aie eu à vivre dans ma carrière. *La Terre de l'espoir* nous apporte bien davantage que mes plus grandes espérances. Nos jeunes sont excités par ce projet et s'impliquent bien au-delà des attentes. C'est formidable, je dois l'admettre. Cette démarche les intéresse au point de se l'approprier jusque dans leur vie personnelle. Qu'on pense au jeune Steve qui s'intéresse à nouveau à sa formation en mécanique, et à d'autres qui pensent s'inscrire pour un retour aux études à la prochaine session. Enfin, bien qu'il y ait nombre de situations toutes plus intéressantes les unes que les autres, j'ai demandé la permission à Aline et Marcus de pouvoir nous rencontrer tous les six pour nous parler de leur cheminement avec Antoine. Cet enfant est pour moi un être exceptionnel vu sa condition. Vous avez sans doute remarqué son intérêt pour la vie et pour apprendre et expliquer les choses. Et vous avez vu de quelle façon les jeunes sont attirés vers lui, et de quelle façon ils le respectent ? J'ai moi-même eu à suivre un groupe dans

lequel des jeunes atteints de déficience intellectuelle, à des niveaux différents, étaient bien loin de s'en sortir aussi bien ; je l'avoue bien humblement. Antoine m'a parlé de ses accomplissements que je n'aurais pas crus possibles. J'aimerais laisser Aline et Marcus nous en parler davantage.

Il y avait là deux parents souriants, sans contredit très fiers de leur fils Antoine. Ils hésitèrent à savoir qui prendrait la parole. Marcus décida que ça revenait à Aline, en le lui offrant d'abord, à savoir si ça lui convenait. Elle commença donc.

— Comment dire ? Un peu avant qu'Antoine soit prêt à entreprendre la maternelle, nous avions remarqué plusieurs différences au niveau de son apprentissage, entre autres, par rapport à son frère d'un an plus jeune. Comme c'était un enfant très enjoué, nous ne l'avions pas remarqué jusque-là, pas plus que le pédiatre qui suivait nos enfants. Nous lui avons fait part de nos observations et il nous a recommandés à un spécialiste. C'est le genre de situation inquiétante qui fait toujours un peu peur, vous savez. Marcus et moi avons appris quelques mois après ce rendez-vous que les retards étaient dus à une déficience intellectuelle. Dans ce cas, il continuerait bien sûr d'apprendre, mais la différence serait de plus en plus marquée à mesure qu'il prendrait de l'âge, à cause de l'écart de son quotient intellectuel qui s'accentue avec l'âge. Ce que monsieur Debel dit n'avoir jamais cru possible d'être ou de faire dans le cas d'un enfant au niveau d'Antoine, c'est ce que Marcus et moi appelons sa victoire. Et cette victoire, nous l'attribuons au fait que nous n'avons jamais accepté le verdict du spécialiste rencontré. Oui, nous acceptons sa condition de déficience qui le situe au niveau d'un enfant de dix à douze ans, pour ce qui concerne son développement au niveau cognitif relié à ses comportements, mais nous n'avons jamais accepté de l'étiqueter. Ça peut paraître très banal quand je parle comme ça, mais le quotidien nous révèle parfois des imprévus quand on vit en compagnie d'un enfant comme lui, et avec deux autres, sans déficience. Pour vous donner un simple exemple, quand votre fils vous demande en pleurant pourquoi son frère et sa sœur savent attacher leurs souliers, mais pas lui… C'est ce qui nous a allumés. Ce même soir, je lui ai demandé s'il était capable

de tenir un cordon dans sa main pour moi un instant. Il l'a fait. J'ai dit : maintenant Antoine, tu dois te rappeler une chose. Si tu sais tenir ce cordon dans ta main, tu sais lacer un soulier. Pendant le reste de la semaine, j'ai maintenu l'apprentissage à lui faire répéter ce simple geste, sans plus, en lui répétant qu'il savait lacer un soulier. J'espérais créer une certaine impatience positive, une association, qui deviendrait une habitude qui elle, deviendrait une voie neurologique. La semaine suivante, je lui ai fait tenir deux cordons. La troisième, je lui ai montré à les placer en forme de x. Le jour de son anniversaire, trois mois plus tard, il a montré à nos parents et à ses amis qu'il savait attacher son soulier. Il les a tous fait s'éclater de rire quand il a ajouté : « L'autre aussi ! ». Ça a été l'élément déclencheur.

Elle se tourna vers son mari, émue. Il prit sa main pour continuer où elle était rendue.

— L'élément déclencheur, il est assis ici et j'ai la chance d'être son époux depuis les vingt-deux dernières années. C'est l'élément déclencheur, tout comme elle l'a été pour moi tout au long de notre vie ensemble. Quand je la regardais poser ce simple petit geste chaque matin, chaque midi et soir après soir. Un simple geste d'à peine cinq ou dix secondes, je me demandais à quoi ça rimerait, et j'avais peur pour elle. Quand j'ai vu Antoine attacher ses lacets, j'ai pleuré, tandis que son frère et sa sœur l'ont pris dans leurs bras pour former un trio. Ça a pris ce petit geste pour me faire embarquer. Je n'ai pas toutes ces idées qu'Aline a, mais je ne l'ai plus jamais laissée à elle-même avec Antoine. Ce soir-là, nous avons décidé ensemble de ne plus jamais nous sentir coupables face au handicap d'Antoine. Jamais devant lui, en tout les cas. En prenant cette décision, nous prenions celle aussi de ne plus nous sentir comme des « pôvres-de-petits-parents-d'un-enfant-handicapé-qui-ne-peuvent-rien », avec toutes les excuses qui viennent avec. Les enfants ont aussi fait leur part, c'est certain. On a toujours forcé Antoine à s'instruire, même si la société ne nous incite pas beaucoup à stimuler les enfants qui présentent ce genre de déficience. On a donc décidé qu'après sa quatrième année, on l'instruirait à la maison. On a limité son temps d'ordinateur pour les jeux et les courriels à une heure par jour. Comme un peu tous les

enfants, il en mangeait, littéralement, on lui a offert de rester une autre heure à l'ordinateur, à la condition qu'on lui achète un nouveau logiciel d'apprentissage afin d'apprendre à s'en servir. Il y en a eu un autre, puis un autre et ça continue. Il s'intéresse à tant de domaines. Le français, l'anglais, l'espagnol, les mathématiques, l'histoire. Pour avancer vers un autre sujet, il doit faire au moins une session d'une demi-heure sur un premier sujet que nous décidons avec lui. C'est pareil pour la lecture, s'il veut se servir de l'ordinateur, il doit d'abord avoir fait un minimum de quinze minutes de lecture dans un vrai livre ou une revue intelligente auparavant. Une lecture inspirante que nous choisissons aussi ensemble. Parfois, quand on parle de ce que nous avons fait et exigé pour Antoine, il ne faut pas se le cacher, les gens nous trouvent souvent trop durs, trop exigeants envers lui, parce qu'ils le voient anormal, ou encore parce que ce sont des parents d'enfants semblables qui ont accepté le verdict. Vous savez, M. Beaulne, j'ai vu votre fils manger au restaurant, cette première fois où on s'est rencontrés. Il a six ans, si je ne me trompe pas ?

Samuel acquiesça de la tête.

— Il est très bien éduqué. Sa façon de manger, de parler, de se tenir. Et il a six ans. Je ne pense pas que vous ayez été trop dur pour lui en lui apprenant ces comportements qui le suivront durant toute sa vie. Pourquoi le serions-nous en apprenant à notre fils ses bonnes manières alors qu'il possède facilement les facultés d'un enfant de dix-douze ans ? Nous sommes devenus plus justes avec lui à partir de ce jour où nous avons mis notre culpabilité de côté. En la ressentant, elle nous empêchait d'être à son écoute et il payait le prix pour nous. Ce genre de handicap sert trop souvent d'excuses aux parents aux prises avec un enfant qui est avant tout différent. Vous avez déjà observé un groupe de visiteurs au zoo, devant la vitrine des gorilles ? Qui croyez-vous sont les plus bêtes ? Il faut apprendre à changer l'image dans sa tête. Antoine est un jeune enfant dans un corps d'adulte fort et bourré d'hormones qui entraînent en lui un lot de réactions et de questions. Il a besoin d'être rassuré, comme quiconque sur cette terre. On a dû lui apprendre à se souvenir à quel endroit est le commutateur lorsqu'il fait noir dans sa tête. Une fois la lumière

allumée, cela devient beaucoup plus simple de lui prendre la main et lui dire : « Tout va bien. Parlons un peu, que je t'explique certaines choses. »

Tandis qu'un sourire radieux envahissait le visage de ce couple de parents si fiers, madame Connelly sortit un DVD de son sac à main, qu'elle tendit à Laurier Debel.

— Nous avons apporté la fierté de notre fils avec nous. J'aimerais que nous l'écoutions ensemble. Vous allez mieux comprendre ce que nous ressentons pour lui. Les deux plus grands rêves d'Antoine étaient de conduire et d'enseigner. Nous lui avons expliqué que pour conduire une auto, il n'avait pas toutes les aptitudes nécessaires pour le faire, tout comme certaines personnes n'auront jamais toutes les aptitudes pour conduire un camion ou faire voler un avion. En retour, nous lui avons offert de lui acheter une mobylette, qu'il conduit comme un as. Pour son deuxième rêve, on voulait reprendre un peu la même idée et nous avons dû nous creuser la tête. Un soir, nous étions au lit et je faisais un jeu japonais. Je n'arrivais pas à placer un chiffre dans la grille. Et j'ai compris ce qui nous avait manqué : revenir à la base, nous sommes-nous dit. Revenir à la base. On s'est souvenus quand nous avons commencé à vouloir lui apprendre un paquet de choses et que nous bloquions, souvent c'était parce que nous avions oublié l'idée de base. Ne pas chercher autant à être aidé que de vouloir aider. Apprécions l'aide et le soutien des autres, mais n'attendons pas après pour qu'Antoine se découvre. Ce soir-là, nous nous sommes endormis sur la question suivante : qui Antoine va-t-il aider, en transmettant ses connaissances, tout en pratiquant son rêve d'enseigner ? C'est ce que vous saurez en regardant ce petit bout de film.

Sur la première partie, on le voyait s'amuser à apprendre à partir d'un logiciel sur ordinateur. Un peu plus loin, il attachait ses souliers ou bien démontrait ses talents de conducteur sécuritaire de mobylette ou encore, faisait sa tournée de journaux hebdomadaire. Encore, il expliquait les exercices que ses parents l'obligeaient à faire trente minutes chaque jour, afin de l'aider à contrôler ses émotions. Il précisait aussi le fait qu'il y avait toujours un des membres de la famille qui l'accompagnait, parfois plus. Enfin, on le voyait en action, en train

d'accomplir le deuxième rêve de sa vie : enseigner.

Laurier haussa le volume, attentif qu'il était à ce que disait ce jeune adulte qui, grâce à la vision de ses parents, avait franchi les limites qui étaient, selon le verdict, impossibles à dépasser. Il était là, debout, se promenant d'un élève à un autre, des gens de tous âges et de toutes les classes de la société, leur apprenant à lire et à écrire. Il enseignait à cinq analphabètes, une heure par jour, quatre jours semaine. Sa mère expliqua qu'il avait deux groupes, que ça lui faisait donc deux heures par jour à vivre son rêve, en plus de la préparation et de la recherche à faire pour leur permettre de se dépasser eux aussi.

— Deux heures, mais son rêve l'habite entièrement à longueur de journée. Il passe aussi un minimum d'une demi-heure par semaine à apprendre à enseigner à ces gens, toujours à partir d'un logiciel. Une fois par mois, il rencontre une personne-ressource à l'association des analphabètes, afin de se mettre au fait des nouveautés et de faire le bilan du mois. Ça fera un an dans un mois qu'il enseigne à ces gens, qui sont par ailleurs une nouvelle source d'apprentissage pour lui-même. Vous savez comme nous que ces personnes réussissent pour la plupart bien leur vie. Puis regardez-les ensemble ! vous croyez qu'ils s'attardent à leurs handicaps mutuels ? Ils s'entraident, dans un élan collectif de gratitude presque inespéré pour eux. Antoine est un exemple pour nous de ne jamais désespérer, comme il l'est pour son frère et sa sœur, et pour tous ces gens.

Comme les dernières images de la vidéo montraient maintenant Antoine avec sa famille, en les nommant tour à tour, il ajouta « Ce sont les miens, ceux qui me permettent d'être heureux et de vivre de grands rêves. Je les aime pour toujours. » Marcus Connelly, un sourire radieux au visage, ajouta que leur fils avait remis ses premiers diplômes en juillet dernier, avant un congé de trois semaines, afin de passer les vacances en famille. Puis, il s'adressa à Samuel.

— Ce que vous permettez à Antoine en participant à votre groupe, c'est de s'impliquer avec des jeunes adultes ou presque adultes de son âge. C'est bon pour lui. Il est persévérant, a vécu et continue de vivre ses rêves, il sait ce que ça représente dans la vie. Il sait ce que représente la vie. Pour toutes ces raisons, un peu comme avec ces

analphabètes, il y a un gain mutuel à partager. Et vous pensez à quel point Antoine est emballé lorsqu'il arrive à la maison en nous expliquant qu'il a aidé à bâtir un chalet ou à planter un arbre ? Ce que vous faites monsieur Beaulne est d'aller à l'encontre de la norme, de ne pas accepter l'étiquette qui a été accolée à ces jeunes, de refuser le verdict, pour leur laisser la chance de découvrir leur potentiel et de s'épanouir. On vous en remercie, Aline et moi, et nos enfants, du plus profond de notre cœur. Et merci à Cédric, à Serge et à Laurier, pour appuyer cette cause en vous dévouant de la sorte.

Le moment était intense et, après les derniers mots prononcés par Marcus Connelly, tous étaient devenus silencieux. Samuel, les images de la vidéo encore en tête, partagés entre des instants de joie passés à *La Terre de l'espoir* ces dernières semaines, et les paroles de Fannie réfléchissait à ce qu'il allait dire.

— Aline et Marcus, si vous me permettez de vous appeler par vos prénoms, comme nous le faisons au chalet, j'éprouve une admiration sans bornes pour ce que vous faites de votre vie et de celles de vos enfants. Vous savez, un soir il y a quelques années, je me suis couché en me demandant ce que j'étais en train de faire de la mienne, et quelle était ma mission. Je traversais une période difficile et je voulais m'accrocher à une balise, le temps de retrouver mon chemin. Dans les jours qui ont suivi, j'ai appris l'existence de David, sans même savoir s'il était vivant là-bas, dans cet autre pays. Je me suis accroché à cette idée de le récupérer, parce que je ressentais très fort en moi que c'était la mission qui m'attendait. Avec l'aide de deux hommes, qui sont devenus des amis, nous avons réussi. Une fois chez moi, avec lui, et alors qu'il n'avait que quelques mois et que j'avais dû donner tout ce que j'avais d'argent, je me suis de nouveau posé la question à savoir ce que je ferais de ma vie. Je me suis endormi, mon fils à côté de moi dans mon lit, ma main dans la sienne, avec la certitude de vouloir faire le bien, toujours, pour le reste de ma vie, même si ça devait se faire hors normes. Un autre événement important est venu changer le cours de ma vie alors, et me permettre de faire davantage pour le bien que ce à quoi j'avais d'abord pensé. Depuis, j'ai toujours gardé en moi cette conscience de la réalité qui

fait que des gens, parce qu'ils se sont fait étiqueter ou qu'ils se sont eux-mêmes étiquetés d'un verdict, comme vous dites si bien, s'acharnent à abandonner ou à se limiter au minimum pour la majorité d'entre eux. Depuis ce jour aussi, où j'ai commencé à poser des gestes qui incitaient le bien, des gestes qui venaient de moi, mais suscités par une force bien plus grande que moi, et que je ressentais très fort à l'intérieur, je me suis mis à découvrir des gens merveilleux, qui n'avaient pas, non plus, accepté le verdict : Cédric en est un. Sans ce projet, qui sait si nous aurions eu la chance de nous connaître un jour ? Tu fais un travail qui n'est pas un travail pour toi ; c'est une passion, ça se ressent. Ce que tu transmets à nos jeunes est un investissement dont nous ne connaîtrons jamais toutes les retombées, mais il n'y a qu'à observer ce que cela a déjà entraîné pour respirer mieux dans cette vie. Je souhaite que tu sois avec nous pour longtemps. Laurier était aussi un inconnu pour moi avant ce projet. Référé par un ami. Je l'ai rencontré avec Serge et ça a cliqué. Nous avions un même but, apporter quelque chose de stimulant qui incite à découvrir le bien en chacun de ces jeunes. Cette rencontre aujourd'hui est un exemple de ton humilité et de ta recherche incessante en vue de vivre ton but, tes rêves. Serge, je venais à peine d'acheter l'endroit où j'habite. La dame de qui j'ai acheté m'avait raconté que s'il m'arrivait d'avoir besoin d'aide, un homme venait parfois couper du bois pour elle, et tondre un bout de pelouse. Il était dans un mauvais moment de sa vie. Comme pour elle, il est venu me voir et a accepté de faire de petites choses chez moi, parce que travailler dehors sur la terre lui faisait du bien. Il connaissait les chevaux, et se débrouillait de ses mains. Je l'ai engagé. Nous ne nous sommes jamais perdus de vue depuis. Vous savez comme moi de quoi il est capable depuis qu'il s'occupe de *La Terre de l'espoir*.

Il s'arrêta le temps de boire une gorgée d'eau.

— Et vous ! Arrivés de nulle part, j'avais crû, ce soir où vous êtes venus à ma rencontre au restaurant. Il nous arrive parfois de poser une action, d'être attirés quelque part, en présence de personnes, en certaines circonstances, et de nous faire la réflexion : dans quoi je me suis embarqué ? Parfois, la petite voix en nous nous répond : file

immédiatement ! Ça ne sent pas bon ! Parfois, la petite voix nous répond : reste, tu as quelque chose à apprendre de ce qui t'as mené ici. Ce soir-là, ce que vous m'avez proposé était différent. Puis nous avions convenu que Serge serait celui qui accepterait les jeunes. Mais la petite voix me disait que nous aurions quelque chose à apprendre. Ce que vous êtes venus nous offrir ce soir est une très grande leçon pour nous tous. Ce que vous avez accompli pour votre fils et pour vos enfants, ce que vous êtes devenus dans cet apprentissage, va bien au-delà de la normalité, du verdict. Vous êtes des gens exceptionnels ; une partie essentielle du miracle de la vie.

Il tourna la tête, les regardant tous un à un.

— Je me sens un homme privilégié de tous vous connaître et de partager de tels moments avec vous.

Laurier y alla de quelques commentaires, notamment la possibilité d'impliquer Antoine pour l'animation des ateliers au Centre. Il se montra emballé par cette heure passée ensemble, puis chacun partit chez soi.

20

En ce merveilleux matin ensoleillé de fin de septembre, ils se retrouvèrent encore une quinzaine qui, dès huit heures, étaient fins prêts et excités de débuter. Le père de Samuel, tout comme pour les samedis précédents, guida les troupes. L'objectif aujourd'hui, étant donné la température, serait d'installer les chevrons qui avaient été achetés préassemblés. La toiture étant relativement haute ; vu les deux étages, il faudrait être très prudents. Pour ce faire, Serge avait loué des harnais munis de câbles de retenue. En cas de chute, ils permettraient, tel que le nom le laissait entendre, de retenir la personne. Il ne faudrait jamais circuler sous la toiture, dans le périmètre où on serait à placer les chevrons, ni dans la trajectoire de leur montée, au risque qu'il y en ait un qui tombe. Pour la montée justement, Serge avait emprunté un camion-grue dont il était responsable. Il serait donc attitré à ce poste. Deux personnes seraient dédiées pour les attacher aux extrémités en prévision de la montée, quatre pour les recevoir et, une fois en place, les clouer. Une fois les six premiers installés, une autre équipe, que Samuel guiderait, commencerait la mise en place du contreplaqué sur les chevrons. Les échelles, en cordage et travers en bois, serviraient à les étendre sur la toiture pour ne pas risquer de glisser pendant le clouage.

Une fois le premier chevron bien ajusté puis cloué, vers neuf heures, on semblait avoir déjà pris la vitesse de croisière. Un plan avait été dressé pour monter les feuilles de contreplaqué au deuxième

niveau. Ils se mirent à plusieurs à cette tâche, jusqu'à 9 h 30, où ils purent entreprendre la pose. Samuel monta sur les chevrons avec Rémi, tandis que Cédric et Alexandre leur donnèrent la première feuille de contreplaqué à bout de bras. Puis, ils continuèrent à aider les autres à monter les feuilles au deuxième. Quand Samuel en avait besoin d'une autre, il demandait aux premiers venus de leur donner. Et quand il lui fallait faire une coupe, Marcus et Fannie s'en chargeaient. On aurait dit une vraie fourmilière tellement ça bougeait de partout. Il n'y eut qu'un ralentissement, et quelques yeux observateurs et écarquillés, quand on fut rendus à la première lucarne, question de ne pas se tromper dans les mesures. Gérard Beaulne était resté d'un calme surprenant, et bientôt, cette lucarne devint chose du passé pour ce qui les concernait. Ce serait au tour de Samuel à jouer du ruban à mesurer.

Au dîner, la partie la plus longue du L était à toute fin terminée, et on s'apprêterait à la pose des chevrons de l'autre partie après le lunch. Alors qu'ils mangeaient, en se racontant leurs bons coups de l'avant-midi, un des *espérants* exprima l'idée que ce serait bien d'organiser un souper au chalet. Il faisait si beau et ça ferait différent. Samuel le prit au mot en lui disant que s'il avait la majorité, et que s'il trouvait quelqu'un pour aller chercher les hamburgers et les hot-dog, il s'occupait de payer le souper à tous. Ce fut dès lors une équipe de bâtisseurs pleine d'entrain, animée non plus seulement par la construction du chalet, mais par l'idée de passer une partie de la soirée à souper et s'amuser ensemble. À croire que ces jeunes ne vivaient plus ce genre de choses dans leur chez-soi.

La dernière feuille de contreplaqué fut fixée un peu avant dix-huit heures. Pendant ce temps, Audrey était allée chercher le B.B.Q. et le souper avec son neveu et la mère de Fannie. Quand les derniers à descendre eurent atteint le sol, le souper était déjà prêt. Gérard Beaulne regarda vers le haut :

— Ça ressemble joliment à un chalet cette cabane, non ?

— Jamais j'aurais pensé qu'on pouvait arriver à construire un chalet de la sorte juste nous autres, ensemble. Vous êtes certain que tout est correct, Monsieur Beaulne ?

— Sûr ! Rémi. La partie qu'on ne fera pas, nous, question de sécurité, sera le branchement du filage électrique au chalet. Un électricien viendra cette semaine. Et demain, pendant qu'une équipe posera la tôle sur la toiture, une autre s'affairera à la pose des portes et des fenêtres. La semaine prochaine, il restera la finition du contour de la toiture, à terminer les fenêtres tandis qu'une autre équipe installera le déclin de bois sur les murs. C'est donc dire que dans deux fins de semaine, l'extérieur du chalet devrait être complété, ce qui nous mène à la mi-octobre, deux semaines plus tôt que prévu à l'agenda. Mais attention, nous n'avons pas eu de pluie depuis le début des travaux les jours où nous avons travaillé. C'est préférable d'avoir un peu d'avance, mais il n'y a rien d'énervant puisque s'il pleuvait, nous nous avancerions à l'intérieur. À ce sujet Serge, il faudra faire livrer les matériaux cette semaine.

Monsieur Beaulne étant descendu un des derniers, Fannie lui servit un verre de boisson gazeuse. Il la remercia, et éleva son verre à bout de bras.

— Levons nos verres à nous tous et au chalet de l'espoir.

« À nous tous ! Et au chalet de l'espoir ! » se fit entendre en chœur, avec une énergie déjà renouvelée malgré la journée de travail assidu.

21

Toujours fin septembre, Bernard McNicoll avait demandé à les rencontrer, ajoutant qu'il pourrait se rendre chez eux comme la dernière fois, plutôt qu'ils se déplacent. Ils se rencontrèrent donc le trente. L'homme, pour qui ils avaient entretenu une confiance certaine, ne les avait pas déçus. L'enquête avait eu jusqu'à présent pour conséquence la découverte de ramifications dans plusieurs parties de la province et même au-delà. L'enquêteur en chef expliqua à Jean que son contact ne s'était pas trompé et que l'équipe avait pris une bonne décision en prenant le risque de faire appel à lui.

— Nous en sommes à peu de choses près, à ce moment-ci, à une centaine d'individus qui feront face à des accusations. Deux noms sont même sortis du chapeau dans ma propre ville. Pour l'un d'eux, un fin renard, j'attendais de trouver des preuves depuis plus de deux ans. Pour ce qui vous intéresse sans doute davantage, ce juge Thibault, avec ce que nous avons trouvé, ajouté à ce que Jean avait déjà, est fait, peu importe jusqu'où les juges se montreront cléments envers lui. Deux femmes sont prêtes à comparaître comme témoins dans des affaires de viol, de menace de mort et de chantage, et nous avons des témoins avec preuves à l'appui par rapport à des pots-de-vin reçus par lui, et d'autres preuves de chantage. Par ailleurs, une femme est prête à témoigner du fait que Thibault lui a demandé des faveurs sexuelles et de l'argent pour lui permettre un jugement favorable dans une cause de divorce. Sa carrière est finie, de même que celle de son

collègue dont vous m'aviez fourni le nom. Pour ce qui concerne Giguère, si jamais il nous filait entre les doigts, ce ne sera que pour un temps. Nous en savons tellement à son sujet, qu'il ne nous restera qu'à les monter les uns contre les autres, lui et les autres chefs de sa race.

L'homme observa tour à tour les visages qui semblaient prendre de la couleur autant que du plaisir. Il se racla la gorge avant de reprendre son discours.

— Vous comprendrez que la justice ne soit pas très pressée d'agir dans ce dossier. Les tentacules sont nombreux et ont beaucoup d'emprise. Chacun doit d'abord penser à se protéger en vérifiant si certains faits ressortis ne pourraient pas venir les éclabousser au passage. Et ça devient une question de politique où tout ce beau monde cherche à redorer son image plutôt qu'à se faire taper les fesses. D'ici quinze jours, si rien n'est entrepris, nous allons commencer à mettre un peu de pression en engageant une propagande en intéressant d'abord quelques amis journalistes, qui lanceront des lignes afin de susciter des réactions et les obliger à réagir. Je vous en informerai le moment venu. Pensez à préparer quelque chose de votre côté. Le public étant habitué aux bévues répétées de certaines personnes de la fonction publique – alors qu'il mimait des guillemets avec ses doigts –, il faudra frapper plus fort qu'eux afin d'attirer l'attention, tout en présentant un message clair laissant savoir que des gens qui s'appliquent à défendre la vraie justice, le font constamment sous la pression exercée par des bandits de cette espèce.

Samuel prit la parole.

— Vous vous faites à la fois porteur de bonnes et de mauvaises nouvelles, Bernard. Les mauvaises ; vos succès nous font une fois de plus réaliser l'ampleur de cette emprise du mal autour de nous. Qui va payer encore cette fois pour les pots cassés ? La société. Les bonnes ; quand j'étais jeune et que je visionnais les vieux films de l'époque, entre autres ceux d'Elliott Ness, je me disais dans ma tête d'enfant que ce genre de choses ne pouvait plus exister de nos jours. Ouf ! Comme il est rassurant de constater que des gens comme vous, et j'implique dans cette phrase ceux qui composent cette équipe-ci et

les vôtres, continuent de croire qu'ils peuvent encore changer les choses pour le mieux.

Dans les semaines qui suivirent, les pressions exercées, bien qu'elles aient pu paraître d'abord bien timides, entraînèrent bientôt tout l'effet escompté. Des procès débutèrent lentement, de façon tout aussi timide, malgré tout. D'autres pressions s'ajoutèrent, dont plusieurs sous forme de mots allongés sur papier dans les articles rédigés par Maxime, qui s'en était donné à cœur joie dans son travail. Samuel répétait les mises en garde pour ce qui concernait leur sécurité personnelle. On devait s'en tenir à la consigne qui était claire, et celle-ci fut resserrée davantage encore par l'équipe au point que personne ne devait plus circuler seul le temps que les choses se calment et, pour ceux qui le désiraient, une protection serait fournie. Des têtes commencèrent enfin à tomber devant l'évidence des preuves et des chefs de culpabilité furent prononcés, qui seraient suivis dans les semaines, de sanctions. Le sujet était devenu d'actualité et Maxime, toujours par ses écrits, s'efforçait de préciser les faits que d'autres déformaient, en référant même, d'une manière discrète, à certains articles que les journalistes partisans du clan McNicoll écrivaient dans leurs journaux locaux.

Par ailleurs, l'extérieur du chalet fut terminé et les travaux intérieurs furent entrepris. On divisait les équipes en deux parties à peu près égales en nombre, chaque fois. Pendant qu'une s'affairait aux travaux internes, l'autre terminait la préparation de la bande de terrain où seraient plantés les arbres au printemps. Puis, une fois la bande terminée, lorsque la température le permettait, on s'affairait à la finition des deux entrées, en disposant de façon harmonieuse et

efficiente les pierres et les petites roches. Une clôture de perches de cèdre fut installée dans la petite entrée, celle faisant face au domaine, et on épandit sur une largeur d'à peine deux mètres, une mince couche de fines roches blanches qui menait jusqu'au chalet. Celle-là servirait aux piétons ainsi que pour les promenades à cheval.

Pour l'entrée principale, on ajouta au gravier, déjà compacté par le passage des camions et des véhicules depuis le début de la construction du chalet, une couche semblable à celle de la première entrée, toutefois un peu plus large. Enfin, une fois terminée, Serge passa une fin de semaine complète à préparer le terrain autour du chalet en prévision du printemps, tandis qu'Audrey prépara les plans d'aménagement pour cette portion. Pour leur part, les autres avaient rejoint les premiers afin de les aider au chalet, dont les travaux avançaient à bon train, quoiqu'exigeant davantage de précision que pour l'extérieur, ce pour quoi les *espérants* avaient d'abord pensé le contraire, ayant de manière précoce envisagé les travaux intérieurs plus simples que ceux terminés à l'extérieur.

Fannie Malouin avait surpris Samuel Beaulne en conversation avec sa mère, tandis qu'elle était entrée un peu avant les autres, afin d'utiliser les toilettes. Elle y était encore quand Mathilde Beaulne s'était amenée dans la salle de réunion en compagnie de son fils, tandis qu'ils étaient engagés dans une discussion. Le fils expliquait à sa mère qu'il informerait l'équipe du fait qu'il ne tiendrait pas de réunion dans la prochaine semaine, afin de leur allouer un congé bien mérité. Maman Beaulne saisit l'occasion pour demander si David pourrait les accompagner le lundi suivant pour un court séjour, question de visiter de la famille aux États-Unis. Elle ajouta qu'en raison du prochain congé scolaire prévu les lundi et mardi suivants, ils comptaient partir tôt le dimanche matin pour revenir le lundi soir ou le mardi, dans la journée. Samuel répondit qu'il la laissait le lui demander, n'y voyant aucun empêchement. En bonne mère, elle demanda – tandis qu'elle

devinait la réponse – s'il ne voulait pas les accompagner, ce à quoi il ne la surprit pas en lui disant que ce ne serait pas pour cette fois.

Fannie attendit que les autres entrent pour sortir de sa cache, pour se glisser parmi eux, alors qu'une idée qui lui donna le frisson l'habitait maintenant tout entière.

Le samedi, la température leur laissa tout juste le temps de ramasser les outils à l'extérieur, dont ils se servaient pour tailler les différentes pièces nécessaires à l'intérieur, tandis que la pluie les surprit, après ce soleil si chaleureux de l'avant-midi. Ils se retrouvèrent tous pour manger dans le chalet. Le foyer, encore inutilisable parce qu'il serait terminé dans les prochaines semaines, on ajusta un peu à la hausse les thermostats afin de réchauffer l'endroit et enlever l'humidité.

Après le repas, monsieur Beaulne dirigea les trois équipes à différentes fonctions. Subtilement, tel qu'il l'avait fait depuis le début, il jumela son fils à l'équipe de Fannie, qui, par sa façon d'agir et par les conversations qu'il avait eues avec son épouse, il le savait, était toujours aussi amoureuse de son Samuel.

Vers la fin de l'après-midi, David demanda à son père s'il était d'accord pour qu'il aille dormir chez ses grands-parents. Il ajouta de façon très sincère et protectrice, que cela leur permettrait de partir très tôt au matin, sans avoir à le réveiller, lui. Fannie n'en manqua aucun mot, tandis que le frisson de la veille fut décuplé en un courant qui la survoltait presque à présent malgré la décision de laisser aller l'homme qu'elle aimait à sa réflexion, elle revint sur celle-ci.

Tous quittèrent vers 17 h 30, après que Gérard Beaulne leur eut expliqué les étapes pour le lendemain, alors qu'il serait absent. Tout en joie, il ajouta que, de façon exceptionnelle, il apporterait le cellulaire, au cas où ils auraient des questions.

Quand David vint saluer Fannie avant de partir avec son père, après qu'il lui eut raconté qu'il devait passer à la maison pour prendre

son sac de vêtements pour le voyage aux États-Unis, et qu'il dormirait chez ses grands-parents, elle le serra fort dans ses bras, en lui souhaitant un très beau séjour. Monsieur et madame Beaulne s'avancèrent à leur tour, l'invitant à les retrouver à la maison pour souper.

— Mais… après la journée que vous avez eue et vous aurez à vous lever très tôt demain matin… Et vous devez avoir encore plein de choses à préparer. C'est trop, voyons. J'aurais le sentiment de déranger…

— Fannie, si vous aviez autre chose de prévu, nous comprendrions, mais sinon, ça nous ferait réellement plaisir. Nous prendrons quelque chose à souper en passant pour manger à la maison. Puis nos valises sont déjà prêtes, alors. Vous en dites quoi ?

Ses yeux, tandis qu'elle aperçut Samuel en train de discuter avec Serge et Audrey un peu plus loin, se promenaient maintenant de lui à ses parents. Monsieur Beaulne crut bon d'ajouter :

— Il viendra aussi. Il n'aura pas le choix. Mon fils a besoin de se changer un peu les idées, je pense. Venez, s'il vous plaît. Mathilde vous l'a dit. Ça nous fera plaisir, sincèrement.

— D'accord ! Le temps de passer me changer et j'y serai. Vous êtes toujours si bons pour moi.

— Ne vous tracassez plus pour le fait que Samuel y sera. S'il attaque, c'est vous que nous défendrons. Il est temps pour lui de revoir certaines de ses positions.

Fannie souriait encore quand Samuel s'avança vers eux.

— Qu'ont-ils encore dit pour vous faire sourire ainsi, mes chers parents ?

— Qu'ils prendraient ma défense ! ricana Fannie.

— Votre défense ? Contre ? Quelqu'un vous veut du mal ?

— Oh ! Une longue histoire… Et ne pas vouloir de mal ne laisse pas entendre qu'une personne nous veut du bien.

Gérard Beaulne intervint.

— Une histoire dont tu n'es pas encore au courant, parce que ta mère et moi attendions que tu aies terminé ta discussion. Pour tout te dire, c'est simplement que tu viens souper à la maison. Fannie souriait parce que je lui disais que tu n'aurais pas le choix de la réponse.

Tu vois ! ça te fait sourire, toi aussi. Alors, tout le monde est content, et pendant que tu passes chez toi chercher les effets de David, nous passons prendre quelque chose à manger au restaurant pour l'apporter à la maison.

Tandis que les Beaulne, père et mère, s'éloignaient, maman Beaulne lança :

— 18 h 30. N'oublie pas Samuel !

Leur fils, lui, n'avait plus dit mot, se contentant de sourire, puis de hocher la tête, pour exprimer l'idée qu'ils ne changeraient jamais. Il salua Fannie, qui garda secrète sa présence au souper, et se retira du côté de David.

Bien que la surprise fût totale pour lui, il réalisa qu'il n'aurait pas dû se laisser surprendre de cette façon. Il se contenta de sourire encore tout en hochant la tête. Fannie en fut presque soulagée. Tout se passait très bien, beaucoup mieux même qu'elle ne l'avait espéré. En fait, en y pensant bien, elle avait espéré que ce fût ainsi, mais n'y avait pas vraiment cru. Comme mère attentive à son fils qu'était Mathilde Beaulne, et sachant les besoins de Fannie, une jeune femme pour qui elle avait beaucoup d'admiration, certes, mais avant tout une jeune femme qu'elle croyait tout à fait digne de son fils, ce ne fut pas par hasard qu'elle se retrouve assise auprès de Samuel. Vers 20 h 30, alors que le souper était terminé depuis plus d'une heure et qu'on buvait les dernières gouttes de la deuxième bouteille de vin, en bon père, Samuel expliqua à David qu'il était temps de faire sa toilette et d'aller au lit, en tenant compte de l'heure à laquelle il lui faudrait se lever.

— Vas-y maintenant ! J'attendrai pour te donner ta caresse avant de partir.

Fannie demanda :

— À quelle heure quittez-vous ?

— Au plus tard cinq heures. Nous aimons bien rouler une heure ou deux avant de nous arrêter déjeuner quelque part. Nous prévoyons

visiter quelques endroits avant de nous rendre pour souper chez la sœur de Gérard.

La pluie tombait maintenant à tout rompre, mais comme on se sentait bien dans cette maison sise à moins de cinq minutes de la ville seulement. Et ces gens qui l'habitaient, avec qui elle se sentait si bien. Les mêmes raisons pour lesquelles elle s'était aussi bien sentie les fois où elle était allée chez Samuel. David, en s'adressant à son père, vint l'interrompre dans sa réflexion.

— Je suis prêt papa !

Il lui sauta au cou, l'étreignant de toute sa force d'enfant. Samuel l'embrassa et lui souhaita bonne nuit et bon voyage.

— Embrasse oncle Roger et tante Marcelle pour moi, tu veux bien ? Dis-leur que j'irai bientôt les visiter.

— Bonne nuit papa ! Je t'aime et je vais penser à toi. Je peux te téléphoner dimanche soir avant d'aller au lit ?

— Quelle question ? Bien sûr que tu peux m'appeler ! Viens avec moi, que je te borde avant de partir.

Il fit exprès pour élever le ton avant de faire sa remarque :

— Mes vieux parents vont devoir aller au lit eux aussi…

Tandis qu'il était dans la chambre avec David, Mathilde Beaulne expliqua à Fannie, de manière presque intime, comme il était si différent quand elle y était, et que ça leur faisait du bien de le voir ainsi.

— Il n'y a qu'auprès de vous qu'il arrive à être si bien.

— À être bien ? Vous croyez vraiment ? Pourquoi toujours se sauver de moi, alors ?

— Il a ses raisons Fannie, mais ce n'est pas ce qu'il veut vraiment. Il va bientôt le comprendre. Je connais mon fils, votre amour pour lui, parce que vous êtes la femme que vous êtes, va le gagner à vous. Ce n'est qu'une question de temps. Si vous l'aimez toujours autant, soyez patiente.

Tandis qu'ils l'entendirent revenir vers eux, elle les remercia d'être ce qu'ils étaient pour elle. Samuel embrassa ses parents, tandis que Fannie se leva pour les embrasser à son tour et les remercier.

Une fois dehors, Samuel ouvrit la porte de son auto le temps qu'elle s'y installe, lui souhaita une bonne fin de soirée, déjà trempé

jusqu'aux os. Fannie avait à peine eu le temps de le remercier que la porte s'était refermée. Tandis qu'elle avançait lentement, elle le vit dans son rétroviseur, debout, sous la pluie, qui la regardait partir. Son corps tout entier s'en enorgueillit. Elle roula une dizaine de minutes, avant de s'arrêter devant l'entrée chez lui. Elle respira à fond avant de s'y aventurer. Son auto n'y était pas. Distraite dans sa joie tantôt, elle n'avait pas remarqué de quel côté il était parti. Elle s'avança jusqu'au même endroit où elle avait stationné les fois d'avant, se rappelant chacune d'entre elles. Toujours sous cette pluie froide d'octobre, y étant presque indifférente, elle sortit pour aller s'asseoir à l'abri, sur la chaise sur la galerie. Le seul fait de se savoir chez lui la réconfortait déjà. Elle ne s'arrêta pas à penser au reste pour l'instant.

Il y avait un moment déjà qu'elle était assise quand elle vit arriver son auto. Elle sentait ses lèvres trembler, son corps étant devenu maintenant trop froid, mais elle ne ressentait plus la nervosité. Elle défilerait ce qu'elle devait lui dire et, si c'était ce qu'il voulait, elle partirait. Elle voulait, rêvait, désirait qu'il la prenne dans ses bras pour réchauffer son cœur comme son corps, et qu'il recouvre ses lèvres des siennes, pour en savourer toute la chaleur contenue, malgré la situation. Et plus que tout, cette fois, elle voulait rester.

— Il y a longtemps que vous êtes là ? Vous êtes trempée… ce n'est pas sage de…

— Samuel ! Je suis venue pour vous parler. Vous demander de ne pas me juger en regard d'autres personnes et…

— Vous juger…

— Laissez-moi terminer Samuel. Je dois le faire.

— Samuel se retrouvait devant cette femme qui le fascinait, mais qui l'apeurait tout autant. Elle était debout maintenant, tandis qu'il s'était avancé face à elle. Elle tremblait de manière presque exagérée maintenant, de tout son corps, gelée par la pluie qui l'avait parcourue tout entière.

Samuel, cette femme que vous avez connue, et aimée certainement, je crois qu'elle était malade, qu'elle vivait un grand mal de soi, comme la plupart de ces gens que nous connaissons tous autour de nous. Malade à l'intérieur, pas assez pour ne pas savoir jouer

un rôle, mais juste assez pour briser des vies, croyant la sienne devenue sans importance, au gré des circonstances et des autres.

Elle leva les mains, en tournant la tête de gauche à droite, exprimant la désolation dans son visage.

— Oh ! Je ne sais pas pourquoi elle a baissé les bras, abandonné ce bonheur de vivre sa vie auprès de vous. Pour la plupart des gens, l'insécurité d'une vie médiocre est plus confortable que l'incertitude de la sécurité dans un avenir meilleur. Sans doute, plusieurs d'entre nous manquent de confiance et d'estime de soi. Je ne suis pas venue pour vous parler en mal de cette femme Samuel, je suis seulement venue vous dire de cesser de vous en vouloir à penser que vous n'étiez plus tout pour elle. Vous l'étiez, mais la facilité l'a emporté sur l'engagement. Je suis persuadée que vous saviez dès les premiers instants auprès d'elle ce que je vous raconte, et vous êtes resté. Les bonnes personnes possèdent en elles cette intuition spéciale. Pour la même raison, vous ne pouvez pas déceler en moi ce genre d'abandon, car je ne suis pas cela. Je vous demande aussi de ne pas imaginer que je pourrais le devenir. Et cela aussi vous le savez. Je crois que c'est pour cette raison que vous vous en voulez encore et aussi parce que vous auriez souhaité qu'elle vous exprime ce que je vous confie en ce moment. Samuel, j'ai décelé la vérité dans la bonté de l'homme que vous êtes et votre engagement. Je suis attirée par l'homme physique que vous êtes, parce que ce qu'il y a à l'intérieur m'attire tout autant. Je vous aime Samuel. Je veux vivre auprès de vous et vous aimer.

Elle pencha un peu la tête avant d'ajouter les derniers mots, en profitant pour secouer l'eau accumulée sur ses cheveux et sur son front. Comme si ce geste lui avait redonné courage, elle releva la tête, décidée.

— Je veux être aimée de vous, Samuel. Être la vôtre. J'aimerais me glisser dans vos bras et les ressentir autour de moi. J'aimerais vos lèvres sur les miennes et me fondre en vous, pour le reste de ma vie. J'aimerais que vous essayiez, que vous m'offriez vos bras Samuel. Et si ce geste ne vous convint pas de nous, je partirai.

Il la regardait, intensément, autant qu'il la désirait, admirant son courage et sa force. Jamais cette autre femme qu'il avait aimée n'était

allée aussi loin, ne l'avait touchée aussi profondément. À vrai dire, dans cette nouvelle perspective que lui offrait Fannie, l'autre n'avait été que superficielle. La seule profondeur, la seule vérité qu'elle avait pu lui démontrer n'avait pas été la sienne, mais celle qu'il s'était imaginée, qu'il avait espérée d'elle. Fannie avait raison sur toute la ligne. Il y avait maintenant deux yeux qui suppliaient de laisser une chance, de croire en leur vérité. Deux yeux qui avaient chassé la pluie et qui tentaient de se retrouver au travers les larmes à présent. Deux yeux dessinés sur un visage qui semblait si vrai.

— Entrez Fannie. Il faut vous réchauffer.

Elle ne bougea pas, ses yeux et son visage suppliant toujours de lui répondre.

— Fannie ! S'il vous plaît ! Vous n'êtes en rien comparable à cette femme. C'est ce que vous vouliez que je vous dise ?

Elle ne bougea toujours pas, laissant savoir qu'il n'était pas question maintenant de cette femme. Il baissa la tête, comme s'il avait cherché une alternative.

— Et si vous vous trompiez à mon sujet ? Vous êtes une femme exceptionnelle Fannie, je le crois sincèrement. Si vous découvriez que je ne suis pas celui que vous croyez, et qu'au bout d'un moment vous décidiez de partir ? Et si…

L'émotion, un mélange de sentiments jumelé à la froideur de la pluie, se fit si intense à présent, qu'elle se sentit faible et si fatiguée. Elle n'eut même plus conscience qu'elle allait maintenant le tutoyer dans une ultime intervention.

— Et si tu me laissais la chance d'être pour toi Samuel ? Et si tu t'apercevais que je suis celle qui restera pour nous ? Et si nous découvrions que nous sommes faits l'un pour l'autre ? Tu m'as donné une chance inouïe de recouvrer ma dignité dans mon travail. J'étais perdue dans un monde que je n'avais plus su exister et tu m'as redonné la foi en l'humanité. Ce monde cruel autour, cette majorité rongée par la folie, je veux l'affronter avec toi, Samuel. Je veux poursuivre cette mission d'aider ceux qui veulent encore s'en sortir, auprès de toi, non seulement par l'entremise de l'équipe, mais par notre engagement comme couple. Ma vie n'a plus de sens sans toi à mes côtés.

Tandis qu'elle tentait encore de le convaincre, il s'avança vers elle en posant ses lèvres sur les siennes avec envie. Ses bras l'enlaçaient maintenant, la serraient contre lui, alors qu'elle entourait les siens pour serrer davantage encore, inassouvie et insatiable. Ses lèvres ne la quittaient plus, ses mains explorant maintenant ses cheveux et son visage. De leurs envies s'arrachaient quelques souffles qui prononçaient les mots de l'amour. Puis, tout comme il continuait de l'embrasser, il la souleva dans ses bras pour la transporter dans la maison, où il la déposa, pour lui enlever son manteau détrempé et pour tenter de la réchauffer davantage. Il enleva le sien, qu'il lança aveuglément en direction d'une chaise. Comme il ressentait maintenant parfaitement son corps enserré sur le sien, il ne chercha même plus à comprendre comment il avait pu attendre si longtemps pour embrasser cette femme qui lui rendait sa propre vie, son énergie.

Ils s'embrassèrent ainsi, dans l'inconscience de l'autour, conscients que de leur amour qu'ils savaient certitude et réciprocité. Après un moment, Samuel l'entraîna vers la salle de bain et lui donna sa robe de chambre qu'il laissait toujours en place sur le crochet derrière la porte.

— Prends le temps de remplacer tes vêtements par cette descente de bain Fannie. Ça va te réchauffer. Pendant ce temps, j'allumerai le foyer.

Enveloppée dans ce vêtement de Samuel, les événements avaient remplacé la froideur de la pluie d'octobre par la chaleur apaisante de l'amour. Elle croyait rêver, chavirée par le déroulement des dernières minutes. Elle l'embrassa, en ajoutant qu'elle l'aimait. Il lui rendit la pareille, en laissant sa main, et en lui disant qu'elle était une femme formidable, qu'il était désolé d'avoir pris autant de temps à venir vers elle.

On entendait déjà le crépitement que faisaient les premières flammes quand il entendit l'eau s'écouler dans la douche, puis Fannie qui demandait s'il viendrait la retrouver. Son cœur fit quelques tours à ses mots. Il replaça une dernière bûche en croisé sur les autres et referma les pare-étincelles pour aller la rejoindre. Tandis que ses yeux, d'abord, se promenaient sur son corps entier, ce fut bientôt ses mains.

Pour le reste de la nuit, Fannie et Samuel ne s'étaient plus laissés. Pour le reste de leur vie, c'était maintenant leur désir commun.

Elle le regardait déjà quand il ouvrit les yeux, sa main restée dans la sienne et leurs corps n'ayant pas bougé.

— Nous nous sommes endormis devant le foyer… j'aurais pu t'offrir mieux.

— Mieux ? Impossible ! Être auprès de toi est-ce qu'il y a mieux, Samuel.

Samuel s'étirait de tout son long, le bras sur lequel il était appuyé encore engourdi et son corps quelque peu endolori, ayant dormi sur une seule couverture étendue sur le plancher de bois.

— Tu sais à quoi je pense ? Si nous arrivons à nous relever, nous devrions téléphoner à Serge pour lui expliquer que nous serons absents pour l'avant-midi, et que nous arriverons pour dîner avec eux.

— Tu crois que c'est une bonne idée ? N'oublie pas qu'il manque déjà tes parents aujourd'hui.

— Je veux rester collé sur toi…

— Tu veux savoir à quoi je pense, moi ?

— Essaie toujours !

— Il est seulement cinq heures, je nous sers un bon jus et on fait l'amour pour la prochaine heure. On dort une heure ensuite, avant de déjeuner, de passer chez moi pour me changer de vêtements et de rejoindre les autres. Si on est trop fatigués, on reviendra plus tôt cet après-midi. Et si tu veux encore de moi ce soir, il n'en tiendra qu'à toi.

— Je suis partant. Et si je voulais de toi ce soir, demain soir, après-demain soir…

Elle se leva pour s'envelopper dans la première couverture à sa main et comme elle se dirigeait vers la cuisine, elle lui lança :

— Je ne voudrais pas te faire peur, mais tu pourrais te faire prendre à ton jeu.

— Comme ?

Il n'y eut pas de réponse.

— Tu ne réponds pas ? Que veux-tu dire par me faire prendre à mon jeu ? Tu serais partante pour demain et après-demain et… c'est ce que tu veux dire ?

— Samuel, nous nous connaissons depuis des mois maintenant. Je sais qui tu es. Ce que je veux dire est qu'il ne tient qu'à toi de décider. Le jour où tu voudras de moi à tes côtés chaque minute de ta vie, je prends mes choses et je te rejoins.

Samuel s'enroula dans la couverture sur laquelle il était encore étendu et s'approcha d'elle.

— Tu ferais ça ? Sérieusement ?

— Si c'était ton désir, oui !

Il retira le verre de sa main pour le déposer sur le comptoir, puis la prît dans ses bras.

— Je t'aime Fannie ! Sachant qui tu es, cet aveu me touche sincèrement. Que je t'aime !

Ils s'en étaient tenus en tous points à la proposition de Fannie. Dans l'excitation née de leurs sentiments précisés, ils avaient même tenu le coup jusqu'à dix-sept heures. Fannie l'invita pour souper chez elle, ce qu'il accepta. Le temps qu'elle se change, Samuel s'amusa à faire le tour de son salon, à découvrir ce qu'elle écoutait comme musique et ce qu'elle lisait. Un des livres, couché sur le dessus d'une rangée, sur la tablette où étaient disposés des livres de Droit et de Loi, dans la bibliothèque, attira son attention. Il le prit pour en explorer son contenu. Le titre en était : *Agir avec sagesse afin d'éviter les pièges*. Avec comme sous-titre : *Un livre dédié surtout aux femmes, aux personnes âgées et aux personnes vivant seules,* dont l'auteure était Fannie Malouin, avocate.

Tandis que Fannie l'informa qu'elle passait aux toilettes et qu'elle serait à lui dans les minutes, il entreprit la lecture de quelques pages au hasard.

Ne JAMAIS, au GRAND JAMAIS, recevoir un étranger alors que vous êtes seule à la maison, que ce soit le technicien du câble, le livreur de meubles, le courtier en placements ou quiconque. Il faut se rappeler que chaque métier comporte son lot de malfaiteurs et de fouineurs. Il est facile pour ces gens de fouiller partout, même dans votre intimité. Par exemple, il n'est pas rare que je rencontre une cliente qui se plaigne qu'un technicien venu pour un problème de téléphone, en prétextant devoir vérifier toutes les prises, s'est aperçu, une fois qu'il a été parti, qu'il lui manquait une culotte dans son tiroir ou un bijou précieux laissé sur une commode, ou qu'il avait même fouiné dans ses draps. Une a raconté qu'un de ces types était ressorti de sa chambre avec une culotte dans sa poche arrière, qu'elle avait vue lorsqu'il s'était penché pour prendre un outil. Cela laisse aussi l'occasion de vérifier les photos et, si vous êtes une femme seule, de le confirmer.

Il tourna une autre page.

Trucs et astuces pour se protéger.

TOUJOURS être au moins deux personnes lors de la visite d'un étranger si vous vivez seule, préférablement votre frère si c'est possible ou votre père.

Un conseil qui peut paraître anodin, mais des plus efficaces ; si votre véhicule est muni d'un système d'alarme sonore avec un démarreur à distance, gardez-le subtilement dans vos mains. En cas de besoin, vous n'aurez qu'à l'actionner. Même chose si vous devez dormir seule la nuit.

Se rappeler qu'une personne est toujours un étranger même s'il s'est déjà présenté à quelques reprises, et même s'il est le frère du voisin ou le fils d'un collègue.

Entretenir la conversation avec la personne qui vous accompagne, de façon à laisser entendre que votre conjoint sera de retour un peu plus tôt. Insister, sans exagérer, si le compte de téléphone (pour cet exemple) est à votre nom. Les statistiques démontrent que dans ce cas, si la femme est relativement jolie ou plaisante, le technicien effectuera une réparation partielle, afin de pouvoir revenir. Refaites le tour des pièces ou le visiteur est passé, afin de vous assurer qu'il n'a déverrouillé aucun dispositif pour mieux revenir.

Samuel passa à quelques pages suivantes.

Ne JAMAIS voyager seule, à moins d'y être obligée.

Si vous y êtes obligée, verrouiller les portières à tout coup, pour toute la durée du voyage. J'ai quelques cas en mémoire, pas très intéressants à raconter et qui vous ferait frémir. Même un cas où la victime fut un homme. Arrêté pour faire son arrêt obligatoire, en pleine ville et en plein jour, un homme armé s'est introduit dans son auto et a exigé de se faire conduire à plus d'une heure de route. Avant de débarquer, il lui a pris tout son argent et lui a lancé qu'il était chanceux de ne pas être une femme. Même après deux décennies, il en tremble encore lorsqu'il en parle. Verrouillez vos portières ! Un geste si anodin comparé à ce qui pourrait vous arriver. Et rappelez-vous ! Ça ne prend qu'une seule fois !

Si vous devez vous arrêter, avant de remonter dans le véhicule, vérifier derrière que personne ne s'y est caché.

Si vous transportez des valises, ne jamais indiquer votre prénom sur le carton à cet effet.

Si vous partez pour une promenade à vélo, ajouter une deuxième bicyclette sur le support, ce qui laissera croire que vous allez rejoindre quelqu'un.

Tandis qu'il entendit le bruit de la toilette, il retourna le livre de façon à lire la quatrième de couverture.

Ce livre a été écrit pour votre propre protection. À la lecture des premières pages, je pense que votre première réflexion sera : « Elle exagère un peu, non ! » Et vous vous tromperez. Avocate de métier, vous seriez surprise – et surpris, parce que ça arrive aussi aux hommes de tous âges – par le nombre de femmes et de personnes plus âgées qui viennent me demander de les aider parce qu'ils se sont fait avoir, par négligence. Prenez garde ! C'est le meilleur conseil que je puisse vous donner. Votre dignité pourrait être affectée en un instant, si vous vous retrouviez aux prises avec un individu non scrupuleux. Ça ne prend qu'une seule fois, ne l'oubliez jamais !

En un mot : ne cherchez pas à vous retrouver dans une situation à risque. Pensez toujours à vous protéger de façon à ne pas vous retrouver dans la situation de cette femme qui accuse son voisin de

voyeurisme alors qu'elle se promène nue dans sa fenêtre dont les stores sont ouverts. Conseil : ne jamais se retrouver dans ce genre de situation où les deux parties sont en quelque sorte volontaires.

Pensez aussi à une femme qui poursuit un professionnel masculin pour attouchements. C'est un peu le même principe, quoi que vous en pensiez. Où débute l'attouchement et où s'arrête-t-il ? Par le toucher, par la vue, par le fait d'un mot, un acte ou un geste déplacé ? Et que laisse entendre le mot déplacé ?

Fannie revint vers lui, en passant ses bras autour de son corps.

— Oh ! Tu lis ma seule œuvre ! Pas trop déçu ?

— En soi, tu es toi-même une œuvre unique. C'est très bien fait ce livre, petite cachottière ! Je ne m'étais pas trompé la première fois. Tu as ce métier dans la peau. Ça s'est bien vendu ?

— Tu veux rire ? Dans ce monde pervers, ça n'intéresse que très peu de gens. J'aurais eu davantage de succès si j'avais écrit Comment se faire prendre au piège ? J'ai parfois l'impression que les gens sont prêts à tout pour se mettre dans des situations à risque. Quelques-uns par naïveté, mais la plupart volontaires.

— Je t'aide à faire le souper ! Je n'ai pas osé fouiller davantage dans ta discographie et ta bibliothèque.

— Souper ? Je serais déjà prête pour le dessert !

— Nous sommes chez toi ! Je ne voudrais pas être impoli. D'accord pour le dessert, ma belle avocate.

La journée au chalet, suivie de cette période d'exercice en amoureux, les avait de façon agréable, exténués, au point de s'endormir. Il était cinq minutes passé vingt heures quand ils ouvrirent les yeux presque en même temps, leurs corps toujours enlacés comme s'ils n'avaient pas bougé depuis qu'ils s'étaient endormis. Samuel parla le premier.

— J'en avais terriblement besoin, mais je me sens comme je ne me suis jamais senti, je pense. En fait, je me sens un peu comme

quand j'étais enfant et que nous partions en vacances pour une semaine. Mes parents nous faisaient toujours la surprise de l'endroit, mais c'était chaque fois merveilleux.

Il tourna la tête vers elle, sérieux, comme pour lui annoncer quelque chose de très important :

— Et toi, tu es le plus beau voyage qu'un homme puisse rêver, et tu es si merveilleuse.

— Je souhaite être ton plus beau voyage, et qu'il ne s'arrête jamais.

— Tu sauras me le dire encore quand j'aurai 92 ans et que tout ce que j'aurai sans doute à ce moment comme rigidité sera mon dos et ma canne ?

— Le dos, ta canne et ta tête dure… quelle perspective ! Quoique… avec ce que je sais maintenant de toi, je ne serais pas surprise du tout si…

— Bon… te voilà très réveillée et éveillée maintenant ? Allons faire ce souper princesse ! Je n'ai pas l'intention d'argumenter sur ton dernier commentaire… pour cette fois. Tiens-toi-le pour dit.

Elle se roula sur lui pour le serrer très fort et l'embrasser, dernier geste qu'il imita.

— Dis-moi que je ne suis pas en train de rêver, Samuel.

— Si tu rêves, je suis dans le même rêve que toi alors, ne t'inquiète pas. Allons faire ce souper mon amour.

Ils passèrent les quinze minutes suivantes à préparer une salade et quelques légumes, quelques tranches de pain de seigle, du tofu, et un morceau de viande froide. Fannie lui tendit une bouteille de rouge juste avant de s'asseoir. Une bouteille qu'elle avait achetée plusieurs semaines auparavant, lorsqu'elle en était encore à espérer d'eux, alors qu'elle avait appris que c'était le vin qu'il préférait.

— Tu veux l'ouvrir, s'il te plaît ?

— C'est une coïncidence ou tu savais que c'était mon préféré ?

— Je savais. Nous en avions parlé quand j'étais allée souper chez toi. Je l'ai acheté en pensant que cette action s'inscrirait quelque part dans l'Univers et que ça m'aiderait à te convaincre de notre avenir ensemble. Je suis un peu folle, tu crois ?

— Un peu ! Mais c'est précisément le genre de folie qui m'accroche. Je t'aime très fort, tu sais ? J'aime ce que nous sommes en train de faire ensemble. C'est si simple et ça représente tant à la fois.

— C'est merveilleux ! C'est simplement merveilleux et tu es un homme fantastique.

Ils discutèrent de tout et de rien, mais même les riens les transportaient littéralement. Il lui avait raconté un peu de sa vie avec ses parents, de ses rêves, de cette histoire avec David, qu'il était allé récupérer à l'autre bout du monde, de ce montant d'argent qu'il avait gagné alors qu'il était ruiné, et de lui, et de ses rêves. Elle lui avait parlé d'elle, de ses parents, de son père décédé et de sa mère qui voulait la voir heureuse avec son homme avant de quitter cette terre, de son travail, de ses passions, de la musique, des films qu'elle avait aimés, et du fait qu'elle n'avait pas de téléviseur, ce sur quoi elle élabora.

— En fait, j'étais parti avec ma mère acheter une télé. Je l'avais choisie et la dame la faisait transporter au comptoir pour la payer quand j'ai dit à ma mère : « Maman ! tu permettrais que je continue d'aller écouter un film chez toi comme je le fais parfois, quand l'envie m'y prend ? » « Quand l'envie t'y prend ? me dit-elle. C'est toujours moi qui t'appelle pour t'inviter à le faire. » « Et tu as envie de continuer à le faire ? » que je lui demande. « Je ne demande pas mieux ! Il faut bien que quelqu'un s'occupe de te changer les idées parfois. » « Alors ! laissons cette télé ici. Je n'en ai pas besoin. Je prendrai un système de son à la place. J'écouterai mes films chez toi et tu viendras écouter de la musique chez moi. » Nous avons bien ri. Mais sincèrement, je n'écoute à peu près jamais la télé et même enfant, j'ai toujours eu du mal à comprendre qu'une personne puisse choisir de façon délibérée, de passer une soirée devant un écran de télé, surtout avec ce qu'on y présente la plupart du temps. Je préfère lire et marcher, et visiter ma mère quand j'ai l'envie d'un film.

Le vin aidant, Samuel demanda :

— J'aime te voir rire et te voir heureuse. Dis-moi Fannie, tu étais sérieuse quand tu disais qu'il n'en tenait qu'à moi pour nous deux ? Tu es si convaincue de nous ?

— Samuel, je te sais un homme bien. Tes valeurs fondamentales ; elles émanent tout droit de ton âme et rejoignent les miennes. Tu nages dans l'argent et pourtant, je sais, il y a ce domaine que tu possèdes, mais tu l'as monté de tes mains et je connais l'histoire de cette dame de qui tu l'as acheté. Tu lui as donné bien davantage que ce qu'elle te demandait et elle peut compter sur toi jusqu'à la fin de ses jours. Il y a ton fils, pour qui tu es un père exemplaire. Tu pourrais tout lui donner, mais tu te limites à ce qui compte vraiment pour lui. Tu respectes les gens et les défends. Tu les aides la plupart du temps sans même qu'ils le sachent. Il y a ce chalet, cette *Terre de l'espoir*, qui rapporte aux autres plus qu'ils ne l'ont sans doute jamais espéré, comme à nous qui apprenons tant de ce don de soi. Il y a toi, qui pourrais te pavaner pour faire tourner toutes les têtes et faire tomber toutes ces femmes autour. Toi, qui pourrais te promener en décapotable sport de luxe, alors que tu roules avec l'auto de quelques années achetée de tes parents. Toi, qui préfères le calme et la paix de la nature au brouhaha de la ville. Toi, si discret, si sûr de lui, si… si l'homme que je cherchais.

Elle prit sa main dans la sienne, puis se leva pour s'approcher de lui, et s'asseoir à califourchon sur lui. Elle posa ses mains sur son visage, qu'elle glissa dans ses cheveux, et l'embrassa langoureusement.

— Je suis convaincue de notre amour Samuel, et que nous trouverons toujours une solution ces fois où il y aura des obstacles. J'ai confiance en nous et, oui, je suis prête à m'engager avec toi quand tu le voudras.

— Et si je me réveillais un matin avec l'idée que ce serait notre cadeau de Noël ?

— Quoi ? Notre engagement l'un pour l'autre ?

— Plus que cela ! Je me sens déjà engagé. Je nous sens déjà engagés. Nous avons bien eu le temps d'y penser depuis. Si on scellait cet engagement, de manière symbolique, je veux dire ?

— Tu pourrais me trouver vieux jeu à ce sujet, je pense. Je ne vois pas autre chose qu'un mariage pour symboliser un engagement entre deux personnes. Et je pense à un mariage à l'église…

— À ton tour de me trouver vieux jeu. Justement, faisons un jeu, plutôt un pacte.

— Un pacte ? Tu m'inquiètes ! Quel genre de pacte ?

— Nous sommes le dix. Donnons-nous trois semaines précisément, à partir de ce moment. C'est donc dire jusqu'au trente et un. Tu te souviens du premier restaurant où nous avons mangé ensemble ?

— Oui !

— Le trente et un à vingt heures, si c'est toujours ce que tu veux, viens m'y retrouver. Nous prendrons des arrangements.

— Mais… ça fait des mois que j'attends ce moment. Ce sera encore ce que je voudrai, Samuel.

— Alors, tant mieux Fannie. Accepte s'il te plaît. Je ne saurais te dire, mais c'est important pour moi.

— D'accord ! Si c'est important… Mais d'ici ce temps, nous continuons de nous voir, n'est-ce pas ?

— Eh bien, euh ! OK ! Je suis ouvert à cette proposition.

— Ouvert à cette proposition ! Tu deviens…

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'il l'embrassait aussi passionnément qu'elle l'avait fait un peu plus tôt.

22

Samuel était devenu un autre homme. Il se surprenait lui-même. Cette lourdeur qu'il avait supportée toutes ces années avait fait place à une telle légèreté. Il avait sa réponse et n'en doutait plus. Ce sentiment constant, cette certitude à propos de Fannie.

David n'en savait encore rien, mais elle passait la plupart de ses nuits avec son père. Elle venait les trouver après son travail, ils soupaient tous ensemble et à peu d'exceptions, elle passait la soirée avec eux. Quand David se mettait au lit, elle accompagnait Samuel jusqu'à sa chambre et lui racontait qu'elle devrait bientôt partir chez elle dormir, ce qu'elle ne faisait pas, quittant plutôt au petit matin, avant que l'enfant ne se réveille. L'attitude de David rendait son père heureux. David appréciait tant Fannie.

Un samedi matin, tandis que le vent faisait rage et que les feuilles venaient lécher les fenêtres, avant de poursuivre leur longue et inhabituelle course vers le sol, David se réveilla et se leva pour s'installer devant le téléviseur. Fannie l'entendit la première et en informa Samuel. Il se leva et traversa dans la salle de bain par la porte qui séparait la chambre de celle-ci. Heureusement, il se souvint que la couverture qu'ils avaient utilisée la veille se trouvait encore sur le sofa au salon. Il sortit comme si de rien n'était, en expliquant à David que Fannie était restée pour dormir à la maison la veille, parce qu'elle se sentait fatiguée. Il expliqua de ne pas faire de bruit et fit semblant de se réinstaller sur le sofa, laissant croire que c'était là où il avait passé la nuit. Il imagina Fannie, en train de rire de la situation.

Jusqu'au trente et un, rien ne fut rappelé par rapport à cette fameuse rencontre au restaurant demandée par Samuel, comme s'il s'était agi d'un secret. Samuel, curieusement, ne pouvait s'empêcher de s'enlever cette presque nécessité de la tête. Les travaux au chalet s'étaient poursuivis au même rythme, de même que leurs réunions. Depuis quelques semaines, il ne semblait y avoir que de bonnes nouvelles. Puis, vint le trente et un. Un peu passé midi, Fannie téléphona à Samuel, pour lui expliquer que sa mère avait fait un semblant de chute et qu'elle s'était blessée à une cheville. Elle irait la rejoindre à l'hôpital et lui téléphonerait dès qu'elles en seraient sorties. Elle n'avança aucun mot par rapport à ce soir. Samuel offrit son aide, mais elle le rassura en lui disant qu'elle lui téléphonerait en cas d'imprévu. Il en eut des sueurs froides, en pensant aux conditions dans les hôpitaux, elles pouvaient facilement y passer douze heures, voire davantage. Ils avaient convenu se rencontrer dans moins de huit heures. Et dans cette situation stressante pour elle, allait-elle oublier ? Y pensait-elle seulement encore ? Pourquoi s'en faisait-il autant ? Il avait une confiance inébranlable en Fannie et… pourquoi ce sentiment ? Cette peur qu'elle n'y soit pas ce soir ?

La journée fut affreuse pour lui. Puis Fannie l'avait rappelé un peu avant dix-sept heures, pour l'informer qu'elle était revenue chez sa mère. Il n'y avait rien de grave, avait-elle mentionné. Rien de grave pour ce qui concernait sa mère, avait-il aussitôt pensé, mais, si elle oubliait ? Elle avait coupé court, sa mère appelant à l'aide, précisant seulement qu'elle le rappellerait plus tard.

À 18 h 35, il allait passer sous la douche quand le téléphone se fit entendre. L'afficheur indiquait que l'appel provenait de chez la mère de Fannie. Certain que ce fût elle, il décrocha aussitôt, pour entendre la voix de sa mère. Elle lui laissait savoir que Fannie avait demandé de l'appeler, pour l'avertir qu'elle ferait quelques commissions en chemin vers chez elle, qu'elle prendrait un bain pour se remettre de cette journée et qu'elle donnerait des nouvelles. « Qu'elle donnerait des nouvelles ! » répéta-t-il dans sa tête. Quel message de sa part !

— Rien d'autre ? demanda-t-il, encore sous le choc.

Sa mère hésita, puis finit par répondre qu'elle ne se souvenait pas qu'elle ait ajouté autre chose.

— Et vous, Samuel, ça va comme vous voulez ?

— Ça reste à voir ! répondit-il presque à mots couverts.

— Pardon !

— Désolé ! madame Malouin. Je réfléchissais. Mais dites-moi, Fannie ne vous a pas parlé qu'elle prévoyait faire une sortie ce soir ?

— Pas de mémoire, non ! Puis avec la journée qu'elle a eue… Elle semblait exténuée. Je crois bien qu'elle ira au lit très tôt, si elle ne s'endort pas dans son bain.

Il allait lui dire bonsoir et raccrocher, quand il réalisa qu'il n'avait même pas demandé comment elle se sentait suite à cette chute. Il posa la question et, après en avoir parlé un peu, ils se dirent bonsoir.

Il resta sous l'eau plus longtemps qu'à son habitude, laissant décanter ses idées. L'effet fut positif alors que l'idée sublime suivante lui traversa l'esprit : ce n'était pas du tout le genre de Fannie d'agir ainsi. Et cette histoire à propos d'une chute… Est-ce que sa mère était dans le coup ? Il ferma rapidement les robinets et s'essuya tout aussi vite pour sauter dans son peignoir. Il récupéra le livre de téléphone et repéra le numéro de l'hôpital sur la page des numéros référant aux urgences.

En moins de cinq minutes, il était passé de la nervosité exagérée au rire. Puis, face au miroir pour se raser, il imagina des scénarios tous aussi comiques, un sourire béat sur les lèvres, qui se transformait au gré des idées en un rire franc, au point que David, installé au salon, lui demanda si tout allait bien.

Il se vêtit, repassa une dernière fois le peigne dans ses cheveux, récupéra les fleurs, la bouteille de vin, ainsi que le précieux boîtier, qu'il déposa dans la poche interne de sa veste. Ses parents, qui avaient offert d'accompagner David, quand ils l'avaient entendu téléphoner à la gardienne habituelle qui n'avait pas été disponible, arrivèrent. Sa mère présenta un sourire aussi radieux que celui qu'il affichait encore, mais plus discret. Elle le remercia pour les fleurs en expliquant que c'était trop gentil, puis l'agaça davantage en le questionnant jusqu'à ce qu'il parte. Son père ricana de les voir aller et se contenta de lui lancer un « Bonne chance, mon garçon ! »

Il gara l'auto après avoir fait deux fois le tour des rues à proximité. Il attendit 19 h 58, puis entreprit de rentrer. Il attendit qu'on vienne à lui, tandis qu'il jetait un œil aux alentours, ce qui lui indiquait l'absence de Fannie. Il connaissait vaguement deux personnes assises à l'une des tables, sans plus. C'était tranquille ce soir-là. Pas assez pour lui, cependant. Il indiqua à la dame qui vint vers lui qu'il avait une réservation pour deux personnes, ajoutant qu'il avait demandé cette table au fond, en la montrant du doigt. C'était celle où ils s'étaient assis la première fois. Tandis qu'il hésitait à savoir s'il devait l'attendre dans l'entrée ou s'installer à la table, son hôte lui demanda si son accompagnatrice ne serait pas cette jolie dame qui arrivait. Il se retourna. Des sentiments de satisfaction et de bonheur incroyables l'habitaient maintenant tout entier. Tandis qu'elle s'approchait, il lui ouvrit la porte et, malgré la présence de cette dame, il la serra expressément dans ses bras, pour lui signifier comme elle était tout pour lui. Fannie l'embrassa rapidement, mais de bon goût, pour lui faire savoir que c'était pareil pour elle. Puis, deux visages radieux se tournèrent vers la femme qui attendait toujours, les invitant à les conduire à leur table. Après les avoir débarrassés de leurs manteaux, c'est ce qu'elle fit, avec tous les égards qu'ils méritaient.

Samuel observait cette femme qu'il aimait avec admiration et désir. Elle portait une robe marron, ajustée, qui descendait à mi-mollet. Une robe qui la rendait désirable, qu'elle portait avec une telle classe. Ses cheveux laissés libres sur ses épaules, un maquillage agencé, quelques bijoux aux lobes d'oreilles, au poignet et à son cou ; elle donnait de la valeur à tout ce qu'elle portait.

— Alors, ta mère va mieux ? Elle ne se sent pas trop coupable ?

— Coupable ? Pourquoi se sentirait-elle coupable d'avoir fait une chute ? Ce n'était pas sa faute.

— Et toi ? En tant que femme intègre et avocate sans reproche ?

Fannie ne put s'empêcher de sourire.

— On pourrait penser que tu sais quelque chose à propos de la mauvaise chute de ma mère…

— À jouer la comédie de cette façon, ça pourrait se transformer en rechute. Je souhaite qu'il ne s'agisse pas d'une habitude chez toi.

Fannie se leva pour s'approcher de lui, puis se pencher très près. Langoureuse et sur un ton qui l'était tout autant, elle commença :

— Tu sais mon amour, la tienne doit trouver le temps de se faire désirable pour l'homme qu'elle aime et qu'elle désire. Je me sentais nerveuse à propos de cette soirée et je cherchais une façon de prendre mon après-midi pour me préparer. Tu t'es inquiété et j'en suis désolée. Je vais m'assurer de trouver une façon de me faire pardonner. Entièrement.

Pendant qu'ils s'embrassaient, il glissa avec difficulté la main dans la poche de sa veste pour en retirer le boîtier, qu'il lui tendit.

— J'ai mes principes un peu vieux jeu, mais ne sois pas inquiète, je n'aurais jamais osé choisir nos anneaux de mariage sans toi.

— Mais alors ?

— Ouvre ! Tu pourras la porter d'ici notre mariage. Ça deviendra ensuite une bague que tu pourras porter à ta convenance, si tu veux.

— Wow ! Elle est magnifique, Samuel. Vraiment magnifique. Je reconnais l'homme que tu es juste en la regardant. C'est si parfait !

Elle l'embrassa encore un moment avant de se rasseoir sur sa chaise.

Leurs mains et leurs yeux ne se laissaient plus. Leur hôte les avait placés de façon à leur procurer toute l'intimité et la proximité possible. Ils s'étaient assis en coin, ce qui leur permettait parfois de s'embrasser de façon discrète.

— Tu as douté que j'aie pu oublier ? Tu semblais nerveux au téléphone. Je suis désolée.

— Que tu aies oublié… je ne crois pas, non ! Je ne doute pas de toi, Fannie. Je ne sais pas ce qui me rendait si nerveux. La peur que tu ne sois pas là peut-être.

— Ça semblait si important pour toi, Samuel, je n'y aurais pas manqué. Sois-en certain ! Je veux toujours être là pour toi. Souviens-t'en !

Il serra sa main dans la sienne.

— Je crois que c'est à mon tour de penser que je pourrais être en train de rêver.

Elle approcha sa tête de la sienne et souffla ces mots dans son oreille.

— Je crois, moi, que je me sens très audacieuse en ta présence. Tu veux que je mordille ton oreille pour voir si tu rêves ?

— Tu peux toujours essayer, va savoir !

C'est à ce moment que la serveuse s'amena.

— Je crois que nous ne rêvons pas !

Les mots et les phrases à double sens furent nombreux jusqu'à ce qu'ils se retrouvent à la fin du repas, tandis que Samuel devint sérieux tout d'un coup.

— Fannie, je dois te demander quelque chose. Veux-tu toujours partager ta vie avec moi, auprès de moi ? Veux-tu devenir ma femme, Fannie ?

La jeune femme, malgré les récents événements, depuis cet aveu qu'elle lui avait fait chez lui, ne savait plus comment se contenir. Elle était envahie par un sentiment indéfinissable, dans un état de complétude absolue. Elle sentit couler la première larme, suivie d'autres.

— Samuel, répète-le-moi s'il te plaît. Répète-moi ta demande.

— Veux-tu devenir ma femme, Fannie ? J'en ai tellement envie.

— J'en ai tellement envie aussi, Samuel. Bien sûr que je le veux. J'ai tellement souhaité ce moment, si tu savais.

— Et cette idée de se marier à Noël... T'en dirais quoi ?

— À Noël ! Ce serait merveilleux, Samuel. Ce qui nous arrive est si merveilleux.

Pour la prochaine heure, tandis qu'ils sirotaient un café et qu'ils grignotaient un dessert léger, ils discutèrent de leurs désirs mutuels pour les préparatifs du mariage. Quand ils quittèrent, tout était réglé ; de la liste des invités à l'endroit de la réception, qui se déroulerait au chalet.

Le temps, pour les prochaines semaines, filait bien trop vite. Il fallait voir aux préparatifs du mariage, ce à quoi Fannie se plaisait bien. Elle et Samuel avaient convenu de combiner la réception du mariage avec cette fête de Noël qu'ils voulaient organiser au chalet, demandée

autant qu'espérée par les jeunes ; les *espérants*. Ils déléguèrent cette tâche, celle de finaliser la liste des invités et de voir à ce que chacun soit invité, à la mère de Fannie et à Audrey, précisant que les parents des jeunes devaient tous faire partie de cette liste, malgré le faible espoir qu'ils se présentent. Une fois le nombre établi, elles s'occuperaient aussi, avec madame Beaulne, de prévoir le repas qui, en raison des travaux à terminer au chalet et des occupations de chacun, serait commandé à l'extérieur chez un traiteur, dont les propriétaires étaient amis avec la famille Beaulne.

Samuel demanda aussi à Aline et Marcus s'ils pouvaient s'occuper d'acheter un cadeau à chacun des enfants qui serait présent, ce qu'ils acceptèrent avec le plus grand des plaisirs. Il mentionna une valeur d'environ 50 $ pour chacun. Il les avait salués en exprimant l'idée qu'il souhaitait qu'ils soient présents pour la réception. Les Connelly s'étaient dits très touchés par l'invitation.

Serge fut pour sa part mandaté pour les décorations de Noël. Samuel avait demandé de vérifier auprès d'Audrey si elle pouvait l'aider dans cette tâche, ce à quoi il avait répondu oui, très excité, ajoutant qu'il était inutile de le lui demander. Quand Samuel avait dit à son ami qu'il semblait bien heureux depuis un moment, le dernier exprima qu'il lui en reparlerait bientôt.

— Et pour le budget ? Quelle est la limite ?

— Je serais surpris que ton estimation aille à l'encontre de mon budget. Une chose importante Serge, ces jeunes ont besoin de rêver un peu. Je te crois en mesure de les comprendre mieux que quiconque.

— J'ai souvent pensé que tu te faisais des idées fausses sur la vie. Tu n'as jamais cessé de me remonter en me rappelant qu'il me fallait croire et me préparer à cette vie que je souhaitais. Mon Père Noël à moi, c'est toi. Je te comprends Samuel. Faisons-les rêver aussi.

Un soir, Fannie, David et Samuel sortirent magasiner leurs vêtements ; les vêtements masculins, bien entendu. Ceux de la future

mariée seraient magasinés entre femmes, Fannie, sa mère, et la mère de Samuel. Les mères avaient été claires, le futur ne devait rien voir avant le mariage.

Au travers cette douce folie qui semblait emballer tout le monde, les travaux au chalet allaient bon train et tout serait terminé pour le quinze, même le foyer, juste à temps pour installer les décorations de Noël et meubler l'endroit. C'était magnifique et ça sentait si bon.

Les rencontres avec l'équipe se poursuivaient aussi. On pouvait croire que le miracle de Noël prenait effet là aussi. Les bonnes nouvelles affluaient presque. Non seulement l'inspecteur McNicoll agissait, mais les répercussions avaient sérieusement commencé à aider l'équipe en tassant quelques procureurs qui n'avaient tenté jusqu'à présent que de les enfreindre, en s'avérant embarrassants outre mesure.

Puis, non seulement des verdicts enfin positifs furent rendus, mais Jean Lanteigne s'était amené à la dernière rencontre avec une nouvelle extraordinaire. Il avait trouvé la preuve qui permettrait de faire libérer cet homme, emprisonné injustement quelques années plus tôt. Cette fois, les procureurs ne pourraient fermer les yeux et laisser passer une seconde fois. Édouard Grevisse, lors de cette rencontre, ayant su la nouvelle l'avant-veille de cette annonce, semblait avoir rajeuni de dix ans, décrivant les derniers événements – cette preuve, ajoutée aux suites heureuses de l'enquête – comme étant l'étape ultime et bienheureuse à sa préretraite. Ému, comme rarement on l'avait vu, il remercia ses coéquipiers du fond du cœur en avouant qu'il était non seulement le plus heureux des avocats, mais aussi le plus heureux des hommes. Tandis que son regard s'était arrêté sur Samuel, Jean, philosophant, avait ajouté que l'équipe que Samuel avait réunie était comme une chaîne faite de métal aussi solide que précieux, et que chaque fois qu'elle devait se tendre, chaque membre s'était aussi tendu pour les autres, afin d'éviter qu'elle ne se brise.

23

Samuel arrivait à peine chez lui avec Fannie et David, de retour d'une dernière tournée de magasins, afin d'acheter les vêtements pour le voyage de noces. Il embrassa David qui avait exceptionnellement demandé de ne pas venir jusqu'à sa chambre ce soir. Fannie, debout derrière David, faisait discrètement des signes afin de lui faire comprendre qu'il s'agissait de son cadeau et de ne pas insister. Tandis que celle qu'il aimait – au point de s'unir à elle dans la plus solennelle des traditions, dans maintenant trois jours –, et son fils arrivaient à sa chambre, il crut entendre frapper à la porte. Vingt-deux heures, observa-t-il sur l'horloge murale de la cuisine. Qui pouvait donc venir chez lui à cette heure ? On frappa de nouveau. Il s'approcha de la porte et alluma sur la galerie pour vérifier. Ayant reconnu le garçon, il s'empressa d'ouvrir.

— Rémi ! Mais que fais-tu dehors à cette heure ? Tu vas bien ?

— Oui et non ! J'ai besoin de parler, Samuel. Je ne vois pas qui d'autre pourrait m'aider et…

— Rentre, voyons. Viens te réchauffer un peu. Comment es-tu venu jusqu'ici ?

— En vélo ! Je sais que ce n'est pas prudent. Ne me le dites pas.

— Enlève tes chaussures et ton manteau et viens t'asseoir un peu dans la cuisine. Je vais nous préparer un chocolat chaud.

Rémi se montra soulagé par l'accueil et s'empressa à son tour de répondre à la demande de Samuel.

Tandis qu'il faisait bouillir l'eau et qu'il préparait les tasses, dans lesquelles il ajouta la poudre de chocolat et un peu de lait, le jeune *espérant* s'était installé sur un des bancs près du comptoir-lunch. Il semblait à ce moment enveloppé par la chaleur du décor, apaisé. Le jeune homme, depuis qu'il s'était joint au groupe, avait beaucoup changé, à la satisfaction de tous. À vrai dire, vêtu de ses presque guenilles noires et de ses ceintures et bracelets de cuir, sans parler des chaînes qui pendaient un peu partout autour de lui, à son arrivée avec eux, il avait ressemblé davantage à une caricature manquée d'un gladiateur qu'à un adolescent de dix-sept ans. C'était sans parler de son langage souvent vulgaire et de son attitude à la dure, laissant croire à un je-m'en-foutisme exagéré.

Ce soir-là, le jeune homme fut bien différent de celui qu'il avait été, il n'y avait pas encore si longtemps, maintenant vêtu de bonne allure et s'exprimant de manière très adéquate, pour ne pas dire éduquée. Samuel s'amena avec les chocolats chauds.

— Attention de ne pas te brûler, c'est très chaud.

— Merci ! Ce n'était pas nécessaire. Je ne voulais pas vous déranger.

— Ça me fait plaisir de te recevoir chez moi ! Mais dis-moi, tu as soupé ?

— J'ai avalé une bouchée en vitesse. Je n'avais pas envie de rester chez moi ce soir. Il fallait que je sorte de là.

— Un problème avec tes parents ? Ils savent que tu es ici ?

— Ouais ! Si on peut appeler ça un problème ! Ils ne savent pas que je suis ici, et d'ailleurs, ils n'en ont rien à faire de l'endroit où je suis.

— Eux, peut-être, quoi que j'en doute fort, mais toi ?

— Moi, quoi ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Tu sais Rémi, ce n'est pas parce que les gens agissent mal envers nous que nous devons faire pareil. Souvent, quand ils agissent ainsi, c'est pour cacher quelque chose de bien plus gros encore qui ne va pas bien en eux. Et je ne dis pas cela pour les défendre, tu sais. Dès la première fois que je t'ai vu, cette fois où Serge t'a présenté à moi, j'ai su que cette façon de t'habiller et de t'exprimer que tu avais

n'était pas toi. J'ai un grand respect pour toi, Rémi. Tu es un jeune homme qui a de grandes possibilités. J'ai pu le constater au cours des derniers mois en travaillant auprès de toi. Ce que tu deviens a une énorme influence sur les autres, autour ; tes parents, tes amis, et tous les autres que tu ne connais même pas. N'oublie jamais cela. Parle-moi de ce qui ne va pas, tu veux bien ?

— Eh bien, la réception est dans trois jours et on a eu une dispute à propos du fait qu'ils ne veulent toujours pas venir. Toutes les excuses sont bonnes. Près de la moitié des autres jeunes viendront avec au moins un des deux parents et moi… Comme vous dites, j'ai fait beaucoup d'efforts ces derniers mois et j'en suis fier. Je l'ai fait pour moi, c'est bien sûr, mais j'aurais aimé qu'ils le remarquent au moins un peu et qu'ils contribuent davantage.

Il sembla s'être arrêté sur ces mots. Samuel demanda.

— Tu as l'impression qu'ils n'ont rien remarqué ?

Tout dans l'attitude de Rémi suggérait qu'il avait mal interprété les faits.

— Hum ! En fait, je voulais plutôt dire qu'ils n'ont pas réagi comme j'aurais souhaité. Par exemple, ils ne me font jamais un compliment, que des remarques à double sens, comme si ce que je devenais était louche tout à coup.

— Rémi, tu aimes tes parents ?

Il se montra mal à l'aise, baissant la tête sur son chocolat chaud. Samuel garda le silence plusieurs secondes avant que Rémi ne reprenne.

— Malgré ce qu'ils sont devenus, oui. J'ai souvent l'impression qu'il n'y a rien d'autre que le travail et la télé pour eux. Et j'espérais que ce que moi je deviens leur ferait plaisir, que ça mette de la vie entre nous et que ça remette de la vie entre eux. J'aimerais une vraie vie de famille, vous comprenez, et j'aimerais qu'ils viennent à votre réception.

— Je peux comprendre ta douleur, Rémi. J'aimerais te proposer quelque chose si tu es d'accord.

Il acquiesça d'un signe de la tête.

— Ils savent tout ce que tu es en train de me raconter ? Tu leur as déjà dit ces choses ?

— Oui ! Comme je vous ai dit, c'est en parlant qu'on en est venus à se disputer.

— Ils savent tout ? Même que tu les aimes ?

— Mais… comment des parents pourraient penser que leur enfant ne les aime pas ?

— Tu as parfaitement raison, mais tu dois leur dire quand même, en n'attendant rien d'autre en retour, si ce n'est que de mettre une semence dans leur cœur. Cela aura pour effet de mettre la balle dans leur camp.

— C'est que… je ne sais plus comment dire ces choses-là.

— Écris-leur. Profites-en pour leur dire comment tu te sens à travers ces nouveaux comportements que tu as adoptés et à faire ce que tu fais avec nous, sur la terre. Dis-leur pourquoi tu aimerais qu'ils soient présents, et laisse aller. Peu importe ce qu'ils feront, tu auras fait tout ce que tu peux et tu ne pourras qu'être fier de toi.

Samuel fit une pause avant de reprendre.

— J'aimerais t'exprimer une chose essentielle en cette vie, Rémi. Quand j'ai eu l'idée de ce projet, dans lequel tu t'investis beaucoup, je l'ai fait en ressentant ce qu'il y avait en moi, en croyant aux valeurs que je me suis données, en croyant à ma valeur personnelle. À cause de cela, j'ai connu de nouvelles personnes, que je n'aurais sans doute jamais connues autrement. À cause de cela, nous passerons la prochaine fête de Noël ensemble et Fannie et moi aurons le plaisir de t'avoir comme invité à notre mariage. À cause d'un projet semblable que j'ai démarré il y a quelques années, j'ai rencontré l'homme qui est devenu mon meilleur ami, Serge, et j'ai connu la femme que j'épouserai dans trois jours. À cause de ces projets qui venaient du fond de mon cœur, dans trois jours, je fêterai mon mariage et la fête de Noël avec d'autres gens que je ne connaissais pas il y a quelques années seulement, voire quelques mois, si je fais abstraction de mes parents. Il y aura toujours des gens pas bien dans leur peau qui vont tenter de nous influencer de façon à ne pas aller plus profond en nous qu'eux en sont capables, et à ne pas avoir de plus grands rêves, et à ne pas se nantir d'une grande mission, mais tiens-t'en à ce qu'il y a dans ton cœur, Rémi. Je ne peux pas te promettre que tes parents te démontre-

ront davantage d'attention un jour, ni qu'ils viendront à cette réception, mais je sais que quelque part en eux, il y a une étincelle de fierté juste pour toi. Et quand tu as l'impression qu'ils te dénigrent, c'est une partie d'eux qu'ils refusent, gênés de ne pas oser agir tel que tu le fais. Tant qu'ils te respectent, aie de la compassion pour eux.

Les traits dans son visage, au fil des mots de Samuel, s'étaient transformés, laissant la réflexion du moment remplacer la peine. L'*espérant* qu'il fût semblait maintenant regorger d'un nouvel espoir. Rémi se leva, imité par son hôte. Il lui tendit la main en lui disant :

— Vous savez, Samuel, cette première fois où Serge m'a présenté à vous, je savais bien moi aussi que vous étiez quelqu'un de très bien, mais quelque part en moi, je ne voulais pas ça. C'est comme si ça m'obligeait à plus et je n'étais pas prêt à l'accepter. J'avais presque pris une gageure avec moi que j'arriverais à vous en faire voir de toutes les couleurs et que vous me laisseriez tomber, comme les autres. C'aurait été une façon pour moi de vous dire que vous ne valiez pas plus que les autres. Chaque fois que quelqu'un parlait en bien de vous, je m'empressais de vous rabaisser. Je veux m'excuser pour ce que j'ai dit ou pensé à votre sujet et vous remercier de m'avoir ouvert la porte ce soir. Tout ce que Serge m'a raconté à votre sujet est vrai, et ce que je vois chaque fois dans les yeux de vos parents, de votre fils et de Fannie, je peux maintenant le comprendre d'une façon si claire.

Sans aviser, il se jeta dans ses bras, en lui disant qu'il était quelqu'un de vraiment bien et qu'il se sentait vraiment mieux maintenant.

Samuel ne voulut pas le laisser s'en retourner en bicyclette et le pria de l'attendre un moment, qu'il irait le conduire. Il prit le demi sous-marin qu'ils avaient rapporté tantôt, reste du souper, et lui tendit.

— Tu aimes ? Nous en avons eu de trop pour le souper.

— Mais c'est trop, voyons. Il est tard et…

— Si tu aimes ce genre de nourriture, c'est mieux de la manger maintenant, tandis qu'elle est encore fraîche. Je te prépare un jus avec cela. Pendant que tu manges, je passe deux minutes à ma chambre chercher quelque chose avant de te conduire.

Pensant que Fannie devait s'être endormie, elle qui était restée discrète tout ce temps, sans montrer qu'elle était présente afin de ne

pas embarrasser le jeune homme dans son discours, il ouvrit la porte lentement, tandis qu'installée pour lire, elle le regarda. Il s'assied auprès d'elle, pour l'avertir qu'il sortait seulement cinq minutes pour aller conduire Rémi. Elle l'agrippa par le collet pour l'attirer à elle.

— Est-ce que tu sais que tu es un homme merveilleux, Samuel Beaulne ? Tu viens d'ancrer des mots dans le cœur de ce jeune homme qu'il n'oubliera jamais.

— Tu sais que c'est parce que tu es là, pour moi, que j'arrive à mieux être qui je suis ? Parce que tu es la plus merveilleuse.

— Ça t'a pris du temps à le comprendre, mais j'avoue que ça valait la peine d'attendre.

— Toi ! Tu ne perds rien pour attendre. Je répondrai à ça à mon retour.

— Ah ! Et de quelle façon ? Je dormirai peut-être, tu sais ? ajouta-t-elle en ricanant dans son oreiller, afin que les sons soient contenus à l'intérieur des murs de la chambre.

— Fannie Malouin ! Si tu dors à mon retour, je te réveille. En attendant, je t'aime quand même, future mariée !

24

Le soleil se montra un peu avant midi. Fannie, qui avait passé la nuit chez elle, s'était rendue très tôt chez sa mère, et le resterait jusqu'au départ pour l'église. Elle s'était retenue de passer chez Samuel, dans sa hâte de le serrer dans ses bras et dans son envie d'être auprès de lui, mais se sentait moins nerveuse depuis qu'elle lui avait parlé au téléphone. C'est à la suite de cette conversation en tout début de matinée, qu'elle était sortie prendre sa mère pour déjeuner léger avec elle, avec l'intention de lui changer un peu les idées à elle aussi, tout aussi excitée par l'événement, et de la détendre. Au retour, la future mariée s'était étendue au son d'une musique le temps d'une sieste qui lui fut des plus bénéfiques. À midi, elle avait rendez-vous chez sa coiffeuse alors qu'à treize heures, elle se rendrait chez l'amie esthéticienne de cette coiffeuse, pour se faire maquiller. À quatorze heures, elle serait de retour chez sa mère pour revêtir sa magnifique robe de mariée, et les accessoires.

Samuel, lui, après ce téléphone avec celle qui faisait vibrer si intensément chacune des fibres de son corps, avait écrit une note à David, au cas où il se réveillerait. Il s'était habillé chaudement et était parti marcher. Le brouillard, dense à trancher au couteau, se dissipait maintenant, et à cause du froid, laissait place à un décor féerique. Fidèle, comme si elle avait craint de se perdre, le collait aux pas d'une manière presque drôle. La végétation tout entière était recouverte d'un léger frimas blanc, qui scintillait chaque fois qu'un rayon de soleil

réussissait à s'infiltrer jusque-là, comme si la scène immense avait été décorée. Alors qu'il s'était d'abord dirigé sur la terre du côté du domaine, Samuel respirait à pleins poumons l'air pur et frais dont cette époustouflante nature lui offrait. Le cœur débordant de gratitude, il leva les yeux vers le ciel, pour remercier Dieu, en se demandant combien de rares personnes sur cette terre ce matin avaient le privilège de ressentir autant de bonheur que lui. Tandis qu'il traversait maintenant le ponceau au-dessus de la rivière, des larmes d'une joie intense semblaient attirées par l'eau qui s'écoulait sous ses pieds. Malgré le froid qui pourrait faire penser au commun des mortels qu'il ne devait y avoir à présent aucune vie dans les bois, la glace étincelante au point d'être chaleureuse, comme si elle avait été sculptée par un maître-artiste, s'étendait de chaque côté, en bordure de la rivière, invitant l'eau à suivre lentement son cours comme s'il s'agissait d'une étape normale de la vie. Les canards, même dans cette eau glaciale, s'amusaient gaiement et plus loin près des aulnes enveloppés, comme saupoudrés par ce blanc matinal. Leurs branches, par le poids, allaient la balayer au passage, tandis que deux daims s'abreuvaient en se frottant ensuite le bout du nez, comme pour se réchauffer ou enlever le frimas et la glace.

Puis, s'éloignant du ponceau, de ce spectacle magnifique, alors que Samuel entendait encore la coulée relaxante, des souvenirs moins heureux, tels de petits bouts de films, se succédaient dans sa tête. Il y avait cette fois où il s'était rendu dans cette ville où il avait étudié à l'université, pour une rencontre de retrouvailles, à l'occasion du dixième anniversaire de leur graduation. Plus des trois quarts de son groupe ne travaillaient pas dans leur domaine. Oh ! ce n'était rien de bien grave pour Samuel, ce qui l'était, c'était toutes les excuses ridicules pour s'en défendre. Après tout cet effort qu'avait représenté autant d'années d'études, la plupart avaient choisi la facilité et s'étaient laissés entraîner à la dérive, trouvant excuses et circonstances afin de justifier l'échec qu'ils étaient devenus, et cela se révélait d'autant plus quand on s'attardait le moindrement à ce qu'ils étaient devenus tant au point de vue physique que mental, ou encore même du point de vue spirituel. Il se rappela être parti au beau milieu de la soirée, blessé,

irrité par le désengagement de ceux qu'il avait jadis cru siens, de ceux qui étaient devenus des êtres irresponsables, sans doute déçus, désillusionnés par la vie qu'ils s'étaient imaginés, une vie qui, avaient-ils osé penser, leur apporterait tout sans le moindre effort, au gré de leur laisser-aller. Il avait gardé contact avec un seul de ces étudiants, absent ce soir-là, à l'extérieur du pays, dans la famille de sa femme.

Sa prochaine pensée fut pour les gens autour, des gens de la région, qu'il connaissait depuis toujours, d'autres, qui venaient et repartaient au fil des ans. Il avait déjà souvent pensé habiter à l'extérieur du village, comme ses parents, mais… à ce moment de sa vie qu'il se remémorait… Enfin !… Suivant cette histoire, il avait appris l'existence de David et les choses s'étaient passées autrement, le ramenant à ce qui le faisait réellement vibrer. Il releva les yeux, se questionnant à savoir que pour tout ce qui lui arrivait de si merveilleux, si Maryse n'en était pas un peu responsable de là où elle se trouvait maintenant. Était-ce une façon qu'elle aurait imaginée pour se faire pardonner, et se pardonner à elle ce qu'elle avait été sur terre ?

Il s'arrêta, le temps de se moucher et de respirer à fond. Les yeux en direction de l'allée de pins, qui s'élançaient vers le ciel, de chaque côté du sentier qu'il venait d'emprunter, il se remémora des mots qu'il croyait avoir été écrits par Thoreau, lui aussi fervent admirateur de la nature, comme quoi une marche sous les pins valait mieux que tous les applaudissements du monde.

Cette dernière pensée eut l'effet de remplacer les tristes souvenirs qu'il venait de revivre par de plus agréables. La compassion l'habitait tout entier, maintenant. Il avait connu ses moments de désengagement lui aussi. Envers lui, d'abord. Mais avait-ce seulement été du désengagement ou plutôt une sorte de décantation, un moment de réflexion ? Une réflexion qui s'était avérée positive et qui l'avait sans doute mieux préparé aux événements qui allaient se présenter à lui. Puis la vie lui avait répondu en lui ramenant un fils, pour qui il représentait tant aujourd'hui, ce qui, à son tour, lui rappela la chance qu'il avait d'avoir des parents aussi merveilleux et de les avoir toujours côtoyés, même s'il lui était arrivé de prendre un peu de recul parfois. Une décantation qui lui avait rapporté le domaine, la *Terre de l'espoir*,

des amis. Une décantation à travers laquelle il avait fait preuve, malgré sa souffrance, d'altruisme et d'une grande bonté à travers laquelle il aura été et continuait d'être un exemple motivant de la capabilité d'un être humain. Une décantation, sans doute, qui lui aura permis cette rencontre avec Fannie, une rencontre avec cette femme si exceptionnelle, avec laquelle il pourrait maintenant tout partager, jusqu'à la fin.

Il se répéta pour une énième fois à peu près les mots qu'elle lui avait servis ce soir de pluie froide d'octobre, lorsqu'elle l'avait attendu chez lui. Des mots d'une chaleur qu'il ressentait encore et qu'il ressentirait toujours en lui. Son cœur battait à tout rompre maintenant. Ce qu'il vivait en dedans, cette vie qui l'avait repris, et de nouveau éveillé, il en avait la certitude comme jamais auparavant. Cette vie, les actions qu'il menait, ce mariage dans quelques heures ; c'était sa vie plus que tout. Sa seule envie maintenant, courir jusqu'à la maison pour téléphoner à Fannie, juste pour lui redire encore combien il l'aimait et combien il avait hâte qu'elle devienne sa femme. Ensuite, si David ne s'était pas réveillé, il le réveillerait et ensemble, ils iraient déjeuner, pour la dernière fois en célibataire. Il l'avait si souvent fait en silence ces dernières semaines, mais cette fois, il leva les yeux vers le ciel, en criant presque : « Merci la vie ! Merci mon Dieu ! Je suis si heureux maintenant ! Je suis si heureux ! »

Quand l'auto de la mariée arriva dans la rue, devant l'église, elle se faufila dans l'entrée, entre celles déjà stationnées. Puis elle avança jusqu'au pied des marches pour s'y arrêter, le temps que la prochaine, celle qui transportait la mariée, arrive, ce qui fût bientôt fait.

Monsieur Beaulne sortit le premier pour ouvrir la portière de sa dame, celle de David, et pour ouvrir ensuite la prochaine, celle derrière laquelle son fils attendait, impatient autant qu'excité. Samuel Beaulne sortit enfin, tandis que les bons mots se faisaient entendre au travers une première salve d'applaudissements. Chemise blanche, cravate d'un brun uni, habit d'un brun semblable, qu'on apercevait qu'en partie

étant donné le long manteau noir détaché et le foulard. À le voir, il n'y avait aucun doute sur l'intense bonheur que vivait l'homme. Sa mère et son père à ses bras, et David, vêtu exactement comme lui, qui les précédait, il monta les marches pour attendre près des grandes portes la femme qui apportait tant à son bonheur.

De l'autre auto, enfin, s'ouvrit la première portière. Un homme fier et à l'allure galante contourna le véhicule pour aller ouvrir à son tour la portière de la belle qui l'accompagnait. Il tendit la main à Audrey, qui s'installa toute souriante près de l'auto, vers l'arrière. Les Beaulne reprirent leur marche lente, cette fois jusqu'en direction de l'autel, où ils attendraient l'élue. Dans le regard des gens qui composaient la foule, on pouvait percevoir une rare intensité. La plupart connaissaient l'histoire qui avait mené à ce mariage. Une histoire qui se traduisait comme étant l'aboutissement de grandes idées et de gestes de courage, sous l'égide de valeurs tout aussi honorables que cette union, nouvelle destinée de deux personnes exceptionnelles et humbles dans leur grandeur. Serge ouvrit l'autre portière, et tendit de nouveau la main, cette fois, à madame Malouin, mère, qui s'installa auprès d'Audrey. Puis, après l'ouverture de la dernière portière, quand il présenta la main pour l'aider à descendre, c'en fut une gantelée de blanc, que les invités les plus près purent apprécier, enfin. Bientôt, une ravissante dame, presque mariée et au sourire radieux descendit pour, à son tour, avancer lentement en direction de l'église. Tandis qu'Audrey surveillait la robe afin qu'elle ne traîne sur le pavé et les marches blanchies par le sel des derniers jours, les applaudissements fusèrent de nouveau. Dans l'église, arrivés à leur poste, des parents immensément heureux et débordants de souvenirs se regardaient tour à tour, toujours aussi amoureux, et regardaient leur fils, en lui serrant la main pour leur démontrer comme ils en étaient fiers.

Au son d'une magnifique chanson, parfaitement de mise pour l'occasion à quelques heures de Noël, Fannie entreprit de remonter l'allée vers le sien, au bras de Serge et de sa mère, alors qu'Audrey les suivait toujours. Dans une magnifique robe blanche, laquelle fut en partie enveloppée dans une cape beige, pour la protéger du froid, ses

cheveux étaient un peu relevés et pavés de jolis rubans. Fannie rayonnait. Elle avançait, n'ayant plus d'yeux que pour celui qu'elle apercevait maintenant à l'avant, savourant chaque seconde, chaque pensée, chaque sensation en elle, totalement heureuse, totalement amoureuse, totalement engagée, déjà sienne depuis la première fois, se retenant de ne pas courir vers lui pour se blottir dans ses bras. Ce qu'elle croyait en lui, une certitude absolue. Cette certitude qu'il était le sien, mais combien de fois avait-elle douté qu'il ne veuille jamais d'elle ? Et il était là, ressentant assurément pour elle la même envie, le même désir, le même désir d'eux.

Une fois l'allée remontée, elle se pencha pour embrasser David, puis se redressa pour souffler un baiser à son homme, un sourire radieux sur son visage. Il bougea à peine les lèvres pour dessiner un « Je t'aime, Fannie ; et ce que tu es belle ! » Elle cligna des yeux pour lui répondre. Les gens finirent de prendre place et la cérémonie débuta. Et dans cet écho de sons et de musiques et de paroles, Samuel et Fannie pouvaient entendre chaque battement de leur cœur, chaque respiration. Un éclair traversa l'esprit de Samuel ; s'il avait fallu qu'il ne l'écoute pas et qu'il ne la laisse pas entrer ce fameux soir d'octobre ? Il ne fallait plus penser à cela. Toute l'estime qu'il ressentait pour cette femme. Et dans quelques minutes, il serait sien. Ça représentait tout pour lui maintenant.

La cérémonie fut bientôt terminée, Fannie et Samuel remercièrent le prêtre avant de se retourner, reprenant cette fois l'allée en sens inverse, unis à jamais, mariés, main dans la main. Marchant lentement, donnant la main à celles qui se présentaient et écoutant les blagues et les félicitations, ils avancèrent jusqu'à quelques mètres des grandes portes pour s'arrêter afin de remettre cape et manteau, avant de sortir au froid qui frôlait le moins quinze degrés Celsius encore à cette heure. Le son des cloches avait d'abord semblé réchauffer l'atmosphère quand, lorsque les portes s'ouvrirent, un soleil éclatant s'était littéralement permis d'envelopper l'aire où étaient les mariés. L'effet donnait presque une intention miraculeuse à la chose. Tous sortirent, pendant que quelques photos furent prises, puis les autos quittèrent bientôt pour le chalet.

Une fois assis dans la voiture de monsieur et madame Beaulne, Fannie et Samuel, n'en pouvant plus, s'étreignirent presque avec fureur tant ils en avaient besoin. Puis Samuel embrassa sa femme, pour ensuite lui répéter son amour. Tandis que David, assis à la droite de Fannie sur le siège arrière, se délectait de leur bonheur, son père tendit son bras vers lui pour qu'il s'approche et l'étreignit à son tour. Puis Fannie fit pareil avec lui. David croyait rêver tellement la vie lui paraissait si belle tout à coup. Il demanda à son père :

— Papa ! Tu te souviens de cette fois où Fannie était venue souper à la maison et que je t'avais demandé si elle pouvait être ton genre de femme ?

— Oui ! je me souviens très bien ! Je crois que tu avais vu juste.

Fannie, en ricanant, demanda à son tour :

— Et que t'avait-il répondu ?

— Quelque chose comme « Nous verrons ! ».

Fannie posa une main dans celle de Samuel et l'autre dans celle de David.

— Et maintenant monsieur Beaulne ? Tu crois que je peux être ton genre de femme ?

Il n'en fallait pas davantage pour que la dame assise à l'avant, en l'occurrence, madame Beaulne, mère, ne se retienne au-delà des derniers mots.

— En plein dans le mille, Fannie ! Maintenant que c'est fait, cher fils, tu devrais remercier ta femme d'avoir été aussi persévérante. Sans elle…

— Papa, dit Samuel à son père, tu n'as plus de ses bonbons qui collent aux dents ? Tu pourrais en offrir un à maman.

— Tu dois lui laisser une chance fiston. Je dois t'avouer que j'ai eu aussi peur qu'elle que tu laisses passer ta chance. Fannie est une perle. Une perle qui a été créée spécialement pour toi. Même David l'a su, dès la première fois. Vous êtes deux personnes spéciales et vous deviez vous rencontrer. Ç'aurait été un tel gâchis sinon.

Mathilde Beaulne avait regardé son mari, surprise, en admiration devant lui.

— C'est plus que du bonbon ça, non ? Ça a exactement le même sens que ce que j'ai dit un peu avant. Un peu plus fini peut-être…

— Merci papa et merci maman. Je sais ma chance et je ne la laisserai pas filer.

Il se pencha un peu du côté de David et chuchota juste assez fort pour que ses parents l'entendent.

— Heureusement que pour le premier soir de nos vacances tu dors chez la mère de Fannie. Quand grand-papa et grand-maman parlent de cette façon… ouf ! quelle nuit ils vont s'offrir ! Ils vont devoir récupérer demain. Ne leur téléphone pas avant midi.

— Samuel ! s'esclaffa Fannie. Voyons !

Mais David l'interrompit, en chuchotant tel que son père l'avait fait :

— Mais papa a raison, Fannie. La dernière fois que je suis allé dormir chez grand-papa et grand-maman, ils s'agaçaient encore quand je me suis endormi, et ils se sont levés juste un peu avant le dîner le lendemain.

Fannie se retenait de pouffer de rire, comme monsieur Beaulne, d'ailleurs, qui jeta rapidement un coup d'œil en direction de sa femme, qui rougissait. Il frotta sa cuisse, de sa main déjà en place, et expliqua, le sourire fendu jusqu'aux oreilles.

— C'est vrai ! Tu as raison, David. Je suis désolé que nous t'ayons empêché de dormir. Je m'évertue à dire à grand-mère que je suis chatouilleux, mais quand elle commence, elle n'est plus capable de s'arrêter.

Mathilde Beaulne ravala les mots qui auraient voulu sortir pour se faire plutôt sage. En regardant son mari, un sourire exagéré dans son visage et avec une grande douceur dans le ton de sa voix :

— Je suis aussi désolée, David. Mais je te promets que ce soir, je vais éviter de chatouiller et d'agacer grand-père. Après cette journée, je te promets de le laisser dormir bien tranquille. Promesse de grand-maman.

Fannie et Samuel se tordaient dans un rire silencieux. Le dernier s'adressa à son père :

— Cette fois, je crois que tu pars à moins dix, papa. Je te souhaite d'avoir de bons trucs dans ton sac.

David, sans trop savoir sur quoi portait la conversation, pour aider son grand-père, d'instinct répondit :

— Mais papa ! tu sais bien que grand-papa, il a toujours des bons trucs dans son sac. Il va trouver…

Samuel renchérit pour taquiner sa mère, pour toutes ces fois qu'elle le faisait.

— Tu as sans doute raison, David. Les bons trucs de grand-père et cette merveilleuse journée que nous vivons, mettront sans doute grand-mère dans de bons… sentiments.

C'est sur ses mots qu'ils arrivèrent au chalet. Une fois descendus, et qu'ils marchaient en direction de la porte d'entrée, Fannie demanda :

— Et toi, monsieur Beaulne, fils ? Tu as aussi envie de te faire chatouiller ?

Le souper fut servi et tous semblaient bien s'amuser. Les membres de l'équipe étaient présents dans l'ensemble, accompagnés par leur conjointe, puis tous ceux qui avaient participé à la construction du chalet y étaient aussi. Madame DePairon, qui avait été si émue par l'invitation, était assise à la droite de madame Malouin. Il faut dire que la traditionnelle table d'honneur n'avait pas été de mise pour l'occasion. « Qu'à cela ne tienne ! Tous nos invités sont dignes de cet honneur et chacune des tables sera une table d'honneur, point ! » avaient renchéri les nouveaux mariés. Samuel ressentait en lui une incommensurable gratitude. Il tournait les yeux d'un à l'autre depuis le début du souper, et ce qu'il voyait était grand, très grand, immense et tout aussi rare. D'abord Fannie, qui nageait dans le bonheur, tout comme lui et David. Ses parents, madame DePairon, Serge et Audrey, les *espérants*, dont Rémi, malgré qu'il ne soit venu accompagné de ses parents, l'était d'une jeune fille très bien. Il y avait quelques amis de Fannie, trois couples parmi lesquels il n'en connaissait qu'un seul encore, les membres de l'équipe et leur conjointe, les parents d'Antoine et leurs enfants, Laurier Debel et sa compagne, même madame Malouin semblait totalement épanouie ce soir, entourée par toutes ces personnes qui en donnaient plus à cette vie.

Quand l'une des quatre dames qui servaient le souper était venue demander à Fannie et Samuel s'ils désiraient servir le gâteau maintenant, Fannie proposa qu'elles prennent d'abord le temps de souper. Le dessert pouvait bien attendre un peu, ce que Samuel approuva à coup sûr. Tandis que la dame faisait remarquer que ce n'était pas dans les habitudes de manger parmi les invités, Samuel expliqua que c'était la journée de leur mariage et qu'il s'agissait d'un désir de la mariée qu'il en soit ainsi et que si elles se faisaient gronder par leur employeur, il y verrait lui-même. Les dames prirent place avec les invités, tandis que Samuel se leva pour leur servir personnellement le vin, en expliquant « Et ne me dites pas que vous n'y avez pas droit ! »

Une fois Samuel retourné à sa place, Serge entreprit de taper dans les mains, demandant un discours des mariés. Tous l'accompagnèrent jusqu'à ce que Fannie se lève, alors que le silence devint si complet qu'on pouvait entendre le crépitement du feu dans le foyer.

— Hum ! Hum ! Je ne crois pas nécessaire de devoir vous dire à quel point je suis heureuse en ce moment. Ça doit transparaître dans mon visage. Je me sens portée par un nuage fait un peu vieux jeu comme expression, mais je pense que ce sont les mots les plus justes. En fait, ce mariage, pour moi, est un symbole ultime de gratitude et de reconnaissance, une marque d'attention, en tout compatible avec mes valeurs. Ce merveilleux nuage qui me porte, il a pour nom Samuel. Il me porte depuis ce premier jour où je me suis présentée chez lui pour refaire un pansement. Ma mère m'a maintes fois répété qu'on ne pouvait jamais savoir quand l'amour se jetterait à nos pieds, qu'il suffisait d'y rêver, de le visualiser et d'y croire. J'ai connu cet homme sensationnel parce qu'un jour, il s'est pris le pied dans un piège. Pour ceux qui connaissent un peu nos vies, c'est paradoxal non ? Un piège qui a permis notre libération. Je remercie tous les gens qui sont ici, pour partager avec nous ces moments magiques. Des gens exceptionnels qui mènent une vie exceptionnelle en posant des gestes exceptionnels. Merci à vous tous.

Fannie s'était rassise sous un tonnerre d'applaudissements. Samuel lui glissa à l'oreille comme elle était magnifique avant de se lever à son tour, une fois le calme revenu.

— Et qu'est-ce que je dis moi, après un tel discours ? Voyons voir ! Mais non, c'est une blague. Il y a tant de choses à dire, mais je ne veux pas m'éterniser. Je sais que certains d'entre vous, que je ne nommerai pas, attendent le dessert avec impatience. Il y a quelques années, je m'étais perdu, au point de me demander si la vie n'était que cela. Je ne suis pourtant pas du genre à baisser les bras, mais des événements déstabilisants semblaient vouloir s'acharner à m'entraîner à ma perte. Des événements qui ont fait en sorte que, pendant un long moment, je les ai interprétés de façon à me drainer de mon énergie et de mes espoirs… au point de m'arrêter à demander à Celui en lequel je crois que s'Il existait réellement, Il devait me faire signe, et me donner la capacité de l'identifier. Le signe est venu, d'outre-mer. Quand j'ai appris que j'avais un fils là-bas, et qu'on voulait me l'enlever, je me suis dévoué à cette cause. Ma peine est devenue moins prenante et, alors que j'ai dû me battre trop souvent seul dans cet autre pays, quelqu'un d'ici, qui, je l'ai appris plus tard, s'était aussi perdu, m'a aidé à récupérer mon fils. Puis, en observant fonctionner ce monde, une nouvelle cause est née. Une cause juste et noble, qui nous rendait et qui nous rend encore fiers. Puis encore, dans un moment de remise en question sur ma vie personnelle, un peu plus tôt cette année, au moment où Fannie est apparue dans ma vie, après être allés nous promener, David et moi, et qu'on ait rencontré quelques jeunes, perdus eux aussi, m'est venue cette idée de la *Terre de l'espoir*. Une idée pour donner une chance à des jeunes qui n'ont pas eu la mienne, celle d'avoir eu des parents présents et exceptionnels.

Samuel tourna la tête pour se racler la gorge et prendre une gorgée du verre d'eau que Fannie lui tendait. Il la remercia et fixa la table où étaient assis les *espérants*.

— C'est plus particulièrement à vous, les *espérants*, que je m'adresse. Un mot inventé par vous, pour vous. Il y a quelques mois, quelques semaines seulement pour certains, vous êtes venus vous joindre à nous, volontaires, dans le doute, vers cette *Terre de l'espoir*. Peut-être guidés par un signe comme je l'ai été, ou dans le désespoir d'une dernière chance. Je ne sais pas, mais ce que je sais, c'est que vous êtes

à l'endroit où vous devez être. Des personnes chères, perdues dans leur propre désespoir, vous ont laissé tomber alors que vous aviez besoin d'elles. Vous êtes venus ici, et vous n'étiez pas tous très beaux à voir les premières fois. Vous vous êtes souvenus le respect, la dignité, la fierté, l'entraide et l'engagement, des choses que vous connaissiez déjà, auxquelles vous ne croyiez plus. Vous vous êtes refaits, et ensemble, nous avons commencé à défricher cette terre, afin d'y réensemencer la vie au printemps. Et ensemble, nous avons construit ce magnifique chalet, symbole d'espoir et d'accomplissement pour chacun d'entre nous.

Samuel s'arrêta un instant, en regardant tout un chacun l'un après l'autre, avant de reprendre.

— L'un de vous m'a révélé n'avoir pas cru les premiers jours de son arrivée ici, ce qu'il avait entendu d'un de mes amis. Je vous dirai ceci pour terminer, regardez bien tous ces hommes et toutes ces femmes assis parmi vous ce soir. Regardez-les très attentivement. Ce sont des personnes précieuses pour moi et pour Fannie. Des personnes qui vivent de vérité et d'engagement. Des personnes pour qui je ferais tout ce qui est en mon pouvoir pour les aider s'ils en avaient besoin un jour. Je suis convaincu que chacun d'entre vous ressent une grande fierté d'être ici, entouré d'elles. Et à partir de maintenant, gardez à l'esprit que pour ce que vous devenez, chacun d'entre vous apporte aussi quelque chose aux autres, partout tout autour de vous, chaque instant, où que vous soyez. Merci à vous tous d'être venus partager cette journée magnifique avec Fannie et moi. Je vous souhaite le meilleur et je termine avec les mots de ma femme : vous êtes vraiment des gens exceptionnels.

Samuel avait été si convaincant qu'encore, lorsqu'il se fut assis, le silence resta complet pendant quelques secondes avant que les premières mains se fassent entendre, en tapant l'une dans l'autre. Puis il y eut les *Bravos Fannie et Samuel*, et les *Félicitations*. Quelques *Un baiser ! Un baiser !* se firent entendre à leur tour. Les mariés s'étaient levés et embrassés, sans trop se faire prier. Une fois assis, Serge en profita pour se lever à son tour et demander l'attention.

— Fannie et Samuel, quelques *espérants* ici, sont sans doute

impatients de vous lire à leur tour quelques mots qu'ils ont écrits eux-mêmes à votre attention. Je crois qu'avec ceux que tu viens d'avoir pour eux, le moment se prête bien. Alors, je leur laisse la parole.

Rémi se leva, un peu mal à l'aise devant tous ces gens, sans doute aussi à cause de la présence de cette jeune femme qui l'accompagnait. Une fois debout, il commença.

— Fannie et Samuel. On m'a demandé pour lire cette lettre. Chacun de nous aurait pu le faire, sans doute mieux que moi.

Sur ces mots, Cédric se leva, imité par les autres, afin d'encourager leur ami, et de lui montrer qu'ils étaient solidaires. Cela sembla lui donner un élan.

— Il faut que vous sachiez cependant que c'est tous ensemble que nous l'avons composée. Une fois à notre goût, nous avons demandé à Audrey de la corriger et d'ajuster quelques phrases. Nous sommes tous pour la plupart venus ici à reculons, en se disant quelque chose comme : On veut encore nous faire croire au Père Noël. On va aller leur montrer à ces… qu'ils se trompent.

Quelques rires se firent discrètement entendre, ce qui encouragea encore davantage le jeune Rémi.

— On est venus ici en démontrant qu'on ne croyait plus à vos salades, trop blessés, trop mal que nous étions, par tout ce qu'on avait voulu nous faire croire de la vie jusqu'à ce jour. Mais quelque chose nous y a tout de même motivés à le faire. Nous pensons que c'est parce que nous voulions croire encore que quelqu'un quelque part pouvait faire preuve de bonté et de respect à notre égard. Quelque chose que nous savions exister tout au fond de nous, mais que nous étions en train de vouloir abandonner, même à notre âge. Quand Serge nous a parlé de vous, et de ce que vous aviez fait pour lui, il nous est arrivé de penser qu'il mentait ou du moins, qu'il exagérait. Plus les jours passaient, plus vous veniez nous voir ici, et même travailler à faire parfois les mêmes choses que nous. On se disait encore entre nous parfois : « J'espère qu'ils ne sont pas en train de nous jouer la comédie comme ces gens à la télé qui cachent des caméras ou pour nous faire faire un travail et nous laisser tomber ensuite. » Quand vous nous avez raconté qu'on construirait un chalet

ensemble, on s'est dit que soit vous étiez complètement stupide soit vous étiez très sérieux.

Il leva la tête pour reprendre son souffle. Il regarda les autres *espérants* pour s'arrêter sur Cédric, qui lui sourit, d'une façon qui laissait entendre qu'il faisait ça parfaitement. Rémi approuva de la tête pour reprendre.

— Fannie, Samuel. Être ici avec vous, avec votre famille, avec vos amis, avec les vôtres, aujourd'hui, pour fêter votre mariage, c'est gros, c'est comme le plus beau des rêves pour nous. Quelque chose qu'on ne croyait plus. Quelque chose qui nous permet maintenant de croire à des grandes réalisations pour chacun d'entre nous, de croire à nos possibilités. Nous avons passé des moments inoubliables avec chacun d'entre ceux qui ont contribué à ce chalet. Notre plus grand souhait est de pouvoir continuer à contribuer à améliorer cette *Terre de l'espoir*, et à contribuer à insuffler le désir à d'autres de venir ici pour s'en sortir. Un jour, au cours de nos vies, ce sera toujours une fierté pour nous de s'arrêter ici avec les nôtres, nos conjoints et nos enfants, de leur faire visiter cet endroit, cette *Terre de l'espoir* en leur disant qu'un jour, parce qu'un homme a eu un rêve, c'est ici que nous avons commencé à vivre le nôtre.

Rémi leva la main pour demander le silence encore un moment. Il déposa la lettre sur la table devant lui, et tous les *espérants* se dirigèrent vers la pièce où les manteaux avaient été déposés. Ils en ressortirent bientôt avec un cadeau qu'ils allèrent présenter à Samuel et Fannie.

— Fannie, Samuel, ceci est une plaque que nous avons fait faire pour vous. Les noms de chacun de vos invités y sont inscrits, en souvenir de votre mariage. De la part des *espérants*.

Fannie enleva l'emballage pour découvrir avec son mari, et les gens les plus près, une magnifique plaque de bronze et de nickel, sur laquelle apparaissait, embossés, le chalet ainsi que, comme l'avait expliqué Rémi, chacun des noms des invités.

— C'est tout à fait magnifique ! Exceptionnel !

Les mariés remercièrent chacun des *espérants* et leur serrèrent la main en leur faisant l'accolade. Il régnait en cet endroit une ambiance

unique ce soir. Des sentiments partagés qui ne peuvent exister que dans la vérité des êtres, dans l'authenticité, dans leur intégrité, dans l'engagement.

Le gâteau fut bientôt servi, Serge et Audrey annoncèrent leurs fiançailles au printemps, et les souhaits de Noël et de la nouvelle année furent exprimés, et on donna les cadeaux. Il y en avait bien sûr pour chacun.

Une nouvelle union était née de l'amour, de nouvelles amitiés avaient, elles, pris naissance contre toute attente, ainsi que de nouveaux espoirs. Dans quelques heures, un enfant renaîtrait encore pour tous les habitants de cette merveilleuse terre. Mais de ces milliards d'habitants, que quelques-uns, en prendraient conscience ; quelques-uns, qui se rappelleraient la magnificence de la Vie et cette *Terre de l'espoir*.

Aux Éditions la Caboche
www.editionslacaboche.qc.ca

HUMOUR

Maurice Nadeau	*Dictionnaire humoristique d'un libre penseur* *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2e éd.* *Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, tome 2*

MÉMOIRES

Henri Beaudout	*Les tribulations de Bob Brumas*

NOVELLA

Dominique Girard	*Bon anniversaire, Murielle !*

POÉSIE

Armande Millaire	*Si l'on s'arrêtait* *Au fil des jours* *Au gré du vent* *S'écoule le temps... En trois temps*

RÉCIT

Lina Savignac	*Gens du voyage, une expérience de caravaning*

ROMAN

Marc Fleury	*Le Spleen du carré St-Louis* *Shaktis*
Sylvain Goulet	*L'ermite millionnaire*
Monique Michaud	*Le dernier regard*
Lina Savignac	*Éva, Eugénie et Marguerite* *Lili* *Charles* *La maison sur la grève* *L'Irlandais Tome 1 : Elwin*
Rokia Tamache	*La goutte qui déborda...*

Témoignage

Sylvain Goulet	*Susciter une réflexion qui t'appartienne 2e éd.*
Francyne Nadeau	*Le cancer a donné un sens à ma vie*
Lise Ste-Marie	*Permission d'écrire la vie*

Supense

Yvan Savignac	*Le projet Panatium* *La piste maudite*
Alain Trudeau	*Protocole*

Collection jeunesse

La petite caboche

Album + de 5 ans

Claude Daigneault	*Une amitié explosive* *Le grand projet*

Album + 6 ans

Lina Savignac	*Les petits souliers roses et La chatte de Jeanne*

Achevé d'imprimer
en février 2012 sur les presses de
Marquis
Imprimé au Canada



Natif des Cantons-de-l'Est, Sylvain Goulet passe de la ville à la campagne pour revenir à la première, non par choix. En 2004, habitant maintenant Varennes, il publie sous le thème de l'inspiration et du suspense léger *Disparition suspicieuse* ainsi que *Le délivreur*. Comme l'exprime sa bibliographie, la plume alerte, l'intérêt et la fascination envers les possibilités humaines le guident sans cesse, jusqu'à le mener à *L'ermite millionnaire*. « Pour qu'un livre me satisfasse au point de le présenter à mes lecteurs, il faut qu'il m'habite entièrement. Mes écrits suscitent la découverte de soi-même. » dira-t-il enfin.

Auteur de *Susciter une réflexion qui t'appartienne*, un livre de réflexion personnelle, et de six romans d'inspiration, Sylvain Goulet nous revient cette fois avec le thème de la justice qui sert trop souvent de scène pour permettre à quelques égos de se faire voir plutôt que de servir leur vocation réelle : la justesse de la vérité.

Comme à son habitude, l'auteur ajoute à son thème quelques-unes des valeurs qui lui sont chères et qui viennent donner le ton à l'histoire : l'amour, l'amitié, la fierté, le dépassement, la foi, la générosité, la persévérance et l'engagement.

Samuel Beaulne, dans un moment sombre de sa vie, se retrouve face à une série d'événements qui l'inciteront à se relever afin de défendre ce en quoi il croit. Ce choix l'entraînera dans une aventure des plus nobles, mais dont le déroulement doit se faire dans la plus grande discrétion. Il sera aidé de John Scot, Jean Lanteigne, Édouard Grevisse, Maxime Hamelin et de Fannie Malouin, tous des personnages qui s'étaient laissés désillusionner dans leur carrière, mais qui retrouvent l'espoir en la cause de Samuel. S'ajoutent aussi son fils David, son ami Serge, ses parents, les *espérants*, et bien d'autres encore.

Dans un monde qui ressemble souvent au chaos, retrouvez l'inspiration et la foi en la race humaine, là où elle habite encore, au fin fond du cœur de l'homme.

9 782923 447773